HENRI LASSIAT

L'actualité de la catéchèse apostolique



L'actualité de la catéchèse apostolique

Du même auteur :

Promotion de l'homme en Jésus-Christ, d'après **Irénée de Lyon** ; 1974.

Dieu veut-il des hommes libres (résumé de Promotion...) ; 1976.

Jeunesse de l'Eglise, la foi chrétienne au 2e siècle, tome I : **Dans la mouvance de la Tradition de Rome** ; 1979.

Jeunesse de l'Eglise, la foi chrétienne au 2e siècle, tome II : **Dans la mouvance de la Tradition d'Antioche et d'Athènes** ; 1979.

L'actualité de la catéchèse apostolique

par

HENRI LASSIAT

Avertissement au lecteur

J. Daniélou, dans sa « Nouvelle Histoire de l'Eglise », présente ainsi l'influence de l'Ecole d'Alexandrie :

> « D'une part, au niveau de la vie chrétienne ordinaire, c'est à Alexandrie que nous voyons les mœurs chrétiennes assumer le meilleur de l'humanisme hellénistique.
>
> Par ailleurs, au niveau de la culture, c'est à Alexandrie que le Christianisme assume l'héritage de la rhétorique et de la philosophie antique et que s'élabore ainsi cet hellénisme chrétien qui sera le miracle de l'histoire humaine. » (Nouv. Hist. Egl., p. 159.)

Les historiens de la pensée chrétienne sont généralement d'accord avec cette conclusion de J. Daniélou. Beaucoup considèrent même cette étape de la pensée chrétienne comme un progrès qui aurait été bénéfique à l'Eglise.

Pour nous, des raisons pastorales nous ont amené à entreprendre une étude méthodique de la catéchèse chrétienne, telle qu'elle était, au contraire, enseignée par les Apôtres et leurs successeurs immédiats, avant l'infiltration de la pensée grecque. Le but recherché est de la retrouver telle qu'elle a été transmise par les Apôtres dans un cadre spécifiquement biblique.

Puisque la pensée chrétienne a assimilé, avec l'Ecole d'Alexandrie, une vision hellénistique de Dieu, de l'homme et du monde, on ne sera pas étonné de découvrir que la Tradition apostolique avait, non pas une doctrine différente, mais une présentation différente de la doctrine, cela à cause de l'anthropologie spécifique qui était la sienne et qu'elle avait tirée de l'Ecriture et spécialement de la notion de l'universelle création ex nihilo, per Verbum, in Spiritu (1).

---

(1) Il ne faut pas confondre Tradition apostolique et Pères apostoliques. Les « Pères apostoliques » sont ceux qui ont encore eu la possibilité de connaître personnellement les Apôtres ; tels Clément de Rome, Ignace d'Antioche, Polycarpe de Smyrne. La « Tradition apostolique », elle, désigne l'enseignement révélé aux prophètes, parachevé par le Christ, retransmis par les Apôtres à leurs successeurs et dont l'Eglise est chargée de conserver précieusement le « Dépôt » au cours des siècles.

Le point central de divergence entre les deux anthropologies porte sur le statut existentiel de l'âme. Pour la Tradition apostolique, telle que nous la voyons exposée chez Irénée, l'âme est immortelle par rapport au corps ; elle survit à la mort de celui-ci jusqu'à la résurrection générale où elle le retrouvera. Mais l'homme dans sa totalité, n'étant pas incorruptible de nature, ne survivra éternellement que dans la mesure où, consciemment et librement, il se sera donné à Dieu, dans le Christ. Par contre celui qui a refusé ce don s'enfoncera dans la mort inhérente à sa nature, après avoir subi des souffrances proportionnelles et inhérentes à tout désordre commis.

Bien entendu, ces sujets ont fait l'objet de définitions conciliaires. Rappelons, concernant ces définitions, l'exégèse que nous demande de suivre la Congrégation romaine de la doctrine en date du 24 juin 73. Il faut séparer, dit-elle, la définition comme telle du contexte doctrinal dans lequel elle a été formulée. Beaucoup de définitions conciliaires, en effet, ont délimité la portée exacte de vérités fermant la porte à des erreurs historiques et précises. Les définitions en elles-mêmes, toujours établies d'ailleurs sur des considérations scripturaires, sont de foi. Par contre, les pères, qui les ont élaborées, pouvaient partager une mentalité propre à leur époque et qui n'est pas de foi, surtout si elle s'appuie uniquement sur des considérations philosophiques. D'où, le contexte doctrinal, dans lequel ont été élaborées les définitions conciliaires, ne s'impose pas comme la définition elle-même.

Compte tenu de cette directive du 24 juin 1973, les définitions conciliaires sur l'immortalité de l'âme et sur l'enfer se présentent de la façon suivante :

— L'Eglise a défini (5e Concile de Latran) la survie de l'âme au corps (et donc son immortalité) contre les Humanistes qui affirmaient, à la suite d'Aristote, qu'elle disparaissait avec le corps. Toutefois l'Eglise, faute de textes scripturaires, a refusé de définir si l'âme était d'une nature spirituelle et incorruptible comme celle de Dieu.

Cette définition, par contre, a été formulée par des pères qui, eux, étaient convaincus, au nom de principes philosophiques, de la spiritualité et de l'incorruptibilité naturelle de l'âme. Mais, très loyalement, ils ont refusé de les définir comme étant de foi, par manque de preuves scripturaires.

— Des nombreuses décisions relatives à l'enfer, il ressort la certitude suivante : Souvent, contre la doctrine de l'apocatastase d'Origène, l'Eglise a défini l'éternité de l'enfer qui est vérité de foi (2).

Par contre, on ne trouve pas de décision explicite affirmant que l'Eglise aurait voulu définir la nature de cette peine.

Pour la Tradition apostolique, cette peine sera la peine capitale d'une mort, survenue naturellement, après des souffrances proportionelles au mal inhérent à tout désordre.

A partir du 3e siècle, en général, l'idée a prévalu que cette peine sera une souffrance sans fin.

Néanmoins, la thèse conditionnaliste, comme telle, n'a pas été condamnée. On lui reproche surtout de ne pas tenir compte de toutes les données du problème.

Dès lors, la situation de notre recherche par rapport à l'évolution de la pensée chrétienne et des Conciles est claire :

— Au niveau de la fidélité historique, les réactions des spécialistes seront les bienvenues. Notre désir est d'arriver à une confrontation positive.

— Au niveau de la fidélité aux Conciles, là encore c'est aux spécialistes qu'il revient de préciser, en donnant les raisons, ce qui fait partie des définitions et ce qui n'en était que le contexte élaborationnel.

— Au niveau de la catéchèse et de l'Eglise, notre travail n'est qu'une recherche que nous avons voulue la plus loyale et la plus objective possible. Son but est d'éclairer. Mais il s'arrête là. C'est l'Eglise et l'Eglise seule qui a mission d'enseigner la catéchèse et de définir ce qui est de foi et ce qui ne l'est pas.

Le lecteur n'en sera donc pas étonné, nous avons développé avec

---

(2) On appelle « apocatastase » (du terme grec : apokatastasis : rétablissement, retour à l'état premier dans sa perfection), la théorie prêtée à Origène, selon laquelle tous les êtres doués de conscience et de raison, les damnés et les démons y compris, après s'être totalement purifiés de leur manque d'amour vis-à-vis de Dieu et des autres, au besoin en des mondes différents de celui-ci et successifs, retourneraient librement à Dieu. Ainsi, à la fin, en Dieu TRINITE, serait « rétablie » l'UNITE originelle qui existait avant la faute des créatures.

une insistance particulière trois points que nous jugeons importants pour notre recherche.

Nous donnerons tout d'abord **une place très large aux témoignages des auteurs.** Notre but n'est pas d'inventer, sous le couvert d'auteurs anciens assez peu connus, une nouvelle catéchèse, si bien adaptée soit-elle à nos temps modernes. Parmi les théologiens, il y a assez de « génies » capables de se lancer dans cette voie. Elle suscite toujours, il est vrai, un premier succès de curiosité ; par contre, elle limite souvent la richesse du Message aux idées propres à leurs auteurs ; et bien souvent elle pousse à des digressions plus que téméraires.

Notre but est beaucoup plus simple et plus humble. Nous serions content si nous pouvions reproduire le plus fidèlement possible l'enseignement de la jeune Eglise, tout en montrant l'admirable cohérence de cet enseignement et comment il donne un relief saisissant aux dogmes révélés fondamentaux. Bien entendu, nous avons été obligé, en ce domaine, d'accorder la priorité à Irénée, alors que nous avons déjà exposé sa doctrine dans un premier ouvrage : « Promotion de l'homme en Jésus-Christ... » (Mame 74) (3) et que nous l'avons résumée dans le petit volume : « Dieu veut-Il des hommes libres ? » (Mame 76). Mais, comme, dans cette publication, nous désirons, dans la mesure du possible, offrir une synthèse complète et objective de la Tradition apostolique, c'est l'évêque de Lyon qui en a été et en restera le héraut le mieux documenté comme le plus authentique.

Très probablement issu d'une famille chrétienne, dès son enfance, il a été nourri de la pensée biblique. A ce sujet, on l'a dit, ses écrits ne sont en réalité qu'un « commentaire de l'Ecriture ». Or, c'est à bonne source qu'il avait puisé sa catéchèse biblique et apostolique : la communauté chrétienne de Smyrne, après celle d'Ephèse, était l'une des plus grandes et des plus ferventes formées par les Apôtres Paul et Jean. Notre auteur le rappelle avec émotion (4), dans son adolescence, il a encore vu et entendu Polycarpe diriger la « paroikia » ; ce vieillard qui avait été disciple de Jean et avait été nommé par lui évêque de Smyrne. A ce titre, Irénée est en quelque sorte le « petit-fils spirituel » de l'Apôtre bien-aimé. C'est à Smyrne

---

(3) Plusieurs fois, au cours de l'ouvrage, nous renverrons le lecteur à ce volume ; nous le signalerons simplement comme ceci : (cf. Promotion... p. ...)

(4) Cf. A.H. III,3/4 et surtout la « lettre à Florinus » (Eusèbe, H.E. V,20/5-8)

aussi que Polycarpe accueillit Ignace d'Antioche en route vers Rome, pour y être martyrisé ; c'est là que celui-ci reçut les nombreuses délégations venues des Eglises d'Asie environnantes et c'est de là que sont parties quatre de ses lettres.

Si Irénée fut nourri de la plus pure pensée biblique, dès son enfance aussi, il a entendu parler des gnoses. A lire les missives d'Ignace aux Smyrniotes et à Polycarpe, à Smyrne ces sectes devaient être tout spécialement nombreuses et actives, quoique, semble-t-il, encore très judaïsantes (5). Dans ses écrits, en outre, notre auteur le précise, il a discuté avec de nombreux gnostiques et lu nombre de leurs ouvrages (6).

N'oublions pas, enfin, un trait important de son intelligence. Smyrne était une ville d'Ionie, de cette Ionie qui fut le berceau de la philosophie grecque. Ce qui explique peut-être l'amour particulier qu'Irénée avait pour la raison, non pas la raison raisonneuse et tortueuse des gnoses, mais la raison claire et limpide qui sait voir toutes choses avec équilibre et mesure. Cet amour, joint à la culture biblique, n'a fait qu'aiguiser son « sens aigu du réel », développé certainement, par ailleurs, par des études de rhétorique, probablement faites à Rome. C'est pourquoi sa méthode apologétique préférée et la plus incisive était d'acculer ses adversaires dans les impasses irrationnelles de leurs contradictions.

> *Nous avons jugé bon de prendre la méthode « e contrario » (par contradiction),*
> *en les interrogeant d'abord sur leur doctrine,*
> *pour ensuite leur en montrer les invraisemblances*
> *et faire ressortir leur témérité.* (A.H. II,11/2)

C'est pourquoi aussi son argumentation s'appuie sur des principes rationnels élémentaires, tels que « le moins ne peut recevoir ni con-

---

(5) L'adjectif « judaïsant » désigne les Juifs qui s'étaient convertis au christianisme mais qui avaient conservé leur mentalité « légaliste » : pour être sauvé, l'observance de la LOI de Moïse était aussi importante sinon plus que la Personne du Christ. Souvent aussi, ils continuaient à partager l'idée selon laquelle la race juive, devenue la race des « croyants » ou des « craignants Dieu », devait un jour, grâce au Christ, le Messie, posséder un royaume sur cette terre, ne fût-ce que pendant mille ans. D'où la doctrine dite du « Millenarium ».

(6) Passages où il affirme avoir eu des contacts personnels : IV,préf. et 35/4 ; V,préf. Passages où il dit avoir lu leurs écrits : I,préf.2 ; II,11/2 ; II,17/9.

tenir le plus », ou bien, « celui qui reçoit est obligatoirement distinct de ce qu'il reçoit » ; s'il ne les énonce pas toujours, c'est qu'il ne pouvait imaginer que leur évidence pût être mise en doute.

En second lieu, avant d'aborder Irénée, nous avions étudié la pensée des autres représentants chrétiens du 2e siècle, et depuis, nous les avons encore retravaillés d'une façon plus approfondie. Ce qui nous a permis de découvrir une piste de recherche importante et intéressante : fidèle en cela à l'Ecriture, la tradition apostolique, en effet, **a structuré son enseignement autour de quatre rapports fondamentaux** : les rapports existentiels et vitaux qui relient l'homme, respectivement à Dieu, à la terre, à lui-même et aux autres, ses frères — nous laissons de côté le problème des natures —. La Révélation, en effet, n'entend pas être un livre de philosophie ou de science. Elle entend expliquer uniquement, le plus clairement et le plus concrètement possible, comment l'homme doit vivre avec Dieu, avec la terre, avec lui-même et avec les autres, ses frères, pour qu'il soit sauvé et heureux. Or, Dieu, l'homme et la terre demeurant fondamentalement toujours les mêmes, l'évidence s'impose, les rapports existentiels et vitaux qui les relient entre eux ne peuvent être qu'immuables : ce qu'ils étaient dans le passé (l'Ancien Testament), ils l'étaient au temps du Christ, ils le sont maintenant et le seront jusqu'à la fin des temps. A ce niveau, ne se pose pas le problème, si souvent abordé de nos jours, celui des cultures, des époques, des peuples, etc., etc..., auxquels il faut s'adapter et adapter le Message ; fondamentalement ce problème était déjà celui soulevé par les gnoses au siècle qui nous préoccupe. Certes, il faut traduire le Message suivant les auditoires à évangéliser, mais encore faut-il en avoir découvert la spécificité et conserver celle-ci à travers les traductions rendues nécessaires. Quoiqu'il en soit, les quatre rapports fondamentaux, qui forment l'ossature de notre recherche historique, restent éminemment actuels puisqu'ils dominent les temps et l'espace. C'est pourquoi, pour notre étude sur la catéchèse apostolique, nous avons tenu, dans le titre, à en souligner « l'actualité ».

Enfin, quand on aborde l'Ecriture ou la Tradition apostolique, il existe un écueil inévitable et pourtant fort redoutable : nous voulons parler de **l'éxégèse (l'herméneutique)**. Il ne suffit pas d'avoir des textes parfaitement authentiques, encore faut-il savoir comment les interpréter ; dans notre cas précis, il nous faut connaître la « grille » utilisée par les prophètes, le Christ, les Apôtres et leurs successeurs

immédiats pour interpréter la Révélation conformément à la pensée divine. Quelle que soit la valeur d'un témoignage, son authenticité ne suffit pas, il faut être en possession de la « clef » permettant d'entrevoir la portée exacte du sens voulu par l'auteur. Actuellement, des savants instruits et souvent bien intentionnés, dans le but louable d'adapter le Message aux hommes de notre temps, ont inventé et réinventent, d'une façon plus ou moins géniale, des méthodes d'interprétation pour le moins inédites. Elles sont aussi variées que contradictoires : allant de l'analyse matérialiste à l'analyse psychanalytique, en passant par le structuralisme, et nous ne les mentionnons pas toutes, tant la fécondité en ce domaine est extraordinaire. Elles pullulent et brillent autant par leur nouveauté que par les résultats inattendus auxquels elles aboutissent.

Quant à nous, notre unique ambition a été de retrouver la méthode d'interprétation dont se servaient les prophètes, le Christ, les Apôtres et leurs premiers successeurs. Là encore, nous le reconnaissons volontiers, notre « exégèse » est la plus simple et la plus humble qui soit : elle ne possède comme lettre de noblesse, que celle d'avoir été, nous semble-t-il, choisie et voulue par Dieu. Tout le monde le reconnaîtra, Dieu n'a pas tenu à s'adresser tout particulièrement à des philosophes ou à des savants ; sans mépriser ceux-ci, sa prédilection allait à son peuple et même aux plus humbles de son peuple, les enfants compris. Or, pour comprendre, l'intelligence des humbles n'est pas habituée à recourir à des idées abstraites ou à des méthodes sophistiquées ; pour eux, la vérité passe par le visible et le tangible, par les faits vécus. C'est pourquoi Dieu a tenu à « graver » en quelque sorte sa révélation dans une histoire vécue que des témoins ont « vue et entendue », celle d'abord du peuple élu et finalement celle de son Fils. Ne l'oublions pas, l'un des premiers buts de l'incarnation du Verbe de Dieu a été et reste toujours celui de nous révéler la vérité par et dans sa chair. Par son incarnation, c'est-à-dire par et dans sa chair, le Christ ne nous a pas simplement rachetés, avant tout Il a d'abord voulu nous révéler la Vérité reçue par Lui d'auprès du Père et ensuite nous communiquer la VIE.

Tels sont les trois points sur lesquels nous désirions attirer l'attention du lecteur et sur lesquels, d'ailleurs, nous reviendrons : la priorité donnée aux témoignages des auteurs, puisque nous faisons avant tout œuvre historique ; les quatre rapports existentiels et vitaux qui forment l'ossature de notre recherche ; et la méthode concrète d'exé-

gèse que nous avons volontairement adoptée, pour nous conformer à celle choisie et voulue par Dieu pour sa Révélation.

Au terme de cette introduction, comme la littérature du second siècle est pratiquement inconnue, les lecteurs seront certainement heureux d'avoir une rapide nomenclature des auteurs qui seront cités et de leurs écrits. Pour notre travail personnel, nous les avons groupés en deux grandes catégories : d'une part les auteurs qui relèvent plutôt de la Tradition de Rome et, d'autre part, ceux qui relèvent plutôt de la Tradition d'Antioche.

Dans la mouvance de la TRADITION DE ROME

— **Irénée de Lyon.** Il unit en lui, à la fois la tradition d'Asie, à cause de ses origines, et la tradition occidentale, à cause de sa formation et de son activité pastorale. Il est mort, peut-être martyr, vers 204. Parmi ses nombreux écrits, nous sont parvenus :

• « *L'Adversus Haereses* » (A.H.) composé de cinq livres. Son vrai titre est **« mise en lumière et réfutation de la prétendue gnose »** (Elegchoi kai anatropès tès pseudonumou gnôseôs). Il a été composé autour des années 180. Nous avons aussi

• « *L'Epideixis* » (Epid.) ou « La démonstration de la prédication apostolique ».

— **Clément de Rome,** le troisième évêque de Rome après les Apôtres, selon Irénée. Il avait encore connu les Apôtres Pierre et Paul. Il est mort martyr vers la fin du premier siècle. Il ne reste que son

• « *Epître aux Corinthiens* » (1° Clém.) où, dans un style très noble, il rappelle à l'Eglise de Corinthe l'ordre qui doit y régner. Dans les manuscrits, à cette Lettre de Clément, est adjointe une Homélie qui n'est certainement pas de lui. Il s'agit de la

• « *2° Homélie* » (2° Hom.), datée du début du 2e siècle, elle représente le premier spécimen d'un « sermon » ordinaire adressé probablement à un auditoire romain.

— **Le Pasteur d'Hermas** (Pasteur), un écrit très original du début du 2e siècle, qui relève surtout du genre apocalyptique. Son auteur n'est pas connu.

— **Justin, martyr.** Né à Naplouse (Samarie), amoureux de la vérité

et de la sincérité ; pour connaître et atteindre Dieu, il a pris connaissance de tous les grands courants philosophiques. Finalement c'est dans le christianisme qu'il a enfin découvert « la philosophie sûre et profitable ». Comme philosophe, il a beaucoup voyagé. Vers la fin de sa vie, il s'est établi à Rome où il a fondé la première école chrétienne connue. Il est mort martyr vers 165. De ses nombreux écrits, il ne nous reste d'authentiques que

• « *Deux Apologies* » (1° Apol. et 2° Apol.), adressées aux Empereurs et aux philosophes païens.

• « *Le Dialogue avec Tryphon* » (Dial.), qui serait la reconstitution vraie ou fictive d'un entretien qu'il aurait eu à Ephèse avec un Juif nommé Tryphon.

• « *Le Fragment sur la Résurrection* » (Fragm.). C'est le seul fragment qui nous reste d'un traité sur la résurrection des corps, adressé à des chrétiens instruits, mais qui avaient la nostalgie des philosophies platonicienne ou pythagoricienne. S'il n'a pas été écrit par Justin lui-même, il l'a été par un de ses disciples immédiats, tant nous y retrouvons les idées exposées par le maître romain.

• « *Les Actes de son martyr* » (Act.) dont personne ne conteste l'authenticité.

— **Tatien.** Né en Assyrie, philosophe, lui aussi a beaucoup voyagé pour trouver la vérité. Converti par Justin, il continua pendant un certain temps l'école chrétienne fondée à Rome par son maître. Malheureusement il glissa vers l'encratisme (secte ascétique qui méprisait le corps et rejetait le mariage). Il a écrit le « Diatessaron » où il réunit en un seul exposé les quatre évangiles et qui est, en partie, conservé dans différents fragments. Autrement, de lui, il reste son

• « *Discours aux Grecs* » (Disc.). Il l'a écrit avant d'être hérétique et il y attaque violemment la philosophie grecque. Il a parfois des aperçus plus perçants et plus originaux que son maître ; toutefois son style et son vocabulaire trop pédants font qu'il est difficile à traduire, sans compter que les passages de son manuscrit, où il développe les idées les plus spécifiques de la catéchèse apostolique, ont été plus ou moins volontairement corrompus par les copistes (7).

---

(7) Irénée lui-même admet que Tatien est resté orthodoxe dans sa doctrine tant qu'il fut avec Justin. (A.H. I,28). Or, tous les spécialistes reconnaissent que c'est au cours de cette période qu'il écrivit son « Discours aux Grecs ».

— **A Diognète** (A Diog). Petit traité apologétique de 12 chapitres dont l'auteur est inconnu. Certains pensent qu'il s'agirait d'un écrit alexandrin. En fait il a des points communs avec la Sagesse. Habituellement on le place au 2[e] siècle.

Dans la mouvance de la TRADITION D'ANTIOCHE

— **Ignace d'Antioche,** second successeur de Pierre sur le siège d'Antioche. Probablement un païen converti, il a le tempérament et le style de Paul et défend énergiquement l'unité de l'Eglise et de chaque Eglise locale autour de son unique évêque, de son presbytérium et de ses diacres. Il est mort, condamné aux bêtes, à Rome entre 110 et 117. De Smyrne, où il avait fait halte chez Polycarpe, il a écrit des lettres

- *Aux Ephésiens* (Eph.)
- *Aux Romains* (Rom.). La plus belle et la plus pathétique.
- *Aux Tralliens* (Tral.)
- *Aux Magnésiens* (Magn.).

Après son départ de Smyrne, il écrivit encore de la ville de Troas

- *Aux Philadelphiens* (Philad.)
- *Aux Smyrniotes* (Smyrn.)
- et à *Polycarpe* (Polyc.), évêque de Smyrne.

— **Polycarpe,** disciple de Jean, nommé par lui évêque de Smyrne. Il s'est rendu à Rome sous le pontificat d'Anicet (de 154 à 166 ?) « pour s'entendre avec lui d'une question concernant la Pâque » et la date de sa célébration. De lui nous avons une lettre

- *Aux Philippiens* (Philip.) et surtout l'admirable
- *récit de son Martyre* (Mart. Polyc.) dont personne ne met en doute l'authenticité (mis à part quelques ajouts de détails).

— **Théophile d'Antioche,** connu « comme le 6[e] évêque de l'Eglise d'Antioche depuis les Apôtres » (Eus. H.E. IV,XX). Il nous transmet un écho fidèle de la doctrine enseignée par l'Eglise aux environs de 180. Devenu évêque d'Antioche vers 170, il est mort entre 181 et 185.

Ses trois Livres à *Autolycus* forment l'unique volume qui nous soit parvenu de lui. Au-delà du destinataire, qu'il présente comme un

païen auquel il explique les raisons de sa propre conversion, il se proposait certainement d'atteindre le public lettré païen.

En outre, depuis un siècle ont été découverts deux petits livres qui datent de la fin du premier siècle ou du début du second :

• *La Didachè* (Didachè) : « La doctrine des douze apôtres ».

• une lettre du *Pseudo Barnabé* (Barn.) qui semble relever du milieu alexandrin, alors que la Didachè émanerait plutôt de la Syrie et d'Antioche.

LES SOURCES

Le sujet traité étant abordé sous un jour totalement nouveau, concernant les vérités de base, la bibliographie ne nous a pas été d'un grand secours. Parfois d'ailleurs, les auteurs ont tendance à se répéter : ainsi il est admis, dans tous les manuels, que Justin et Tatien croyaient que l'âme disparaissait avec la mort du corps et qu'elle ressuscitait avec elle, alors que les textes disent exactement le contraire.

C'est pourquoi, mis à part les livres de fond que nous citons au cours de l'ouvrage, au lieu de chercher à savoir ce que les critiques ont dit sur nos auteurs, nous avons préféré étudier à fond ceux-ci et au besoin les contrôler les uns avec les autres.

Voici toutefois les sources auxquelles nous avons eu recours :

— Pour Irénée : Migne, patrologie grecque N° 7 et Harvey.

— Pour Justin, Tatien, Théophile, Athénagore : Migne, patrologie grecque N° 6.

En outre, pour les traductions, sans toujours les suivre à la lettre, nous nous sommes inspirés :

— Pour Irénée : du livre III de F. Sagnard (S.C.) et des livres III, IV et V de A. Rousseau.

— Pour Justin : Albert Hamann (1958).

— Pour Tatien : « Recherches sur le Discours aux Grecs » de A. Puech.

— Pour Clément de Rome : traduction de Hemmer et celle de A. Jaubert (S.C.), 1971.

— Pour Ignace d'Antioche et Polycarpe : traduction de P. Th. Camelot (S.C.), 1958.

— Pour l'« Ad Autolycum » de Théophile : traduction de G. Bardy (S.C.), 1948.

— Pour l'A Diognète : traduction de H.I. Marrou (S.C.), 1951.

— Pour la Didachè et la lettre du Pseudo Barnabé : traduction Hemmer, 1926.

— Pour le Pasteur : traduction de Hermas, le Pasteur, de R. Joly (S.C.), 1958.

— Pour la 2° Homélie (dite 2ᵉ de Clément) : traduction Hemmer, 1926.

— Pour la « Supplique au sujet des chrétiens » : d'Athénagore : traduction S.C.

Chapitre premier

La jeune Eglise face à l'écriture et à la tradition

LA PRIMAUTE DONNEE A L'ECRITURE

Paul écrivait à son disciple bien-aimé :

Mais toi, demeure ferme dans ce que tu as appris
et accepté comme certain : tu sais de qui tu l'as appris.
Depuis ta tendre enfance, tu connais les Saintes Ecritures ;
elles ont le pouvoir de te communiquer la sagesse, qui conduit
au salut par la foi qui est dans le Christ Jésus.
Toute Ecriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner,
pour réfuter, pour redresser, pour éduquer dans la justice,
afin que l'homme de Dieu soit accompli,
équipé pour toute œuvre bonne.

(2° Tim. 3/14-17)

Ce conseil et cet éloge donnés par l'Apôtre à Timothée pourrait être appliqué à la Jeune Eglise du 2e siècle. A ce sujet, ce que dit A. Benoit sur Irénée, était vrai pour l'ensemble des chrétiens : « ce qu'il proposait à ses lecteurs comme idéal : « *scripturis dominicis enutriri* » (V,20/2), lui-même avait tenu, ses écrits le prouvent, à le mettre en pratique et à le réaliser » (1).

Il faut nous réfugier auprès de l'Eglise, nous allaiter de son sein,
et nous nourrir des Ecritures du Seigneur.
Car l'Eglise a été plantée comme un paradis dans le monde :
« tu mangeras donc du fruit de tous les arbres du paradis »
(Gen. 2/16) dit l'esprit de Dieu. Ce qui veut dire :
mange de toute Ecriture du Seigneur mais ne goûte pas à l'orgueil
et n'aie nul contact avec la dissension des hérétiques.

(A.H. V,20/2)

Vers la fin du 1er siècle, Clément de Rome félicitait aussi les chrétiens de Corinthe pour leur connaissance et pour leur amour des Ecritures :

---

(1) A. Benoit, Saint Irénée, Introduction à l'étude de sa théologie, Paris 1960. p.77.

Vous êtes plongés dans les saintes Ecritures,
ces vraies Ecritures données par l'Esprit Saint.
Vous savez que rien de ce qui est écrit n'est injuste ni falsifié.
(1° Clém. 45/2-3)

Vous connaissez, oui, vous connaissez fort bien les Ecritures sacrées,
bien-aimés, et vous vous êtes penchés sur les Paroles de Dieu.
(1° Clém. 53/1) (2)

Tous nos auteurs, comme le fait Théophile, expliquent pourquoi les chrétiens avaient un tel attachement et une telle confiance en l'Ecriture : tous ses livres n'ont-ils pas été inspirés par le Verbe et l'Esprit du Père ? :

Les hommes de Dieu,
ceux qui ont reçu le **« Dépôt » du Saint Esprit,**
les prophètes, tenant de Dieu inspiration et sagesse,
ont été instruits par Dieu, saints et justes /qu'ils étaient/.
Aussi furent-ils jugés dignes, en récompense, d'être les organes de Dieu et d'avoir part à sa Sagesse.
(Théophile, II,9)

D'où il appert que tous /les écrivains païens/, tant qu'ils sont,
ont erré, tandis que nous seuls, les chrétiens, possédons la vérité ;
car nous sommes **instruits par l'Esprit Saint,**
parlant dans les saints prophètes et prédisant tout.
(Théophile, II,33)

D'ailleurs, souvent, c'est la lecture de l'Ecriture qui fut à l'origine de bien des conversions : Justin, Théophile, Tatien, par exemple, nous le confirment explicitement. Ce qui les avait surtout frappés, c'était de constater que les événements, annoncés des siècles auparavant par les prophètes, s'étaient réalisés dans le Christ et se réalisaient encore maintenant sous leurs yeux :

A quel maître, dit Justin (au vieillard, symbole de l'ancienneté de l'Ecriture), *peut-on recourir et où trouver une aide,*
si même ces grands hommes (les grands philosophes grecs)
n'ont pas la vérité ?

---

(2) « Je suis assuré que vous êtes très versés dans les Saintes Lettres et que rien ne vous en est ignoré ».
(Polycarpe, Philip. 12/1)

— *Des hommes ont existé, il y a longtemps,* répondit le vieillard,
ils furent ces grands hommes plus anciens que tous ces prétendus philosophes, hommes heureux, justes et chers à Dieu ;
ils **parlaient par l'Esprit Saint** *et rendaient sur l'avenir*
des oracles maintenant accomplis : on les appelle les prophètes.
Seuls, ils ont vu et annoncé aux hommes la vérité,
sans égard, ni crainte de personne ;
ils n'obéissaient pas au désir de la gloire,
mais ils ne disaient que ce qu'ils avaient « vu et entendu ».
Remplis de l'Esprit Saint, *leurs écrits subsistent encore ;*
ceux qui les lisent peuvent, s'ils ont foi en eux,
en tirer grand profit, tant sur les principes que sur la fin,
sur tout ce que doit connaître un philosophe.
Ce n'est pas sous forme de démonstration qu'ils ont parlé :
au-dessus de toute démonstration,
ils étaient les **« témoins » fidèles** *de la vérité.*

(Justin, Dial. 7/1-2)

Un feu (conclut-il ensuite), *subitement s'alluma dans mon âme.*
Je fus pris d'amour pour les prophètes et pour ces hommes, amis du Christ.
Je repassai en moi-même toutes ces paroles ;
je reconnus que c'était **la seule « philosophie » sûre et profitable.**

(Justin, Dial. 8/1)

Notre démonstration ne s'appuiera pas sur les on-dit,
mais sur des prophéties faites avant l'événement,
auxquelles nous devons croire, car nous avons « vu » et nous « voyons encore » se réaliser ce qui a été prédit.
Nous espérons que cette preuve vous paraîtra forte et décisive.

(Justin, 1° Apol. 30/1)

Nous avons démontré que tous les événements, **accomplis dans le passé,** *avaient été prédits d'avance par les prophètes.*
Il faut donc croire aussi **que tout ce qui a été semblablement annoncé** *ne peut manquer d'arriver. Les faits passés,*
qu'on ne connaissait que par les prophéties, se sont réalisés.
Il en sera de même des autres : on les ignore, on n'y croit pas ;
pourtant ils se réaliseront.

(Justin, 1° Apol. 52/1-2)

Son expérience faite, le maître chrétien l'a communiquée à Tatien son disciple :

Rentrant en moi-même (après de multiples expériences et recherches),
je me demandais comment je pourrais découvrir la vérité.
Pendant que je méditais, cherchant le bien, il m'arriva de rencontrer les écrits barbares (= non grecs), *plus anciens que les doctrines des Grecs, d'inspiration trop manifestement divine, pour être comparés à leurs erreurs.*
Je finis par croire en eux, à cause de la simplicité de leur style, du naturel des narrateurs, de la claire intelligence qu'ils donnent de la création du monde, de la prédication de l'avenir,
de l'excellence de leurs préceptes, de la subordination qu'ils font de tous les êtres à un unique maître régnant.
Ainsi, **mon âme s'est mise à l'école de Dieu.**
Je compris que vos doctrines mènent à la damnation,
tandis que les autres délivrent de la servitude de ce monde,
nous sauvant des nombreux maîtres et des innombrables tyrans,
nous donnant, non pas ce que nous n'avions pas reçu,
mais ce que nous avions été empêchés, par l'erreur, de conserver (c'est-à-dire l'immortalité accordée à l'origine et perdue par le péché).

(Tatien, Disc. 29)

Ne sois pas incrédule, (dit Théophile à son correspondant)
mais aie la foi.
Moi non plus, je ne croyais pas à ces réalités futures ;
maintenant, par contre, j'en suis pénétré, j'y crois.
En même temps, je suis tombé sur les livres sacrés des saints prophètes qui, **mus par l'Esprit de Dieu,** *ont prédit le* **« passé »,** *de la façon dont il s'est réalisé, le* **« présent »** *comme il se déroule, et le* **« futur »** *suivant l'ordre fixé, pour qu'il s'accomplisse.*
J'ai donc la preuve des événements réalisés, après avoir été prédits ; aussi ne suis-je plus incrédule ; au contraire, pour obéir à Dieu, je crois.

(Théophile, I,14)

Quand nos auteurs mentionnent l'Ecriture, en général ils désignent l'Ancien Testament. Pourtant, assez rapidement, le canon du Nouveau Testament s'était structuré ; à la fin du siècle, il était pratiquement et définitivement fixé. Parmi les nombreux écrits, dont beaucoup étaient, soit gnostiques, soit apocryphes, l'Eglise, nous dit Irénée, n'a retenu que les quatre Evangiles qui nous sont parvenus ; et déjà ils étaient regardés comme « *la base et la colonne de notre foi* » :

Car nous n'avons pas connu l'« économie » de notre salut par d'autres que par ceux qui nous ont apporté l'Evangile.
Celui-ci, ils l'ont d'abord prêché. Puis, par la volonté de Dieu, ils nous l'ont transmis dans les Ecritures,
pour qu'il devienne **la base et la colonne de notre foi.**

(A.H. III,1/1)

(...) puisque l'Eglise est répandue sur toute la terre
et qu'elle **a pour colonne et pour soutien l'Evangile de vie,**
il est naturel qu'elle ait quatre colonnes qui soufflent de toutes parts l'incorruptibilité et rendent la Vie aux hommes.

(A.H. III,11/8)

L'UNITE DES DEUX TESTAMENTS

Déjà à la fin du premier siècle, mais surtout au second, surgirent une multitude de sectes, appelées « gnoses ». Leur postulat de base était le dualisme. Il était leur dénominateur commun. Un dualisme qui était issu de leur conception ontologique et anthropologique ; pour toutes les gnoses, il y aurait une opposition irréductible entre le monde visible-matériel et le monde invisible-immatériel. Elles avaient transposé ce dualisme en Dieu et en Christ : beaucoup d'entre elles proclamaient l'existence de deux dieux : le premier inférieur, justicier et créateur du monde matériel, le second, éminemment transcendant et bon ; il y aurait eu aussi deux Christs ou deux entités dans le Christ, sa personne divine ne s'étant incarnée que dans une « apparence » de corps. Elles avaient enfin transposé ce dualisme dans l'Ecriture, en opposant l'Ancien Testament au Nouveau.

Dans ce contexte, on le comprend, nos auteurs chrétiens ont tout particulièrement insisté sur l'unité de la Révélation divine.

Cela pour les raisons suivantes : le Seigneur, au sujet des Ecritures, avait fait à ses disciples le reproche suivant :

Esprits sans intelligence, cœurs lents à croire
tout ce qu'ont déclaré les prophètes. Ne fallait-il pas
que le Christ souffrît cela pour entrer dans la gloire ?
Et commençant par Moïse et par tous les prophètes,
Il leur expliqua ce qui le concernait dans toutes les Ecritures.

(Lc. 24/25-27)

Depuis, continuant le travail entrepris par les Apôtres et spécialement par Paul, la Jeune Eglise s'était fait un devoir de faire une « relecture » approfondie de l'ensemble de « la Loi et les Prophètes », à la lumière de la vérité capitale révélée par le Maître, celle de la Trinité, ce dogme étant considéré comme la **« norme de vérité »** *(Regula veritatis)*, celle que tout croyant devait au moins connaître et professer, pour être baptisé :

Et voici la règle de notre foi, le fondement de l'édifice
et ce qui donne fermeté à notre conduite :

- **Dieu le Père,** *incréé, qui n'est pas contenu, invisible, Dieu, le créateur de l'univers ; tel est le tout premier article de notre foi.*

Et comme deuxième article :

- **Le Verbe de Dieu,** *le Fils de Dieu, le Christ Jésus Notre Seigneur, qui est apparu aux prophètes selon le genre de leur prophétie et selon l'état des économies du Père ;*
  par qui toutes choses ont été faites ; qui, en outre, à la fin des temps, pour récapituler toute chose, s'est fait homme parmi les hommes, visible et palpable, pour détruire la mort, faire apparaître la Vie et opérer une communion de Dieu et de l'homme.

Et comme troisième article :

- *Le* **Saint Esprit** *par lequel les prophètes ont prophétisé,*
  et les Pères ont appris ce qui concerne Dieu,
  et les justes ont été guidés dans la voie de la justice,
  et qui, à la fin des temps, a été répandu, d'une manière nouvelle, sur notre humanité, pour renouveler l'homme sur toute la terre, en vue de Dieu.

(Epid. 6)

Dès lors, forte de cette « relecture », la Tradition apostolique pouvait affirmer l'unité de la Révélation, car, du commencement à la fin, celle-ci n'avait-elle pas été inspirée par le même et unique Dieu en trois Personnes ? :

A toute époque, l'homme spirituel reconnaîtra **le même Dieu,**
à toute époque aussi, il reconnaîtra **le même Verbe de Dieu,**
même si présentement il s'est manifesté à nous ;
à toute époque encore, il reconnaîtra **le même Esprit de Dieu,**

même si, dans les derniers temps, il a été répandu sur nous d'une manière nouvelle.

(A.H. IV,33/15)

Pénétrant encore plus avant, la Tradition en était convaincue, comme le Père ne peut se manifester et agir que par son Verbe et dans son Esprit, c'est la Personne du Verbe, et non celle du Père, qui est intervenue dans l'histoire de l'Ancien Testament ; c'est Lui qui a parlé à Adam, puis aux Patriarches, à Moïse et aux prophètes ; c'est Lui qui a dirigé son peuple élu, soit en le sauvant par des actións miraculeuses, soit en permettant des châtiments pour le ramener à son vrai Dieu :

Toutes choses, depuis le commencement jusqu'à la fin,
le Fils les conduit à leur perfection en servant le Père,
et sans Lui, personne ne peut connaître le Père.
Car la connaissance du Père, c'est le Fils,
et la connaissance du Fils est révélée par le Père,
par l'entremise du Fils. Et c'est pourquoi le Seigneur disait :
« Nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, ni le Fils,
si ce n'est le Père, et tous ceux à qui le Fils les révélera. »
(Mt. 11/27). Car le terme « révélera » n'a pas exclusivement le sens futur, comme si le Verbe n'avait commencé à se manifester qu'après être né de Marie ;
mais il a une portée générale et vise la totalité des temps.
Depuis le commencement, en effet, le Fils,
présent à l'ouvrage par Lui modelé,
révèle le Père à tous ceux à qui le Père le veut,
et quand Il le veut et comme Il le veut.
Et c'est pourquoi en tout et à travers tout,
il n'y a qu'un seul Dieu Père, un seul Verbe, un seul Esprit
et un seul salut pour tous ceux qui croient en Lui.

(A.H. IV,6/7) (3)

---

(3) C'est pourquoi l'un des thèmes majeurs de l'apologétique du Christ, pour se faire reconnaitre comme « Fils de Dieu », a été de démontrer aux Juifs qu'il n'était pas simplement le « prophète » annoncé par Moïse (cf. Deut.18/15-22), mais le « DIEU » qui a parlé à Moïse et dirigé le peuple élu. Le sommet de cette apologétique nous est relaté par Jean 8/24, lorsque le Christ se révèle enfin à ses interlocuteurs : « Si vous ne croyez pas que « JE SUIS » (ego eimi), vous mourrez dans vos péchés ». Autrement dit « JE SUIS » Celui qui, dans le buisson ardent, a donné son Nom à Moïse « JE SUIS » (Yahwé en hébreu). Et, pour que personne ne se méprenne sur la portée de sa pensée, Jean nous le précise : à la fin de la discussion, Jésus a encore insisté : « En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût. « JE SUIS » (YAHWE, le Dieu de vos Pères) (Jn. 8/58).

D'autre part, la Révélation ne peut être qu'une, puisque, du début à la fin, elle a été adressée à des hommes qui, en réalité, ne forment entre eux qu'une entité vivante et organique : l'Homme-Humanité, l'Homme-Adam (cf. III,12/9, cité p. 175).

/Le croyant/ connaîtra que la Loi de Moïse,
aussi bien que la grâce de la Nouvelle Alliance,
toutes les deux adaptées à leur temps,
ont été accordées par un seul et même Dieu au bénéfice
du /même et unique/ genre humain.

(*A.H. III,12/11*)

Entité unique et organique, l'Humanité a suivi les différents stades de tout être vivant : l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte. Correspondant à cette croissance, l'économie de son salut ne lui a été révélée que petit à petit, progressivement et sous une forme adaptée respectivement à chaque période ; ce qui nous explique l'exégèse à laquelle la Jeune Eglise avait recours pour interpréter l'Ecriture.

LA METHODE D'INTERPRETATION DE L'ECRITURE : LA TYPOLOGIE

Le plus gros reproche, fait aux gnostiques par les responsables des jeunes communautés chrétiennes, était celui de pervertir le sens de l'Ecriture, suivant ce que l'on a appelé par la suite « le libre examen » :

Enflés du nom prétentieux de « connaissance », (gnose)
ils admettent volontiers les Ecritures,
mais en pervertissent l'interprétation (interpretationes vero convertunt).

(*A.H. III,12/12*)

(...) C'est en transposant et en transformant les paroles du Seigneur et en les faisant passer d'un sens à un autre
qu'ils séduisent beaucoup d'adeptes par leur phantasmagorie incohérente.

(*A.H. I,8/1*)

En effet, les gnostiques partaient du principe prôné encore actuellement par une majorité d'exégètes et surtout de théologiens : pour rendre le Message plus assimilable, il faut l'adapter aux mentalités, aux cultures, aux peuples, aux époques des hommes à qui l'on veut parler. Pour atteindre ce but, ils avaient recours à la méthode dite

« allégorique ». Cette méthode était alors couramment employée par tous les auteurs païens, dans leurs explications des légendes et des écrits religieux hérités de leurs ancêtres ; avant le Christ, Philon l'avait appliquée pour « adapter » l'Ancien Testament à la culture grecque et, à partir du 3e siècle, l'Ecole d'Alexandrie la remettra à l'honneur et la fera passer définitivement dans l'herméneutique chrétienne (4). Il ne faut pas confondre « méthode allégorique » et « allégorie » ; cette dernière figure de rhétorique a toujours été connue et a été tout aussi largement employée par les auteurs sacrés. Ce que nous appelons « méthode allégorique » est une application, dans l'exégèse, de la conception dualiste de l'homme : comme celui-ci serait formé de deux natures diamétralement opposées et irréductibles, celle du corps, d'origine terrestre, de nature matérielle-corruptible, et celle de l'âme, d'origine céleste, de nature immatérielle-incorruptible, pareillement toute Parole de Dieu posséderait au moins deux sens ; le premier, le sens obvie et apparent, lorsqu'il est appliqué aux êtres sensibles et matériels-corruptibles, aurait aussi une portée limitée et temporelle ; par contre, derrière ce premier sens, il y en aurait un autre qui, appliqué aux êtres immatériels-incorruptibles, aurait lui aussi une portée atemporelle et infinie. Ces deux sens, s'ils se superposent, ne peuvent se recouper. Voici ce qu'en pense Origène :

> « Les Ecritures ont été écrites par l'Esprit de Dieu
> et ont pour sens, non seulement celui qui est apparent,
> mais aussi un autre sens **qui échappe à la plupart des gens.**
> Ce qui est écrit /la lettre/ ce sont des figures de certains mystères et des images des réalités divines (...).
> Ce que la Loi signifie spirituellement n'est pas connu de tous ;
> seulement de ceux qui reçoivent en don la grâce de l'Esprit Saint. »
>
> (Origène, De Principiis, préf. 8)

Pour défendre leur « méthode dite allégorique », les gnostiques se couvraient de l'autorité du Christ et des Apôtres qui, selon eux, se seraient soumis, dans leur enseignement, à la théorie dite « des mentalités et des cultures » :

---

(4) C'est pourquoi l'Ecole d'Alexandrie se faisait un honneur de défendre la « GNOSE » chrétienne, *réservée à l'élite.* Restée fidèle aux principaux dogmes révélés, on l'appelle couramment la « gnose orthodoxe », par opposition aux gnoses dites « gnoses hétérodoxes » qui, elles, avaient imaginé des « systèmes » très souvent et même violemment opposés à la Révélation ; néanmoins, pour donner le change et se couvrir de l'autorité de l'Ecriture, tous les « systèmes » s'appuyaient sur des citations scripturaires.

Selon eux, les Apôtres avec hypocrisie, ont composé leur enseignement suivant la capacité de leurs auditeurs
et leurs réponses selon les préjugés de ceux qui les interrogeaient (...). Ainsi, ce n'est pas selon les exigences de la vérité, mais avec hypocrisie et en se conformant à la capacité de chacun, que le Seigneur et les Apôtres auraient livré leur enseignement.
(A.H. III,5/1)

Irénée repousse vigoureusement cette calomnie :

Ce n'est donc pas dans le sens de leurs opinions antérieures
qu'Il leur parlait /le Christ/, ni selon les préjugés
de ses interrogateurs qu'Il répondait, mais selon la doctrine de salut, sans hypocrisie ni acception de personne.
(A.H. III,5/2)

Il dénonce en outre, non moins vigoureusement, les abus et les dangers qu'une telle méthode ne peut que susciter. Ne risque-t-elle pas de fausser le sens du Message, tel que le Christ et les Apôtres l'ont voulu, et de le dissoudre dans une multitude d'opinions aussi variées que contradictoires ? et par là, ne conduit-elle pas à l'effondrement de l'unité de la chrétienté si chère au cœur du Maître ?

De la sorte, il n'y a plus, chez aucun, de règle de vérité (regula veritatis)
mais aussi nombreux seront ceux qui interprètent les paraboles,
aussi variées seront les vérités, s'opposant les unes les autres,
et donnant lieu à des dogmes contradictoires,
à l'instar des hypothèses émises par les philosophes de la gentilité.
(A.H. II,27/1)

Quelle était dès lors la méthode d'interprétation particulière à la Tradition apostolique. On l'a appelée « la typologie » (5).

Elle aussi est liée à la conception ontologique et anthropologique spécifique à l'Ecriture ; nous l'analyserons dans les deux chapitres suivants. Selon cette conception, Dieu seul possède une nature trans-

---

(5) Que le lecteur nous excuse, nous ne pouvons pas tout dire à la fois, sous peine de nous répéter. Pour comprendre, dans sa spécificité, la méthode « typologique », il faut déjà connaître ce que nous entendons sous les termes « ontologie et anthropologie » qui ne seront exposés que dans les deux chapitres suivants. Ce n'est donc qu'en une deuxième lecture que ce passage sur la différence entre l'exégèse « allégorique » suivie par les gnoses, et l'exégèse « typologique » suivie par l'Ecriture, sera vraiment comprise.

cendante, spirituelle, dans le vrai sens du terme, et éternelle ; l'ensemble des êtres créés, par contre, qu'ils soient matériels et visibles ou immatériels et invisibles, possèdent originellement, en vertu même du mode unique de leur création, un statut existentiel unique, à savoir : un commencement, un devenir plus ou moins long suivant les natures et, en dehors d'une communion vitale avec Dieu, une fin. L'Ecriture certes, au niveau des natures, met une séparation réelle entre les natures visibles-matérielles et les natures invisibles-immatérielles ; par contre, au niveau de l'existence et de la vie, originellement toutes les natures sont temporelles. Dès lors, Dieu pour faire connaître l'économie du salut choisie par Lui pour l'homme — pour son âme comme pour son corps, les deux ayant même statut existentiel — Dieu n'avait pas besoin de recourir à des théories ou à des idées abstraites : Il a choisi, pour être à la portée de son peuple, ce que nous appelons maintenant la méthode « audio-visuelle », celle de son intervention visible et tangible dans l'histoire du peuple élu, confirmée et parachevée par la vie visible et tangible du Christ. Il n'a pas eu recours à des intellectuels, mais à des « témoins » ; ceux-ci nous ont retransmis, non pas des élucubrations abstraites, **mais tout simplement ce qu'ils ont « vu et entendu ».**

Nous avons lu ce que Justin pensait des prophètes :

> *(...) remplis de l'Esprit Saint, ils ne disaient*
> *que ce qu'ils avaient* **« vu et entendu »** *(...).*
> *Ce n'est pas sous forme de démonstrations /abstraites/ qu'ils*
> *ont parlé : au-dessus de toute démonstration,*
> *ils étaient les* **« témoins » fidèles de la vérité.**
>
> *(Justin, Dial. 7/1-2)*

Dans son Fragment, s'adressant à des chrétiens qui voulaient nier l'incarnation et ses applications, il rappelle que c'est à travers sa chair que le Christ nous a révélé le salut. Car, en ce qui concerne l'Ecriture, le critère de vérité ne se trouve pas, en dernier ressort, dans la logique d'un raisonnement abstrait, mais dans le sensible et le visible, dans ce qui a été « *vu et entendu* » :

> *Car, pour ce qui n'est compris que d'une façon spéculative,*
> **le critère /de vérité/ reste notre connaissance sensible**
> *(kritèrion estin hè aisthèsis) ;*
> *et en dehors de ce critère, il n'en existe pas d'autre.*
>
> *(Justin, Fragment 1)*

Théophile ne s'exprime pas autrement :

Il eût fallu que les écrivains /païens/ fussent eux-mêmes **« témoins »**
de ce qu'ils affirment, ou qu'ils fussent exactement instruits
par des gens qui avaient vu : qui traite de l'incertain
ne fait, pour ainsi dire, que battre l'air.

(Théophile, III,2)

Quant à Irénée, il est tout aussi catégorique :

Car nous ne pouvions connaître les mystères de Dieu
que si notre Maître, tout en étant le Verbe, se faisait homme
D'une part, nul n'était capable de révéler les secrets du Père.
sinon son propre Verbe (...). D'autre part, nous ne pouvions les
connaître autrement qu'en **« voyant » notre Maître,**
et en **« percevant de nos propres oreilles »** *le son de sa voix.*

(A.H. V,1/1)

En cela d'ailleurs, les plus proches successeurs des Apôtres ne faisaient qu'appliquer à la lettre ce que Jean avait clairement énoncé :

Ce qui était dès le commencement,
ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux,
ce que nous avons contemplé et ce que nos mains ont touché
du Verbe de Vie,
— car la vie s'est manifestée et nous avons vu
et nous rendons témoignage et nous vous annonçons la vie éternelle
qui était tournée vers le Père et s'est manifestée à nous —.
Ce que nous avons **« vu et entendu »**, *nous vous l'annonçons à vous aussi.*

(1° Jn. 1/1-3)

En bref, l'exégèse de la Jeune Eglise se résume dans la phrase suivante dite par le héraut de la Tradition :

Ces preuves à base d'Ecriture ne peuvent être exposées
qu'à partir de ces Ecritures elles-mêmes.

(A.H. III,12/9) (6)

---

(6) « Tout d'abord, sachez-le bien, aucune prophétie de l'Ecriture n'est affaire d'interprétation privée ; en effet, ce n'est pas la volonté humaine qui a produit une prophétie, mais c'est portés par l'Esprit Saint que des hommes ont parlé de la part de Dieu ».

(2° Pi. 1/20-21)

Contrairement à ce que l'on affirme toujours et que l'on ne prouve jamais, l'Ecriture a son ontologie et son anthropologie spécifiques, et découlant de cette ontologie et de cette anthropologie, elle possède une exégèse spécifique : l'économie du salut des êtres invisibles-immatériels, tels que les âmes ou les esprits, nous est révélée, non d'une façon allégorique, mais d'une façon plénière et conforme à la volonté divine, par l'économie du salut visible des personnages de l'Ancien Testament au cours de leur vie terrestre, économie parachevée et confirmée par la vie terrestre du Christ. La mort du Fils de l'homme dans les souffrances nous révèle le sort réservé aux pécheurs, c'est-à-dire, à la fin des temps, leur mort-disparition dans la souffrance ; comme sa résurrection corporelle préfigure la vie glorieuse réservée aux élus. Nous sommes là devant un des aspects les plus importants de l'incarnation : le Christ a pris chair pour nous sauver mais en commençant à nous révéler, **par et dans sa chair**, l'économie du salut : c'est par et dans sa chair qu'Il est **« voie, vérité et vie »** (Jn. 14/6), sa chair n'était pas apparence, illusion ou mensonge, elle était vraie, véridique et révélatrice de la vérité et de la vie. S'il n'en était pas ainsi,

> *(...) la venue du Christ apparaîtra comme superflue et sans objet,*
> *s'Il est venu pour autoriser et conserver*
> *l'idée antérieure que chacun se faisait de Dieu /et de son économie de salut/.*
>
> *(A.H. III,12/6)*

Puisque la promotion de l'homme ne pouvait se réaliser sans le concours divin, Dieu se devait d'éclairer sa créature privilégiée par sa Révélation. On comprend dès lors pourquoi celle-ci, offerte à l'homme comme lumière dans sa démarche de liberté, ne pouvait être que progressive et étalée dans le temps, puisque s'adressant à l'entité organique et vivante que représente l'Homme-Humanité. Cela ne l'empêchait nullement d'être foncièrement une, pour la triple raison qu'elle a pour auteur le même Père, parlant par son unique Fils et agissant par son unique Esprit. C'est au nom de cette unité de la Révélation que la Jeune Eglise, à la suite des Apôtres, avait choisi la méthode d'interprétation de l'Ecriture connue sous le nom « typologie ». Pour la Tradition, en effet, les faits et gestes relatés dans l'Ancien Testament et éclairés par les paroles des prophètes — ce terme recouvrant tous les personnages principaux de l'Ancien Testament, Abraham, Moïse aussi bien que ceux dénommés actuellement prophètes — étaient en quelque sorte la « préfiguration » **circonscrite dans le temps et l'espace** de ce que le Christ devait parachever en sa Personne, en

lui donnant une **portée universelle, définitive et éternelle.** Cette méthode permettait aux successeurs les plus directs des Apôtres de préciser le sens exact des paroles et des expressions évangéliques.

Ainsi la descendance nombreuse donnée à Abraham en la personne de son fils « Isaac », fruit de la foi du patriarche, ou encore la « longueur des jours » dont parle Moïse et qui, dans l'immédiat, désignait une longueur des jours sur cette terre, préfiguraient la vie éternelle que le Christ devait nous offrir en sa Personne ; à l'opposé, la disparition temporaire — parce que n'atteignant que les corps à l'exclusion des âmes — et limitée sans doute dans l'espace, de tous les incrédules par le déluge — Dieu ayant épargné pour leur foi Noé et sa famille — ou encore la destruction, tout aussi temporaire et limitée, des villes de Sodome et de Gomorrhe par le feu, préfiguraient la disparition définitive, éternelle et dans des souffrances proportionnelles au mal inhérent à tout péché, de tous les incrédules à la fin de ce monde.

Les termes employés par le Verbe fait chair, en effet, ne peuvent avoir un sens différent, voire opposé, à celui donné par le même Verbe dans l'Ancien Testament. Le feu de l'enfer, par exemple, ne pourra pas être un feu qui, au lieu de détruire, entretiendra indéfiniment ses victimes ; sinon il faudrait admettre, que Dieu a non seulement menti, mais qu'Il a volontairement trompé son peuple, en illustrant sa Révélation par des faits qui affirmaient, en réalité, le contraire de ce qui devait advenir à la fin.

Cependant, si l'Ancien Testament est non seulement l'annonce, mais la « préfiguration » du Nouveau, la Personne du Christ projette en retour une lumière certaine et définitive sur la Révélation qui l'avait précédée.

L'ECRITURE : VOIE DE VIE

En outre, ce qui frappe en ce 2[e] siècle, c'est une conception beaucoup plus riche et plus profonde de l'auteur inspiré et sacré. Il est déjà un « *craignant Dieu* », c'est-à-dire quelqu'un qui croit à la présence et à la direction effective de Dieu dans l'histoire de chaque homme, comme dans l'histoire de l'humanité. Il est celui qui, devant les événements **« passés »,** relatés par les prophètes qui l'ont précédé, devant les événements **« présents »** auxquels il assiste (événements

qu'il sait soumis au contrôle de l'intervention directe ou indirecte de Dieu), et devant l'interaction entre Dieu et les hommes, en a déduit des « LOIS » ou mieux, pour tenir compte de la liberté humaine, des « CONSTANTES ». Car si dans le « passé » conduit par Dieu et si dans le « présent », nous assistons au même déroulement, c'est qu'il y a une « constante » voulue par le Créateur pour la promotion de l'humanité, c'est-à-dire une « loi » ou mieux une « VOIE » qui, vraie dans le passé, toujours vraie dans le présent, **sera vraie dans l'avenir** et permettra à l'homme d'atteindre en Dieu la Vie éternelle. D'où l'expression *« voie de vie » :*

> *L'Esprit de Dieu (...) fut depuis le commencement avec les hommes,*
> *dans toutes les économies de Dieu, prédisant l'***« avenir »**,
> *montrant le* **« présent »**, *et racontant le* **« passé »**.
>
> *(A.H. IV,33/1)*

> *Tous /les prophètes/ ont tenu des discours*
> *qui vont bien ensemble et sont d'accord,*
> *tant sur les événements qui leur sont* **« antérieurs »**
> *que sur ceux qui leur furent* **« postérieurs »**
> *et ceux qui s'accomplissent* **« maintenant »** *sous nos yeux ;*
> *ainsi nous sommes persuadés qu'il en sera des réalités à venir*
> *comme de ce qui s'est accompli alors.*
>
> *(Théophile, II,9 ; cf. I,14 cité p. 26)*

> *Le Maître, par les prophètes, nous a révélé*
> **le « passé », et le « présent » et nous a donné un avant-goût du « futur ».**
>
> *(Pseudo-Barnabé, 1/7)*

> *Nous devons donc exprimer notre reconnaissance extrême*
> *de ce qu'Il nous a fait connaître le* **« passé »**,
> *expliqué le* **« présent »**,
> **donné une certaine intelligence de l'« avenir ».**
>
> *(Pseudo-Barnabé, 5/3)*

Ainsi, pour nos auteurs, le rôle du prophète, l'homme inspiré, culmine dans cette « vue » des constantes vitales choisies par Dieu, pour réaliser son « économie salvatrice ». Il est, selon le terme hébreux, le « voyant », celui qui perçoit à la fois la dynamique et l'unité de cette économie. Dans un style où fleurissent les images du passé et du présent, il rejoint l'origine du monde et de l'homme, et, tout

à la fois, entrevoit, sinon les détails, du moins les grands traits de la phase finale de l'économie vitale de promotion prévue par Dieu dans sa bonté pour l'homme, et nous en décrit le visage.

C'est pourquoi, le Christ, par et dans sa chair, d'une façon visible et tangible, nous ayant révélé totalement. tout en la parachevant. la Révélation divine sur « la voie et la vérité » qui conduisent à la vie, c'est vers Lui que doit monter, dans l'allégresse, la reconnaissance des enfants de Dieu :

Mettez-vous dans l'esprit, enfants d'allégresse,
que le Seigneur véritable a tout révélé par avance,
afin qu'en toute circonstance nous sachions à qui nous sommes débiteurs de nos actions de grâces et de nos louanges.

(Pseudo-Barnabé, 7/1)

Telle est, mon cher ami, la prédication de la vérité,
telle est l'image de notre salut, tel est le **« chemin de la vie »**,
que les prophètes ont annoncé, que le Christ a confirmé,
que les Apôtres ont transmis, et que l'Eglise,
sur toute la terre, retransmet à ses fils.

(Epid. 98)

L'ECRITURE ET LA TRADITION

« *Tel est le chemin de la vie (...) que l'Eglise, sur toute la terre, transmet à ses fils.* » Cette dernière phrase nous amène à étudier le rapport que la Jeune Eglise mettait entre l'Ecriture et la Tradition (7).

---

(7) Avec le problème de la « Tradition », nous abordons un terrain délicat et mouvant, toujours entretenu comme tel.

Etymologiquement, « Tradition » (paradosis), désigne le « DEPOT » doctrinal et moral confié par le Christ aux Apôtres et retransmis par ceux-ci à leurs successeurs, c'est-à-dire à l'Eglise. *Pour Irénée et les Pères du IIe s., la « Tradition » représentait le Message évangélique compris et expliqué à travers l'Ancien Testament,* car « l'Ecriture ne doit être expliquée que dans et par l'Ecriture » (cf. A.H. III.12/9). Quitte aux générations à venir à approfondir à leur tour le sens et la portée du vocabulaire biblique vu et replacé dans un contexte historique.

Par contre, très vite, on a appelé « tradition » ou « traditions » au pluriel, les commentaires faits par les théologiens — qu'ils soient évêques ou non — à travers les « pensées et philosophies humaines » qui étaient courantes à leur époque et non plus au nom de la seule Ecriture.

C'est pourquoi, en pratique, on fait partir la « tradition » du 3e siècle où le Message a été interprété à travers les pensées « greco-romaines » et l'on ignore les Pères du 2e s., car eux s'en tenaient à une fidélité scrupuleuse du « Dépôt » apostolique dans sa spécificité.

Ce rapport est très controversé ; pourtant il est capital pour comprendre la valeur spécifique de la catéchèse de la Jeune Eglise.

Déjà de son temps, Paul, après avoir confronté son évangile avec celui des autres Apôtres « *les plus considérés, de peur de courir en vain ou d'avoir couru en vain* » (Gal. 2/2), recommandait instamment à ses lecteurs de rester minutieusement et scrupuleusement fidèles à la Tradition (*paradosis*) qu'il leur avait enseignée : « *Je vous félicite (...) de conserver les traditions telles que je vous les ai transmises* » (1° Cor. 11/2) ; « *ainsi donc, frères, tenez bon et conservez fermement les traditions que nous vous avons enseignées, de vive voix ou par lettre* » (2° Thes. 2/15).

Il les mettait surtout en garde contre les philosophies humaines capables, selon lui, de pervertir la valeur propre du Message : « *Poursuivez votre route dans le Christ Jésus, le Seigneur, tel que vous l'avez reçu ; soyez enracinés et fondés en Lui, affermis ainsi dans la foi telle qu'on vous l'a enseignée et débordants de reconnaissance. Veillez à ce que nul ne vous prenne au piège de la philosophie, cette creuse duperie à l'enseigne de la tradition des hommes, des éléments du monde et non plus du Christ* » (Col. 2/6-8).

A la fin de sa vie, il adjurait son disciple préféré de se méfier des « pseudo-sciences », qui deviendront les gnoses du 2e siècle, et de garder jalousement intact le « Dépôt » (*parathèkè*) que lui-même lui avait confié : « *O Timothée, garde le « Dépôt », évite les bavardages impies et les objections d'une gnose mensongère (tès pseudônumou gnôseôs). Pour l'avoir professée, certains se sont écartés de la foi* » (1° Tim. 6/20).

Son principal souci était de préserver de toute perversion l'Evangile qu'il avait reçu, non des hommes, mais directement de Dieu : « *Car, je vous le déclare, frères, cet évangile que je vous ai annoncé n'est pas d'inspiration humaine ; et d'ailleurs ce n'est pas par un homme qu'il m'a été transmis ni enseigné, mais par une révélation de Jésus-Christ* » (Gal. 1/11-12). C'est le même souci qui l'oppressait quand, écrivant une seconde fois à Timothée, il léguait sous la protection divine, comme seul héritage, le « Dépôt » reçu de Dieu et que maintenant, il confiait, en la personne de son « enfant » dans la foi, aux évêques ses successeurs :

C'est le Christ Jésus qui a détruit la mort et fait briller la vie

et l'immortalité par l'évangile, pour lequel j'ai été, moi,
établi héraut, apôtre et docteur. Voilà pourquoi j'endure ces souffrances.
Mais je n'en ai pas honte, car je sais en qui j'ai mis ma foi
et j'ai la certitude qu'il a le pouvoir de garder le « Dépôt »
qui m'est confié jusqu'à ce jour-là.
Prends pour norme les saines paroles que tu as entendues de moi,
dans la foi et l'amour qui sont dans le Christ Jésus.
Garde le bon « Dépôt » par l'Esprit Saint qui habite en nous.
(2° Tim. 1/10-14)

Or, en lisant les écrits des évêques, ses successeurs, surtout ceux de Clément de Rome, d'Ignace d'Antioche, de Polycarpe de Smyrne et d'Irénée de Lyon, nous retrouvons ce même souci, ce même soin jaloux de conserver le « Dépôt » tel qu'ils l'avaient reçu des Apôtres :

Laissons donc les préoccupations vaines et inutiles
et conformons-nous aux normes glorieuses et vénérables
de notre Tradition (tès paradoseôs hèmôn kanona).
(1° Clém. 7/2)

(...) Abandonnons les vains discours de la foule et les fausses doctrines
et revenons à l'enseignement qui nous a été transmis dès le commencement.
(Polycarpe, Philip. 7/2)

Irénée, quant à lui, le rappelle, les Apôtres ont confié le « Dépôt » à l'Eglise en la personne des évêques, dans la mesure où ceux-ci, par succession, remontent au Christ et aux Apôtres eux-mêmes :

Puisque nos preuves sont d'un tel poids, il ne faut pas chercher
ailleurs la Vérité qu'il est facile de puiser dans l'Eglise.
Car les Apôtres, comme en un riche cellier, ont déposé en elle
toute la vérité en plénitude, afin que quiconque le désire
puise en elle le breuvage de la vie.
C'est elle, en effet, qui est l'accès à la vie.
Tous les autres sont des brigands et des voleurs.
C'est pourquoi il faut les éviter, mais aimer par contre d'un amour extrême tout ce qui est de l'Eglise,
et saisir fortement la Tradition de la vérité.
(A.H. III,4/1)

Ce que confirme l'auteur de l'A Diognète :

Leur tradition n'a pas une origine terrestre,
ce qu'ils professent conserver avec tant de soin
n'est pas l'invention d'un mortel, ni ce qui est
confié à leur foi une dispensation de mystères humains.
Mais c'est en vérité le Tout-Puissant Lui-même
(...) Dieu Lui-même qui l'envoyant du haut des cieux
a établi chez les hommes la vérité, le Verbe Saint
et incompréhensible (8) *et l'a affermi dans leurs cœurs.*

(*A Diog.* 7/1-2)

Voici d'ailleurs la définition que l'évêque de Lyon donne de la vraie Tradition, ou, selon son expression, de la « *vraie gnose* » :

Voici la gnose vraie, à savoir la doctrine des Apôtres ;
l'antique organisme de l'Eglise répandu dans le monde entier ;
la marque distinctive du Corps du Christ,
consistant dans les successions des évêques,
auxquels ceux-là remirent chaque église locale ;
parvenant jusqu'à nous, une conservation non feinte des Ecritures,
un compte intégral de celles-ci, sans addition ni soustraction,
une lecture exempte de fraude et en pleine conformité avec ces Ecritures,
une explication correcte, harmonieuse, exempte de péril et de blasphème ;
enfin le don suréminent de la charité, plus précieux que la « gnose »,
plus glorieux que la prophétie, supérieur à tous les autres charismes.

(*A.H. IV,33/8*)

C'est aussi Irénée qui le rappelle, si une controverse surgit sur tel ou tel point de doctrine, c'est « *aux plus antiques des églises, celles où les Apôtres ont vécu, qu'il faudrait recourir pour recevoir d'elles, sur la question en cause, ce qui est sûr et bien clair* » *A.H. III,4/1).*

A vouloir conserver intact le précieux « Dépôt » que le Christ et les Apôtres leur avaient confié, les évêques assumaient une lourde charge. Comment faire passer, sans l'altérer, un Message structuré

---

(8) « Incompréhensible » (apérinoèton) veut dire ici : « celui dont l'intelligence humaine ne peut comprendre toutes les facettes de sa personnalité ».

et exprimé originellement dans une pensée et une langue bibliques, alors que sur bien des points, celles-ci étaient diamétralement opposées à la pensée et à la langue grecques, partagées par l'ensemble du monde gréco-romain ?

Pour mieux comprendre l'affrontement qu'ils ont dû surmonter, voici très succinctement énumérées, les principales caractéristiques respectives de la pensée biblique et de la pensée grecque. Par pensée grecque, nous entendons principalement la pensée platonisante qui a suscité nombre de gnoses hétérodoxes, et à laquelle a succédé, au 3e siècle, la pensée néo-platonicienne, qui a inspiré l'école d'Alexandrie et, par elle, la pensée chrétienne ultérieure.

1° **La pensée biblique** : elle correspond au premier stade de l'éveil et de l'évolution de l'intelligence humaine. Signe particulier, elle a été formée et éduquée progressivement par la Révélation divine (9). C'est pourquoi,

— Elle est éminemment **« théocentrique »** : elle voit tout du point de vue de Dieu et non du point de vue de l'homme.

— Elle est profondément **« existentielle »**. La Révélation ne s'est pas intéressée aux natures des êtres, pas même directement à celle de Dieu. Son souci est de faire prendre conscience aux hommes des rap-

(9) J. Daniélou, dans son livre « Théologie du Judéo-Christianisme », Tournai, 1958, identifie à notre avis d'une façon trop rapide, pensée biblique et pensée sémite. Certes la Révélation a été véhiculée dans une langue sémite qui lui était commune avec les pensées assyro-babyloniennes ; par contre sa pensée est très spécifique et unique ; elle se différencie de toutes les pensées assyro-babyloniennes comme de toutes les pensées indo-européennes. Cette spécificité tient en grande partie, à sa notion révélée fondamentale de l'universelle création ex nihilo, qui lui a conféré un cadre ontologique et anthropologique unique en son genre.

Toujours à propos de « Théologie du Judéo-Christianisme » qui nous intéresse, puisqu'il traite de la pensée chrétienne au 2e siècle, J. Daniélou énonce sur la valeur à donner à la doctrine alors enseignée : «... Bauer pense plutôt à un foisonnement de tendances dont l'orthodoxie se dégagera progressivement comme la tendance dominante. Turner a récemment repris la question dans une perspective plus juste à notre avis, en montrant que, dès l'origine, nous avons une tradition de la Grande Eglise autour de laquelle foisonnent les sectes hétérodoxes » (id. p.67).

En fait, autant l'auteur, avec l'érudition remarquable qu'on lui connaît, donne, dans son ouvrage, une place importante à la littérature marginale — ce qui d'ailleurs ne manque pas d'intérêt — autant notre but unique s'est limité, à travers les écrits strictement orthodoxes, à redécouvrir la catéchèse de cette « Grande Eglise ». (Le terme « Grande Eglise » est de Celse, un philosophe grec qui a écrit « Contre les Chrétiens » et qui, très documenté, avait découvert qu'à travers la multitude des communautés hétérodoxes ou juives qu'il rencontrait, se dégageait une « Eglise » une et répandue partout).

ports existentiels et vitaux qui les unissent aux quatre réalités avec lesquelles ils sont en relation : Dieu, lui-même, les hommes leurs frères, la terre.

— Elle est **objective** : elle se place du point de vue de l'objet qu'elle entend décrire et non du point de vue subjectif de l'idée que l'homme peut se faire de cet objet.

— Elle est **concrète,** c'est-à-dire attachée au réel et le réel, pour elle, est avant tout le monde sensible et visible. C'est pourquoi elle a développé un « sens aigu du réel », appelé communément le « bon sens ». Car ce monde créé par Dieu est bon ainsi que nos sens. Il possède en lui-même une connaissance vraie. En outre, c'est à travers ce monde sensible et visible que Dieu a voulu faire connaître sa Révélation. Dans l'Ancien Testament, c'est à travers une histoire vécue qu'Il a progressivement fait découvrir aux hommes la vérité sur les quatre rapports énoncés. Et c'est à travers la chair de son Fils incarné qu'Il a parachevé cette Révélation. Que les réalités sensibles nous révèlent la condition existentielle des réalités invisibles nous paraît paradoxal. Pour l'Ecriture, cependant, conformément à sa conception ontologique, que nous exposerons plus loin, toutes les natures créées ont un statut existentiel unique : un commencement, un devenir plus ou moins long, et, sauf intervention divine, une fin.

— Elle ne voit les réalités que dans leur **« ensemble »,** elle est « unitaire » ou **« communautaire ».** Ainsi, tout en connaissant parfaitement les différentes dimensions de l'homme, en général, elle ne les dissocie pas. Mieux, tout en parlant souvent de l'homme individuel, elle ne le connaît malgré tout que sous le jour d'un « membre » ou d'une « cellule » de l'Homme unique, l'Homme-Adam ou l'Homme-Humanité.

— Elle est **« dynamique »,** car pour elle, en dehors de Dieu, qui seul est éternel et toujours le même, toutes les réalités créées sont en devenir et emportées dans un immense mouvement de promotion où les êtres inférieurs et temporels sont assumés par les êtres supérieurs et en eux sont appelés à vivre éternellement.

— Elle est **« linéaire »,** car cette promotion du monde créé dont l'homme est roi, partie de rien (ex nihilo), doit se parachever dans la plénitude de Dieu.

— Elle est **« typologique »** : les réalités passées (les hommes ou les événements), faisant partie du même monde en devenir, nous éclairent sur les réalités présentes et futures (hommes et événements) en mar-

che, elles aussi, vers le même monde éternel divin. Les premiers stades de la promotion du monde créé, contenant en germe les stades ultérieurs de cette promotion, peuvent les expliquer, tout en étant à leur tour rééclairés par eux.

2° **La pensée grecque** à l'opposé, correspond à un stade beaucoup plus évolué de l'intelligence humaine ; par contre, elle n'a jamais bénéficié de la Révélation divine.

— Elle est éminemment **« anthropocentrique »** : l'homme est la « mesure » de toutes choses. Cet axiome est vrai au niveau artistique, où le génie grec a réalisé des chefs-d'œuvre de beauté, de mesure et d'équilibre. Mais il est vrai aussi au niveau de la recherche religieuse qui n'a réussi qu'à projeter la notion de la divinité dans l'axe de l'âme humaine, la composante la plus noble de l'homme, et l'a construite à l'image de celle-ci.

— Elle est profondément **« essentielle »** : ignorant, rejetant même comme irrationnelle la notion de création ex nihilo, pour elle, l'existence et la vie d'un être sont obligatoirement liées à sa nature et ne sont pas distinctes de celle-ci. Ce qui compte c'est de connaître les « natures » (dites aussi « essences »), pour les séparer et les classer.

— Elle est obligatoirement **« dualiste »** : c'est vrai dans sa conception anthropologique où elle met un dualisme irréductible entre le corps de nature terrestre, matérielle, corruptible, et l'âme, de nature céleste, immatérielle, incorruptible. C'est vrai dans sa conception ontologique où, à l'image de son anthropologie, elle met, pour les mêmes raisons, un dualisme irréductible entre le monde visible et le monde intelligible.

— Elle est **« abstraite »** ou **« idéelle »**, car, pour elle, le monde sensible est synonyme d'ombre, d'illusion, de mensonge, de mal ; seul le monde des idées est synonyme de lumière, de vérité et de bien.

— Elle est **« subjective »** : dans la connaissance ce qui compte ce n'est pas l'objet réel en soi, puisque, s'il est sensible, il est synonyme d'erreur ; ce qui compte c'est l'idée que l'intelligence humaine se fait de cet objet réel parce que seule, l'idée est vraie.

— Elle est **« statique »** : une fois élaborée, une idée ne connaît plus de progrès.

— Elle est **« cyclique »** : au maximum l'idée peut faire son chemin, en tournant sur elle-même.

— Elle est **« mythique »** ou, en matières religieuses, **« allégorique »** : en vertu du dualisme irréductible entre le monde sensible de la matière et le monde intelligible des idées, la connaissance sensible ne peut donner au maximum qu'une vérité très partielle, et, par là, fausse d'une certaine manière, des réalités intelligibles ; en aucun cas la condition existentielle et vitale des réalités visibles ne peut révéler celle des réalités invisibles.

Or, ce qui est vrai de la différence existant entre la pensée biblique et la pensée grecque platonisante, l'est aussi de leur langue respective.

On le voit, le fossé entre la pensée biblique et son Message et le monde gréco-romain et sa culture était grand. On comprend les tâtonnements, les erreurs et les échecs. On comprend aussi pourquoi les chrétiens ont été si incompris et persécutés. Pourtant, jamais dans l'histoire de sa diffusion, la Bonne Nouvelle n'a connu une pénétration aussi rapide.

C'est de cette catéchèse biblique et apostolique qu'Irénée a été le héraut le plus illustre parce que le plus authentique.

A l'opposé des gnoses hétérodoxes ou orthodoxes qui ont tenté de « couler » le Message révélé dans le cadre de pensées humaines, les hérauts de la Tradition apostolique ont cherché à assumer les pensées gréco-romaines pour les intégrer dans le cadre de la pensée biblique.

Il est vrai, aucun des évêques cités plus haut ne semble avoir étudié et approfondi les différents courants philosophiques qui circulaient de leur temps. Vis-à-vis de ceux-ci ils étaient plutôt indifférents, voire méprisants. Ils entendaient rester les « témoins » fidèles et authentiques de ce que les auteurs inspirés, depuis les prophètes jusqu'aux Apôtres, avaient « *vu et entendu* ». Nous l'avons dit, pour être à la portée de son peuple, Dieu a, en quelque sorte, « gravé » sa Révélation dans une histoire vécue, tangible et visible, celle de son peuple élu, parachevée et confirmée par celle de son Verbe incarné. Dès lors, pour que la Tradition enseignée par eux soit conforme à la Révélation divine, les évêques, pour interpréter celle-ci, continuaient à avoir recours à l'exégèse employée avant eux par les prophètes, le Christ et les Apôtres ; autrement dit ils l'interprétaient

à travers les données concrètes, tangibles et visibles de l'histoire du peuple élu et de celle de la vie du Christ éclairée par ses propres paroles. Les hommes possédant toujours et partout les mêmes sens, les données sensibles ne dépendent ni d'une mentalité, ni d'une culture, ni d'une époque, ni d'un milieu donné ; elles demeurent identiques toujours et partout. C'est pourquoi la Tradition enseignée par la Jeune Eglise était bien l'expression authentique de celle des Apôtres et, partout où elle était proclamée, elle était identique et brillait par son unité.

Autant l'interprétation gnostique à base de spéculations philosophiques et de sciences humaines aboutissait à un émiettement d'écoles et de sectes :

Ceux qui délaissent le Message de l'Eglise
font grief aux presbytres de leur naïveté, ne voyant pas
combien l'homme simple, mais religieux,
l'emporte sur le sophiste blasphémateur et impudent.
Tels sont bien, en effet, tous les hérétiques :
s'imaginant trouver quelque chose de supérieur à la vérité,
en suivant les doctrines que nous avons décrites ;
ils s'avancent par des chemins bigarrés, multiformes et incertains,
ayant sur les mêmes sujets tantôt une opinion et tantôt une autre,
voués qu'ils sont à toujours chercher,
tout en ne trouvant jamais la vérité.
(A.H. V,20/2 ; cf. II,27/1 cité p. 32)

Autant la Tradition apostolique se retrouvait partout identique :

Il en va tout autrement de ceux qui appartiennent à l'Eglise.
Leur chemin parcourt le monde entier, parce que possédant
la solide Tradition venant des Apôtres,
ils nous offrent **le spectacle d'une seule et même foi chez tous.**
(A.H. V,20/1)

Cet amour et cet attachement à la Tradition venue des Apôtres, transmise par les évêques et interprétée par l'entremise de l'exégèse « audio-visuelle » telle que nous l'avons expliquée, étaient aussi partagés par les simples chrétiens. Témoin ce texte chaleureux de l'auteur de l'A Diognète :

Je ne dis rien d'étrange, je ne cherche pas le paradoxe,
mais docile aux leçons des Apôtres,

> *je me fais le docteur des nations. Je transmets exactement*
> *la Tradition à ceux qui se font les disciples de la vérité.*
> *Qui, en effet, dûment instruit et engendré par la bienveillance du Verbe*
> *ne s'empresse pas d'apprendre pleinement tout ce que le Verbe*
> *a clairement enseigné à ses disciples ?*
>
> *(A Diog. 11/1-2)*

Le cas de Justin, martyr, est particulier et mérite une mention spéciale. Philosophe converti, lui aussi eut à cœur de ne pas présenter l'Evangile, comme une doctrine personnelle, ou comme un « compromis ». Souvent, il le rappelle à ses lecteurs, son enseignement ne fait que reproduire « *ce que nous avons appris et que les chrétiens affirment* » (1° Apol. 46/2), ou « *ce que nous avons appris et que nous transmettons* » (1° Apol. 14/4). Il affectionne les formules telles que « *comme nous avons été enseignés* » (*edidachthèmen,* 1° Apol. 13/1, 17/1, 46/2), ou « *ce qui nous a été enseigné* » (*dedidagmetha,* 1° Apol. 26/1 ; 2° Apol. 4/2), ou encore « *on nous a enseigné, nous sommes convaincus et nous croyons* » (*dedidagmetha, kai pepeismetha kai pisteuomen,* 1° Apol. 10/1), ou enfin « *ce qui nous a été enseigné* » (*dedidagmena,* 1° Apol. 12/10).

Toutefois, en tant que philosophe, le maître chrétien, sans mépriser les doctrines humaines qu'il connaissait, pour les avoir successivement étudiées, a fait un travail remarquable. Il est même le seul, à notre connaissance, à l'avoir entrepris et à l'avoir consigné au début de son Dialogue, même si, à cause de sa densité, son expression est parfois un peu gauche et confuse. Il a donc cherché à découvrir les catégories ontologiques et anthropologiques propres à la pensée biblique et issues du dogme de l'universelle création ex nihilo. Il a opéré ce retournement pour mieux pénétrer, mieux comprendre et mieux exposer ce qu'il présente comme étant « *la seule philosophie sûre et profitable* » (Dial. 8/1 cité p. 25) et qui n'est autre que la philosophie biblique et chrétienne.

RAPPORT I

L'homme créature face à Dieu son créateur

Chapitre deuxième

L'homme créature et Dieu, son créateur

IMPORTANCE DU PROBLEME DE LA CREATION

Parmi les rapports existentiels et vitaux qui unissent l'homme respectivement à Dieu, à la terre, à lui-même et aux autres, ses frères, c'est le premier, celui qui le relie à Dieu qui de loin est le plus important. C'est lui qui commande les trois autres ; de ce fait, c'est lui qui éclaire l'ontologie et l'anthropologie bibliques et leur confère leur spécificité vraiment unique. C'est lui aussi qui, étant le plus mystérieux, demande une attention plus soutenue, puisqu'il est issu de l'un des dogmes les plus profonds, celui de l'universelle création ex nihilo, per Verbum, in Spiritu.

Toutefois, l'homme, tout en étant une créature au même titre que les autres, jouit du privilège insigne d'avoir été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Dès lors, pour connaître la complexité de sa condition existentielle et vitale, il nous faudra tenir compte de ce double volet. C'est pourquoi nous analyserons successivement, dans le chapitre II, les données ontologiques bibliques dans leur généralité, dans le chapitre III, la condition originelle de l'homme en tant que créature, et dans le chapitre IV, sa condition vitale privilégiée issue de sa prérogative d'avoir été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Par « ontologie », nous désignons la condition strictement existentielle et vitale partagée originellement, et quelle que soit leur nature, par l'ensemble des créatures, les invisibles et immatérielles comme les visibles et matérielles. Cela va de soi, cette condition découle de la notion que l'on se fait de la création. Or, au 2[e] siècle, peut-être sous l'influence de l'extension de la pensée judéo-chrétienne, ce problème de la création préoccupait vraiment les esprits.

Sur lui, les païens avaient des hypothèses aussi multiples et variées que contradictoires. Pourtant toutes étaient d'accord sur un point, capital pour nous : toutes refusaient, comme absurde et irrationnelle, la notion d'une création ex nihilo :

A propos de l'origine du monde, ils sont en désaccord
et racontent des insanités. Il y en a d'abord
qui ont déclaré le monde incréé (...).
Ceux-là le prétendent incréé, substance éternelle,
professent une doctrine qui ne concorde pas
avec les tenants d'un univers créé :
leur enseignement est le produit de conjectures
et d'imaginations humaines, non le fruit de la vérité.
Les autres disent qu'il y a une Providence
et sapent ainsi les doctrines des premiers.

(Théophile, II,8)

Voici ce que disent, sur le monde, les sages physiciens :
L'être, pris dans son ensemble (to Pan) serait formé,
pour les uns, comme Platon, de la matière et de Dieu ;
pour d'autres, comme Epicure, d'atome et de vide ;
pour d'autres encore, des quatre éléments : le feu, l'eau,
l'air et la terre. Qu'il nous suffise, en effet,
de ne citer que les opinions les plus marquantes.
Quant à la notion de création elle-même,
Platon soutient que tout est issu de la matière,
grâce à l'impulsion divine que suit un plan providentiel ;
Epicure et ses disciples l'expliquent à partir de l'atome et du vide,
en vertu de l'automatisme inhérent à tous les corps ;
enfin les Stoïciens la font sortir des quatre éléments,
qui seraient traversés par la force divine.

Mais, quelles que soient les différences entre eux.
il existe des postulats communément admis par tous ;
un, tout particulièrement, selon lequel
rien ne peut venir à l'existence s'il ne préexistait pas,
et, par conséquent, rien ne peut quitter l'existence,
en se dissolvant ou en disparaissant,
car, sont et demeurent incorruptibles les éléments
à partir desquels chaque être a été formé.

(Justin, Frag. 6)

LA CONCEPTION GNOSTIQUE DE LA CREATION : L'EMANATION

On le sait, les gnoses furent multiples ; elles variaient suivant chaque promoteur. Pourtant toutes avaient ceci de commun : leur ontologie, étant la projection à l'ensemble des êtres de leur vue sur

l'homme, était dualiste comme leur anthropologie. Pour elles, il existait une irréductibilité absolue entre le monde visible-sensible et le monde invisible-intelligible, c'est-à-dire connu par la seule intelligence. Toutes aussi, pour ces deux mondes, ne connaissaient qu'un seul mode de création, celui de l'émanation.

Pour les gnoses à dualisme absolu (la tendance manichéenne), le monde matériel, dont le corps fait partie, serait issu et émané d'un principe premier mauvais, mais divin au même titre que le Dieu, principe du bien, tout en lui étant inférieur. Ce monde corruptible de nature, serait incapable d'être sauvé et resterait éternellement dans les régions inférieures.

Pour les gnoses à dualisme mitigé, la matière serait le dernier résidu, le point de chute, d'une émanation, opérée par paliers successifs mais dégressifs, issue du premier principe bon et transcendant.

Pour les êtres invisibles-intelligibles comme l'âme, les différents courants gnostiques se retrouvaient pour affirmer qu'ils étaient issus, d'une façon immédiate, de l'être divin. C'est pourquoi leur nature, émanée directement de la nature divine, était, à son image et à sa ressemblance, de par son origine et de par sa parenté, céleste, immatérielle et incorruptible.

A ce sujet, le Père F. Sagnard a étudié spécialement le processus de la pensée gnostique. Celui-ci, dit-il, suit une loi qu'il appelle « la loi de l'exemplarisme inversé » (1). En l'absence d'une révélation, dans une première démarche, le gnostique imagine artificiellement une notion de Dieu à l'image de son âme (anthropomorphisme). Il déclare, ensuite, que ce Dieu, fruit d'une construction subjective, est principe premier et transcendant. Enfin, s'appuyant alors sur l'Ecriture, il déclare que ce Dieu a créé — créé veut dire ici émané — tous les êtres invisibles-intelligibles (*noètoi*) à son image et à sa ressemblance :

Il y en a qui s'efforcent de soutenir qu'une partie des êtres
est matérielle
(...) qu'elle a été faite par le Démiurge,
mais que l'autre partie est spirituelle (...)
qu'elle est venue à l'existence en vertu d'un mode de
génération spirituelle,
à laquelle eux-mêmes participeraient.

(1) « La gnose valentinienne », Paris 1947, exemplarisme inversé, PP.244-249.

A eux, nous prouverons tout d'abord, à partir des paroles du Seigneur,
que tous les êtres précités, les invisibles comme les visibles,
ont été faits par un Dieu unique.

(A.H. II,30/6)

LA CONCEPTION BIBLIQUE ET APOSTOLIQUE SUR LA CREATION

Cette préoccupation au sujet de la création, nous la retrouvons très vive chez nos auteurs chrétiens du 2e siècle. On est même frappé par la place et l'importance qu'ils donnent à ce dogme. Sans contestation possible, il est, pour eux, le premier de tous les articles de foi :

Premier point entre tous : *crois qu'il n'y a qu'un seul Dieu,*
Celui qui a tout créé et organisé,
qui a **tout fait passer du néant à l'être,**
(kai poièsas ek tou mè ontos eis to einai ta panta),
qui contient tout (kai panta chôron)
mais qui, seul, n'est pas contenu (monos de achorètos ôn).

(Pasteur, 26/1)

Le mieux pour nous est donc de prendre,
comme point de départ, l'article de foi,
le premier par son importance, *celui du Dieu créateur,*
qui a fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent.

(A.H. II,1/1)

En premier, il faut croire qu'il y a un Dieu le Père,
qui a créé et organisé la totalité des êtres,
et **a fait exister ce qui n'était pas,**
et qui, contenant l'ensemble des êtres,
est seul à ne pas être contenu.

(Epid. 4 ; cf. Epid. 6 cité p. 28)

Remarque importante à souligner, tous nos auteurs présentent ce dogme, non comme une vérité mise en relief par l'Eglise au 2e siècle pour l'opposer aux théories gnostiques, mais comme une vérité fondamentale de la révélation divine inspirée aux prophètes, reprise par le Christ et retransmise par les Apôtres :

Toutes les Ecritures le proclament (...)
ainsi que le Seigneur (...)
le consensus universel de tous les hommes (...)
et les païens eux-mêmes, instruits qu'ils sont par la création.

Car celle-ci oriente vers Celui qui l'a créée ;
les créatures postulent l'existence d'un Créateur ;
et le Cosmos manifeste Celui qui l'a orné.
C'est ainsi que toute l'Eglise, répandue à travers l'univers,
a reçu cette Tradition des Apôtres.

(A.H. II,9/1)

Tels sont les principes fondamentaux de l'Evangile.
Ils proclament : un seul Dieu, créateur de la totalité des êtres ;
ce que les prophètes aussi ont affirmé.

(A.H. III,11/7)

LA NOTION DE LA CREATION UNIVERSELLE EX NIHILO, PER VERBUM, IN SPIRITU

Pour la Tradition biblique et apostolique, la notion révélée de création possède un sens très spécifique : elle est universelle, ex nihilo, per Verbum, in Spiritu ; autrement dit, c'est Dieu le Père, qui, aidé de ses deux « Mains », son Verbe et son Esprit Saint, a créé tous les êtres sans exception. La Bible disait : le ciel, la terre, la mer et les lieux inférieurs et tout ce qu'ils contiennent ; Irénée, pour répondre aux gnostiques, reprend leurs propres catégories et précise : les êtres invisibles comme les êtres visibles, les êtres immatériels comme les êtres matériels.

La position apostolique, en effet, s'appuie sur l'ordre formel donné par Dieu à son peuple : « *Tu ne feras pas d'idoles : rien qui ait la forme de ce qui se trouve au ciel là-haut, sur la terre ici-bas, ou dans les eaux sous terre* » (Deut. 5/8 ; cf. Ex. 20/4). C'est au nom de ce commandement qu'Irénée réfute, surtout dans les chapitres 11, 13 et 17 du livre II, la théorie irrationnelle et blasphématoire de la notion gnostique de création par émanation. En fait, ses motivations rejoignent celles des auteurs inspirés de la Révélation. On peut les résumer de la façon suivante.

Les réalités matérielles, soumises à la corruption physique, ne peuvent être émanées de la nature divine, sinon il faudrait admettre que celle-ci est, elle aussi, soumise à la même corruption physique, la pourriture. De leur côté, les êtres invisibles, susceptibles de la corruption morale, beaucoup plus grave, du péché, peuvent encore moins être émanés ou « issus d'une façon immédiate » de la nature

divine, sinon il faudrait admettre que celle-ci, elle aussi, est susceptible de la corruption morale du péché. « Blasphemia », s'écrie l'évêque de Lyon : « *Vous faites de votre père la source de la malice* » (*et hujus malitiae causa est pater vester*) (...). « *C'est bien lui que vous présentez comme étant l'auteur du mal* » (*malorum factorem eum ostenditis,* II,17/10).

Dès lors, puisque les réalités visibles-sensibles et les réalités invisibles-intelligibles ne sont pas émanées de Dieu, c'est que toutes, sans aucune exception, ont été créées par Dieu, alors qu'elles n'étaient pas (ex nihilo) :

Il n'y a qu'un seul maître (cf. Mt. 23/8)
celui qui a dit et tout a été fait (ps. 32/9 et 148/5)
et les êtres, qu'Il a faits dans le silence,
sont dignes de son Père.

(Ignace, Eph. 15/1)

/L'Eglise/ bien aimée et illuminée par la volonté
de celui qui **a voulu tout ce qui existe,**
selon la foi et l'amour pour **Jésus Christ, notre Dieu.**

(Ignace, Rom. salut.)

Tous les êtres sont en Lui et pour Lui
(en autô panta kai eis auton)

(Pseudo-Barnabé, 12/7)

D'une parole de sa majesté, Il a constitué l'univers,
et d'une parole, Il peut le réduire à néant.
Qui lui demandera : qu'as-tu fait ?
ou qui résistera à la force de sa puissance ?
Il fera toutes choses quand Il le veut et comme Il le veut,
et rien ne passe de ce qu'Il a décrété.
Tout est présent devant Lui et rien n'échappe à son vouloir.

(Clém. 27/4-6)

Dieu qui habite dans les cieux,
qui **du néant a créé tous les êtres,**
(kai ktisas ek tou mè ontos eis to einai ta panta)
en vue de sa sainte Eglise.

(Pasteur, 1/6)

En prenant le contre-pied de la conception païenne qu'il énonce dans le Frag. 6 cité p. 54, la notion de création partagée par Justin était la suivante :

Tout vient à l'existence alors que tout ne préexistait pas,
et, par conséquent, **tout peut quitter l'existence,**
en se dissolvant et en disparaissant,
car sont et demeurent corruptibles les éléments
à partir desquels chaque être a été formé.
(Cf. Justin, Fragm. 6)

Notre certitude, nous la trouvons dans la règle de vérité,
à savoir qu'il n'y a qu'un seul Dieu, Tout-Puissant,
qui a tout créé par son Verbe *et tout harmonisé.*
Alors que rien n'était, Il a créé tous les êtres,
pour qu'ils subsistent, selon les affirmations de l'Ecriture (...).
« Tout a été fait par Lui et rien n'a été fait sans Lui » (Jn. 1/3).
Et du terme « tout » rien ne doit être soustrait.

Par Lui, le Père a vraiment tout créé,
les visibles comme les invisibles,
les temporels, qui le sont en vertu d'une économie donnée,
comme ceux qui sont appelés à toujours durer,
bref, la totalité des êtres.
Et cela, non pas par l'intermédiaire de quelconques puissances
en rupture de ban avec l'obédience divine.
Dieu, le Maître de tout, n'a besoin de personne.
C'est par son Verbe et son Esprit qu'Il a tout créé,
qu'Il organise, qu'Il gouverne et accorde à tous
ce dont ils ont besoin. C'est Lui qui a fait l'univers
— et par l'univers, il faut entendre la totalité des êtres —.
(A.H. I,22/1)

Lui-même et de Lui-même (Ipse a semetipso),
librement et de sa propre autorité (libere et ex sua potestate),
a créé, a disposé et parachevé la totalité des êtres,
les visibles et les invisibles,
les sensibles et les insensibles,
les terrestres et les célestes,
c'est par le Verbe de sa Puissance
et par sa Sagesse *qu'Il a tout adapté et disposé,*
et qu'Il contient tout (omnia capiens)
alors qu'Il est seul à n'être contenu par personne.
Un et unique, Il est le Dieu créateur,
Il a tout fait par Lui-même
c'est-à-dire par son Verbe et par sa Sagesse.

C'est Lui le Dieu (...) que la Loi annonce,
que le Christ révèle, que les Apôtres enseignent,
et auquel croit l'Eglise.

(A.H. II,30/9)

C'est volontairement que nous avons multiplié les témoignages. Ils prouvent l'importance donnée à ce dogme de la création par la Jeune Eglise. En réalité, à notre connaissance tout au moins, cette notion est spécifique à la révélation judéo-chrétienne et c'est elle qui confère à celle-ci une « ontologie » et une « anthropologie » tout aussi spécifiques.

Brièvement, analysons maintenant les caractéristiques principales de cette notion révélée de la création : elle est, proclament nos témoins

— universelle,
— ex nihilo,
— per Verbum,
— in ou per Spiritu(m).

Universelle

« Tout a été fait par Lui et rien n'a été fait sans Lui » (Jn. 1/3)
« et du terme « tout » rien ne doit être soustrait » (A.H. I,22/1).

On l'aura remarqué toutefois, pour contrer les gnostiques, qui enseignaient un double mode de création, un pour les réalités sensibles-visibles et un autre pour les réalités invisibles-intelligibles (cf. A.H. II,30/6 cité p. 56), Irénée se plaît à préciser que Dieu a créé, selon un mode unique, les deuxièmes comme les premières :

C'est par Lui-même que le Père a tout fait,
soit les visibles soit les invisibles,
soit les sensibles soit les intelligibles,
soit les temporelles soit les vouées à la pérennité.

(A.H. I,22/1)

Unique et Lui seul a créé
les uns temporels les autres appelés à perdurer
certains terrestres et d'autres célestes.

(A.H. I,10/3)

Le Père seul a tout suscité et créé
les visibles et les invisibles,
les sensibles et les insensibles,
les terrestres et les célestes,
par le Verbe de sa Puissance *Il a tout adapté*
et par sa Sagesse, *Il a tout co-ordonné.*

(A.H. II,30/9)

Mieux, non seulement Il a créé l'universalité des êtres, mais aussi la totalité de chacun :

C'est Lui-même et de Lui-même,
(c.-à-d. à l'aide de ses deux « Mains », le Verbe et la Sagesse, (II,30/9)
que Dieu est le créateur de la substance des créatures,
et du modèle des choses faites
et de la forme des parures dans le cosmos.

(A.H., IV,20/1)

Ex nihilo

Il n'y a pas lieu de revenir sur tous les témoignages déjà cités jusqu'ici ; tous insistent sur ce côté mystérieux « ex nihilo » de la notion biblique de création (2). Voici la position de Théophile d'Antioche ; nous l'avons réservée jusqu'à présent, dans cette intention, car c'est lui qui met le plus en relief cet aspect du mystère qui surpasse notre intelligence. Comme les autres auteurs, il reprend chaque fois la formulation tirée de la célèbre attestation de la Sagesse : *« Dieu a tout créé, pour que tout subsiste » (Panta ktisas ho Theos eis to einai) (Sg. 1/14).*

---

(2) Voici le rappel des phrases-clef tirées des autres citations :
« Dieu (...) qui du néant a créé tous les êtres » Pasteur, 1/6)
« Celui qui a tout fait passer du néant à l'être » (Pasteur, 26/1)
« Dieu le Père (...) a fait exister ce qui n'était pas » (Epid.4)
« Alors que rien n'était, Il a créé tous les êtres » (A.H. I,22/1)
« Dieu (...) alors que rien n'était, fait jaillir dans l'existence le matériau nécessaire à sa création » (A.H. II,10/4)
« Alors qu'ils n'existaient pas, Dieu a créé tous les êtres » (A.H.II,10/2)
« Tous les êtres comme le ciel (...) le firmament ont été faits, alors qu'ils n'existaient pas (...) il en va de même, des âmes, des esprits, en un mot, de tous les êtres sans exception » (A.H. II,34/3)
« Lui-même est Celui qui, en réalité, soutient tout dans l'existence alors que la création n'existait d'aucune façon » (Tatien, Disc. 5)
Cf. aussi tous les textes cités p. 85 au sujet de la création ex nihilo de l'homme et de son âme.

Voici d'ailleurs ses propres formulations en grec :

> **Alors que rien n'était,** *Dieu a tout fait surgir dans l'existence (ta panta ho Theos epoièsen ex ouk ontôn eis to einai)*
> *(Théophile, I,4 et 8)*
>
> *Ex ouk ontôn poiein kai pepoièkenai ta onta*
> *kai hosa bouletai kai hôs bouletai.*
> (*id.* *II,4,* 2 fois)
>
> *Ex ouk ontôn ta panta epoièsen*
> *(id. II,10)*
>
> *Ex ouk ontôn poiè ta genomena, kai hôs bouletai.*
> *(id. II,13)*

Et voici deux de ses témoignages les plus expressifs :

> *On l'appelle Dieu, parce qu'Il a tout fondé sur sa propre stabilité (...) /on l'appelle/ créateur, parce qu'Il a tout créé et tout fait (...) Dieu a tout créé,* **alors que rien n'existait,**
> *pour que tout subsiste.*
> *(Théophile, I,4)*
>
> *Quoi d'extraordinaire, si Dieu avait tiré le monde*
> *d'une matière préexistante ; un homme artisan,*
> *quand on lui donne un matériau, en fait tout ce qu'il veut.*
> *La puissance de Dieu, au contraire, se manifeste précisément*
> *quand Il fait,* **alors que rien n'existait,** *tout ce qu'Il veut (...).*
> *Pareillement, Dieu est plus puissant que l'homme en tout,*
> *dans la mesure où il crée,* **alors que rien n'existait,**
> *et qu'Il a créé tout ce qu'Il veut et comme Il le veut.*
> *(Théophile, II,4)*

Per Verbum

> *Dieu, est-il proclamé, a tout fait par Lui-même,*
> *c'est-à-dire par son Verbe et par sa Sagesse.*
> *(A.H. II,30/9)*

Les gnostiques affirmaient que le monde matériel avait été modelé par un démiurge inférieur et à partir d'une matière préexistante. Irénée rappelle, sur ce point, la révélation divine : pour créer, Dieu n'a besoin ni d'un démiurge inférieur, ni d'une matière préexistante :

> *C'est par son Verbe infatigable que Dieu a créé tous les êtres.*
> *(A.H. II,2/4 ; cf. II,2/5 ; II,11/1)*

Alors que les hommes sont incapables de créer sans rien,
mais seulement à partir d'une matière préexistante,
Dieu, en cela, est supérieur à l'homme, en ce sens que **Lui-même**
(c'est-à-dire par le Verbe et l'Esprit)
alors que rien n'était, *fait jaillir dans l'existence*
le matériau nécessaire à sa création.

(A.H. II,10/4)

Conformément à ce qu'Il a voulu,
alors qu'ils n'existaient pas,
Dieu a créé tous les êtres qui existent pour qu'ils subsistent,
en ne faisant appel qu'à sa /seule/ **volonté toute-puissante**
(= Verbe et Esprit).

(A.H. II,10/2)

Ce qui fait dire à nos auteurs — et ceci est d'une extrême importance — : **l'assise sur laquelle repose l'existence de tous les êtres n'est autre que la volonté divine exprimée dans le Verbe.** Aucune créature n'est ni « auto-existante », ni « auto-vivante », ni « auto-suffisante » ; toutes, pour surgir dans l'existence et s'y maintenir s'appuient sur la seule volonté du Père exprimée dans son Verbe :

Vois le Dieu de puissance (...) qui, par son Verbe puissant,
a solidifié le ciel et a assis la terre sur les eaux,
qui, par sa propre Sagesse et sa prévoyance a fondé sa sainte Eglise.

(Pasteur, 3/4)

Ecoute, /dit le Pasteur/ le Nom du Fils de Dieu est grand, immense (3), *et* **Il soutient le monde entier.**
Si donc le Fils de Dieu soutient la création,
que penses-tu de ceux qu'Il appelle,
qui portent le Nom du Fils de Dieu et marchent selon ses préceptes. Vois-tu maintenant ceux qu'Il soutient ?
Ce sont ceux qui, du fond du cœur, portent son Nom.
Il s'est fait Lui-même leur assise,

---

(3) Dans la langue et la pensée bibliques le « NOM » correspond à la « personnalité » de quelqu'un qui est précisément « personnalisé » par son nom. Dès lors, « porter le Nom du Christ » veut dire « s'être engagé vis-à-vis de sa Personne », autrement dit, ne faire qu'un avec lui.

et c'est une joie pour Lui de les maintenir,
puisqu'ils n'ont pas honte de porter son Nom.
(Pasteur, 91/5-6)

Non, comme certains pourraient l'imaginer,
que Dieu ait envoyé aux hommes quelque subordonné,
ange ou archonte, un des esprits chargé des affaires terrestres,
ou de ceux à qui est confié le gouvernement du ciel,
mais bien l'Artisan et l'Organisateur de l'univers :
c'est par Lui que Dieu a créé les cieux (...)
c'est de Lui que toutes choses ont reçu disposition,
limites et hiérarchie : les cieux et tout ce qui est dans les cieux,
la terre et tout ce qui est sur la terre,
la mer et tout ce qui est dans la mer, le feu, l'air, l'abîme,
le monde d'en haut, celui d'en bas, les régions intermédiaires :
c'est Lui que Dieu a envoyé aux hommes.
(A Diogn. 7/2)

Dieu était, et c'est Lui qui a été à l'origine de tous les êtres ;
mais nous avons appris que le principe de tout,
c'est la puissance du Logos. Car le Maître de toutes choses,
Lui-même, est celui qui, en réalité soutient tout dans l'existence,
alors que la création n'existait d'aucune façon,
Il était seul et unique ; c'est ainsi qu'étant la puissance même,
Il est et Il était Lui-même **Celui qui soutient dans l'existence**
les réalités visibles comme les réalités invisibles ;
et c'est **grâce à la puissance de son Verbe**
car, avec Lui, était le Verbe, qui était aussi en Lui.
(Tatien, Disc. 5)

In Spiritu ou Per Spiritum

Pour la Jeune Eglise, comme pour l'Ecriture, le terme « Esprit » (en grec « *pneuma* » et en hébreu « *rouâh* ») ne désigne pas, sauf quelques rares exceptions, le principe intellectuel, l'intelligence. Il possède son sens originel, celui de « souffle ». Il est **« puissance créatrice »**, celle qui, en Dieu, est « Existence et Vie » ; c'est Lui, l'Esprit, que Dieu le Père communique, par son Verbe, à toute créature, en vertu de la création, en lui conférant originellement l'existence et la vie et en la parachevant, par la suite, dans cette existence et dans cette vie. C'est Lui aussi qui assure l'unité de l'ensemble du monde créé comme l'unité propre à chaque être pris individuellement :

Pneuma Theou (...) to sunechon ta panta
L'esprit du Seigneur (...) **qui tient unies toutes choses.**
(Sagesse, 1/7)

Dieu (...) affermissant tout par son Verbe
et **unifiant tout par sa Sagesse.**
(A.H. III,24/2)

(...) sous l'action du « souffle » de Dieu qui **tient tout uni**
(dia tou Pneumatos tou Theou tou sunechontos ta panta).
(A.H. V,2/3)

Voilà mon Dieu, le Seigneur de l'univers :
Il a tendu le ciel à Lui seul (...)
lui /la terre/ a donné le « souffle » qui la nourrit ;
c'est son haleine qui donne la vie à tout ;
et s'Il retenait en Lui son « souffle »,
ce serait l'anéantissement de tout (ekleipsei to pan).
Ce « souffle » fait ta voix ;
c'est le « souffle » de Dieu que tu respires et tu ne le connais pas.
C'est Dieu qui guérit et vivifie par le Verbe et la Sagesse ;
c'est par son Verbe et sa Sagesse que Dieu a fait toutes choses :
« par son Verbe ont été solidement établis les cieux
et par son « souffle » toute leur puissance » (ps. 32/6).
Souveraine est sa Sagesse.
Dieu, par sa Sagesse, a fondé la terre ;
et Il a disposé les cieux avec raison.
(Théophile, I,7)

LE STATUT ORIGINEL EXISTENTIEL DES NATURES CREEES

De cette notion biblique de la création découlent une série d'impératifs rationnels très précis et très cohérents. Puisque nous les retrouverons appliqués à l'homme, pour ne pas nous répéter, nous ne les analyserons pas ici, d'autant plus qu'en anthropologie, nous serons mieux en mesure de confirmer chacun d'eux par les témoignages de nos auteurs. Qu'il nous suffise à présent de bien mettre en relief l'opposition irréductible que la Tradition biblique et apostolique introduit entre la nature divine, d'une part, et l'ensemble des natures créées d'autre part. Pour le prouver, nous nous contenterons des affirmations de Justin, de Théophile et d'Irénée.

Justin

De Justin nous ne retiendrons que son texte Dial. 5/4 qui excelle, tant par sa clarté que par sa richesse :

Au vieillard qui lui avait demandé : « *Mais qu'appelles-tu donc Dieu ?* », Justin, encore amoureux de la philosophie platonicienne, avait répondu : « *Ce qui, quant à Lui, est toujours le même et qui est cause de l'existence de tous les autres êtres, voilà Dieu* » Dial. 3/5) (4).

Le vieillard accepte cette première définition. Toutefois, aussitôt, il cherche à faire découvrir à son interlocuteur la rupture radicale qui existe, au niveau des natures, entre le Créateur et l'ensemble du monde créé (celui des âmes compris). Ce dernier, en effet, a dû commencer, puisque nous voyons qu'il est dans le devenir, qu'en lui les êtres naissent et meurent, et que, de ce fait, il est susceptible de ne plus être (*ouk einai poi tacha,* Dial. 4 et 5/1-3). Justin, découvrant progressivement sur ce point les contradictions de la position platonicienne, demande un dernier éclaircissement : « *Ta doctrine est donc celle que Platon, dans le Timée, laisse entendre au sujet du cosmos, lorsqu'il dit : en tant que créé, il est corruptible, mais il peut ne pas être détruit et échapper à la mort, dans la mesure où Dieu le décidera* (cf. Timée, 41 a, b). *A ton avis, faut-il appliquer cette théorie à l'âme comme à tous les êtres ?* »

> *En effet,* (répond le vieillard) *tout ce qui existe* (**Hosa** gar esti)
> *en dehors de Dieu et tout ce qui sera jamais,* (meta ton Theon è estai pote)
> *tout possède une nature corruptible,* (tauta phusin phtartèn echein)
> *et ainsi peut disparaître et n'être plus.* (kai **oia** te exaphanisthènai kai mè einai eti)

---

(4) En fait, pour Justin encore platonicien, Dieu n'était la cause ou le principe immédiat que des êtres immatériels, dits « intelligibles » ou « noètiques » (noètôn) « Ho tôn noètôn hapantôn estin aition » (Dial. 4/1). C'est pourquoi ces réalités « noètiques », ayant une affinité directe avec la nature divine, ne pouvaient être qu'incorruptibles comme Dieu, l'âme humaine comprise. Par contre, pour les réalités matérielles, visibles et sensibles, comme le corps, Dieu (le Démiurge) n'avait fait que les organiser en un tout harmonieux : le « cosmos ». Aussi, ces réalités matérielles, ayant eu un commencement, devaient, sauf intervention divine, avoir une fin.

D'où la question de Justin au vieillard : à ton avis, les êtres immatériels, comme les âmes, ont été créés et donc ont eu un commencement comme les êtres matériels, les corps ; dès lors, comme ceux-ci, elles devraient normalement connaître une fin, sauf si Dieu intervient spécialement pour les maintenir dans l'existence ?

> *Dieu seul, étant auto-existant* (Monos gar agennètos)
> *n'est pas corruptible* (kai aphthartos ho Theos)
> *et c'est ce qui fait qu'Il est Dieu ;* (kai dia touto Theos esti)
> *tandis que tout le reste qui vient après Lui,* (ta de loipa meta touton) *ayant reçu l'existence* (d'un autre, c'est-à-dire de Dieu) *est corruptible* (gennèta kai phtharta).
> *Voilà pourquoi les âmes meurent et sont ainsi châtiées.*
> (toutou charin kai apothnèskousi hai psuchai kai kolazontai).
> (Justin. Dial. 5/4)

Ce témoignage est trop dense et trop riche ; il nous faut l'analyser de plus près.

- Il s'agit de tous les êtres sans exception, autres que Dieu : « *hosa... oia* » ; qu'ils soient présents ou à venir : « *è estai pote* ». Il n'est pas question, par exemple, d'en soustraire les âmes.
- Tous les êtres créés, en effet, ayant reçu leur existence d'un autre, sont dans le devenir ; de ce fait, ils sont susceptibles de dissolution (*ta loipa panta* (...) *gennèta kai phtharta*).
- Cela, en vertu de leur nature qui est corruptible (*phusin phthartèn echein*).
- Dieu seul, qui n'a reçu l'existence de personne d'autre que de Lui-même, est « auto-existant » et « auto-vivant » ; Il n'est pas dans le devenir (*agennètos*) et ne peut connaître la dissolution (*monos gar agennètos kai aphthartos*).
- C'est pourquoi Il est Dieu (*dia touto Theos estin*), parce que seul, Il est « auto-existant » et « auto-vivant » et que seul, Il est susceptible de communiquer l'existence, vivante ou non, à tous les autres êtres (*tou einai pasi tois allois aition,* Dial. 3/5).

Soulignons, pour leur importance, deux remarques morphologiques.

Dans sa déclaration, Justin précise la portée donnée, selon lui et la Jeune Eglise, au terme « *phthartos* » (corruptible). En soi, « *phthartos* » signifie « *corruptible* » ou, tout au moins, « *capable de dissolution* ». Certes, au niveau des sens, seules peuvent se dissoudre les natures matérielles qui, étant composées d'éléments agglutinés les uns aux autres, peuvent se « décomposer » et retourner à l'émiettement de leurs premiers éléments. Toutefois, au niveau de la raison, éclairée par la Révélation du dogme de l'universelle création ex nihilo, toutes les natures créées, y compris les âmes et les esprits, sont corruptibles dans le sens suivant : par définition, c'est alors qu'elles n'étaient

pas qu'elles ont surgi dans l'existence et la vie ; comme Dieu seul est Existence et Vie et qu'Il est unique, c'est dire que toutes choses ne sont venues à l'existence, que dans la mesure où elles ont reçu de Lui leur existence, vivante ou non.

Ce qui nous conduit à faire une distinction réelle, dans tous les êtres créés, entre leur nature et le principe qui les fait exister et vivre : les natures créées sont ex nihilo, par contre leur principe existentiel et vital est relation à Dieu, il vient de Lui, il est donné par Lui. D'ailleurs, c'est une évidence, il faut distinguer le sujet qui reçoit (la nature créée ex nihilo) de l'objet ou de la qualité qui est reçu par lui (l'existence et la vie qui viennent de Dieu).

Dès lors, puisqu'une distinction réelle s'impose, en tout être créé, entre sa nature et son existence vivante ou non, qui dit « distinction réelle » dit possibilité de « séparation ». C'est pourquoi Justin, au nom de la raison éclairée par la Révélation, peut affirmer que toutes les natures créées sont, « corruptibles » dans le sens fort du terme. Car, comme l'affirme Théophile, dans la mesure où c'est le « souffle créateur » qui, venant de Dieu, communique existence et vie aux êtres créés, le fait que ce « souffle créateur » se retire d'un être, celui-ci ne peut qu'être anéanti et disparaître (*ekleipsei to pan, I,7) ;* de son côté, Justin emploie les expressions « disparaître et n'être plus » (*exaphanisthènai kai mè einai eti,* Dial. 5/4).

Cette position du Dialogue (5/4) rejoint celle exposée dans le Fragment (chap. 6 cité p. 54). Les deux se complètent : celle du Fragment met surtout l'accent sur la création « ex nihilo » des créatures, ce qui entraîne pour celles-ci la possibilité de se dissoudre et de disparaître ; celle du Dialogue entend surtout mettre en relief la condition éminemment transcendante de Dieu, créateur, qui, seul, est incorruptible de nature, alors que, pour tous les autres êtres sans exception, y compris les âmes et les esprits, leur venue à l'existence « ex nihilo » postule, sauf union vitale avec la vie éternelle de Dieu, leur « ad nihilum » (5).

Ce qui est remarquable chez Justin, lui-même le déclare explicitement, c'est que cette vérité a été pour lui une découverte à laquelle il n'avait jamais songé pour la bonne raison qu'aucune philosophie

(5) C'est peut-être Origène qui a vu et exprimé le mieux la logique selon laquelle tout ce qui a été créé « ex nihilo » tend naturellement, sauf intervention divine, au « ad nihilum » ou « in nihilum » :

«/si/ la nature corporelle, a été créée par intervalles, comme elle a été créée

.../...

humaine — surtout pas chez les Grecs — ne la lui avait apprise. D'où son étonnement : « *Est-ce donc cela* (dit-il au vieillard), *qui a échappé aux sages Platon et Pythagore, lesquels, pour nous, étaient considérés comme le rempart et les colonnes de la philosophie ? Dès lors, à quel maître peut-on recourir et où trouver aide, si même des grands hommes n'ont pas la vérité ?* » (Dial. 5/6). C'est alors que le vieillard (symbole de la Révélation divine et de son ancienneté) lui conseille de se tourner vers l'Ecriture et ses prophètes (cf. Dial. 7/1-2 cité p. 25).

Théophile

Pour clarifier sa position et la rendre plus accessible, nous avons préféré mettre en parallèle, d'une part, (colonne de gauche) ce qu'il affirme sur la transcendance divine, et, d'autre part, (colonne de droite) ce qu'il déclare sur la condition existentielle des créatures, l'homme compris bien entendu.

	CELUI QUI EST VRAIMENT DIEU *(Ho ontôs Theos, II,3,8,35 ; III,9)*	CEUX QUI NE SONT PAS DIEU *(hoi ouk ontes theoi, II,28)*
I,7	*C'est par son Verbe (dia Logou) et par sa Sagesse (Sophias) que Dieu*	*a créé tous les êtres (epoièse ta panta)*
	Par son Verbe (tô Logô) et par son Esprit (tô Pneumati)	*ont été solidement établis les cieux et toute leur puissance.*
	Il a donné (dous)	*à la création le souffle qui la nourrit (to Pneuma to trephon autèn)*
	De Lui (hou)	*est l'haleine qui donne vie à tous (hè pnoè zôogonei to pan)*

.../...

alors qu'elle n'existait pas, ainsi doit-elle cesser d'être (in nihilum redit sicut et ante non erat) lorsque doit cesser l'utilité de son service »
(De Princ. II,2/1)

« Si la matière corporelle existe par intervalles, elle doit se dissoudre au point de ne plus exister, ainsi qu'elle n'existait pas avant d'être créée » (sicut cum non esset effecta est, ita et esse desinerit). (De Princ. II,3/2)

« Si /l'usage du corps/ s'efface il revient au néant comme il était néant avant /d'exister/ » (in nihilum redit sicut et ante non erat). (De Princ. II,3/3)

	S'Il retenait son souffle en Lui,	*ce serait l'anéantissement de tout (ekleipsei to pan).*
	Cet Esprit (Pneuma) C'est l'Esprit de Dieu (touto to pneuma)	*tu l'exprimes, en parlant (laleis) que tu respires (anapneis) et tu ne le connais pas.*
	Dieu est incorruptible, (ho athanatos)	*l'homme est de condition mortelle (to thnèton).*
II,3	*C'est le propre de Dieu d'être partout (pantachose) de ne pas être contenu (mède to en topô chôreisthai).*	*Il est le lieu de tous les êtres (autos topos tôn holôn)*
II,4	*N'ayant pas de commencement (agenètos) Il est sans changement (analloiôtos) et sans variation (atreptos)*	*Tout ce qui commence (genètos) est soumis aux changements (alloiôtos) et aux variations (treptos)*
II,10	*Incréé (agenètos) antérieur aux siècles (pro tôn aiônôn) Lui-même est son propre lieu (autos heautou topos)*	*le créé (genètos)*
	Il n'a besoin de rien, ni de personne (anendeès, oudenos prosdeitai)	*est dépendant d'un autre (prosdeès)* (il a besoin, est-il dit en II,16, d'une seconde naissance).
III,7	*En dehors de la Providence, il ne se passe pas quoi que ce soit.*	*Cette croyance est fausse, selon laquelle le mouvement, pour ainsi dire se meut de lui-même et que tout se dirige par le hasard.*
III,9	*Nous le savons, tout est régi par une Providence, mais par sa seule Providence.*	*III,26 : le monde non plus, n'est pas sans commencement ; rien ne se fait tout seul. Au contraire, le monde a une origine, et, selon la Providence il est régi par Dieu qui a tout fait ; et la totalité du temps est montrée à qui veut croire à la vérité.*

Irénée

est tout aussi affirmatif quand il oppose la transcendance unique de Dieu (colonne de gauche) à la condition existentielle et vitale de toutes les créatures sans exception (colonne de droite) :

L'INCREE (infectus-agenètos)	**LE CREE (factus-genètos)**
1/ Il est l'ETRE, par essence : « *Je suis l'ETRE* » (Epid. 2)	Alors qu'il n'était pas, il est venu à l'existence (*fiunt — gegonotos*)
2/ Il est sans commencement (*sine initio — anarchos*)	Il a eu un commencement (*initium sumpserunt — genètos*)
3/ Réellement et toujours Il se possède Lui-même et de la même manière, sans changement. (*vere et semper idem et eodem modo se habens — analloiôtos*)	Il ne perdure et ne se prolonge, dans la suite des siècles, que suivant la volonté du Dieu créateur (*perseverant autem et extenduntur in longitudinem saeculorum, secundum voluntatem factoris Dei*)
4/ Il est sans fin (*sine fine — aphthartos*)	il est susceptible de se dissoudre (*dissolutionem possunt percipere — phthartos*)
5/ Il n'a besoin de rien ni de personne (*nullius indigens — oudenos prosdeitai*)	Il est dans un état de dépendance (*subjecta sunt — endeès*)
6/ Il se suffit à Lui-même (*ipse sibi sufficiens*)	il est dépendant de son Créateur (*indigens ejus qui se fecit — prosdeès*)
7/ Il n'est pas contenu, Il est son propre lieu. (*solus autem a nemine capi potest — autos heautou topos ôn*)	il est contenu : Dieu est son lieu (*ea quae ab Eo capitur ; Deus omnia capiens — chôroumenos ; Theos esti topos tôn holôn*)

Voici les textes principaux, en latin
(le grec a été emprunté à Théophile)

II,34/2	*Sine initio et sine fine, vere et semper idem, et eodem modo se habens solus est Deus.*	*II,34/2 : quaecumque facta sunt, et fiunt, initium quidem suum accipiunt generationis, et per hoc inferiora sunt ab Eo qui ea fecit, quoniam non sunt ingenita. II,34/3 : cum ante non essent, facta sunt et multo tempore perseverant secundum voluntatem Dei : sic et de animabus et de spiritibus et omnino de omnibus his quae facta sunt.*
III,8/3	*Ipse enim infectus et sine initio et sine fine et nullius indigens, ipse sibi sufficiens et adhuc reliquis omnibus ut sint hoc ipsum praestat.*	*III,8/3 : quae vera facta sunt ab Eo initium sumpserunt ; quaecumque autem initium sumpserunt et dissolutionem possunt percipere et subjecta sunt et indigent ejus qui se facit* (6).

Pour conclure cette étude fondamentale sur la conception ontologique partagée par la Tradition biblique et apostolique — conception que l'on pourrait appeler « ontologie selon l'Esprit » tant le rôle de l'Esprit y tient une place prédominante et prépondérante — il nous est possible de la résumer dans les deux tableaux suivants où sont

---

(6) — Dans un texte magnifique sur le Christ, à la fois Dieu et homme, cité p. 207. Ignace oppose. lui aussi, le monde divin auquel appartenait le Christ en tant que Fils de Dieu, au monde créé dont il faisait partie en tant qu'homme, né de Marie.

— L'auteur de l'A Diognète, en attaquant le culte des idoles, souligne que leurs adorateurs deviendront finalement semblables à leurs idoles, victimes de la corruption et de la pourriture (cf.A Diogn.2/5 ; cf.ps.113 B (LXX) 4-8 ; ps.134/15-18 ; Sag. 15/15).

— Tatien, lui aussi, oppose le monde créé au monde divin incréé. Compte tenu de son vocabulaire vraiment hors du commun, il a malgré tout, pour souligner l'unité du monde créé, l'idée originale d'appeler « matière » (hulè) le dénominateur commun à toute nature créée : ce terme « hulè » correspond à ce que la scolastique appelle « matière-prime » :

> « On peut voir que toute la constitution du monde, et la création dans son ensemble, sont issues de la matière (hulè) et que la matière elle-même a été créée par Dieu (...) C'est ainsi que les astres du ciel sont sortis de la matière ; la terre et tout ce qui vit sur elle a la même constitution ; de sorte que tous les êtres ont une commune ORIGINE (ou une « génèse » commune) (hôs einai koinên pantôn genesin). »
>
> (Tatien, Disc. 12)

opposés d'une part le cadre de la pensée biblique et, d'autre part, celui des pensées platonisantes, suivies par les gnoses, et, à partir du 3e siècle, repris sous une forme « néo-platonicienne » qui, dès lors, a été pratiquement adoptée par la théologie chrétienne.

ORIGINALITÉ DU CADRE ONTOLOGIQUE
ISSU DU DOGME DE LA CRÉATION

La rupture de continuité se trouve

pour la pensée apostolique	*pour les pensées gnostiques*
entre Dieu, l'Incréé (transcendant et Créateur) et tout le créé,	entre le monde sensible (matériel) et le monde intelligible (appelé aussi « spirituel »),
que ce monde créé soit invisible (intelligible) ou visible (sensible).	que ce monde intelligible soit le monde divin proprement dit ou le monde des intelligibles, émané du divin.
Le monde invisible, comme le monde visible, allant naturellement vers une dissolution,	Le monde spirituel des intelligibles, relevant déjà, d'une façon innée, de l'ordre divin,
mais les deux étant cependant, au niveau de l'existence, susceptibles d'accéder, par grâce, à la divinisation.	et le monde matériel ne pouvant d'aucune façon y être amené.

Pour la pensée apostolique il y a	*Pour les systèmes gnostiques il y a*
Dieu l'Incréé (transcendant et créateur)	le monde intelligible appelé aussi spirituel { soit divin / soit émané du divin
et	et
le monde créé { — invisible intelligible / — visible matériel	le monde matériel

Comme l'homme fait partie intégrante du monde créé, il suffit de regarder ces tableaux pour en être convaincu : de chacun de ces deux cadres de pensée ontologique doit nécessairement découler une conception anthropologique qui, respectivement, sera conforme, soit à l'un, soit à l'autre. C'est ce que nous allons analyser maintenant.

Chapitre troisième

La condition existentielle et vitale de l'homme, spécialement celle de son âme

INTRODUCTION : L'IMPORTANCE HISTORIQUE DU PROBLEME

Ce troisième chapitre que nous abordons, tout en étant moins ardu que le précédent, sera par contre beaucoup plus controversé. Car le problème de l'homme, et spécialement celui de sa survie, a toujours été l'objet de préoccupations aussi viscérales que contradictoires. Pour une grande part, c'est lui qui est au centre de chaque religion ; c'est lui aussi qui est au centre de notre recherche, car c'est de lui, nous le constaterons, que dépend le « visage » qui doit être donné au Message évangélique, annoncé par les prophètes, parachevé dans le Christ et retransmis, par les Apôtres, à l'Eglise.

Pour être plus précis, la question fondamentale que nous voulons approfondir concerne l'exacte condition existentielle et vitale de l'âme vis-à-vis de Dieu, son Créateur.

Or, sur la réponse à donner, dès le début, les spécialistes se divisent sur un point essentiel, celui de savoir si ce problème fait partie du domaine révélé ou du domaine de la seule philosophie ou de la seule science.

Que nous disent l'Ecriture et la Tradition ?

A nous en tenir au sens obvie des termes, depuis la Genèse, tous les témoignages de l'Ancien Testament proclament explicitement la condition mortelle de l'homme. Cela, semble-t-il, non en vertu d'une décision arbitraire ou d'un jugement vindicatif de la part de Dieu, mais en vertu de la nature humaine elle-même : issue de la poussière, elle ne peut normalement que retourner à la poussière (cf. Gen. 3/19). Dans la langue biblique, qui ignore les mots abstraits, poussière signifie peut-être le néant. Pour survivre éternellement, l'homme devait maintenir, dans la liberté et l'amour, l'alliance vitale avec le Verbe de Dieu, l'Arbre de Vie.

Pourtant, les déclarations de l'A.T. relatives à l'âme ne sont plus aussi concordantes. Un grand nombre témoignent de sa survie, sans préciser toutefois si cette survie est limitée ou illimitée. Plusieurs le confirment, l'âme, malgré sa survie après la mort du corps, serait

néanmoins corruptible comme ce dernier. Nombreuses enfin sont celles qui proclament la certitude en une vie éternelle possible, mais en Dieu (1).

Sur la condition mortelle de l'homme, le Nouveau Testament, qui couvre pratiquement tout le premier siècle, continue la position de l'Ancien. Sur la condition de l'âme, apparemment tout au moins, il n'apporte pas d'éléments nouveaux et décisifs.

Au deuxième siècle, pour en venir à la Tradition, tous les auteurs chrétiens continuent à enseigner fidèlement la position scripturaire sur la condition mortelle de l'homme, tout en proclamant bien haut la grande Nouvelle intervenue, à savoir que, depuis la première Parousie du Verbe fait chair, mort et ressuscité, tout homme qui se donne à Lui librement, participera finalement à l'incorruptibilité de son Esprit Saint. Fait nouveau, toutefois, les auteurs, comme Justin et Irénée, qui ont eu directement à affronter le problème particulier de l'âme, maintiennent certes énergiquement sa survie naturelle après la mort du corps ; par contre, ils la déclarent de nature corruptible comme celle du corps, parce que créée (2).

A la fin du 2e siècle, il est vrai, vers 180 (date aux environs de laquelle écrivaient respectivement Irénée de Lyon, Théophile d'An-

---

(1) Le livre de la Sagesse, écrit dans un milieu alexandrin et marqué par la problématique « corps/âme », défend explicitement la survie consciente de l'âme ; pourtant il ne dit jamais que celle-ci serait incorruptible de nature. On dit de ce Livre, qu'il était le « livre de chevet » des témoins de la jeune Eglise. Aussi, pour notre documentation personnelle, nous avons tenu à en faire une étude approfondie et à comparer sa catéchèse avec la catéchèse apostolique. La concordance est remarquable. Ce qui nous a amené à lire attentivement le dernier livre très fouillé écrit sur le sujet : « Etude sur le livre de la Sagesse », G. Larger, Paris, 1969. Alors que les textes témoignent du contraire (cf. Promotion... p.154 en note), l'auteur croit que la Sagesse identifie l'âme (psuchè) avec le « souffle de vie » (pneuma zôtikon) (cf. p. 263-264). Pourtant, malgré cette identification, il reconnaît loyalement « qu'aucun texte en Sagesse ne nous autorise à affirmer que l'âme est immortelle en vertu de sa propre nature » (cf. p. 277).

(2) Dans le n° 107 de la revue « Lumière et Vie » (p. 67-68), J. Moingt, directeur de la revue des « Etudes », expose la position du 2e siècle chrétien sur l'immortalité de l'âme. Nous ne pouvons pas souscrire dans le détail à tout ce qu'il énonce dans ces deux pages, toutefois, nous sommes heureux de relever ses conclusions :

— « Si aucun être que Dieu ne doit être dit engendré, d'après les Ecritures, dit-il en citant Justin, alors il n'est pas non plus permis de penser que les âmes sont immortelles » (p. 67).

— « Parmi les autres Apologistes du 2e siècle, un seul (le philosophe Athénagoras) déclare sans hésiter que l'âme est à la fois créée et immortelle (...) Les autres s'en tiennent à dire que l'homme n'est par nature ni mortel ni immortel, mais que Dieu l'a créé capable d'immortalité et destiné à recevoir ce don. A la fin de ce siècle, Irénée reproduit en gros le même enseignement : l'immortalité appartient par nature à Dieu seul, l'homme y est seulement appelé par grâce divine » (p.68).

tioche, Celse, le philosophe platonicien ennemi des chrétiens), Athénagore d'Athènes expose le Message, spécialement tout au long de son traité « Sur la résurrection des morts », dans le cadre de l'anthropologie dualiste platonisante avec son postulat de l'incorruptibilité naturelle de l'âme ; et au 3e siècle, l'Ecole d'Alexandrie, dont le grand maître fut Origène, continue la voie ouverte deux siècles auparavant par Philon, cela dans un but certain et très louable de pastorale. Au nom d'une connaissance dite supérieure ou gnose, dite aussi « spirituelle » c'est-à-dire (soi-disant) « inspirée » par l'Esprit (3), elle entreprend de relire l'Ecriture et même la Tradition ecclésiastique issue des Apôtres à travers les données ontologiques et anthropologiques néo-platoniciennes, qui représentaient, en fait, le plus clair de sa gnose, dite « inspirée », et dont le postulat fondamental est celui de l'incorruptibilité naturelle de l'âme. Cette incorruptibilité est expliquée en vertu de la finalité de l'âme et de sa parenté de nature avec Dieu. Par la suite, les penseurs chrétiens, évêques ou théologiens, ont pratiquement dirigé leur recherche dans cette direction ouverte à Alexandrie ; pour corriger, toutefois, les erreurs d'Origène condamnées par l'Eglise, ils ont surtout cherché à prouver l'incorruptibilité naturelle de l'âme à partir de la notion révélée de la création de l'homme à l'image et à la ressemblance de Dieu et à démontrer que cette notion de similitude ne pouvait s'appliquer, à l'exclusion du corps, qu'à l'âme et à sa finalité (4).

---

(3) Cf. Origène, De Principiis, préf. 8 cité p. 31

(4) Dans son article de « Lumière et Vie » cité plus haut, J. Moingt, tout en reconnaissant qu'historiquement la pensée chrétienne du 2e siècle n'a pas accepté l'incorruptibilité naturelle de l'âme, ne dit pas pour autant qu'il partage la position de la catéchèse apostolique. Lui-même semble-t-il, opte pour la position ultérieure adoptée par la pensée chrétienne et qu'il commente ainsi :

« Ces deux thèses (le traducianisme et la préexistence des âmes) seront combattues et finalement abandonnées par les théologiens postérieurs. Si leur éviction n'a pas entamé la certitude de l'immortalité de l'âme, c'est toujours à cause du lien d'origine mis entre Dieu et l'âme — lien indépendant de l'enseignement de Platon et d'autres philosophes — assure Grégoire de Nysse et fondé sur cette règle de la sainte Ecriture : « l'âme est ressemblance à Dieu et tout ce qui est étranger à Dieu doit être exclu de la définition de l'âme ». (De l'âme et de la résurrection. P.G. col.52).

Dans la suite de l'article (p.69-71) se trouvent effectivement développées les motivations théologiques avancées pour établir cette immortalité naturelle et définitive de l'âme.

Ce à quoi nous pouvons répondre :

1) Le « traducianisme », doctrine selon laquelle les parents sont les générateurs aussi bien du corps que de l'âme de leur enfant, est la doctrine partagée par la Révélation. Le postulat, selon lequel les parents n'engendreraient que le corps, Dieu se chargeant de créer chaque âme individuelle, relève du dualisme gnostique et va contre l'unité de l'homme telle qu'elle nous est rappelée par l'Ecriture. (cf. chap. V)

2) Quant à l'hypothèse avancée par Origène selon laquelle les âmes jouiraient

.../...

Comme le laisse supposer ce rapide aperçu historique sur l'Ecriture et la Tradition, une conclusion s'est finalement et universellement imposée dans l'Eglise au sujet de la condition existentielle et vitale de l'homme et de son âme : sans contestation possible, l'Ecriture a révélé la condition mortelle de l'homme. Toutefois, cette condition ne semble pas devoir s'appliquer à l'âme comme telle ; car l'Ecriture ne connaissait pas la problématique « corps corruptible/âme incorruptible » découverte d'abord par les progrès de la pensée philosophique humaine sur la composition de l'homme, confirmée ultérieurement par les recherches des penseurs chrétiens sur la notion révélée de la création de l'homme à l'image et à la ressemblance de Dieu, notion de similitude qui, selon toute probabilité, ne peut s'appliquer qu'à l'âme et à sa finalité.

Dès lors, face à la position de la Jeune Eglise, nous nous trouvons devant un problème identique à celui qui s'est posé au sujet de la gravitation de la terre par rapport au soleil et à celui posé par les six jours de la création et par la théorie du « fixisme ». Devant les travaux des savants, il a fallu reconnaître que certaines données bibliques répondaient à une conception cosmologique fausse ou mal interprétée, et admettre que ces données ne pouvaient, à ce titre, faire partie du domaine révélé. Pareillement, les affirmations bibliques sur la condition mortelle de l'homme correspondraient à une conception anthropologique qui, elle aussi, s'est trouvée « dépassée » par les travaux des philosophes et ensuite par ceux des théologiens. Elles ne feraient donc pas partie du domaine révélé proprement dit ; et ce qui est vrai des affirmations bibliques est vrai pour celles de la Tradition

.../...
d'une existence antérieure à leur corps, n'oublions pas, déjà, qu'il la présente comme une « hypothèse de travail » : « il ne faut pas croire que nous l'avançons comme une doctrine sûre ; c'est plutôt un sujet d'enquête et de discussion » (D.P.II.8/4). Elle s'est imposée à lui, en effet, comme la seule capable d'expliquer le postulat de l'incorruptibilité naturelle de l'âme. Pour lui (cf. textes cités en note p. 68-69) comme pour les grands philosophes anciens, comme pour le bon sens populaire, une évidence s'impose: « tout ce qui a eu un commencement va naturellement vers une fin » : si vraiment l'âme a été créée, alors qu'elle n'existait pas, (ex nihilo), normalement elle doit donc connaître une fin. Dès lors, si l'on veut prouver que l'âme est naturellement incorruptible, il faut admettre aussi qu'elle n'a pas eu, comme Dieu un commencement.

3) L'argumentation avancée par Grégoire de Nysse et fondée sur la notion de création de l'homme à l'image et à la ressemblance de Dieu va contre l'interprétation apostolique selon laquelle c'est tout l'homme qui a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu (cf. chap. IV). D'autre part comment expliquer l'existence des démons et des âmes damnées si « tout ce qui est étranger à Dieu doit être exclu de la définition de l'âme » ? à moins d'admettre que le mal et le péché, loin d'être étrangers à Dieu, sont en Lui. Nous retrouvons le « blasphème » qu'Irénée applique aux gnostiques (cf. II, chapitre 17, spécialement 17/10) !

apostolique relatives à la condition naturellement corruptible de l'âme et qui, de ce fait, seraient caduques.

On reconnaît volontiers la fidélité indéfectible des représentants de la catéchèse apostolique à la Tradition de l'Ecriture et des Apôtres. Cette fidélité même à la « lettre » du « Dépôt », précise-t-on, ne les a-t-elle pas empêchés de découvrir la valeur positive de la recherche ontologique et anthropologique des philosophes, valeur qu'Origène, malgré ses erreurs, a eu le mérite d'approfondir ? A ce niveau, si l'Eglise les avait suivis, ne risquait-elle pas de s'enfermer dans un ghetto, et de ne plus être le levain du monde gréco-romain qu'elle avait à évangéliser, et qui, alors, était pétri de culture grecque ?

Pour nous, nous ne contestons pas le bien fondé de la relativité de certaines conceptions cosmologiques de la Bible qui, à la lumière de la science, se sont révélées fausses. Comme nous le redirons, dans la même ligne, nous le croyons, l'étude de la « nature » des êtres relève du domaine des philosophies et de la science, et non du domaine révélé ; cette étude peut donc être changeante, suivant les époques et les progrès de la recherche humaine.

Le but de notre étude, par contre, est **de nous placer résolument au seul niveau de l'existence et de la vie, car il est le niveau authentique où la Révélation a voulu se placer.** Or, à ce niveau, l'analyse approfondie de la conception du 2e siècle sur la condition existentielle et vitale de l'homme, nous fait découvrir différentes données bien précises et solidement établies : réunies ensemble, elles constituent une synthèse anthropologique véritable, qui est spécifique et ne ressemble à nulle autre.

LES CONCEPTIONS ANTHROPOLOGIQUES PAIENNES ET GNOSTIQUES

Le Message évangélique s'est formé et s'est structuré dans le contexte d'une anthropologie donnée, celle précisément que nous cherchons à redécouvrir. Par contre, à cette époque, les conceptions anthropologiques païennes brillaient autant par leurs variétés que par leurs contradictions. Dans le chapitre II de sa « Satire sur les philosophes », Hermias se fait une joie d'en énumérer les principales. Nous nous contenterons ici d'exposer brièvement la conception platonisante ; c'est elle qui, finalement, par l'entremise des gnoses hétérodoxes et orthodoxes, s'est infiltrée dans la théologie chrétienne. Ce qui

la caractérise, c'est le dualisme irréductible qu'elle met en l'homme entre son corps et son âme. Cela ne fait aucun doute, en l'homme, il existe une nette différence entre la nature du corps et celle de l'âme. Le corps, l'évidence est là, est d'origine terrestre, de nature matérielle composée et décomposable ou corruptible. Par contre, une étude sérieuse des activités de la conscience et de l'intelligence conduit à cette conclusion irréfutable : l'âme, siège de la conscience et de l'intelligence ne peut être ni matérielle, ni composée comme le corps ; dès lors, la mort, par décomposition, de celui-ci ne peut affecter celle-là : par rapport à lui, de nature, elle est immortelle. De cette certitude, on en a déduit que l'origine de l'âme ne pouvait être terrestre comme celle du corps ; d'où la conception foncièrement dualiste de l'homme : il est composé d'un corps d'origine terrestre, de nature matérielle-corruptible, et d'une âme d'origine céleste, de nature immatérielle-incorruptible, comme celle de Dieu, à laquelle elle est apparentée. Nous retrouvons l'essentiel de cette conception de l'âme dans le chapitre 4 du Dialogue : Justin, encore imbu de la philosophie platonicienne, l'explique ainsi au vieillard :

> *Platon, en effet, dit que l'œil de l'esprit est bien ainsi qu'il nous a été donné de contempler, par sa propre transparence, l'ETRE lui-même (auto ekeino ton On).*
> *Cet ETRE est le principe de toutes les entités intelligibles (...). Il /l'ETRE/ se trouve, d'une façon soudaine, présent dans les âmes bien nées, qui ont le désir de le voir, en vertu d'une parenté d'origine (dia to suggenes).*
>
> *(Justin, Dial. 4/1)*

> *Quelle est donc,* dit le vieillard, *cette parenté d'origine*
> *que nous avons avec Dieu (suggeneia pros ton Theon) ?*
> *L'âme aussi est-elle divine et immortelle ?*
> *Est-ce une parcelle de l'intelligence royale ?*
> *De même que celle-ci voit Dieu, pouvons-nous, avec notre intelligence,*
> *saisir le divin et, dès à présent, trouver le bonheur ?*
> *— Parfaitement, dis-je /Justin/.*
>
> *(Justin, Dial. 4/2)*

Par la suite, le vieillard démontre que l'âme, en vertu de sa création « ex nihilo », possède, originellement tout au moins, l'unique statut existentiel commun à toutes les créatures (cf. Dial. 5/4 cité p. 66.67).

D'ailleurs, continue-t-il, pour être incorruptible, dans la mesure où elle serait, comme tu le soutiens, apparentée à la nature divine, la nature de l'âme devrait jouir d'une simplicité et d'une sainteté comparables à celles de Dieu. Ce que contredit la réalité d'une façon par trop évidente. Peut-on, sans blasphémer, déclarer que la nature immatérielle des démons possède une affinité avec la nature divine ? Les natures démoniaques seraient-elles « apparentées » à la nature divine ? Comment ose-t-on déclarer « une », « simple » et « sainte » une âme qui est perpétuellement déchirée par des tendances opposées et qui, bien souvent, est attirée, sans résistance de sa part, par le péché et par la corruption morale qui est beaucoup plus abjecte que la pourriture physique ?

> *Si les âmes étaient non créées* (*agennètoi,* c'est-à-dire « auto-vivantes » et en possession de la plénitude de l'être),
> *elles ne pécheraient pas ; elles ne seraient pas imbues de folie ;*
> *elles ne seraient pas tantôt lâches, tantôt téméraires ;*
> *elles n'iraient pas d'elles-mêmes habiter un porc, un serpent (...).*
> *Bien plus, on ne pourrait pas les contraindre,*
> *si du moins elles étaient vraiment auto-existantes.*
> (c'est-à-dire si leur existence ne dépendait que d'elles-mêmes).
> *L'être « auto-existant » (agennètos), en effet, est semblable,*
> *égal et identique à tout être « auto-existant »*
> *et l'on ne pourrait préférer l'un à l'autre*
> *ni pour la puissance, ni pour la dignité.*
>
> *(Justin, Dial. 5/5)*

L'argumentation du vieillard, malheureusement exposée d'une façon trop concise dans le texte du Dialogue, va plus au fond des choses : si les âmes étaient issues de la nature divine ou apparentées à elle, leur nature devrait être, non seulement une, simple et sainte comme celle de Dieu, mais aussi infinie comme elle : elle devrait posséder la plénitude de l'Etre. Dès lors, comment admettre la co-existence de plusieurs infinis qui, malgré tout, resteraient distincts les uns des autres ? Nous sommes en pleine contradiction.

Quant aux gnostiques, pour les mêmes raisons, ils en étaient convaincus : de par leur origine, autant le corps de nature corruptible ne peut atteindre le salut (la survie définitive), autant l'âme, de nature incorruptible comme celle de Dieu, est « automatiquement » sauvée : la corruption morale ne peut l'affecter, pas plus que la boue n'affecte la pureté de l'or :

De même que l'élément terrestre (to choïkon)
ne peut absolument pas participer au salut (...),
de même l'élément spirituel, qu'ils prétendent constituer,
ne peut absolument pas subir la corruption,
quelles que soient les œuvres où il se trouve impliqué.
Comme on voit que l'or, mis dans la boue, ne perd pas son éclat
mais garde sa nature, et que la boue ne peut en rien nuire à l'or :
ainsi eux-mêmes, quelles que soient les œuvres hyliques
où ils se trouvent mêlés, ne peuvent en éprouver aucun dommage,
ni perdre leur substance spirituelle.

(A.H. I,6/2)

Après sa conversion, Justin, contre les chrétiens qui demeuraient imbus du dualisme platonicien ou pythagoricien, s'est vigoureusement opposé à cette conception d'une âme-« parcelle » ou « insufflation » de la divinité, conception aussi irrationnelle qu'abjecte vis-à-vis de la sainteté divine :

Oui, disent-ils, mais l'âme est incorruptible (aphthartos),
étant une parcelle (meros) de Dieu
et son insufflation en nous (emphusèma).
C'est pourquoi Dieu est décidé à sauver ce qui
Lui est propre et connaturel (suggenes) ;
par contre la chair est corruptible (phtarthos),
elle n'est pas, comme l'âme, issue de Dieu (ouk ap'autou).
Mais, alors, où est la bonté de Dieu et où est
la preuve de sa puissance et de sa magnanimité,
s'Il n'est décidé qu'à sauver les réalités pour qui,
étant elles-mêmes une parcelle de la divinité,
le salut est inhérent à leur nature ?
Une semblable réalité tire son salut de sa propre nature,
au point qu'en sauvant l'âme, Dieu ne fait rien d'extraordinaire,
car le salut est connaturel à celle-ci,
puisqu'elle est une parcelle de Lui-même
et qu'elle est son insufflation /en nous/.
Pour Dieu, quelle générosité y a-t-il à sauver ce qui lui est personnel ? En cela, Il ne fait que se sauver Lui-même.

(Justin, Fragm. 8) (5)

---

(5) Irénée a repris l'argumentation de Justin en A.H. II,29/1-2 cité « Promotion... p. 168 et aussi en A.H. V, 4/1 cité p. 110.

LA CONCEPTION DE LA TRADITION APOSTOLIQUE

La conception anthropologique de la Tradition apostolique est l'écho de la position biblique. A ce titre, elle présente un intérêt certain. Elle est commandée, nous l'avons dit et redit, par les impératifs rationnels issus de l'universelle création ex nihilo. Or, la majorité de nos auteurs est unanime à le rappeler, l'homme, lui aussi, et dans l'intégralité de sa nature, son âme comme son corps, a été créé « ex nihilo » :

Réfléchissons donc, frères, de quelle matière
nous avons été faits, lorsque nous sommes entrés dans le monde,
à partir de quelle tombe, de quelles ténèbres,
Celui qui nous a façonnés et créés
nous a introduits dans le monde qui lui appartient ;
Il avait préparé ses bienfaits avant que nous fussions nés.
(1° Clém. 38/3)

Dieu nous a appelés **alors que nous n'étions pas**
(ekalesen hèmas ouk ontas).
Sa volonté nous a fait **passer du néant à l'être**
(kai ethelèsen ek me ontos einai hèmas).
(2° Hom. 1/8)

Au commencement, Dieu a créé les hommes,
alors qu'ils n'existaient pas *(ouk ontas epoièse).*
(Justin, 1° Apol. 10/3)

Les anges et les hommes (...) ont été créés (...)
et existent, **alors qu'ils n'étaient pas** *(eisi prôton ouk ontes).*
(Justin, Dial. 141/1)

Prédestinés à être, **alors que nous n'étions pas encore**
(ut essemus qui nondum eramus).
(A.H. V,1/1)

/L'homme fut créé/ **alors qu'il n'était pas encore.**
Celui qui a fait au commencement (...) **ce qui n'était pas,**
saura (...) rétablir dans la vie donnée par Lui ce qui a déjà existé.
(A.H. V,3/2 ; cf. II,34/3 cité p. 86 et 34/4 cité p. 96)

En premier lieu, Il t'a appelé à l'existence **alors que tu n'étais pas**
(prôton men hoti epoièsen se ex ouk ontos eis to einai) (...).
Celui qui t'a donc amené dans cette vie, c'est Dieu
(kai proègagen se ho Theos eis tonde ton bion).
(Théophile, I,8)

Dans le chapitre II, nous n'avions pas développé les impératifs rationnels découlant de la notion de création ex nihilo, nous allons pouvoir maintenant les analyser dans le détail et les appliquer à l'âme.

a) **L'âme jouit d'un statut existentiel identique à celui du corps.**

Puisque tout l'homme a été créé ex nihilo, la partie ne pouvant être supérieure au tout, il va de soi que l'âme jouit d'un statut existentiel identique à celui du corps. Sur ce point, Irénée est formel dans deux de ses chapitres : A.H. II,34 et III,8. Nous citons le second plus loin. Voici une partie de II,34 :

Dieu est le Créateur de l'univers.

1/ Tout ce qui a été créé et devient a certes reçu un commencement dans l'existence.

2/ Mais, en ce qui concerne leur durée dans les siècles, tous ne perdurent que selon le bon plaisir de Dieu créateur.
C'est ainsi

1/ qu'Il donne à tous de jaillir initialement dans l'existence,

2/ et de subsister ensuite.
(ita ut sic initio fierunt, et, postea, ut sint, eis donat).
(A.H. II,34/2)

Car, tout comme le ciel (...) le firmament (...)

1/ ont été faits, **alors qu'ils n'existaient pas auparavant,**

2/ et durent longtemps (multo tempore) selon le bon plaisir de Dieu,
*ainsi ne s'égare-t-on pas en pensant qu'***il en va de même des âmes, des esprits, en un mot, de tous les êtres créés sans exception.**
(sic et de animabus, et de spiritibus et omnino de omnibus his quae facta sunt).

1/ Tous les êtres reçoivent un commencement dans l'existence,

2/ mais ils durent ensuite aussi longtemps que Dieu veut

1/ et qu'ils existent (et esse)

2/ et qu'ils perdurent (et perseverare).
(A.H. II,34/3)

Il est bien dit explicitement : « *tout comme le ciel (...) il en va de même des âmes et des esprits, en un mot, de tous les êtres créés sans exception* ». Cette affirmation ne souffre aucune équivoque. Ce

témoignage traite uniquement de l'existence — vivante ou non — reçue originellement par toutes les créatures, en vertu de l'économie de la création qui est unique. Il n'est nullement question de la vie divine, à laquelle les hommes, par privilège et en vertu de l'économie de la filiation, sont appelés à participer dans le Christ. Or l'idée, développée ici par l'évêque de Lyon, est aussi claire que simple : parce que tous les êtres ont été créés selon un mode unique et identique, leur existence et leur durée dans cette existence, c'est-à-dire leur « statut existentiel » ne peut qu'être unique et identique pour tous : tous, après avoir bénéficié d'un commencement, et avoir connu un devenir plus ou moins long suivant les natures, *« sont susceptibles de connaître la dissolution » (possunt dissolutionem percipere, III,8/3).*

b) Pourtant l'âme est naturellement immortelle par rapport au corps.

Nous venons de le dire, la durée de chaque créature est variable, suivant la nature dont le bon vouloir divin l'a gratifiée. Or, là encore, c'est Irénée qui est le plus formel. Il devait répondre, il est vrai, à une double objection : les uns, spécialement les platoniciens, étaient partisans de l'éternité de l'âme ; les autres, les disciples d'Aristote, soutenaient que l'âme, forme du corps, ne pouvait que disparaître avec lui :

Certains interviennent dans le débat, pour soutenir
que les âmes, ayant eu un commencement,
ne sont pas capables de durer indéfiniment (in multum temporis).
Car, ou bien, elles n'ont pas eu de commencement
et sont effectivement /définitivement/ immortelles ;
ou bien, elles ont eu un commencement dans l'existence,
alors elles ne peuvent que mourir, avec le corps lui-même.
(A.H. II,34/2)

Dans sa réponse, Irénée reste fidèle au principe qu'il développe tout au long de ce chapitre II,34 : les créatures, quelles qu'elles soient, perdurent dans l'existence conformément à la nature que Dieu, dans son bon plaisir, leur a donnée, et conformément aussi, faut-il ajouter, à l'économie choisie par Lui. En clair, la durée du devenir des êtres n'est pas liée automatiquement à leur nature, elle dépend toujours de la volonté divine et de l'économie qu'Il a choisie. Or, dans la parabole du pauvre Lazare et du mauvais riche, le Maître nous l'a clairement révélé, c'est consciemment et avec leur propre personnalité que les âmes survivent après la mort de leur corps ; en outre, même

avant le jugement final, chacune est dans le « lieu » correspondant à l'option, bonne ou mauvaise, qu'elle a faite au cours de sa vie. On notera cette interprétation, la plus ancienne qui nous soit connue, donnée par l'évêque sur cette parabole : selon toute probabilité, elle devait être l'écho de l'enseignement des Apôtres :

Que non seulement les âmes continuent à vivre
et ne transmigrent pas de corps en corps,
mais conservent les caractéristiques du corps,
de celui-là même qui était le leur,
et qu'elles se souviennent des œuvres accomplies,
c'est une évidence que le Seigneur a révélée
dans la parabole du riche et de ce Lazare qui repose sur le sein d'Abraham. Chacun d'eux est resté dans son « lieu » (...).
La réponse d'Abraham prouve qu'il était au courant
de ce qui regardait le pauvre comme le riche (...).
Ces témoignages le prouvent clairement :
les âmes survivent /après la mort de leur corps/,
elles ne passent pas d'un corps dans un autre,
elles conservent leurs caractéristiques humaines personnelles
qui leur permettent de se reconnaître
et de se souvenir de ce qu'elles étaient sur cette terre (...).
En outre, chaque catégorie d'âme,
avant même le jugement /final/,
reçoit une demeure appropriée. *(A.H. II,34/1)*

Pour prouver la survie consciente de l'âme, Irénée fait aussi appel à Lc. 20/37-38 :

Que les morts ressuscitent, Moïse encore l'a donné à entendre
dans le buisson où il appelle le Seigneur, le Dieu d'Abraham (...).
Or, il n'est pas un Dieu des morts, mais des vivants ;
tous, en effet, vivent pour Lui.
(Lc. 20/37-38)

L'évêque en donne le commentaire suivant :

S'il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants,
et si Lui-même est appelé le Dieu des Pères qui se sont endormis,
sans aucun doute, **ceux-ci sont vivants pour Dieu et n'ont pas péri**
puisqu'ils sont fils de la résurrection.
(A.H. IV,5/2 ; cf. Epid. 8)

Plus loin, en analysant les chapitres V,7/1 et V,13/3, nous le cons-

taterons, l'évêque, pour prouver la survie consciente de l'âme, s'appuie aussi sur la raison.

Avant lui, Justin, pour prouver cette immortalité relative de l'âme par rapport au corps, avait eu recours, lui aussi, au même texte de Luc :

Les paroles que Moïse entendit sortir du buisson :
« Je suis celui qui suis, le Dieu d'Abraham (...) »
prouvent que **ces personnages vivaient encore**
et qu'ils étaient les hommes du Christ.

(1° Apol. 63/17)

A ce sujet, comment ne pas citer le magnifique commentaire qu'il donne sur les dernières paroles prononcées, par le Christ, sur la Croix :

Quand le Christ demande que son âme soit sauvée (...)
c'était une prière pour que personne ne s'empare de son âme,
pour que, quand nous arriverons à l'issue de la vie,
nous demandions la même chose à Dieu, qui a le pouvoir
de repousser tout ange impudent et mauvais
et de l'empêcher de prendre notre âme.
Les âmes survivent, je vous l'ai déjà démontré,
de ce fait que l'âme de Samuel a été évoquée
par la ventriloque, sur le désir de Saül (cf. 1° Apol. 18).
Il est clair que toutes les âmes des justes et des prophètes,
comme Samuel, tombaient au pouvoir de puissances
semblables à celles qui, dans l'histoire de cette ventriloque,
se manifestaient par les faits eux-mêmes.
Donc, c'est Dieu qui nous enseigne Lui-même,
et par son Fils, de lutter de toutes manières,
pour devenir des justes, et, à l'issue de la vie,
de demander que nos âmes ne tombent pas
au pouvoir de quelque puissance comme celles-là.
Car, lorsqu'Il rendit l'esprit sur la croix, Il dit :
« Père, entre tes mains, je remets mon esprit »
comme je l'ai appris cette fois encore des « mémoires » des Apôtres.

(Justin, Dial. 105/3-5) (6)

---

(6) « Les démons qui donnent les ordres aux hommes ne sont pas les âmes des trépassés. Comment, en effet, deviendraient-elles actives, une fois séparées de leurs corps décédés : à moins que l'homme insensé et impuissant pendant sa vie, puisse recevoir devenu défunt (nekromenos), une force plus active ; or, .../...

D'ailleurs, en étudiant comment la Jeune Eglise envisageait la condition des défunts, entre leur mort et la fin de ce monde, nous le constaterons, la majorité de nos auteurs ont eu l'occasion de mentionner un « séjour » où les âmes, d'une façon parfaitement consciente, continuent à survivre, dans l'attente du jugement final fixant définitivement leur sort.

LES AMES NE SONT PAS INCORRUPTIBLES COMME DIEU

Pour la Tradition apostolique les âmes possèdent donc une nature qui survit à la mort de leurs corps. Par contre, pour elle, les âmes, comme toute créature, sont temporelles et sont de ce fait, en dehors d'une union libre et aimante avec Dieu et son éternité, appelées à connaître la dissolution. Là encore, Justin et Irénée sont les plus abondants et les plus catégoriques sur ce point. Les deux, en effet, ont eu à lutter contre la problématique : « corps corruptible/âme incorruptible », prônée soit par les païens hellénisants, soit par les gnostiques. Nous allons donc suivre progressivement les différentes étapes de la pensée d'Irénée, confirmée par le témoignage de Justin.

a) Dieu seul est EXISTENCE ET VIE.

Tous les témoignages cités sur le dogme de la création ex nihilo le rappellent : Dieu seul *« est l'Etre par essence ; et c'est pourquoi le Verbe a dit à Moïse : « Je suis l'Etre »* (Epid. 2). Il est impensable d'imaginer qu'il puisse y avoir une existence et une vie étran-

.../...

cela n'est pas comme nous l'avons démontré ailleurs ; et il est difficile de croire que *l'âme immortelle* (tèn athanaton) gênée par les organes du corps, devienne après s'être séparée de lui plus intelligente ».

(Tatien, Disc.16)

G. Bardy, dans « Supplique au sujet des Chrétiens » S. C. p. 144-145 énonce en note : « Par elle-même, l'âme est un esprit pur ; elle n'est donc pas destinée à s'éteindre entre le moment de la mort et celui de la résurrection, ainsi que le pensent Tatien et Justin. Athénagore affirme souvent son immortalité, sans se croire obligé de la démontrer ». Les textes que nous venons de lire prouvent le contraire. Jamais ni Tatien, ni surtout Justin n'ont pensé et déclaré que l'âme mourrait avec le corps. Il s'agit là d'une erreur que répètent ceux qui, au lieu de lire les auteurs eux-mêmes, préfèrent s'en tenir à la bibliographie qui a été écrite sur eux.

D'autre part, dans son « traité sur la résurrection des morts » Athénagore explique l'immortalité de l'âme par le principe platonicien de la finalité. Très juste en soi, ce principe oublie le plus important, à savoir que si Dieu a créé l'homme pour l'incorruptibilité, il l'a doté aussi de sa plus grande dignité : la liberté. L'homme a été créé pour l'incorruptibilité mais une incorruptibilité dans la liberté.

gères à la sienne. C'est la raison pour laquelle Il est Dieu, incréé et éternel. Seul à être Existence et Vie, Il est aussi seule source d'existence et de vie pour tous les autres êtres créés ; aussi, aidé de ses deux « Mains », le Verbe et la Sagesse, est-Il le créateur unique et universel, per Verbum, in Spiritu ; ainsi, déclare souvent l'évêque de Lyon, la création en général et l'homme en particulier sont le « domaine de Dieu » : déjà parce que tous ont été créés par Lui seul, mais aussi parce que tous bénéficient de son unique existence et de son unique vie :

> *« (...) Toutes choses ont été faites par Lui /le Verbe/*
> *et, sans Lui, rien n'a été fait » (Jn. 1/3).*
> *Il dit ensuite au sujet de ce même Verbe :*
> *« Il était dans le monde et le monde a été fait par Lui*
> *et le monde ne l'a pas connu.*
> *Il est venu* **dans son propre « domaine »**
> *et les siens ne l'ont pas reçu » (Jn. 1/10, cité V,18/2).*
> *(Cf. III,11/2, voir « Promotion... » p. 87 à 92)*

A ce titre, parce qu'Il est source d'existence et de vie, Dieu est souvent appelé « l'ESPRIT » par excellence, c'est-à-dire le principe premier de l'existence et de la vie. Pour la même raison, souvent, les auteurs du 2e siècle, non sans prêter flanc parfois à une certaine confusion, tout naturellement, appellent aussi le Verbe : « Esprit » et même « Esprit Saint » (7). Paul lui-même ne l'avait-il pas présenté comme : *« Esprit, source de vie »* (*Pneuma zôopoioun,* 1° Cor. 15/45) ?

b) A l'opposé, c'est alors qu'elle n'était pas, que l'âme est venue à l'existence.

Elle est « ex nihilo ». L'expression est peut-être discutable ; elle est parlante : elle indique nettement que l'âme est issue du monde de la non existence et de la non vie :

> *Si donc Dieu donne la vie et la durée perpétuelle,*
> *il n'y a nulle impossibilité à ce que les âmes,*

---

(7) Cf. Justin, 1° Apol. 33/4-8 ; Tatien, Disc. 13 et 20 ; Ignace, Magn. 15 ; Théophile, II,10 ; A.H. III,10/3 ; V, 1-2 et Epid. 71 ; 2° Hom. 14/4 ; et surtout les chapitres 55 à 59 du Pasteur qui deviennent parfaitement incompréhensibles si l'on ignore que, pour l'auteur, l'Esprit Saint n'est autre que le Christ, en tant que Fils de Dieu, et que l'« esclave » n'est autre que le Fils de Dieu devenu Fils de l'homme.

> **quoique n'ayant pas existé d'abord** *(primum non existentes),*
> *durent ensuite, puisque c'est Dieu qui veut*
> *et qu'elles existent (et esse) et qu'elles se maintiennent*
> *dans cette existence (et subsistere).*
>
> *(A.H. II,34/4)*

c) L'existence et la vie ne sont pas inhérentes à la nature de l'âme.

Puisque la nature de l'âme est issue du monde de la non existence et de la non vie, elle n'existe et ne vit que dans la mesure où elle participe à l'existence et à la vie de Dieu :

> *Ce n'est pas de nous,* **ni de notre nature que vient la vie**
> *(non ex nobis enim, neque ex natura nostra vita est).*
> *Mais elle nous est donnée selon la grâce de Dieu*
> *(sed secundum gratiam Dei datur).*
>
> *(A.H. II,34/3)*

> *La réalité* (la condition véritable de l'âme)
> *se présente ainsi : (to gar alèthes houtôs echei)*
> *Apprends-le de ce qui vient d'être dit (enteuthen) :*
> *ou bien l'âme est vie ou bien elle a la vie*
> *(hè psuchè ètoi zôè estin, è zôèn echei).*
> *Si elle était VIE, c'est un autre qu'elle ferait vivre*
> *et non pas elle-même,* (sous-entendu le corps auquel elle est unie et qu'elle devrait maintenir toujours en vie, si elle était VIE),
> *exactement comme le mouvement met en mouvement*
> *plutôt un autre être que Lui-même*
> (comme Dieu, qui est « Acte pur », et met tout en
> mouvement, alors qu'Il est Lui-même immuable).
> *Pourtant que l'âme soit vivante,*
> *personne ne peut le nier.*
> *Si donc elle est vivante (ei de zè)*
> *ce n'est pas parce qu'elle est VIE (ou zôè ousa zè)*
> *mais parce qu'elle bénéficie de la vie*
> *(alla metalambanousa tès zôès).*
>
> *(Justin, Dial. 6/1)*

> **Or le sujet qui reçoit est autre**
> **que l'objet qu'il reçoit**
> *(heteron de ti to metechon tinos ekeinou hou metechei).*

L'âme ne participe donc à la vie
que dans la mesure où Dieu veut qu'elle vive.
(Justin, Dial. 6/1)

d) **Le don fait par Dieu de l'existence et de la vie est pure générosité et liberté,** à l'image de Dieu, qui en est la source, et qui n'est que générosité et liberté.

Cette participation ne peut être « paternaliste », en ce sens qu'elle serait un « don », mais un don en réalité « imposé » en dehors de notre volonté, et auquel nous serions « condamnés » sans espoir de pouvoir en sortir ; elle ne peut être encore moins « tyrannique », en ce sens que, maintenue « éternellement », à titre de représaille, elle deviendrait plus douloureuse pour ceux qui, mécontents du « don » de cette vie et ingrats vis-à-vis de son Donateur, auraient décidé d'en sortir :

C'est pourquoi celui qui garde le don de la vie
et rend grâce à Celui qui le lui a donné,
recevra aussi la longueur des jours pour les siècles des siècles.
Mais celui qui rejette ce don, qui ne témoigne qu'ingratitude,
pour l'existence reçue et qui refuse d'en reconnaître le Donateur,
celui-là se prive lui-même de la durée pour les siècles des siècles.
(ipse se privat in saeculum saeculi perseverantia).
(A.H. II,34/3)

Sachant par expérience que c'est de sa grandeur à Lui,
et non de notre propre nature,
que nous tenons de pouvoir demeurer à jamais,
(non ex nostra natura habemus in aeternum perseverantiam),
nous ne nous écarterons pas de la vraie place tenue par Dieu,
ni ne méconnaîtrons /les limites/ de notre nature ;
nous saurons quelle puissance Dieu possède
et quels bienfaits l'homme reçoit de Lui.
(A.H. V,2/3)

e) **Par rapport à la nature divine, la nature de l'âme est totalement « AUTRE ».**

L'être émané, issu directement de Dieu, est dans son prolongement direct : il possède même existence et même nature que Lui et lui reste constamment uni. C'est le cas du Fils et de l'Esprit Saint : issus de Lui, ils ont même nature et ne font qu'UN avec Lui.

Par contre, l'âme, comme toute nature créée, en dehors de l'existence et de la vie reçues de Dieu, ne peut être, en tant que nature venue du néant, que totalement différente de la nature divine, elle est tout AUTRE. Irénée, ayant abordé le problème de la force du démon, tient à le souligner, même les esprits célestes et les âmes jouissent d'une nature qui n'est en rien comparable à la nature divine partagée par le Père, le Fils (le Verbe créateur) et l'Esprit :

> *(...) car, non seulement ce dernier /le démon/,*
> *mais rien absolument de ce qui a été créé* (les âmes comprises)
> *et se trouve dans une condition de dépendance,*
> **« ne peut se comparer »** *au Verbe de Dieu,*
> *par l'entremise de qui tout a été fait*
> *— ce Verbe qui est Notre Seigneur Jésus-Christ —.*
> *(A.H. III,8/2)*

> *Qu'il s'agisse en effet des anges (...)*
> *le Dieu, qui est au-dessus de tous les êtres,*
> **les a tous créés et faits, par l'entremise de son Verbe.**
> *C'est ce que Jean indique expressément car,*
> *après avoir dit du Verbe de Dieu qu'Il était dans le Père,*
> *il ajoute : « Tout a été fait par son entremise,*
> *et, sans Lui, rien n'a été fait » (Jn. 1/3).*
> *David, lui aussi (...) en nommant tous les êtres,*
> *que nous venons d'énumérer, ainsi que les cieux*
> *et toutes leurs puissances, ajoute :*
> *« Car Il a commandé, et ils ont été créés ;*
> *Il a parlé et ils ont été faits » (ps. 148/5 et 32/9).*
> *A qui donc a-t-Il commandé ? Au Verbe,*
> *« car c'est par son entremise, dit-il,*
> *que les cieux ont été affermis,*
> *et c'est par le « Souffle » de sa bouche*
> *qu'existe toute leur puissance ».*
> *Et qu'Il a créé tous les êtres librement*
> *et comme Il l'a voulu, c'est ce que dit encore David ;*
> *« Notre Seigneur et notre Dieu là-haut et sur la terre,*
> *tout ce qu'Il a voulu, Il l'a fait » (ps. 113/11).*

or

Ce qui a été créé est *AUTRE que Celui qui l'a créé,*
ce qui a été fait est *AUTRE que Celui qui l'a fait.*

LE CREATEUR	LA CREATURE
Car ce dernier est incréé et sans commencement	*au contraire, tout ce qui a été fait par Lui a reçu un commencement,*
ni fin	*et tout ce qui a reçu un commencement peut aussi connaître la dissolution,*
n'a besoin de rien se suffit à Lui-même. De surcroît, Il donne à tous les êtres jusqu'à l'existence même. *(III,8/3)*	*se trouve dans une condition de dépendance et a besoin de Celui qui l'a fait ;* *(III,8/3)* *(et pour exister (et esse) et pour subsister) (et perseverare).* *(II,34/2)*

Dans cette confrontation, c'est Dieu, est-il dit explicitement, qui « *donne à tous les êtres jusqu'à l'existence même* », que cette existence soit vivante ou non ; de leur côté, toujours au niveau de l'existence, tous les êtres créés, les esprits et les âmes compris, « *se trouvent dans une condition de dépendance et ont besoin de Celui qui les a faits* » (III,8/3) « *et pour exister (et esse) et pour perdurer* » (II,34/2).

Par rapport à Dieu, parce qu'elle vient du néant et non de Lui, la nature de l'âme est totalement « AUTRE » que la nature divine, et elle en est totalement « séparée ». Voici d'ailleurs les différents aspects de son altérité.

f) Premier aspect de l'altérité : en tant que nature, l'âme est essentiellement « capacité » puisqu'elle a été créée par Dieu pour « recevoir » l'existence et la vie. Dieu n'a créé les êtres que dans le but de les voir heureux de participer à son existence et à sa vie et, par là même, de les voir « subsister » :

> *Dieu n'a pas fait la mort,*
> *Il ne se réjouit pas de la perte des vivants.*
> *Il a tout créé pour que tout subsiste.* *(Sag. 1/13-14)*
>
> *C'est ainsi que Dieu leur donne d'abord de devenir et ensuite d'être.*
> *(ita ut sic initio fierent, et postea, ut sint, eis donat).* *(II,34/2)*

Dans Promotion... p. 113-116, textes à l'appui, nous prouvons que,

pour Irénée, l'expression « ut sit », « pour qu'il soit », est synonyme de « pour qu'il subsiste », « pour qu'il dure » et « qu'il vive ».

> C'est pourquoi, par son âme, l'homme
> *sera le réceptacle de la bonté /de Dieu/ et l'instrument de sa glorification,*
> *l'homme reconnaissant envers Celui qui l'a fait. (A.H. IV,11/2)*
> *Car la gloire de l'homme, c'est Dieu, mais le réceptacle de l'opération de Dieu et de toute sa sagesse et de sa toute-puissance, c'est l'homme.* *(A.H. III,20/2)*

Toutefois, au niveau des créatures, simples « capacités » d'existence et de vie, les natures matérielles sont « capacités » au même titre que les natures immatérielles des âmes et des esprits. Etant ouvertes, en un premier stade, celui de la création, à une vie temporelle, toutes sont capables d'être ouvertes, en un deuxième stade, celui de la filiation en Christ, à la vie incorruptible et éternelle de l'Esprit de Dieu ; toutes, parce que « *capaces vitae* » (V,12/1), sont « *capaces incorruptelae* » (V,12/1), les natures matérielles, comme la chair, sont capables d'incorruptibilité comme les natures immatérielles.

g) Deuxième aspect de l'altérité : dans l'âme, il faut distinguer sa nature, de sa vie (flatus vitae).

En Dieu, il n'y a pas de distinction à faire entre sa « nature » (son essence) et son « existence », puisque sa nature est d'être précisément EXISTENCE et VIE.

Dans l'âme, au contraire, il faut distinguer sa nature-capacité de l'existence vivante qu'elle a reçue de Dieu :

> *Car de même que le corps animé par l'âme n'est pas lui-même l'âme, mais participe à l'âme, aussi longtemps que Dieu le veut ; de même l'âme n'est pas VIE elle-même, mais participe à la vie donnée par Dieu.*
> *C'est pourquoi la Parole prophétique dit du premier homme :*
> *« il fut fait âme vivante » (Gen. 2/7) ; elle enseigne*
> *que c'est par une participation à la vie que l'âme a été faite vivante,*
> *de telle sorte qu'AUTRE est l'âme et AUTRE est la vie /reçue par elle/.*
> *(ita ut separatim quidem anima intelligatur,*
> *separatim autem,* **quae est erga eam,** *vita)* *(A.H. II,34/4)*

Inutile de préciser que le terme « vie » employé ici est identique au terme « flatus vitae » (souffle de vie) employé ailleurs. Il est absurde, en effet, de vouloir identifier celui qui reçoit avec ce qu'il reçoit, surtout dans le cas présent où l'âme, qui reçoit, vient du néant, alors que le « souffle de vie » qu'elle a reçu, vient de Dieu. Ce principe rationnel évident est confirmé par cet autre non moins évident : « On n'est pas par nature ce que l'on reçoit et on ne reçoit pas ce que l'on est par nature. » Si un objet reçoit éclairage ou mouvement, c'est qu'il n'est, de nature, ni lumière ni énergie ; pareillement, s'il « commence » à être éclairé et à être en mouvement c'est qu'il n'est, de nature, ni lumière ni énergie. De même, l'âme est dite « vivante » parce qu'elle a reçu de Dieu la vie pour elle et pour son corps, mais de nature, elle n'est pas VIE, sinon elle n'aurait pas commencé à vivre parce qu'elle n'aurait pas eu besoin de recevoir la vie (cf. Justin, Dial. 6/1 cité p. 92-93).

L'identification entre l'âme et son souffle de vie est la confusion gnostique par excellence, c'est à cette identification que l'on reconnaît si telle pensée est gnostique ou biblique. C'est cette identification d'ailleurs qui a permis aux gnoses hétérodoxes, comme aux gnoses orthodoxes, d'appliquer à l'âme ce que l'Ecriture dit en réalité soit de son souffle de vie, soit de l'Esprit Saint.

Dès lors, nous l'affirmons vigoureusement, identifier l'âme à son souffle de vie, c'est « gnosifier » la pensée d'Irénée. C'est le « type » même du « contre-sens ».

h) **Troisième aspect de l'altérité : une fois créée, l'âme possède la vie qui est « erga eam », c'est-à-dire qu'elle la possède à titre personnel.**

L'animation reçue de Dieu par l'âme est devenue propriété personnelle de celle-ci, c'est pourquoi elle est « personnalisée » par elle. Dans la notion de création-émanation, l'être devenu (*genètos* ou *genomenos*), étant émané, est toujours dans le prolongement de sa source émanatrice. Dans la notion de création ex nihilo, au contraire, l'altérité consiste dans le fait que l'âme, issue du néant et non de Dieu, non seulement est « distincte » mais « séparée » de Lui, sinon d'une façon spatiale, du moins d'une façon réelle. Ce qui ne peut se concevoir que si elle possède à elle et personnellement le capital-vie qu'elle a reçu.

C'est cette « propriété de l'existence et de la vie » qui explique la notion de liberté telle que la Tradition apostolique l'expose. Elle distingue, en effet, la liberté de choix entre le bien et le mal *(eleuthèria)* et la grande liberté chrétienne entre la vie en Dieu et la mort en dehors de Dieu *(autexousia, potestas sui,* que nous avons traduit par « liberté de grâce créatrice »). Pour se « posséder », pour être « maîtresse de soi » réellement, il faut que l'âme soit « propriétaire » non seulement de sa nature propre, mais aussi de la vie qu'elle a reçue. Dans cette perspective, on comprend mieux la dignité de la création et pourquoi l'homme, face à Dieu, en vertu de sa création, est réellement un « partenaire » à part égale, capable d'aller jusqu'à refuser la dépendance existentielle et vitale qui le relie à Dieu, à ses risques et périls, il est vrai, puisque n'étant pas VIE comme Dieu, en rejetant Dieu, il rejette la vie et l'existence.

i) **Quatrième aspect de l'altérité : l'âme a eu un commencement.**

Par définition, créée alors qu'elle n'était pas (ex nihilo), elle a commencé son existence et sa vie à partir du moment où elle a reçu de Dieu cette existence et cette vie (cf. II,34/3 cité p. 86 et II,34/4 cité p. 96).

Irénée a vu le mystère qui existe entre la temporalité de la création et l'éternité du Créateur. Dieu étant éternel, tout en Lui doit être éternel, y compris son activité créatrice. Il répond : l'ordre dans la « succession » de la temporalité n'est pas à comparer avec l'éternité divine qui est essentiellement « simplicité ». Nous sommes devant deux ordres totalement différents dont notre raison est trop faible pour en percevoir la relation. Aussi, recommande l'évêque, mieux vaut ne pas vouloir résoudre, ni même aborder, les problèmes qui touchent directement à Dieu, à sa nature et à son activité (cf. II,28/3).

Restons à notre niveau de créature ; or à ce niveau, l'évidence est là, tous les êtres sont en « devenir », c'est dire qu'ils sont « devenus » : en remontant les causes, « de-venir » veut dire « venir du néant », venir à l'existence alors qu'on n'existait pas.

j) **Cinquième aspect de l'altérité : l'âme est capable de dissolution (dissolutionem possunt percipere).**

Dans l'âme, il y a une distinction réelle à faire entre sa nature-capacité et son souffle de vie. Qui dit distinction réelle dit séparation

possible. Si l'existence et la vie étaient inhérentes à la nature de l'âme, aucune séparation, en effet, ne serait imaginable et, de ce fait, aucune dissolution. Ce n'est pas le cas.

Cette évidence nous permet de comprendre comment la Tradition apostolique et biblique envisageait la « dissolution » des êtres invisibles-intelligibles. Nous l'avons déjà dit, n'étant pas composés comme les êtres matériels, ils ne peuvent connaître la « mort-décomposition ». Par contre, puisqu'il y a en eux une distinction réelle à faire entre leur nature et leur souffle de vie, celui-ci peut quitter la nature et l'abandonner à la disparition. Cela est vrai pour le corps vis-à-vis de l'âme qui, pour lui, est principe d'animation au même titre que le souffle de vie est principe d'animation pour elle.

Mourir, en effet, c'est perdre la manière d'être propre au vivant, (habilitatem vitae), devenir sans souffle, sans vie, sans mouvement,
et se dissoudre dans les éléments dont on a reçu le principe de son existence. *(V,7/1)*

C'est cette vérité fondamentale que Justin énonce en termes vigoureux et explicites :

Tout ce qui existe en dehors de Dieu et tout ce qui sera jamais, tout possède une nature corruptible (tauta phusin phthartèn echein)
et ainsi peut disparaître et n'être plus (kai oia te exaphanisthènai kai mè einai eti).
Dieu seul parce que incréé (agennètos) est incorruptible (aphthartos),
c'est pourquoi Il est Dieu (kai dia touto Theos esti).
Tout le reste, au contraire, en dehors de Lui, (ta te de loipa meta touton) est devenu (ou dans le devenir : *gennèta) et corruptible (phtharta).*
Voilà pourquoi les âmes meurent et sont ainsi châtiées.
(Toutou charin kai apothnèskousin hai psuchai kai kolazontai).
(Dial. 5/4)

Cette vérité fondamentale, Irénée en énonce aussi clairement le principe :

Le souffle /de vie/ connaît un instant de vigueur, il demeure un moment, puis s'en va, laissant privé de souffle l'être en qui il se trouvait auparavant. ***(V,12/2)***

k) Sixième aspect de l'altérité : l'âme est temporelle parce que temporel est son souffle.

On vient de le lire, énoncé par Irénée lui-même, le souffle de vie reçu par l'âme en vertu de la création a ceci de particulier : après avoir connu un instant de vigueur, il ne demeure qu'un temps, puis s'en va. En vertu de quelle loi ? Tout simplement au nom d'une évidence rationnelle qu'Irénée, là encore, ne formule pas parce qu'il ne soupçonnait pas qu'elle pût être mise en doute. Puisque l'âme est une capacité qui reçoit la vie à titre personnel, celle-ci est en quelque sorte « personnalisée » par elle ; l'âme n'a pu la recevoir et la contenir que suivant son mode d'être, c'est-à-dire suivant les limites inhérentes à toute nature créée : « quidquid recipitur, ad modum recipientis recipitur » (tout ce qui est reçu, est reçu suivant le mode d'être de celui qui reçoit) ; un verre ne peut recevoir et contenir l'océan ; le moins ne peut recevoir et contenir le plus. C'est pourquoi, en vertu de la création, tous les êtres sont temporels : sauf intervention divine, *« tout ce qui commence dans le temps, finit nécessairement dans le temps » (A.H. IV,4/1).*

Cette évidence, Justin l'a énoncée à propos de l'âme en Dial. 5/4, il la réaffirme en Dial. 6/2 :

De même (hôsper) que l'homme n'existe pas toujours,
et que le corps ne subsiste pas perpétuellement uni à l'âme,
— lorsque cette harmonie, en effet, doit se briser,
l'âme abandonne le corps et l'homme /comme tel/ n'existe plus —.
De même (houtôs), lorsque l'âme doit cesser d'exister (deè mèketi einai),
l'esprit de vie (pneuma zôtikon) la quitte (apestè ap'autès),
l'âme n'existe plus (kai ouk estin hè psuchè eti)
car elle aussi retourne d'où elle a été tirée.
(Justin, Dial. 6/2)

C'est cette évidence que, de son côté, Irénée affirme quand il déclare que le souffle de vie, donné en vertu de la création, est « temporel » et que l'homme, en vertu de ce souffle temporel, n'est que « psychique » (animal : capable de mourir comme les animaux) :

Or la première vie (la vie terrestre créée) *a été expulsée*
parce qu'elle a été donnée par l'entremise d'un simple souffle /de vie/
et non par l'entremise de l'Esprit /Saint/. *(A.H. V,12/1)*

Car AUTRE est le « souffle de vie » qui fait l'homme psychique (animal)
et AUTRE l'Esprit source de vie (Pneuma zôopoioun) qui le rend « spirituel ».

(A.H. V,12/2)

Le souffle (afflatus) est donc temporel (temporalis)
alors que l'Esprit (Spiritus) est éternel (sempiternus).

(A.H. V,12/2)

La différence entre le « souffle de vie » *(flatus vitae)* et l'Esprit Saint *(Spiritus)* tient au fait que le « souffle de vie », en vertu de l'économie de la création, est possédé par l'homme avec ses limites, **alors que l'Esprit Saint, en vertu de l'économie de la filiation, reçoit, dans son infinité, l'homme qui se donne à Lui.** Car, a soin de souligner Irénée, pour redresser précisément la portée de certaines expressions courantes, ce n'est pas nous qui recevons et contenons l'Esprit Saint, c'est l'Esprit Saint qui, pour l'éternité, nous recevra et nous possédera en « héritage » (cf. A.H. V,9/4 cité p. 177) ; « le plus peut recevoir et contenir le moins ».

Jusqu'à présent, nous n'avons fait appel qu'aux seuls témoignages de Justin et d'Irénée. Les autres auteurs du 2e siècle, sauf Athénagore d'Athènes, partageaient la même position. Nous allons voir celle de Tatien (cf. infra) et celle de Théophile (cf. p. 168-169). Pour les autres nous l'exposons dans les deux volumes : « Jeunesse de l'Eglise, la Foi au 2e siècle ; Vol. I : « Dans la mouvance de la Tradition de Rome » ; Vol. II : « Dans la mouvance de la Tradition d'Antioche et d'Athènes ».

Tatien en a effectivement parlé. On connaît même le célèbre début du chapitre 13 de son Discours qui commence ainsi : « *L'âme humaine, en soi, ô Grecs, n'est pas immortelle, mais mortelle.* » Ce qui fait dire à A. Puech, qui a tout spécialement étudié cet auteur : « la formule par laquelle débute solennellement le chapitre 13 (*ouk estin...*) donne comme une réplique hautaine à l'aphorisme du Phèdre (p. 245 c) « *psuchè pasa athanatos* » (l'âme, dans son intégralité, est immortelle) ». Hélas ! l'état dans lequel nous a été retransmis le passage du manuscrit concernant ce chapitre est sujet à bien des cautions. Ne comprenant plus l'argumentation du polémiste,

les copistes ont interverti, soit certains termes, soit certains membres de phrase. Compte tenu de la position que Tatien développe ailleurs, spécialement en Disc. 16 cité en note p. 90, où il affirme nettement l'immortalité de l'âme après la mort de son corps, voici notre traduction : elle conserve l'intégralité du texte ; nous avons simplement, dans le premier paragraphe, interverti certains membres de phrases, pour conserver au texte sa cohérence :

En soi, ô Grecs, l'âme humaine n'est pas immortelle ;
elle est mortelle. Il est vrai qu'elle peut aussi ne pas mourir.
Si elle ne veut pas reconnaître la vérité,
/à la mort du corps/, tout en survivant,
elle entre dans un processus douloureux de mort ;
ensuite, elle doit resurgir avec son corps à la fin du monde,
pour mourir et être dissoute avec son corps.
Par contre, elle ne mourra pas, même si elle est séparée
/de son corps/ pendant un certain temps,
dans la mesure où elle est instruite de la connaissance de Dieu.
Par elle-même, elle n'est que ténèbres
et rien de lumineux n'est en elle : c'est exactement
ce qui a été dit : « Les ténèbres ne reçoivent pas la lumière »
(Jn. 1/5). Car ce n'est pas l'âme qui a sauvé l'Esprit (le Logos) ;
elle a été sauvée par Lui et la lumière a reçu les ténèbres,
en tant que la lumière de Dieu est Logos
et que l'âme ignorante est ténèbres.
C'est pourquoi, livrée à elle-même,
l'âme s'abîme dans la matière et meurt avec la chair ;
« mais si elle s'appuie sur le concours de l'Esprit divin » (le Verbe)
elle n'est plus sans aide ;
elle monte vers les régions où la guide l'Esprit, /le Verbe/
car c'est en haut qu'Il a sa demeure,
(tou men gar estin anô to oikètèrion),
et c'est en bas qu'elle a son origine
(tès de katôthen estin hè genesis) (8). *(Disc. 13)*

(8) Il est difficile, dans ces passages sur l'homme-ténèbres et le Christ-lumière, de ne pas faire le parallèle avec Jean :
« Jésus leur répondit : « vous êtes d'en bas.
Moi, je suis d'en haut ;
vous êtes de ce monde,
Moi, je ne suis pas de ce monde ». (Jn. 8/23)

D'autres témoignages le soulignent : l'homme, laissé à ses seules forces, c'est-à-dire aux seules forces de sa nature issue « d'en bas » (ex nihilo), ne possède pas la vie inhérente à sa nature : sa première vie terrestre (son souffle de vie), comme sa future vie éternelle viennent « d'en haut » de Dieu, qui en dispose comme Il l'entend :

Quel est, en effet, le pouvoir d'un mortel ?
*Quelle est la force d'***un enfant de la terre « gègenous »** *?*
Le ciel lui-même n'est pas pur devant Lui /Dieu/,
qu'en sera-t-il de ceux qui habitent des maisons de boue,
eux dont nous sommes formés de la même boue ?
Il les a écrasés comme on écrase un ver ;
du matin au soir, ils n'existent plus ;
ne pouvant trouver en eux-mêmes le secours, ils ont péri.
(1° Clém. 39/2,5,6)

C'est son « souffle » qui est en nous ;
et, lorsqu'Il le voudra, Il le reprendra. *(1° Clém. 21/9)*

Notre vie tout entière n'était qu'une mort. *(2° Hom. 1/6)*

Dieu, d'abord, au cours du temps passé,
a convaincu **notre nature de son impuissance à obtenir la vie** *;*
maintenant Il nous a montré le Sauveur, qui a la puissance
de sauver même ce qui ne pouvait l'être :
par ce double moyen, Il a voulu que nous eussions foi
en sa bonté et que nous vissions en Lui,
nourricier, Père (...) médecin (...) force et VIE.
(A Diogn. 9/6)

Avant que nous eussions foi en Dieu,
l'intérieur de nos âmes était corruptible *(phthartos) et chétif*
en vérité, tout comme un temple bâti de main d'homme.
(Pseudo-Barnabé, 16/7)

l) Le « souffle de vie » est une « réalité », mais une réalité dite « relationnelle ».

Si une source de lumière ou de chaleur communique à un objet un éclairage ou de la chaleur, cet éclairage et cette chaleur sont réels, pourtant ils ne sont pas une réalité « chosifiable », ayant sa propre consistance ontologique, mais une réalité dite « relationnelle », en ce sens que, pour exister, elle suppose relation entre la source et l'objet. Pareillement, si une source d'énergie communique son « mou-

vement » à un objet, ce « mouvement » est réel dans l'objet, mais sa « réalité » n'est que « relationnelle », en ce sens qu'elle n'est pas « réifiable », qu'elle n'existe que s'il y a relation entre la source d'énergie et l'objet.

Ainsi en est-il de cette « réalité » qu'Irénée, à la suite de l'Ecriture, appelle le « souffle de vie ». Il est réel, puisque c'est même lui qui fait de l'âme un être « existant et vivant » ; pourtant il n'est pas une réalité ayant sa consistance ontologique propre, mais une réalité « relationnelle ». Elle serait plus compréhensible, en français, si on l'appelait simplement « animation ».

Certes, le « souffle de vie » n'est pas, comme le soutenaient certains gnostiques, une « étincelle » issue directement de Dieu et qui serait une « chose » en soi. Cette conception est parfaitement irrationnelle, puisqu'elle va à l'encontre de la pure simplicité divine.

Pourtant, entre le « souffle de vie » et l'« Esprit Saint », il existe le lien ou la relation de parenté qui existe entre l'effet et sa cause. Car le « souffle de vie » n'est pas « ex nihilo », il n'est pas « d'en bas » ; il est « d'en haut », il vient de Dieu :

- Il est ce « souffle de vie », dont il est question dans la Bible en Gen. 2/7, et que Dieu a insufflé à l'homme pour rendre son âme vivante (cf. A.H. II,34/4 ; A.H. IV,20/1 et Epid. 14).
- Il est dit : *« don venu de Dieu »* (cf. A.H. II,26/1 ; III,24/1 ; A.H. V,12/1 et 2 ; A.H. V,15/2).
- Il est dit *« a Deo »* (cf. A.H. III,21/1 et A.H. V,1/32 ; tous ces textes sont cités en « Promotion... » p. 78-84).

Pour être bien précis, il faut dire que le « souffle de vie » est issu de l'Esprit Saint qui, en Dieu, est VIE et INCORRUPTIBILITE, et qui, en vertu de la création, est présent à toute âme, quoique, suggère Irénée, d'une façon seulement « extérieure », alors que l'Esprit Saint, Lui, *« enveloppe du dedans et du dehors l'homme »* (A.H. V,12/2) qui s'est donné à Lui.

Telle est la situation du « souffle de vie » par rapport à l'Esprit Saint, qui est cause, alors que lui n'est qu'effet. Par rapport à l'âme, une fois celle-ci créée, le « souffle de vie » ne fait plus qu'une Unité avec elle, au point, peut dire Irénée, qu'il fait partie désormais de la sphère du créé ; la meilleure preuve en est que lui, pourtant issu de

l'Esprit Saint éternel, n'est plus que limité, puisque possédé par une âme dont la capacité est obligatoirement limitée parce que créée.

C'est pourquoi nous pouvons conclure : le « souffle de vie » (l'animation vitale de l'homme) est « réel » ; il est une réalité comme le sont l'éclairage ou le mouvement qui affecte un objet. Il est même la « réalité » par excellence, puisque c'est grâce à lui que l'âme, non seulement est un être « existant et vivant », mais une « capacité-relais » capable, à son tour, d'animer le corps. Toutefois, cette « réalité » n'est que « relationnelle » ; elle n'a pas de consistance ontologique propre ; elle n'est réelle que dans la mesure où les deux facteurs — l'Esprit Saint et l'âme — qu'elle relie, sont présents l'un à l'autre ou en relation entre eux ; sa consistance ontologique réside en eux et non en lui.

C'est la raison pour laquelle, dans le langage courant et surtout polémique, le « souffle de vie » est pratiquement, tantôt identifié à l'Esprit — Il est alors appelé « esprit » — tantôt identifié à l'âme — l'âme est alors appelée « souffle de vie » — parce qu'elle en est le siège et aussi parce que devenue, grâce à lui, « relais de vie » pour le corps, elle est effectivement, pour celui-ci, son principe d'animation, c'est-à-dire son « souffle de vie ».

Toutefois, soulignons-le vigoureusement au terme de cette analyse, **cette conception biblique et apostolique de la distinction réelle entre l'âme et son « souffle de vie » n'est pas « dualiste ».** Il y a dualisme quand deux natures, réifiables, c'est-à-dire ayant leur propre consistance ontologique, sont à la fois présentes l'une à l'autre et s'opposent ; ce qui n'est pas du tout le cas, dans la distinction « nature-souffle » ; car l'âme, avec ses deux dimensions, sa nature, réalité chosifiable, et son animation, réalité dite simplement relationnelle, forment, non une « dualité », mais une « UNITE » parfaite, puisque ses deux dimensions, loin d'être « opposées » l'une à l'autre, sont, au contraire, « complémentaires », la nature-capacité de l'âme trouvant son parachèvement et sa plénitude dans son animation vitale, le « souffle de vie ».

Nous avons tenté de découvrir et d'analyser les raisons qui ont poussé la Tradition apostolique à défendre vigoureusement la position médiane qui est la sienne, concernant le statut existentiel et vital de l'âme. Pour elle, l'âme est naturellement immortelle par rapport à son corps, en ce sens qu'elle est incapable de connaître une mort

par décomposition comme lui. Par contre, en tant que créature et comme toutes les créatures, elle n'est pas incorruptible comme son Créateur et Dieu : elle va normalement vers une fin, sauf insertion dans le monde divin éternel. Une question se pose : pourquoi cette position médiane a-t-elle été abandonnée pendant des siècles, du moins dans l'enseignement de l'Eglise romaine ? C'est un fait, pour celle-ci, le postulat de l'incorruptibilité naturelle de l'âme est pratiquement « intouchable » ; il est en outre considéré comme le meilleur de l'héritage reçu du « divin Platon » !

La raison est facile à comprendre : pour l'intelligence c'est une évidence que l'âme est immortelle comparée à son corps. Dès lors, en restant au plan **« anthropocentrique »** de la philosophie grecque, il était facile de transformer l'immortalité relative de l'âme en une immortalité « absolue », en ce sens que, sauf destruction positive toujours possible de la part de Dieu, l'âme ne pourrait connaître une fin en vertu de sa nature.

La Tradition apostolique et biblique, elle, se place résolument au plan **« théocentrique »** de la première vérité révélée, celle de l'universelle création ex nihilo, per Verbum, in Spiritu — l'un des dogmes les plus mystérieux qui soit —. A ce niveau, l'âme, étant une créature au même titre que toutes les créatures, ne peut posséder, du moins originellement et en vertu de sa création, que le statut existentiel temporel identique à toutes.

On le voit, selon l'angle sous lequel on se place, les conclusions sont différentes. Il ne faut donc pas s'étonner si ce problème central et viscéral a soulevé et soulève encore les passions et les objections (9).

OBJECTIONS

Les objections concernent surtout trois chapitres de l'A.H. (V,7/1 ; V,13/1 et V,4/1) et sont liées, sans que leurs auteurs en aient pris conscience, à deux fausses conceptions de la création, en vertu desquelles Dieu serait capable de créer les êtres immatériels (les esprits et les âmes) dotés d'une nature incorruptible, appelée parfois « éter-

(9) Cf. par exemple, l'article « L'éternité des peines de l'enfer et l'immortalité de l'âme, selon Irénée », par A. Rousseau, O.C.S.O., paru dans la « Nouvelle revue théologique », tome 99 de nov.-dec. 1977.

nelle ». Nous allons faire successivement l'analyse des trois chapitres litigieux, puis faire apparaître ensuite les impasses irrationnelles auxquelles conduisent les deux conceptions incriminées.

Les textes litigieux

— Le chapitre V,7/1 :

Il est dit derechef aux Romains : « Si l'Esprit de Celui
qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous,
Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts
vivifiera aussi vos corps mortels » (Rom. 8/11).
Quels sont-ils donc, ces corps « mortels » ? Seraient-ce les âmes ?
Mais les âmes sont « incorporelles », « en comparaison des corps mortels ».
Car Dieu « insuffla dans la face » de l'homme « un souffle de vie et l'homme devint âme vivante » (Gen. 2/7).
Un tel « souffle de vie » est incorporel.
On ne peut pas non plus dire l'âme mortelle,
puisqu'elle est « souffle de vie ».
Aussi David dit-il :
« et mon âme vivra pour Lui » (ps. 21/31), persuadé qu'il est
que la substance de cette âme est immortelle
(tanquam immortali substantia ejus existente).
On ne peut pas non plus prétendre que le corps mortel,
dont il s'agit, serait l'Esprit.
Dès lors, que reste-t-il à dire, sinon que le corps mortel
est l'ouvrage modelé par Dieu, autrement dit la chair
et que c'est bien de celle-ci que l'Apôtre déclare que Dieu la vivifiera.
C'est elle qui meurt et se décompose, et non l'âme ou l'Esprit.
Mourir, en effet, c'est perdre la manière d'être propre au vivant (habilitatem vitalem),
devenir sans souffle, sans vie, sans mouvement
et se dissoudre dans les éléments dont on a reçu le principe de son existence.
Or ceci ne peut arriver ni à l'âme, puisqu'elle est « souffle de vie » ;
ni à l'Esprit, puisqu'il est **exempt de composition et simple,**
qu'il ne peut se dissoudre et qu'il est lui-même
la vie de ceux qui participent à Lui.

> *La preuve est faite que c'est bien la chair qui est concernée par la mort :*
> *une fois l'âme sortie, la chair devient sans souffle et sans vie*
> *et se dissout peu à peu dans la terre d'où elle a été tirée.*
> *C'est donc bien elle qui est mortelle*
> *et c'est d'elle que l'Apôtre dit :*
> *« (...) /Il/ vivifiera aussi vos corps mortels » (Rom. 8/11).*
> *(A.H. V,7/1)*

Dans ce chapitre, Irénée entend souligner la condition mortelle de la chair, par rapport à son âme et à l'Esprit, pour démontrer que c'est bien elle à laquelle Paul fait allusion, quand il parle de la résurrection de la chair, niée farouchement par les gnostiques.

Malgré les dangers inhérents à toute comparaison, prenons celle d'une voiture, dont on veut étudier, sous l'angle de l'énergie, la situation de chaque élément :

- La carrosserie, l'élément habitable, est en soi inerte.
- L'élément moteur n'est pas inerte comme la carrosserie ; toutefois, en lui-même, il est de la même « étoffe » qu'elle, et, s'il en est le principe moteur, c'est parce qu'il bénéficie de l'énergie fournie par l'essence.
- L'essence seule est la vraie source d'énergie, encore qu'elle soit limitée aux capacités du réservoir de la voiture.

Ainsi en va-t-il des trois dimensions étudiées en l'homme, sous l'angle de l'animation et de la vie :

- Le corps est inerte de nature, il est essentiellement mortel.
- L'âme jouit d'une nature-capacité comme celle du corps. Elle a même étoffe créée que lui. Cependant, créée aussi pour être « relais de vie » et, à son tour, animer le corps, sa nature doit correspondre à sa fonction : sans être vie, elle est animatrice grâce au « souffle de vie » reçu par elle. C'est pourquoi, déclare Irénée : « *en comparaison* » ou « *à l'inverse* » *du corps (ad comparationem mortalium corporum), la substance de l'âme est immortelle* », puisqu'elle ne possède pas une nature composée comme celle du corps, et que c'est elle qui bénéficie directement du « souffle de vie incorporel », qui la rend, non seulement « vivante » comme le corps, mais « animatrice ». A ce titre, on peut légitimement, par rapport au corps, l'appeler « souffle de vie » puisqu'elle remplit, vis-à-vis de lui, la

fonction que le « souffle de vie », issu de l'Esprit Saint, remplit vis-à-vis d'elle.

Il n'en demeure pas moins qu'en comparaison de l'Esprit, cette fois, l'âme, en tant que créature, **sans être composée comme le corps, n'est pas « simple » comme l'Esprit**. En elle, la distinction réelle entre sa nature ex nihilo et son animation issue de l'Esprit, reste susceptible d'une séparation capable d'entraîner sa dissolution *(possunt dissolutionem percipere, III,8/3)*.

- En réalité, **seul l'Esprit n'est pas composé comme le corps** *(incompositum)* et, à l'inverse de l'âme, **il est d'une simplicité absolue** *(simplex)*. C'est pourquoi, Lui seul est VIE et source de vie pour l'âme, et à travers elle, pour le corps.

— Le chapitre V,13/3 :

(...) C'est évidemment de la chair que parle /l'Apôtre/
car « ni l'âme ni l'Esprit ne sont des réalités mortelles ».
Ce qui est mortel sera englouti par la vie,
lorsque la chair ne sera plus morte, mais vivante,
et qu'elle demeurera incorruptible, chantant une hymne au Dieu,
qui nous aura disposés en vue de cela.

(A.H. V,13/3)

Ce qui est valable pour le chapitre V,7/1 l'est aussi pour l'argumentation développée ici par Irénée. Là encore, en effet, l'auteur étudie la condition vitale de l'âme « en comparaison de celle du corps ». Dans tous ces chapitres, Irénée, commentant Paul, défend vigoureusement la résurrection des corps. En fait, jusqu'au jugement final, qui sera précédé de la résurrection générale, **seuls les corps seront morts**, les âmes, elles, survivent toutes d'une façon parfaitement consciente. Ne ressusciteront donc, dans le sens fort du terme, que les corps, puisque les âmes seront toujours vivantes. Ce n'est qu'après le jugement que les damnés disparaîtront, corps et âme, pour l'éternité.

— Enfin que faut-il penser du chapitre V,4/1 présenté par beaucoup comme étant la clef de voûte irréfutable du prétendu témoignage d'Irénée, en faveur de l'immortalité définitive et naturelle de l'âme ?

Ceux qui imaginent un autre « père » en dehors du Créateur,
et lui décernent le titre de « bon », font de ce prétendu père

un être faible, oisif et négligent, pour ne pas dire envieux,
lorsqu'ils déclarent que nos corps ne sont pas vivifiés par lui.
En effet, en disant que sont vivifiées par le père,
ces réalités dont il est évident pour n'importe qui qu'elles perdurent immortelles, à savoir l'esprit, l'âme et les autres réalités de ce genre,
mais qu'est délaissé par lui ce qui n'est vivifié que si Dieu lui procure la vie,
ils font la preuve que leur « père » est faible et oisif,
ou négligent et envieux.
Car si le Créateur vivifie dès ici-bas nos corps mortels,
et si, par les prophètes, il leur promet la résurrection,
ainsi que nous le montrerons, lequel apparaîtra
comme plus attentif, comme plus puissant, comme vraiment bon :
— le Créateur qui **VIVIFIE L'HOMME TOUT ENTIER** *—*
ou leur prétendu « père » qui affecte de vivifier
« les réalités naturellement immortelles, auxquelles la vie est présente
de par leur nature même *(ea... quae sunt natura immortalia, quibus a sua natura adest vivere), mais abandonne négligemment*
à la mort,
au lieu de les vivifier avec bonté,
celles qui ont besoin de son secours pour vivre ».

(A.H. V,4/1)

(Revoir à ce sujet, Justin, Fragm. 8 et la note citée p. 84.)

Au niveau de la philologie, on ne peut pas ne pas être frappé par les deux phrases relatives aux esprits et aux âmes :

- *Ce dont la survie et l'immortalité sont évidentes pour tout le monde à savoir l'esprit, l'âme et les autres réalités de ce genre.*

- *Les réalités naturellement immortelles et possédant la vie de par leur nature même.*

Mais, rappelons la position qu'Irénée a exposée et prouvée jusqu'ici (p. 90 à 105) :

- En vertu de leur mode unique de création ex nihilo, toutes les créatures bénéficient originellement d'un statut existentiel unique : comme le ciel et la terre, les âmes et les esprits ne viennent à

l'existence et n'y perdurent longtemps (*multo tempore*) que selon le bon plaisir de Dieu (cf. A.H. II,34/3 cité p. 86).

- Car le domaine de l'existence et de la vie est le domaine exclusif de Dieu (cf. a, p. 90).
  Il n'est pas inhérent aux natures créées, qui les reçoivent de Lui (cf. c, p. 92).
- Les natures immatérielles comme les natures matérielles sont, par rapport à Dieu, totalement « AUTRES » (cf. e, p. 93), puisque
- toutes ont eu un commencement, en recevant de Dieu leur existence et leur vie (cf. i, p. 98) ;
- toutes sont susceptibles de dissolution (cf. j, p. 98) ;
- toutes sont temporelles, puisqu'animées d'un « souffle de vie » temporel (cf. k, p. 100).

Dès lors, les deux affirmations énoncées ci-dessus représentent en vérité, non la position personnelle d'Irénée, mais bien la position gnostique qu'il entend contredire. Lui-même d'ailleurs, a soin de le préciser :

- « *Lorsqu'ils déclarent... ; en disant que...* » (il s'agit bien des gnostiques et non de lui-même).
- « *Leur prétendu « père » qui « affecte » de vivifier les réalités* /dites/ *naturellement immortelles* /par eux/.

Quant à sa position personnelle, il l'énonce non moins clairement en affirmant : notre Dieu, à l'opposé du leur, qui ne peut vivifier que des réalités prétendument immortelles de nature, apparaît plus puissant et vraiment bon, parce que Lui vivifie l'homme tout entier (*totum vivificat hominem),* son corps au même titre que son âme, à l'exception près qu'il utilise celle-ci comme relais de son animation.

Cette position, il la confirme explicitement en déclarant que l'incorruptibilité, qui n'est autre que la participation à la « vie de Dieu », n'est transmise à l'homme et à son âme, que par l'Esprit Saint et non en vertu d'un privilège reçu par l'âme à la création :

> *Comme la terre aride, si elle ne reçoit l'eau, ne fructifie point,*
> *ainsi nous-mêmes qui d'abord étions du bois sec,*
> *nous n'aurions jamais porté de fruit de Vie,*
> *sans la pluie librement donnée d'en haut.*

Car nos corps par le bain /du baptême/ ont reçu l'unité
qui les rend incorruptibles ; **mais nos âmes l'ont reçue par l'Esprit.**
C'est pourquoi l'un et l'autre (l'eau et l'Esprit) *sont nécessaires,*
car l'un et l'autre procurent la Vie de Dieu.
(A.H. III,17/2)

LES DEUX NOTIONS LITIGIEUSES DE LA CREATION

Pour beaucoup de théologiens, la création par Dieu d'être doués naturellement d'incorruptibilité, c'est-à-dire la création d'êtres « demi-éternels » — ayant eu un commencement mais incapables naturellement d'avoir une fin, en dehors d'un anéantissement positif de la part de Dieu — ne pose aucun problème. Irénée lui-même ne parle-t-il pas d'êtres « éternels » *(aiônia)* (cf. A.H. I,22/1 ; II,3/2, 7/1, 7/6, 18/5) ?

Pour donner une réponse positive, au lieu de rester au niveau philologique, qui, sous une certain angle, est secondaire et relatif, nous préférons pénétrer plus avant dans le problème et reprendre la difficile notion de création.

Jusqu'à présent, nous avons analysé deux notions de création : la notion gnostique par émanation et la notion biblique d'une création universelle, ex nihilo, per Verbum, in Spiritu. Il nous faut maintenant approfondir deux autres notions, en vertu desquelles, Dieu pourrait, effectivement, créer des êtres « demi-éternels », c'est-à-dire ayant reçu, dès leur origine, une incorruptibilité naturelle comparable à celle de Dieu. Il s'agit de la notion de création que nous appellerons « absolue », et de celle dite « continue » ou « continuée ».

La notion de création dite « absolue ».

Dieu, auquel l'absurde ne serait pas impossible, serait capable de susciter dans l'existence, alors qu'ils n'étaient pas (ex nihilo), des êtres doués « d'une existence et d'une vie créées », qui leur seraient spécifiques et qui seraient, dès lors, « étrangères » à l'existence et à la vie de Dieu. Cette conception est malheureusement idolâtrique et irrationnelle.

Idolâtrique, parce qu'elle admet la possibilité d'existences et de

vies étrangères à l'unique existence et à l'unique vie de Dieu. Comme Dieu est unique, unique aussi est l'existence — vivante ou non — à laquelle participent toutes les natures créées, sans exception. Pour les créatures conscientes et libres, seul change leur mode de participation à la Vie divine, suivant qu'il s'agit de l'économie de la création ou de l'économie de la filiation. Mais il n'y a pas d'autres existences — vivantes ou non — en dehors de l'existence divine, sinon ce serait admettre la présence d'autres dieux. Il est, en outre, parfaitement inconcevable d'imaginer que Dieu serait capable de susciter des « demi-dieux », c'est-à-dire des êtres « demi-éternels », en ce sens qu'ayant commencé, ils jouiraient, malgré tout, d'une nature qui serait VIE, du moins pour eux-mêmes, et seraient ainsi susceptibles de subsister indéfiniment, même en dehors et séparés de Dieu (le cas des damnés). En vérité, l'éternité est liée essentiellement à l'absolue simplicité divine. Il est parfaitement absurde de prétendre couper en deux l'éternité et tout aussi absurde d'imaginer Dieu créant des êtres « demi-éternels » (c'est la mythologie grecque païenne qui a inventé les « demi-dieux »), car seul Dieu possède la « simplicité absolue ».

Irrationnelle — or Dieu se contredirait Lui-même à faire de l'irrationnel —, parce qu'on ne peut à la fois « être » et « ne pas être ». Dieu peut communiquer son existence, il est, par contre, inconcevable de dire qu'Il serait capable, alors qu'elle n'était pas, de susciter une existence donnée étrangère à la sienne. C'est ce côté irrationnel qui, d'ailleurs, a toujours conduit les pensées humaines, et la pensée grecque en particulier, à rejeter farouchement la notion de création ex nihilo.

En fait, dans le cadre de la pensée biblique, cette notion « ex nihilo », toute mystérieuse qu'elle soit, n'est pas irrationnelle, en vertu précisément de la distinction réelle qu'elle fait, en tout être créé, entre sa « nature-capacité », tirée mystérieusement du néant, et son « existence » vivante ou non, qui, elle, n'est pas créée, alors qu'elle « n'existait pas », mais vient de Dieu.

La notion de création dite « continue » ou « continuée ».

Certains y font allusion quand ils énoncent : « donner l'existence d'une façon transitoire n'est pas la donner véritablement » (...), « redisons-le, au regard de la foi en un Dieu créateur, l'existence d'êtres

éphémères fait problème » (...). « Que Dieu ait créé des êtres éternels, c'est chose toute normale » (10).

Cette notion de création a été développée surtout par le Père Sertillanges, dans « Idée de création », Paris, 1949. Voici les sujets développés dans les premiers chapitres, ils sont révélateurs : chap. I, l'expression ex nihilo n'a pas de sens — chap. II, il vaudrait mieux parler de création « ab aeterno » — chap. III, car la création est en réalité une « émanation ». Pour le prouver, l'auteur joue habilement sur la portée du terme « être » qui peut désigner, tantôt l'« existence » comme telle, tantôt « l'être créé » dans sa consistance ontologique ; bien entendu, il rejette catégoriquement la distinction entre « essence » (nature) et « existence » (cf. note p. 44) — chap. IV, la création est une émanation continue ; d'où l'idée de la notion d'une création « continue » ou « continuée ». Notons-le, cette conception de la création a l'avantage d'éliminer le mystère. En outre, elle est pour une grande part, très proche de la conception stoïcienne, largement répandue au 2e siècle et donc connue d'Irénée.

Malheureusement, cette notion conduit, elle aussi, aux impasses suivantes :

- Elle ignore ou cherche à contourner les impératifs rationnels qui découlent nécessairement de la notion, « pourtant révélée », de l'universelle création ex nihilo.
- Elle fait de l'influx créateur, un influx « nécessaire et automatique », alors que l'existence et la vie données par Dieu, qui n'est que « générosité et liberté », ne peuvent être, à son image, que « don » généreux et désintéressé « proposé » et non pas « imposé ».
- Logiquement, elle fait de la liberté humaine un problème pratiquement insoluble, reconnu, d'ailleurs, bien loyalement par le Père Sertillanges.

A Renouvier qui cherchait à « prendre au sérieux » la liberté, l'auteur répond :

> « N'est-ce pas Renouvier lui-même qui a dit : " il y a des problèmes légitimement insolubles " ? (...) Celui de la compossibilité de l'activité créatrice maîtresse de tout ce qui se meut,

(10) Cf. Le Père Rousseau dans son article cité, p. 862 de la Revue.

et de l'activité créée aussi autonome que si elle ne dépendait que d'elle-même, est précisément un de ces problèmes » (p. 96).

- Cette notion « d'influx créateur nécessaire et automatique », en faisant des créatures un prolongement direct de Dieu, conduit au panthéisme stoïcien, d'une part, et, de l'autre, confère, à toutes les créatures, l'éternité, l'attribut pourtant spécifique réservé à Dieu seul, même si, par respect pour l'Ecriture, on corrige cette attribution, en la nuançant par la reconnaissance d'un commencement ; cette reconnaissance, commandée par le souci de respecter l'Ecriture qui parle explicitement d'un début de la création, est toute verbale ; car, dans la réalité, on le sait, la notion de « demi-éternité » est absurde. Ou bien, l'on est éternel, sans commencement ni fin, c'est le seul cas de Dieu ; ou bien, l'on est temporel, ayant eu un commencement et allant normalement vers une fin, **à moins de communier, dans la liberté et l'amour, à la vie éternelle divine.**

- Enfin, dans cette conception, comment expliquer la mort de tous les êtres qui nous entourent, puisque tous devraient être éternels ? A quoi et à qui attribuer cette mort, en dehors d'une volonté, ne disons pas destructrice, mais d'une volonté positive, de la part de Dieu, de les faire disparaître ? Ce dilemme, le Père Rousseau l'a vu et lui-même le reconnaît, « il fait problème » (cf. Revue, p. 862).

Vu les graves impasses auxquelles conduit cette notion de création, elle ne peut être que fausse. Il nous reste, malgré tout, à connaître quelle portée Irénée donnait, dans sa pensée, aux termes « éternels » qu'il emploie effectivement à propos des êtres de nature immatérielle. Nous le verrons plus loin, en donnant une conclusion complète et définitive au problème de l'immortalité (11), car, si l'homme, en particulier, est une créature au même titre que les autres, dès son origine aussi, il a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Toutefois, avant d'aborder cette notion de similitude dans le chapitre suivant, voici une première conclusion sur l'immortalité de l'âme en tant que créée ex nihilo :

- La nature humaine, celle de son âme comprise, en tant que créée, alors qu'elle n'était pas (ex nihilo), n'est pas et ne peut pas être VIE ; elle n'est donc pas incorruptible comme celle de Dieu.

- Toutefois, l'homme possède une dimension communautaire, en vertu

(11) Cf. pages 272 à 277.

de laquelle chaque individu ne représente, en fait, qu'une « cellule » de l'Homme unique, l'Homme-Adam, l'Homme-Humanité, qui, lui, possède sa croissance et sa durée de croissance spécifique. C'est l'âme qui, en chaque individu, participe à cette dimension communautaire, en participant à la vie de l'Homme-Adam et à sa durée obligatoirement temporelle malgré tout. A ce titre, chaque âme individuelle survit naturellement et consciemment à la mort de son corps, tout en demeurant sujette à la dissolution possible inscrite dans sa nature créée.

- Normalement, la fin de chaque âme individuelle doit correspondre à la fin de la croissance temporelle de l'Homme-Adam dont elle fait partie. Mais, depuis la venue du Nouvel Adam, à la fois Homme et Dieu, quiconque se sera donné librement et généreusement à Lui, participera à l'incorruptibilité de son Esprit Saint.

Chapitre quatrième

Le privilège de la création de l'homme selon l'image et la ressemblance de Dieu

Notre étude sur la condition existentielle et vitale de l'homme nous a conduit à la conclusion suivante : en vertu de sa création ex nihilo, sa condition originelle ne peut être que temporelle. Son âme elle-même, malgré son immortalité naturelle relative par rapport au corps, est susceptible de dissolution.

Toutefois la Révélation est formelle et les textes, pris dans leur sens obvie, sont trop précis pour prêter le flanc à une discussion : Dans la Genèse il est dit :

> « Dieu dit : « faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance » (Gen. I/26)

c'est-à-dire, complète la Sagesse

> « Dieu a créé l'homme pour qu'il soit incorruptible (ou : en vue de l'incorruptibilité)
> (Ho Theos ektisen ton anthrôpon ep'aphtharsias) ;
> et il l'a fait image de ce qu'il possède en propre (aidiotètos) (= l'éternité aïdiatètos)
> (kai eikona tès idias aidiotètos (= aïdiatètos) epoièsen auton).
> (Sag. 2/23)

Il nous faut donc aborder ce que nous avons appelé le second « volet » de la création spécifique à l'homme : sa création selon l'image et selon la ressemblance de Dieu.

Ce qui va nous conduire successivement à analyser

— en quoi consiste notre privilège de similitude avec Dieu,

— la portée scripturaire des notions d'image et de ressemblance,

et à découvrir qu'en réalité

— le privilège de notre similitude avec Dieu est un appel de promotion en Dieu,

— une promotion qui trouve son apothéose dans l'amour-agapè de Dieu invitant, dans sa tendre miséricorde, l'homme pécheur à développer sa dignité suprême par l'accès, dans la liberté et l'amour, à la filiation divine.

EN QUOI CONSISTE NOTRE PRIVILEGE DE SIMILITUDE AVEC DIEU ?

Si l'homme a été créé ex nihilo (1[er] volet), il a eu, toutefois, le privilège insigne d'avoir aussi été créé « à l'image et à la ressemblance de Dieu, per Verbum, in Spiritu » (2[e] volet). C'est même ce privilège que la jeune Eglise regardait **comme étant la véritable dignité de l'homme** par rapport à toutes les autres créatures :

Il n'y a pas de termes assez grands pour exprimer
la création qui le concerne ; et pourtant, une brève formule,
à ce sujet, suffit à la sainte Ecriture. Dans ces Paroles de Dieu :
« Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance »,
d'abord, elle montre la dignité de l'homme.
Tout l'univers, Dieu l'avait créé par la Parole,
tenant tout cela pour accessoire ;
Il ne juge digne d'être l'œuvre de ses propres « Mains »
que la création de l'homme.
Bien plus, comme s'Il avait besoin d'aide,
Dieu se prend à dire : « faisons l'homme
à notre image et à notre ressemblance ». Or Il n'a dit
« faisons » à personne d'autre qu'à son Verbe et à sa Sagesse.
(*Théoph. II,18*)

Par-dessus tout, de ses Mains sacrées et immaculées,
Il a façonné l'être excellent et souverain, l'homme,
comme une empreinte de sa propre image (tès heautou eikonos charaktera).
Car voici ce que Dieu dit : « faisons l'homme à notre image
et à notre ressemblance. Et Dieu fit l'homme ;
mâle et femelle Il les a faits » (Gen. 1/26-27).
(*1° Clém. 33/4-5*)

Pour la Tradition apostolique, en effet, la vraie supériorité de l'homme ne réside pas dans le fait d'être un animal doué de raison (*zôon logikon*, Justin, Dial. 93/3 et Fragm. 8). Dans sa fougue, Tatien ne craint même pas de proclamer :

Car l'homme n'est pas, comme le prétendent les dogmatiseurs
à la voix de corbeau, un être raisonnable, capable de recevoir
l'intelligence et la science — on en pourrait dire autant
des bêtes qui sont elles-mêmes capables de recevoir la raison
et la science —.

Mais l'homme seul est à l'image et à la ressemblance de Dieu ;
j'appelle l'homme, il est vrai, non celui qui se conduit
comme des animaux, mais celui qui s'est éloigné
bien loin de l'humain, pour se rapprocher de Dieu Lui-même.
(Tatien, Disc. 15)

De son côté, d'une façon plus calme et réfléchie, Irénée le rappelle, l'intelligence humaine n'est en rien comparable à Dieu ; puisque, nous l'avons vu en III,8/3 cité p. 94-95, aucune nature créée ne possède une parenté quelconque avec la nature divine, éminemment transcendante :

On peut dire que Dieu est une intelligence qui comprend tout,
mais une intelligence qui n'a rien à voir avec la nôtre.
On peut dire aussi qu'Il est lumière,
mais une lumière qui n'est en rien semblable à la nôtre.
Il en va de même pour tous les points de comparaison :
sous aucun rapport, le Père de l'univers
n'a pas à être enfermé dans les limites du créé.
Dans sa bonté condescendante, Il accepte d'être ainsi dénommé,
mais à la condition que l'on sache combien,
par sa grandeur, Il transcende ces dénominations.
(A.H. II,13/4)

Vous dites, explique-t-il aux gnostiques — lesquels avaient construit une notion de Dieu totalement anthropomorphique (cf. II,13/3 cité Promotion, p. 186) —, que l'intelligence humaine est profondément limitée par l'ignorance, laquelle serait la source de tous les maux. Dès lors, ou bien cette intelligence humaine est réellement à l'image de l'intelligence divine : auquel cas, elle donne une piètre idée de celle-ci : « *o indissimilis, simul et blasphemiae imaginis* » ; ou bien c'est le Créateur Lui-même qui a mal fait son travail. Le blasphème n'en est pas moins grand :

Si donc l'image est dissemblable,
c'est que l'ouvrier ne connaît pas son métier.
Et pourtant, selon eux, telle est la faute du Sauveur.
(A.H. II,7/2)

En réalité, l'explication donnée par la Tradition apostolique à l'expression « créé à l'image et à la ressemblance de Dieu » était très explicite et éminemment christocentrique.

C'est déjà tout spécialement à la Personne du Verbe que la for-

mation d'Adam est attribuée ; mais surtout, c'est à l'image de l'humanité qu'Il devait assumer dans le sein de la Vierge Marie que le Verbe a modelé l'homme, dans le but de le faire bénéficier, en Lui, devenu homme-Dieu, de l'incorruptibilité de l'Esprit Saint. En bref, son but était d'arriver, à partir de cette « motte de terre modelée », à réaliser un véritable « fils de Dieu », appelé librement et amoureusement à participer, en Lui, à la vie trinitaire divine :

(...) quoiqu'Il fût Seigneur de l'univers
c'est à Lui /le Verbe/ à qui, dès la fondation du monde,
Dieu a dit : « faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. »
Comment du moins a-t-Il enduré de souffrir par la main des hommes ? apprenez-le (...). Il fallait qu'Il se manifestât
dans la chair pour abolir la mort
et prouver la résurrection d'entre les morts.
(Pseudo-Barn. 5/5-6)

(...) C'est de nous que parle l'Ecriture
lorsque /Dieu le Père/ dit au Fils :
« Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance » (...).
Ces paroles furent adressées au Fils.
Mais je montrerai aussi comment,
fidèle à sa parole envers nous,
Il /le Christ/ a fait, dans les derniers temps, **une deuxième création.** *(Pseudo-Barn. 6/12-13)*

Quant à l'homme, c'est de ses propres mains
qu'Il le façonna en prenant de la terre (...).
Il dessina sur la chair sa propre forme,
de façon que même ce qui serait visible
portât la forme divine ;
car c'est en tant que façonné à l'image de Dieu
que l'homme fut placé sur la terre.
Et, pour qu'il devînt vivant,
/Dieu/ souffla, sur son visage, un souffle de vie,
en sorte que, et selon le souffle et selon la chair façonnée,
l'homme fût semblable à Dieu. *(Epid. 11)*

La vérité (...) apparut lorsque le Verbe de Dieu se fit homme,
a) se rendant semblable à l'homme,

b) et rendant l'homme semblable à Lui,
pour que, par la ressemblance avec le Fils,
l'homme devienne précieux aux yeux du Père.
a) Dans les temps antérieurs, en effet, on disait bien
que l'homme avait été fait à l'image de Dieu,
mais cela n'apparaissait pas,
car le Verbe était encore invisible,
Lui, à l'image de qui l'homme avait été fait :
b) c'est d'ailleurs pour ce motif
que la ressemblance s'était facilement perdue.
Mais lorsque le Verbe de Dieu se fit chair,
Il confirma l'un et l'autre :
a) Il fit apparaître l'image dans toute sa vérité,
en devenant Lui-même cela même qu'était son image,
b) et Il rétablit la ressemblance de façon stable,
en rendant l'homme tout à fait semblable au Père invisible,
par l'entremise du Verbe dorénavant visible.
(A.H. V,16/2)

L'ANALYSE DE NOTRE SIMILITUDE AVEC DIEU

Il faut distinguer la notion d'image de celle de la ressemblance.

Dans le témoignage précédent, A.H. V,16/2, volontairement, nous avons souligné la différence mise par Irénée entre la notion d'image (a) et celle de la ressemblance (b). Il confirme cette distinction en A.H. V,6/1 :

Lorsque cet Esprit /Saint/, en assumant l'âme,
s'est uni à l'ouvrage modelé,
grâce à cette effusion de l'Esprit,
se trouve réalisé l'homme spirituel et parfait (parachevé) ;
et c'est celui-là même qui a été fait
à l'image et à la ressemblance de Dieu.
Quand, au contraire, l'Esprit fait défaut à l'âme,
un tel homme, restant en toute vérité psychique et charnel,
sera imparfait, possédant bien, dans l'ouvrage modelé,
l'image de Dieu, mais n'ayant pas reçu la ressemblance,
par l'entremise de l'Esprit. *(A.H. V,6/1)*

Mais, si le héraut de la Tradition distingue ces deux notions, il ne

les oppose pas ; au contraire, pour lui, elles sont complémentaires. La première, l'image, représente le stade originel de l'homme psychique et temporel (animal), en vertu de sa création ex nihilo, alors que la seconde entend souligner le stade de l'homme spirituel, parachevé dans l'incorruptibilité de l'Esprit du Christ :

C'est pourquoi Luc présente une généalogie
allant de la naissance de Notre Seigneur à Adam (...).
Il rattache de la sorte le commencement à la fin,
et donne à entendre que le Seigneur est Celui qui a récapitulé
toutes les nations dispersées à partir d'Adam,
toutes les langues et les générations des hommes,
y compris Adam lui-même.
C'est aussi pour cela que Paul appelle Adam lui-même,
« la figure de Celui qui devait venir » (Rom. 5/14) :
car le Verbe, artisan de l'univers,
avait **« ébauché »** *d'avance, en Adam,*
la future économie de l'humanité
dont se revêtirait le Fils de Dieu,
Dieu ayant établi en premier lieu l'homme « psychique »,
afin, de toute évidence, qu'il fût sauvé par l'homme « spirituel ».
(A.H. III,22/3)

Pour la Jeune Eglise, d'ailleurs, fidèle en cela à la conception biblique, l'humanité ne forme pas un ensemble ou un tas d'individus. Pour Dieu, il n'existe qu'UN HOMME, l'Homme-Adam, que ses deux « Mains », après l'avoir façonné, n'ont jamais quitté et ne quitteront jamais jusqu'à son parachèvement dans l'apothéose du Père :

Si donc, d'une façon précise (dans la guérison de l'aveugle-né),
a été montrée la Main de Dieu, par laquelle fut modelé Adam,
et **par laquelle nous avons été modelés à notre tour** ;
s'il n'y a qu'un seul et même Père, dont la VOIX est présente
du commencement à la fin, à l'ouvrage modelé ;
et si enfin, la substance de cet /unique/ ouvrage modelé
que nous sommes a été clairement indiquée dans l'Evangile,
il ne faut plus chercher d'autre Père que Celui-là,
ni d'autre substance que cet /unique/ ouvrage modelé
que celle dont nous venons de parler,
et que le Seigneur a montrée ;
ni d'autre « Main » de Dieu que celle qui,
du commencement à la fin, nous modèle,

nous ajuste en vue de la vie,
est présente à son ouvrage et le parfait
à l'image et à la ressemblance de Dieu. *(A.H. V,16/1)* (1)

La notion d'image est liée plus spécialement au corps.

Pour la Tradition biblique et apostolique, c'est tout l'homme, son corps aussi bien que son âme, qui a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu :

Au contraire, Dieu sera glorifié dans l'ouvrage par Lui modelé,
lorsqu'Il l'aura rendu conforme et semblable à son Fils.
Car, par les « Mains du Père », c'est-à-dire par le Fils et l'Esprit,
c'est l'homme, et non une partie de l'homme,
qui devient à l'image et à la ressemblance de Dieu.
Or, l'âme et l'Esprit peuvent être une dimension de l'homme
mais nullement l'homme : l'homme parfait
c'est la communion, dans l'unité,
de l'âme qui a reçu l'Esprit du Père
et qui a été co-unie **à la chair modelée à l'image de Dieu**
(carni quae est plasmata secundum imaginem Dei).
(...) Ces hommes-là, l'Apôtre les nomme également spirituels :
spirituels, ils le sont, par une participation de l'Esprit,
mais non par une évacuation et une suppression de la chair.
(A.H. V,6/1)

L'Ecriture ne dit-elle pas :
« Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. »
Quel homme ? C'est évidemment l'homme charnel.
Car l'Ecriture dit encore : « Dieu prit de la poussière
de la terre et Il façonna l'homme. »
Il est donc évident que l'homme qui fut fait
à l'image de Dieu était l'homme charnel. *Comment, dès lors,*
ne serait-il pas absurde de dire que la chair,
qui fut façonnée par Dieu à son image, est vile et de nul prix ?
Mais, au contraire, que la chair soit réalité précieuse

---

(1) On aura noté l'identité mise par Irénée entre Adam et nous ; tout ce qui est Adam est nôtre ; ainsi sa formation est notre formation. Ce langage en est la preuve : pour la Tradition apostolique, Adam et tous ses descendants, dont nous-mêmes, ne formons qu'une seule et unique entité, l'Homme-Adam, l'unique « ouvrage modelé », l'unique « plasmatio ». Cf. III 12/9 cité p. 175.

aux yeux de Dieu, nous le savons déjà
parce que c'est Lui qui l'a modelée :
l'artiste, sculpteur ou peintre,
aime toujours l'image qu'il a faite.
Nous pouvons aussi l'apprendre par toute l'économie de la création : si tout le reste a été fait pour la chair
c'est qu'elle est bien précieuse pour son auteur.
(Justin, Fragm. 7)

Car, en réalité, la nature humaine du premier Adam a été modelée à l'image de l'humanité que le second Adam devait assumer en Marie :

« Quiconque aura versé du sang d'homme,
en échange de ce sang, son sang sera versé » (Gen. 9/6),
parce que Dieu a fait de l'homme, l'image de Dieu
— et l'image de Dieu /c'/est le Fils
à l'image duquel l'homme a été fait —
c'est pourquoi, dans les derniers temps, Il /le Fils/ est apparu,
afin de montrer que l'image était semblable. (Epid. 22)

Il était donc indispensable que, venant vers la brebis perdue,
récapitulant une si grande « économie »,
et recherchant son propre ouvrage par Lui modelé,
le Sauveur sauvât cet homme-là même,
qui avait été fait à son image et à sa ressemblance,
c'est-à-dire Adam. (A.H. III,23/1)

Or, supérieur à l'homme, qui fut fait à la ressemblance de Dieu,
et plus excellent que lui, quel autre pouvait l'être
hormis **le Fils de Dieu, à la ressemblance de qui**
l'homme fut fait ? *Voilà pourquoi, à la fin,*
le Fils de Dieu, en personne, a montré la ressemblance,
en se faisant homme et en assumant en Lui-même
l'originel ouvrage modelé. (A.H. IV,33/4)

Le corps a, lui aussi, été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, parce que c'est tout l'homme, son corps comme son âme, qui, originellement a été créé « vivant » par l'entremise du « souffle de vie » et qui, finalement, sera capable de participer, dans le Christ, à l'incorruptibilité de l'Esprit Saint :

Car, comme la chair est capable de corruption,
elle l'est aussi d'incorruptibilité, et,
comme elle est capable de mort, elle l'est aussi de vie.
(A.H. V,12/1)

(...) L'Apôtre affirme, dans son épître aux Philippiens,
que « vivre dans la chair est le fruit d'une œuvre » (Philip. 1/22).
Or le fruit de l'œuvre de l'Esprit, c'est le salut de la chair :
car quel pourrait être le fruit visible de l'Esprit invisible,
sinon de **rendre la chair mûre et capable de recevoir l'incorruptibilité.**
Si donc, « vivre dans la chair est le fruit d'une œuvre »
l'Apôtre ne méprise assurément pas la substance de la chair.
(A.H. V,12/4)

La notion de ressemblance est surtout liée à la participation de l'Esprit Saint et à son incorruptibilité.

Comme on a pu le constater, en lisant certains textes tout au moins, Irénée met effectivement une distinction réelle entre la notion d'image et celle de ressemblance. Les autres représentants de la Tradition ne donnent pas l'impression d'avoir partagé cet avis : c'est indifféremment qu'ils recourent tantôt à la première, tantôt à la seconde, tantôt aux deux à la fois. Irénée lui-même les imite souvent. Pourtant, d'une façon générale, il lie la notion de ressemblance à la participation à l'Esprit Saint et à son incorruptibilité, car, **« c'est l'Esprit qui façonne l'homme à la ressemblance de Dieu »** *(Epid. 5) :*

Présentement, c'est une partie seulement de son Esprit
que nous recevons, pour nous disposer à l'avance
et nous préparer à l'incorruptibilité (...).
C'est ce que l'Apôtre nomme « arrhes ».
Si donc ces arrhes, en habitant en nous,
nous rendent déjà spirituels,
et si ce qui est mortel est absorbé par l'immortalité
— car « pour vous, dit-il, vous n'êtes pas dans la chair,
mais dans l'Esprit, s'il est vrai
que l'Esprit de Dieu habite en vous » — (Rom. 8/9)
et si, d'autre part, cela se réalise,
non par le rejet de la chair,
mais par la communion de l'Esprit —

car ceux auxquels il écrivait n'étaient pas des êtres désincarnés,
mais des gens qui avaient reçu l'Esprit de Dieu
« en qui nous crions : Abba, Père » (1° Cor. 13/12) — (...)
que sera-ce lorsque, ressuscités, nous le verrons face à face ?
(A.H. V,8/1)

Ce qui ne peut être objet de comparaison, ne peut être
rien d'autre que l'ETRE EN SOI (Auto to On = Dieu) ;
ce qu'on compare n'est rien d'autre que l'analogue.
Or le Dieu parfait est incorporel et l'homme est chair ;
l'âme assure l'unité du corps
et le corps est le lieu de l'âme.
Or, si la constitution /de l'homme/ se présente comme celle d'un temple,
c'est que Dieu veut y habiter en la Personne de son envoyé, l'Esprit.
Mais s'il n'est pas un temple, l'homme ne l'emporte sur la bête
que par l'usage de la parole ; autrement dit,
il vit comme s'il n'était pas à la ressemblance de Dieu.
(Tatien, Disc. 15)

C'est pourquoi, dès son origine et avant le péché, l'homme était fait à la ressemblance divine, car il jouissait, « de facto », d'une incorruptibilité terrestre, inhérente, non à sa nature, mais au lien vital privilégié que le Verbe, au paradis, avait tenu à établir entre Lui et son protégé (lien symbolisé par l'Arbre de vie) :

Ainsi le Logos céleste, Esprit né de l'Esprit (2),
raison issue de la puissance raisonnable,
a créé l'homme à l'image du Père qui l'a engendré :
Il a fait de lui, l'image de l'immortalité,
afin que, comme l'incorruptibilité est en Dieu
(hôsper hè aphtharsia para tô Theô),
de même l'homme participe à ce qui est le lot de la divinité,
et **participe lui aussi à l'immortalité** *(ton auton tropon*
Theou moiran, anthrôpos metalabôn echè kai to athanaton).
(Tatien, Disc. 7)

Par son apostasie, l'homme brisa ce lien vital avec le Verbe et, de ce fait, perdit la ressemblance (cf. V,16/2 cité p. 122-123).

---

(2) Comme nous l'avons dit en note page 91, souvent chez Tatien le Verbe est appelé Esprit, voire Esprit Saint ainsi qu'en témoigne ce texte Disc. 7 et le suivant Disc. 15.

Il faut que nous cherchions maintenant à retrouver ce
que nous avions autrefois, mais que nous avons perdu ;
que nous unissions notre âme à l'Esprit Saint. (= Verbe)
(Tatien, Disc. 15)

Maintenant, c'est dans la Personne du Verbe fait chair que tout homme peut espérer retrouver la ressemblance définitive, en participant à son Esprit et à son incorruptibilité céleste et glorieuse :

Car l'artisan de tous les êtres, le Verbe de Dieu,
Lui-même qui a modelé l'homme au commencement,
ayant trouvé son ouvrage abîmé par le mal
l'a guéri de toutes les manières possibles (...).
Car la vie s'acquiert par la guérison
et l'incorruptibilité par la VIE /divine, l'Esprit Saint/.
Celui qui donne la guérison, donne aussi la vie ;
et Celui qui donne la VIE, procure aussi l'incorruptibilité
à l'ouvrage par lui modelé. *(A.H. V,12/6)*

LE PRIVILEGE DE NOTRE SIMILITUDE AVEC DIEU EST EN REALITE UN APPEL A UNE PROMOTION EN DIEU.

Les différents témoignages déjà cités font ressortir cette conclusion : pour l'homme, le privilège d'avoir été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, ne modifie en rien sa condition originelle temporelle commune à tous les êtres créés ex nihilo. Ce n'est pas un privilège qui serait inné et lié à notre nature. En réalité, il correspond à une « promotion » que Dieu le Père a toujours proposée à l'homme et à sa liberté, par l'entremise de ses deux « Mains », le Fils et l'Esprit, en lui offrant progressivement de faire une alliance toujours plus intime et vitale, pour finalement, pleinement et amoureusement, le faire communier à la vie divine trinitaire et à son incorruptibilité. En clair, Dieu nous fait naître créature temporelle, mais dans le but, voulu dès le début par le Père, de faire de nous, par son Fils et dans l'Esprit, de véritables fils libres, aimants et incorruptibles à son image et ressemblance :

En 39/2,5,6, Clément déclare :

Quel est en effet le pouvoir d'un mortel ?
Quelle est la force d'un enfant de la terre (gègenous) ?
(...) D'un matin à un soir, ils n'existent plus ;
ne pouvant trouver en eux-mêmes leurs secours, ils ont péri.

Il a soufflé sur eux et ils sont morts,
parce qu'ils n'avaient pas en eux la sagesse.
(*1° Clém. 39/2,5,6*)

Réfléchissons donc, frères, (avait-il dit avant)
de quelle matière nous avons été faits,
quels et qui nous étions lorsque nous sommes entrés dans le monde, à partir de quelle tombe, de quelles ténèbres,
Celui qui nous a façonnés et créés
nous a introduits dans le monde qui lui appartient.
Il avait préparé ses bienfaits (précise l'auteur)
avant que nous ne fussions nés. (*1° Clém. 38/3*)

Or

Quels sont **les biens préparés pour ceux qui l'attendent ?**
Le Créateur (...) en connaît seul le nombre et la beauté.
Luttons donc afin d'être trouvés au nombre de ceux qui attendent d'avoir part aux dons qu'Il a promis. (*1° Clém. 35/3-4*)

Car il est dit : « l'œil n'a pas vu
et l'oreille n'a pas entendu
et cela n'est pas monté au cœur de l'homme,
tout ce qu'Il a préparé pour ceux qui l'attendent. »
(*1° Clém. 34/8*)

à savoir

Qu'ils sont heureux et admirables, les dons de Dieu (...) !
La vie dans l'immortalité (zôè en athanasia)
l'épanouissement dans la justice, (...)
et tous ces dons sont devenus accessibles à notre intelligence.
(*1° Clém. 35/1-2*)

Justin n'enseignait pas autrement :

Nous avons appris qu'à l'origine, ce Dieu, étant bon,
fit sortir l'univers de la matière informe à cause de l'homme.
S'ils se montrent, par leurs œuvres, dignes de ses desseins,
nous savons qu'ils seront admis à vivre et à régner
avec Lui, devenus incorruptibles et impassibles.
Car nous croyons qu'à l'origine,
Il les a faits, **alors qu'ils n'existaient pas,**
ceux qui, aujourd'hui, en choisissant de Lui plaire,
mériteront **l'immortalité et sa société.**
(*Justin, 1° Apol. 10/2-3*)

La Jeune Eglise l'avait bien compris, la possibilité d'un tel processus est inscrite dans notre nature créée qui, par définition, est en devenir : « *Tout ce qui est créé reçoit obligatoirement un commencement, un état intermédiaire et une maturité* » (A.H. IV,11/2). Or, « *à l'origine (...) ce ne fut pas parce qu'il avait besoin de l'homme que Dieu modela Adam, mais pour avoir quelqu'un en qui déposer ses bienfaits* » (A.H. IV,14/1). Toutefois, là encore une évidence s'impose :

> *(...) Dieu, quant à Lui, pouvait dès le commencement,*
> *donner la perfection à l'homme,*
> *mais celui-ci, à peine créé, était incapable de la recevoir,*
> *ou, l'eût-il même reçue, de la contenir,*
> *ou, l'eût-il même contenue, de la garder.* *(A.H. IV,38/2)*

d'ailleurs,

Voici spécialement en quoi diffère

Dieu	*de*	*l'homme*
Dieu fait (Deus facit).		*l'homme est fait (homo fit),*
Celui qui fait est toujours le même :		*ce qui est fait reçoit obligatoirement (debet accipere),* *— un commencement,* *— un état intermédiaire,* *— une maturité.*
Dieu donne ses bienfaits,		*l'homme les reçoit.*
Dieu est parfait en tout et semblable à Lui-même,		*l'homme reçoit progrès et croissance en Dieu.*
Autant Dieu est toujours le même,		*autant l'homme, se trouvant en Dieu, progressera toujours vers Dieu.*
Dieu ne cessera pas plus de combler et d'enrichir l'homme,		*que l'homme d'être comblé et enrichi par Dieu. Car il sera le réceptacle de sa bonté et l'instrument de sa glorification, l'homme reconnaissant envers Celui qui l'a fait.*

(A.H. IV,11/2)

C'est pourquoi, en correspondance avec cette loi du devenir comportant « *un commencement, un état intermédiaire et une maturité* »,

Irénée distinguait trois grandes étapes dans la promotion que l'homme devait suivre, pour atteindre sa parfaite similitude avec Dieu :

LA CREATION

Il s'est donc exprimé avec justesse, l'écrit qui dit :
« Avant tout crois qu'il n'y a qu'un seul Dieu,
qui a créé et disposé toutes choses,
qui a tout fait exister alors que rien n'existait,
qui contient tout et, seul, n'est pas contenu » (Past. d'Hermas, 26/1).

(...) L'Apôtre dit aussi avec raison :
« Il n'y a qu'un seul Dieu Père,
qui est au-dessus de tous,
à travers tous et en nous tous » (Eph. 4/6).

L'ADOPTION DANS LE FILS

Enfin le Seigneur dit aussi d'une façon semblable :
« Toutes choses m'ont été remises par mon Père » (Mt. 11/27).
Il s'agit, de toute évidence, de Celui qui a fait toutes choses :
car ce n'est pas le bien d'un autre,
mais son propre bien qu'Il lui a remis.
Aussi est-Il « Juge des vivants et des morts » (Act. 10/42).
(...) « Personne d'autre, en effet,
ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre,
ne pouvait ouvrir le livre du Père,
« ni le regarder », hormis « l'Agneau qui a été immolé »
et nous a « rachetés par son sang », après avoir,
du Dieu qui a fait toutes choses par son Verbe
et les a ordonnées par sa Sagesse,
reçu pouvoir sur toutes choses,
lorsque le Verbe « s'est fait chair » (Jn. 1/14).
De la sorte, tout comme Il tenait la première place
au ciel en sa qualité de Verbe de Dieu,
Il l'a tenue aussi sur la terre, en étant l'homme juste (...)
et Il l'a tenue parmi ceux qui sont sous la terre,
en devenant le « Premier-né d'entre les morts » (Col. 1/18) ;
de la sorte aussi, toutes choses, comme nous l'avons déjà dit,
ont vu leur Roi.

LA FILIATION DANS L'ESPRIT DU PERE

De la sorte enfin, en la chair de Notre-Seigneur,
a fait irruption la lumière du Père,
puis, en brillant à partir de sa chair,
elle est venue en nous,
et ainsi l'homme a accédé à l'incorruptibilité,
enveloppé qu'il était par la lumière du Père. (A.H. IV,20/2)

Ainsi, l'Ecriture elle-même nous l'a révélé, ce magnifique processus de promotion est une œuvre simultanée proposée par les trois Personnes divines à la liberté aimante de l'homme.

Tel est l'ordre, tel est le rythme, tel est le mouvement
par lequel l'homme créé et modelé devient selon
l'image et la ressemblance du Dieu incréé ;
le Père décide et commande,
le Fils exécute et modèle,
l'Esprit nourrit et accroît.

Et l'homme progresse peu à peu vers la perfection
c'est-à-dire s'approche de l'incréé : car il n'y a de parfait
que l'Incréé et Celui-ci est Dieu (...).
Car c'est Dieu qui doit être vu un jour,
et la vision de Dieu procure l'incorruptibilité,
et l'incorruptibilité fait être intime à Dieu. (A.H. IV,38/3)

LA SIMILITUDE AVEC DIEU EST APOTHEOSE, à la fois DE L'AMOUR DE DIEU, DANS SA MISERICORDE ET DE LA DIGNITE DE L'HOMME, DANS SA LIBERTE.

Le processus de notre similitude avec Dieu, tel qu'il était compris par la Tradition apostolique, représente, en définitive, pour l'homme, une véritable ascension, une véritable promotion :

Ceux qui prétendent que le Christ Jésus n'est qu'un pur homme
engendré de Joseph, demeurent dans l'esclavage
de l'antique désobéissance et y meurent.
n'ayant pas été encore mélangés au Verbe de Dieu le Père
et n'ayant pas eu part à la liberté qui nous vient par le Fils,
selon ce qu'Il dit lui-même :
« Si le Fils vous affranchit, vous serez vraiment libres » (Jn. 8/36).
(...) Ils se privent de son don qui est la vie éternelle :

n'ayant pas reçu le Verbe d'incorruptibilité,
ils demeurent dans la chair mortelle (...),
privent l'homme de son ascension vers Dieu
(ab ea ascenscione quae est ad Deum)
et ne témoignent qu'ingratitude au Verbe de Dieu.
Car (...) **le Verbe s'est fait homme**
et le Fils de Dieu, fils de l'homme
pour que l'homme (...) devienne fils de Dieu. *(A.H. III,19/1)*

C'est en elle (« la foi » ou « l'Eglise ») *qu'a été déposée*
la communion avec le Christ, c'est-à-dire l'Esprit Saint,
arrhes d'incorruptibilité, confirmation de notre foi,
et échelle de notre ascension vers Dieu
(scala ascensionis ad Deum). *(A.H. III,24/1)*

Car pour tous ceux qui voient, il n'y a qu'un chemin
— **et ascendant** — *qu'illumine la lumière céleste ;*
mais, pour ceux qui ne voient pas,
il y a beaucoup de chemins enténébrés (...).
Celui-là conduit au royaume des cieux
en unissant l'homme à Dieu ;
mais ceux-ci font descendre à la mort,
en séparant l'homme de Dieu. *(Epid. 1)*

Cette accession à la filiation divine et à son incorruptibilité, tout en étant de la part du Père une apothéose de l'amour, dans la miséricorde, sera aussi une apothéose de la liberté de l'homme ; car, ayant eu la parfaite possibilité de la refuser, il l'aura acceptée amoureusement. C'est pourquoi, Irénée considère, tout particulièrement, la liberté de l'homme, comme une « harmonique » de la notion de création à l'image et à la ressemblance de Dieu. Nous parlons de la grande liberté chrétienne, appelée par la Tradition « *autexousia* » *(suae potestatis)* et que nous avons traduite par « *liberté de grâce créatrice* », parce que c'est, grâce à elle, que l'homme, après avoir consciemment refusé la voie de la mort, en dehors de Dieu, a choisi amoureusement la « voie de vie » en Christ :

L'homme, au contraire, est doué de raison ;
et il est **semblable à Dieu en ceci :**
créé libre de son choix et maître de sa destinée, (autexousios)
il est pour lui-même cause de son devenir
soit comme froment, soit comme paille. *(A.H. IV,4/3)*

> *(...) L'homme est libre depuis le commencement*
> *— car* **libre aussi est Dieu,**
> **à la ressemblance de qui l'homme a été fait.** *(A.H. IV,37/4)*
>
> **A sa ressemblance /Dieu/** *a créé les hommes libres*
> **et maîtres de leur destinée**
> *(et similes sibi suae potestatis (autexousious) homines fecit).*
> *(A.H. IV,38/4)*

Que conclure au terme de cette étude sur la condition vitale de l'homme et de son âme ? Retenons deux vérités.

— L'Ecriture l'a toujours révélé, l'Homme-Adam (l'Homme-Humanité) est mortel, laissant clairement sous-entendre que son âme, elle aussi, ne peut être que mortelle, en vertu du principe que la partie ne peut être supérieure au tout. La Jeune Eglise a toujours défendu cette position ; pour elle, la nature humaine est mortelle (cf. p. 90 à 116). En A.H. II,20/1, Irénée le précise même, le postulat de l'incorruptibilité de l'homme — sous le biais de l'incorruptibilité naturelle de son âme —, n'est que la reprise du mensonge diabolique par excellence, celui qui a perdu l'homme, sous « *le prétexte de l'immortalité* » (cf. p. 198). Avant lui, Justin l'avait souligné, le postulat de l'immortalité définitive et naturelle de l'âme pousse les hommes à croire que leur « *âme étant immortelle, ils n'ont plus besoin de Dieu* » (Justin, Dial. 1/5), ni de son salut (cf. Fragm. 8 cité p. 84). A sa suite, Irénée reprend : si ce postulat est vrai, « *la foi est superflue, bien mieux la descente d'un Sauveur est sans objet* » (A.H. II,29/1-2 cité Prom. p. 168). Tout en donnant à l'homme, en effet, l'illusion d'être grand et même, sous un certain angle l'égal de Dieu, il le rend profondément ingrat vis-à-vis de son créateur et du don de la vie ; en outre, « condamné » et « lié » en quelque sorte à ce « don », qui en réalité lui a été « imposé », l'homme partage la mentalité d'esclave, voire de révolté, propre à tout condamné frustré d'une liberté vraie.

— Comme nous l'avons dit, d'autre part (p. 12-13 et 32-36), pour être au niveau de la compréhension du peuple de Dieu, quelles que soient les cultures, les mentalités, les époques et les régions, c'est dans le monde sensible des réalités visibles et tangibles que l'Ecriture entend révéler la réponse divine au problème de la condition vitale des réalités invisibles et immatérielles, telles que les âmes ou les esprits. La mort physique et visible de l'homme nouvellement créé, consé-

quence de sa rupture d'alliance vitale avec Dieu, prouve les limites vitales des ressources existentielles reçues par la nature humaine en vertu de sa création, et, par là, les limites vitales inhérentes à toutes les natures créées, y compris les natures immatérielles. A l'opposé, la résurrection visible et tangible du Christ nous le révèle, ce n'est que dans la dignité et dans la foi en Dieu et en son alliance que l'homme et toute créature peuvent espérer participer à l'incorruptibilité divine :

> *Le Verbe de vérité est liberté et* **Il est son maître (autexousios).**
> *Il ne veut pas qu'il soit dit qu'il dépend de la vérification*
> *d'un raisonnement ni de l'examen d'une démonstration auprès des auditeurs.*
> *Il exige la foi en sa noble origine et la confiance en Celui qui l'a envoyé.*
>
> *Rien n'est plus fort et rien n'est plus digne de foi que la VERITE*
> *(Verbe), celui qui exige une démonstration à son sujet*
> *ressemble à qui veut prouver ce qui est tangible.*
> *(...) Car, pour ce qui n'est compris que spéculativement,*
> **le critère /de la vérité/ reste notre connaissance sensible.**
> *(kritèrion estin hè aisthèsis).*
>
> *C'est que la vérité, c'est Dieu le Père de l'univers (...).*
> *De Lui est issu le Fils,* **son Verbe, qui, venu à nous, a pris chair,**
> *nous révélant Lui-même et le Père.*
> *En Lui-même, Il nous a donné la résurrection des morts,*
> *et, après cette vie, la Vie éternelle.*
> *En vérité, c'est Lui, J.-C., qui est notre Sauveur et notre Maître :*
> *dès lors, Lui-même, et en Lui-même Il est foi (pistis) et preuve*
> *(apodeixis) pour tout, comme pour toute question.*
> *C'est pourquoi, tous ceux qui veulent le suivre,*
> *après l'avoir connu, considèrent comme une démonstration,*
> *la foi qu'ils ont en Lui,*
> *et se reposent entièrement sur Lui (anapausontai en autôt).*
>
> *(Justin, Fragm. 1)*

On aura découvert la valeur de ce témoignage : « *La vérité,* dit l'auteur, *c'est Dieu le Père* ». Mais « *de Lui est issu le Fils, le Verbe, qui, venu à nous,* **a pris chair** ».

Et c'est **« par et dans cette chair sensible »** devenue **« critère de vérité »**

- qu'Il nous a révélé le Père, en se révélant Lui-même,
- qu'Il nous a prouvé (de visu) la résurrection des morts,
- et montré (de visu) la vie éternelle (cf. 1° Jn. 1/1-3 cité p. 34),
- qu'Il est foi (pistis) et preuve (apodeixis) tout à la fois.

C'est pourquoi, le vrai chrétien, au lieu de perdre son temps à des abstractions aussi stériles que sans fin, repose sa foi sur le Christ incarné, qui, Lui, « a été vu et entendu ».

RAPPORT II

L'homme et la terre

Chapitre cinquième

Dignité de la terre et dignité du corps humain

BONTE ET BEAUTE DE LA CREATION

L'une des notes les plus caractéristiques, particulière aux gnoses, était le mépris partagé par elles pour la création, en général, et pour le corps humain, en particulier. Aussi, par réaction, chaque fois que l'occasion s'en présentait, les auteurs de la Tradition apostolique ne manquaient pas de défendre l'œuvre du Créateur, belle et bonne, puisque faite directement par Lui-même, ainsi que le souligne Théophile d'Antioche, au début de son commentaire sur le magnifique chapitre 1 de la Genèse, là où l'auteur inspiré répète, en refrain et comme à plaisir, que chaque nouvelle étape de la création était belle et bonne :

Cette création commença par la lumière :
« et Dieu dit : que la lumière soit : et la lumière fut ;
et Dieu vit que la lumière était belle ».
— C'est évidemment, précise l'auteur, *pour l'homme,*
que cette création était belle. *(Théoph. II,11)*

BONTE ET BEAUTE DU CORPS DE L'HOMME

En jetant le discrédit sur la création visible, les gnoses entendaient surtout afficher leur mépris vis-à-vis du corps humain et faire de lui le bouc émissaire du mal en général :

Bien, dit-on, mais la chair est pécheresse,
au point de faire forcément pécher l'âme avec elle.
C'est beaucoup trop l'accuser que de lui imputer
les péchés des deux. Comment la chair, en effet,
pourrait-elle pécher toute seule,
si l'âme ne la précède et ne l'excite ?
Dans une paire de bœufs, si l'un se sépare de l'autre,
aucun d'eux ne saurait labourer isolément ;
de même, ni l'âme, ni le corps, s'ils brisent le joug
qui les unit, ne peuvent rien faire tout seuls.
En tout cas, si la chair est pécheresse,

c'est pour elle seule que le Sauveur est venu,
puisqu'Il a dit : « Je ne suis pas venu appeler les justes,
mais les pécheurs. » Puisque la chair est précieuse
aux yeux de Dieu et supérieure à toutes les autres créatures,
avec juste raison, Il voudra la sauver. *(Justin, Fragm. 7)*

Si les Grecs admiraient l'univers, pour lui-même, et chantaient la parfaite harmonie du « Cosmos » ; dans un sens plus conforme à quelques psaumes admirables — eux qui depuis des siècles, ont toujours constitué l'essentiel des prières du peuple de Dieu — les chrétiens aimaient à le rappeler : c'est l'univers qui a été fait pour l'homme et non le contraire : « C'est évidemment pour l'homme, dit Théophile, que cette création était belle » (II,11).

Ainsi, il n'y a qu'un seul Dieu qui,
par le Verbe et la Sagesse, a fait et harmonisé l'univers.
C'est Lui, le Créateur, et c'est Lui **qui a assigné**
ce monde au genre humain. *(A.H. IV,20/4)*

La création est dépensée au bénéfice de l'homme :
car ce n'est pas l'homme qui a été fait pour elle,
mais elle pour l'homme *(non enim homo propter illam*
sed conditio facta est propter hominem). *(A.H. V,29/1)*

Nous avons appris qu'à l'origine, ce Dieu, étant bon,
fit sortir l'univers de la matière informe,
à cause des hommes. *(Justin, 1° Apol. 10/2)*

C'est la raison pour laquelle la catéchèse, en parlant de la création, ajoute souvent qu'elle est « *selon l'homme* » *(secundum hominem)* ou « *selon nous* » *(secundum nos)* ; car, ainsi que nous l'a révélé l'Ecriture, c'est bien de la terre que l'homme est issu :

Car Dieu prit du limon de la terre pour former l'homme.
(A.H. V,3/2)

Le modelage d'Adam a été effectué au moyen de cette terre
qui est nôtre (selon nous) *(ex hac quae secundum nos est*
terra plasmatio fuit Adae). *(A.H. V,16/1)*

A ce sujet, les problèmes actuels sur l'origine de l'homme n'auraient nullement inquiété la jeune pensée chrétienne ; n'est-ce pas jusqu'à sa source première, la terre, que l'on doit remonter ? C'est dans la terre et à partir de la terre que le Verbe a modelé le premier

homme, à l'image de l'humanité que Lui-même devait prendre dans le sein de la Vierge Marie. Là encore, la Tradition était loin de voir dans ce « modelage de l'homme », par les deux « Mains du Père », un « anthropomorphisme » quelconque. Irénée lui-même l'affirme : à l'origine, « *le Verbe était encore invisible* » (A.H. V,16/2), et il assimile la formation de l'homme dans la terre et à partir de la terre à la formation d'un enfant dans le sein maternel ; le Verbe, bien entendu, en est toujours la « cause première », mais il n'agit qu'à travers des « causes secondes » (1) :

Ce que le Verbe artisan avait omis de modeler
(pour l'aveugle-né) *dans le sein maternel,*
Il l'accomplit au grand jour, afin que nous ne cherchions plus
ni une autre Main par laquelle aurait été modelé l'homme,
ni un autre Père, sachant que la Main
qui « nous » a modelés au commencement
et « nous » modèle dans le sein maternel,
cette même Main, nous a recherchés, dans les derniers temps,
quand nous étions perdus. *(A.H. V,15/2)*
Que le Verbe de Dieu nous modèle dans le sein maternel,
Jérémie l'affirme (cit. Jér. 1/5), *Paul dit pareillement :*
« lorsqu'Il plut à Celui qui m'avait mis à part
dès le sein de ma mère (...) » (Gal. 1/15).
Ainsi donc, puisque ce même Verbe remodela les yeux
de l'aveugle-né, Il fit apparaître au grand jour
Celui qui nous modèle dans le secret. *(A.H. V,15/3)*

---

(1) Le psaume 139/13-15 nous offre un parallèle similaire, identifiant la formation de l'homme, dans le sein de la terre, à la gestation actuelle d'un enfant dans le sein maternel :

« C'est Toi qui m'as formé les reins
qui m'as tissé au ventre de ma mère (...).
Mon âme, tu la connaissais bien,
mes os n'étaient pas cachés de Toi,
quand je fus fait dans le secret,
brodé dans les profondeurs de la terre »
(ps. 139/13-15)

Nous trouvons une formulation identique en 2° Macc. 7/22-23 :

« Je ne sais comment vous avez apparu
dans mes entrailles (dit la mère à ses enfants).
Ce n'est pas moi qui vous ai gratifié de l'esprit.
et de la vie, ce n'est pas moi qui ai organisé les éléments
qui composent chacun de vous.
Aussi bien, le Créateur du monde, qui a opéré la naissance de l'homme
et qui préside à l'origine de toutes choses, vous rendra-t-il,
dans sa miséricorde,
et l'Esprit et la vie. »
(2° Macc. 7/22-23)

Si la Tradition insistait sur la formation de l'homme à partir de la terre, c'était déjà pour souligner la « faiblesse » et les « limites » natives de la nature humaine :

L'homme /qui est chair/ est une terre capable de souffrance
puisque Adam fut modelé avec la terre.
(Pseudo-Barnabé, 6/9)

Mais c'était aussi pour prouver que la puissance de Dieu, capable de susciter un homme à partir de la poussière, était aussi capable de ressusciter cette même chair retournée à la poussière :

Que nous devions croire en Dieu, nous en avons des preuves.
la première étant la formation du premier homme modelé ;
puisqu'il a été formé par Dieu à partir de la terre,
cette création est déjà une confirmation suffisante
de la puissance divine. *(Justin, Fragm. 5)*

Par cette résurrection future, d'ailleurs, Dieu manifestera deux vérités : déjà sa puissance créatrice et salvatrice, ensuite, la dignité du corps qui, tout comme l'âme, a bien été créé « *à l'image et à la ressemblance de Dieu* » (cf. Justin, Fragm. 7 cité p. 125-126).

MISSION ET PROMOTION DE LA TERRE PAR RAPPORT A L'HOMME

« Placenta » originel de l'homme, la terre ne cesse de continuer son rôle de « mère » : c'est elle qui est notre milieu nourricier et se révèle ainsi comme étant l'expression de la bonté et de la Providence divine :

Par la création, Dieu nourrit la race humaine,
l'accroît, l'affermit et lui donne de subsister. *(A.H. III,5/3)*

Notre foi au Créateur, en Celui qui nous nourrit
de sa propre création (qui nos alit per suam conditionem).
(A.H. IV,6/2)

Mère, la terre participe, dès lors, à la promotion de son enfant. Cette terre, à partir de laquelle l'homme fut modelé, c'est cette même terre que le Fils de Dieu a voulu assumer pour devenir vrai fils de l'homme :

Ils sont donc dans l'erreur ceux qui disent que le Christ
n'a rien reçu de la Vierge, parlant de la sorte
pour rejeter l'héritage de la chair,
mais rejetant du même coup la similitude (...).
Car s'Il n'a pas reçu d'un être humain
la substance de la chair,
Il ne s'est fait ni homme ni fils de l'homme.
Et s'Il ne s'est pas fait cela même que nous étions,
peu importait qu'Il peinât et souffrît. *(A.H. III,22/1)*

Si le Seigneur s'est incarné au moyen d'une autre économie,
s'Il a pris chair d'une autre substance, /que la terre/
il s'ensuit qu'Il n'a pas récapitulé l'homme en lui-même :
on ne peut même plus le dire « chair »
puisque la chair de la première plasmatio
est issue directement du limon.
(caro enim vere primae plasmationis e limo factae successio).
(A.H. V,14/2)

C'est encore la terre qui permet au Sauveur de parachever son œuvre de rédemption et de divinisation. Nous retrouvons là une vue originale et trop souvent méconnue de la jeune spiritualité chrétienne. Elle avait nom « l'Economie du bois » ; en réalité, il s'agit de l'« Economie de la création » :

Et cette prodigieuse « économie », le Seigneur l'a réalisée,
non à l'aide d'une création étrangère,
mais à l'aide de sa propre création ;
non au moyen de réalités « provenant de l'ignorance
et de la déchéance » (conception gnostique de la création),
mais au moyen de réalités issues de la Sagesse
et de la Puissance du Père. Car il n'était
ni injuste, au point de convoiter le bien d'autrui,
ni indigent, au point de ne pouvoir produire la vie dans les siens,
à l'aide de ce qui Lui appartenait,
en se servant de sa propre création pour le salut de l'homme.
(A.H. V,18/1)

Originellement, la création n'avait été prévue par Dieu que pour être l'heureuse habitation de l'homme ; elle ne devait lui apporter, avec la croissance, que vie et joie : elle devait être un « paradis ». Malheureusement, l'homme à qui le Créateur avait donné la maîtrise

sur toute la terre, trompé qu'il fut par le démon, crut pouvoir « s'appuyer sur elle » pour se passer de Dieu. Alors, au lieu de lui apporter la jeunesse immortelle escomptée, elle lui devint hostile, et, de maison accueillante, se transforma en un tombeau. Elle fut, dit Paul, *« livrée au pouvoir du néant* (de la vanité) — *non de son propre gré,* ajoute l'Apôtre, *mais par l'autorité de celui qui l'y a livrée* » (Rom. 8/20), c'est-à-dire, l'homme qui a fait une tombe de celle qui ne devait être pour lui qu'un « paradis », et qui se réjouissait de trouver en lui une première promotion, en passant de son plan terrestre au plan humain.

Or, déclare Irénée, « *puisque nous l'avions perdu /le Verbe/ par le bois* (= la création), *c'est par le bois qu'Il est redevenu visible pour tous* » *(A.H. V,17/4)*. Ce bois qui avait été à l'origine du péché, est devenu l'autel sur lequel l'Agneau de Dieu s'offrit à son Père, pour le salut de ses frères :

La propre création de Dieu
issue de la puissance, de l'art et de la sagesse de Dieu,
a porté Dieu :
car, si au plan invisible, elle est portée par le Père,
au plan visible, **elle porte à son tour le Verbe du Père.**
(A.H. V,18/1)

Le Seigneur **a été porté par sa propre création,**
qu'Il porte Lui-même ;
(...) Il a récapitulé, par son obéissance sur le bois,
la désobéissance qui avait été perpétrée par le bois.
(A.H. V,19/1)

(...) **La royauté de Jésus repose sur la Croix** *(...)*
et ceux qui espèrent en Lui vivront à jamais.
(Pseudo Barnabé, 8/5) (2)

D'ailleurs, si c'est par la création que le Verbe entretient la vie de l'humanité et l'accroît, c'est encore par le pain et le vin, issus de cette création, mais, devenus son corps et son sang, que le Christ, Grand'Prêtre, nourrit son Corps, l'Eglise, et la fait croître, en attendant la transfiguration finale :

---

(2) « Vous êtes les pierres du Temple du Père
préparées pour la construction de Dieu le Père,
élevées vers les hauteurs par la machine de Jésus-Christ
qui est la croix, vous servant comme câble de l'Esprit Saint » (Ignace, Eph. 9/1).

Parce que nous sommes ses membres,
nourris par le moyen de la création (...),
la coupe, tirée de la création,
Il l'a déclarée son propre sang
par lequel se fortifie notre sang ;
et le pain tiré de la création,
Il l'a proclamé son propre corps,
par lequel se fortifient nos corps. *(A.H. V,2/2)*

De même que Jésus-Christ notre Sauveur,
en s'incarnant par la Parole de Dieu,
a pris chair et sang pour notre salut,
ainsi l'aliment devenu eucharistie
par la prière contenant sa Parole,
et qui nourrit notre sang et notre chair par assimilation,
(ou bien : en le transformant)
cet aliment est la chair et le sang
de ce Jésus qui s'est incarné.
Voilà la doctrine qui nous a été enseignée.
(Justin, 1° Apol. 66/2)

Enfin, suprême apothéose pour la terre, après avoir été successivement pour l'homme, son « placenta », son « milieu nourricier », l'instrument et l'« autel » de son pardon par la Croix et celui de sa renaissance à la vie divine par les sacrements, après avoir connu une première promotion en passant de son plan terrestre, au plan humain, Dieu lui a réservé, à elle aussi, d'accéder, dans le corps des élus ressuscités, *« à la liberté de la gloire des enfants de Dieu »*. C'est cette apothéose que l'Apôtre chante dans son hymne à la gloire de la terre :

Car la création attend avec impatience
la révélation des fils de Dieu :
livrée au pouvoir du néant — non de son propre gré,
mais par l'autorité de celui qui l'y a livrée —,
elle garde l'espérance, car elle aussi sera
libérée de l'esclavage de la corruption,
pour avoir part à la liberté de la gloire
des enfants de Dieu. *Nous le savons, en effet,*
la création tout entière gémit maintenant encore
dans les douleurs de l'enfantement. *(Rom. 8/19-22)*

Toute la Tradition apostolique a repris cette hymne à la résurrection de la terre et à sa transfiguration dans le corps glorieux des élus :

Dès lors, puisqu'il est démontré que la chair est
entre toutes, la créature qui, aux yeux de Dieu,
est la plus honorée et la plus digne, c'est à bon droit aussi
qu'elle doit être sauvée par Lui.
On nous objectera qu'il ne suffit pas que la chair
soit précieuse aux yeux de Dieu et honorée par Lui
pour qu'elle partage obligatoirement les promesses
de la résurrection. Pourtant ne serait-ce pas absurde,
qu'après avoir été l'objet de tant de sollicitude
de la part du créateur, Celui-ci délaisse
ce qu'Il a tout particulièrement honoré
et l'abandonne à sa disparition (eis to mèketi einai) ?
(Justin, Fragm. 8)

Garde ta chair pure et intacte, pour que l'Esprit
qui est venu habiter en elle porte témoignage
en sa faveur et qu'elle soit justifiée.
Veille à ce que ne monte jamais en ton cœur
l'idée que la chair est périssable et
veille à ne pas en abuser par quelques souillures.
Si tu souilles ta chair, tu souilleras aussi l'Esprit Saint
et si tu souilles ta chair, tu ne vivras pas.
Car les deux vont ensemble et ils ne peuvent être souillés séparément. Garde-les donc purs tous les deux
et tu vivras pour Dieu. *(Pasteur, 60/1,2,4)*

Que personne ne vous dise que cette chair
ne sera pas jugée et qu'elle ne ressuscitera pas.
Sachez-le : quand avez-vous été sauvés ?
quand avez-vous retrouvé la vue ?
sinon dans le temps que vous étiez dans cette chair.
Comme il vous a appelés dans la chair,
vous viendrez /à Lui/ dans la chair.
Si le Christ, (...) d'Esprit qu'Il était d'abord,
s'est fait chair et nous a appelés ainsi,
de même aussi, c'est dans cette chair
que nous recevrons notre récompense. *(2° Hom. 9/1-5)*

« (...) La mort a été engloutie dans la victoire » (cf. 1° Cor. 15/53-55). Ces paroles seront dites à juste titre
lorsque cette chair mortelle et corruptible,
en butte à la mort, écrasée sous la domination de la mort,
montera vers la vie et revêtira l'incorruptibilité
et l'immortalité (...). Il est dit encore aux Philippiens
« Pour nous, **notre cité est dans les cieux** *»*
d'où nous attendons aussi, comme Sauveur, le Seigneur Jésus.
qui transfigurera (metaschèmatisei) notre corps d'abjection
et le rendra conforme à son corps de gloire (...).
Mais la transfiguration (metaschèmatismos) par laquelle,
de mortelle et corruptible, elle devient
immortelle et incorruptible, **ne vient pas de sa substance à elle,**
cette transfiguration vient de l'action du Seigneur,
qui a le pouvoir de procurer l'immortalité à ce qui est mortel
et l'incorruptibilité à ce qui est corruptible (...).
Ce qui est mortel sera englouti par la vie,
lorsque la chair ne sera plus morte, mais vivante,
et qu'elle demeurera incorruptible, chantant une hymne
au Dieu qui nous aura disposés en vue de cela. (A.H. V,13/3)

Pour moi, je sais et je crois que, même après sa résurrection,
Il /le Christ/ était dans la chair *(...).*
Et après sa résurrection, Jésus mangea et but avec eux
comme un être de chair, étant cependant spirituellement uni à son Père. (Ignace, Smyrn. 3/1 et 3)

Quiconque, en effet, ne confesse pas que Jésus-Christ est **venu dans la chair,** *est un anté-Christ (cf. 1° Jn. 4/2-3),*
et celui qui ne confesse pas le témoignage de la croix est du **diable ;**
et celui qui détourne les dits du Seigneur selon ses propres désirs
et qui nie la résurrection *et le jugement*
est le premier-né de Satan. (Polycarpe, Philip. 7/1)

C'EST LE CORPS DES ELUS RESSUSCITES QUI FORMERA LA « TERRE NOUVELLE »

A partir de ce chapitre d'Irénée, beaucoup de théologiens modernes proclament que ce n'est pas seulement le corps des élus qui sera « transfiguré » mais l'univers lui-même. Cet univers, dans sa

totalité, ressusciterait avec l'humanité et ce ne serait que sa « figure », c'est-à-dire son « aspect extérieur et superficiel », qui, enlaidi, défiguré et déformé par le péché, serait détruit pour être transformé.

Telle n'était pas la pensée partagée et développée par le héraut de la Tradition. Citant Philip. 3/21, Irénée, comme l'Apôtre, ne parle que de la transfiguration de notre chair et non de celle de la terre. D'ailleurs dans ce texte, reproduit par l'évêque, l'Apôtre, pour ne laisser planer aucun doute sur l'identification de notre futur séjour, déclare formellement que « *notre cité est dans les cieux* » (Phil. 3/20) et non sur cette terre, même transfigurée. Pour être plus précis, toutefois, notons-le, la terre sera transfigurée dans le corps des élus, lequel, affirme, là encore, Irénée, « *n'aura pas changé de substance* » (cf. V,13/3 ci-dessus et V,9/4 cité p. 159-160), c'est-à-dire sera toujours une « chair issue de cette terre » ; c'est cette chair « issue de la terre » qui sera alors transfigurée par la vie divine irradiante (cf. A.H. IV,20/2 cité p. 157) dans « *la liberté de la gloire des enfants de Dieu* » (cf. Rom. 8/19-22).

Pareillement, le terme « *schèma* », dans la pensée de Paul n'a jamais eu le sens de « figure extérieure » qu'on veut lui donner, puisque l'Apôtre l'emploie en Phil. 2/7 pour affirmer que le Christ a été reconnu comme homme par son « *schèma* » ; par là, certes, il n'entendait pas enseigner que le Sauveur n'avait qu'un simple « schèma », c'est-à-dire une « simple figure extérieure », une « simple apparence » d'homme. Paul n'était pas un docète (3), pas plus qu'Irénée : pour les deux, fidèles à la pensée existentielle biblique, ce terme « schèma » signifie la réelle nature humaine avec sa condition existentielle propre (c'est-à-dire soumise à la souffrance et à la mort). Pour l'évêque des Gaules, l'homme est appelé à la promotion inespérée de parvenir, lui qui n'était qu'une « motte de terre modelée », à être fils du Père, transfiguré par la lumière glorieuse de la vie incorruptible de l'Esprit Saint ; ainsi la terre, créée uniquement en vue de l'homme *(secundum hominem)* est appelée, elle aussi, à suivre la promotion de son enfant, à passer de la quantité à la qualité, c'est-à-dire à passer en une première étape du plan quantitatif terrestre, au plan qualitatif humain, en devenant homme, pour enfin,

---

(3) Pour les « docètes » le Verbe, le Fils de Dieu, n'aurait pris qu'une « apparence » de corps. Cette hérésie a pris forme chez les « judaïsants » qui ne pouvaient admettre que le Christ ait été maudit en mourant, avec un véritable corps, sur la croix.

dans une seconde étape, partager, dans le corps des élus ressuscités, leur transfiguration de fils glorieux du Père. Cette promotion de la terre est décrite par Irénée lorsqu'il explique le sens exact du terme « schèma » employé par Paul (1° Cor. 7/31) et démontre que la terre, faite, non pour elle-même, mais pour l'homme, comme telle et quantitativement, doit disparaître, pour trouver son véritable épanouissement qualitatif dans les élus :

Ils /les hérétiques/ ignorent aussi le **passage** *du ciel*
et de la terre (sed et praeteritionem cœli et terrae).
Paul ne l'ignorait pas, lui qui disait :
Car elle passe la figure de ce monde
(praeterit enim figura hujus mundi,
paragei to schèma tou kosmou toutou) (1° Cor. 7/31).
Ensuite leur question a été résolue par David :
lorsque cette figure passera (figura... praetereunte)
ce n'est pas seulement Dieu qu'il dit devoir demeurer,
mais encore ses serviteurs. Dans le psaume 101,
il s'exprime ainsi : « Au commencement, Tu as fondé la terre,
Seigneur, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains (...).
Eux, **« ils périront » (peribunt)** *mais Toi tu demeureras (...).*
Toi, tu es identique à toi-même (...).
Les fils de tes serviteurs auront une demeure
et leur postérité sera stable éternellement. »
Il montre clairement par là quelles sont les réalités qui passent
(praetereunt) et quel est Celui qui demeure à jamais
à savoir Dieu avec ses serviteurs.
Isaïe dit de même : « (...) le ciel a été fixé comme une fumée
et la terre s'usera comme un vêtement,
et leurs habitants **mourront comme eux (morientur).**
Mais, mon salut (la VIE) *demeurera éternellement*
et ma justice ne s'éteindra pas /pour les élus/.

(A.H. IV,3/1)

Dans le chapitre suivant, l'évêque explique sa position sur le sort particulier réservé à la terre. Celle-ci doit « dépasser » sa disparition quantitative naturelle, en participant à la promotion qualitative de son enfant. Notre auteur prend l'exemple de la disparition de la ville de Jérusalem et la compare à une tige de blé ou à un sarment de vigne. La tige de blé n'existe que pour l'épi qu'elle est chargée de porter et de nourrir ; de ce fait elle est appelée, une fois sa fonction rem-

plie, à disparaître, tout en se prolongeant en un certain sens dans son fruit, le blé détaché et engrangé ; il en va de même pour le sarment qui porte le raisin ; ainsi Jérusalem, après avoir produit son « *Fruit de la liberté* », le Christ et son Eglise, présente dans les Apôtres, sa fonction terminée, n'avait plus qu'à disparaître, tout en étant heureuse de se « prolonger » dans son « Fruit » :

> *En fait, ces réalités ont été faites essentiellement,*
> *non pour elles-mêmes, mais pour le fruit qui croît sur elles :*
> *le fruit une fois parvenu à maturité et emporté,*
> *on les abandonne et on les fait* **disparaître,**
> *comme n'étant plus propres à la fructification.*
> *Ainsi en fut-il de Jérusalem (...).*
> **Car tout ce qui commence dans le temps**
> **finit nécessairement dans le temps.** *(A.H. IV,4/1)* (4)

Actuellement, l'idée sous-jacente au millénarisme refait surface ; peut-être sous l'influence de l'idéologie marxiste qui promet, comme

(4) On objectera la position défendue dans les chapitres 32 à 36 du livre V d'Irénée qui sont entièrement consacrés au millénarisme et où l'auteur soutient la pérennité de cette terre. Dans notre thèse d'Etat, éditée par les services de reproduction des thèses, (Université de Lille III), Excursus A, Tome II, p. 813 à 864, nous avons développé les raisons pour lesquelles, selon nous, et surtout par respect pour le sens critique et objectif d'Irénée, le petit traité sur le millénarisme n'était pas authentique et était l'œuvre d'un falsificateur. Reprenant peut-être un texte déjà existant et imitant facilement le style d'Irénée, sous le couvert de l'autorité des presbytres, auxquels Irénée fait effectivement souvent appel, il aurait inséré, ce qui était une coutume fréquente à l'époque, sa théorie judaïsante sur le millénarium. La tentation était d'autant plus forte que l'ouvrage d'Irénée a été, dès le début, universellement connu et apprécié. Dans l'A.H., on trouve d'ailleurs un exemple frappant de falsification : toujours sous la même autorité des presbytres, en II,22/5, il est affirmé que le Christ aurait vécu 40 ou 50 ans, alors qu'en IV,36/8 et surtout II,22/1 et 3 (c'est-à-dire à peine une page avant), Irénée le déclare et le prouve : le ministère public du Sauveur n'a pu, au maximum, durer que trois ans et c'est donc vers 33 ans que le Christ a subi sa passion.

Dans l'excursus cité, pour prouver que les cinq chapitres incriminés ne sont pas authentiques, nous exposons les contradictions, tellement évidentes, qu'il faudrait être de mauvaise foi pour les nier, entre les thèses du judaïsant et la véritable pensée d'Irénée telle qu'il l'a développée longuement dans son Adv. Haer. et son Epid. Ces contradictions portent sur

- la fin de ce monde : pour le judaïsant, elle serait rénovation de la terre ; pour Irénée, elle sera disparition.
- Le problème des deux résurrections des corps : le judaïsant affirme qu'il y en aura deux, alors qu'Irénée ne parle toujours que d'une seule résurrection générale à la fin des temps.
- La mentalité bassement judaïsante (terrestre et matérialiste) du traité, en opposition à la magnifique spiritualité faite de désintéressement et de générosité partagée par l'évêque, en particulier, sur les notions les plus hautes, celles de l'héritage promis à Abraham, celle du temple, du sacerdoce royal et du festin royal.

but final de la lutte des classes, une terre future devenue un « paradis terrestre » de justice et de fraternité ; or, le fait est là, beaucoup de chrétiens et de prêtres pensent et proclament qu'effectivement le paradis, réservé aux élus, ne sera autre que cette terre renouvelée et « transfigurée ». Au temps du Christ, les responsables du peuple juif ont déjà exclu et fait tuer le Sauveur parce que, pour eux, la « terre promise » ne pouvait être que cette terre dont ils devaient assurer la domination, avec le Messie à leur tête. Pour ne pas les avoir suivi dans cette voie et pour avoir cherché, au contraire, à leur faire comprendre que la « terre promise » n'était autre que Dieu Lui-même venu aux hommes en la Personne de son Fils, le Sauveur, Il fut rejeté et crucifié par son peuple.

Plus tard, les judaïsants, animés du même esprit de possession et de domination terrestres, avaient réduit un peu leurs prétentions : ils avaient limité leur ambition terrestre à un royaume de mille ans. C'est à eux que répond déjà l'auteur de la lettre du Pseudo-Barnabé :

Qu'est-ce que leur dit Moïse, un autre prophète ?
« Voici ce que prononce le Seigneur Dieu :
entrez dans la terre excellente que le Seigneur a promise
par serment à Abraham (...), prenez possession
comme d'un héritage de cette terre où coulent le lait et le miel »
(...).
O mes frères ! béni soit Notre Seigneur
qui a mis en nous la sagesse et l'intelligence
de ses secrets : **le prophète, en effet, désigne**
allégoriquement le Seigneur */le Christ/.*
Qui le comprendra, sinon celui qui est sage,
instruit et qui aime son Seigneur. *(Pseudo-Barn. 6/8-10)*

LE CORPS DES RESSUSCITES SERA LEUR CORPS PERSONNEL ISSU DE LA TERRE

Justin et Irénée sont encore plus explicites sur ce problème. La Tradition apostolique, dont ils se faisaient l'écho, partant des faits précis de la vie du Christ, dûment constatés et retransmis par les disciples, donne une réponse pertinente aux quatre questions suivantes qui, déjà posées à leur époque, l'ont toujours été et le sont encore, et qui vont résumer en quelque sorte les points forts abordés au cours de ce chapitre :

1re question : Est-ce avec son corps né de la Vierge Marie, crucifié sur la croix, que le Christ est ressuscité ? Voici la réponse donnée par Justin, dans son Fragment, aux chrétiens qui, déjà au nom de principes philosophiques hérités de Platon et de Pythagore (cf. Fragm. 10), émettaient l'hypothèse selon laquelle le Christ serait ressuscité avec un corps dit « spirituel » qui n'aurait plus rien à voir avec son corps terrestre :

> *Résumons-nous : si vraiment la chair n'a aucune utilité,*
> *pourquoi /le Sauveur/ l'a-t-il guérie ?*
> *Et comble de tout /pourquoi/ a-t-Il été jusqu'à*
> *ressusciter des morts ? Quel était son but ?*
> *N'est-ce pas pour nous montrer comment doit se passer la résurrection ?*
>
> *Comment d'ailleurs a-t-Il ressuscité les morts ?*
> *Etait-ce les âmes ou les corps ? Il est évident*
> *que c'était l'un et l'autre (amphotera).*
>
> *Si la résurrection ne devait être que « spirituelle »,*
> (c'est-à-dire sans un corps de chair issu du sol)
> *Il devait, lors de sa propre résurrection, montrer son corps*
> *étendu, d'une part, et, de l'autre, son âme telle qu'elle est.*
> *En fait, Il n'en a rien fait et Il est ressuscité avec son corps,*
> *convaincu qu'Il était que la promesse de vie*
> *s'adressait aussi à celui-ci.*
>
> **Pourquoi est-Il ressuscité dans sa chair crucifiée ?**
> *Si ce n'est pour montrer la réalité de la résurrection de la chair.*
> *D'ailleurs voulant convaincre ses disciples*
> *qui ne pouvaient admettre qu'Il fût ressuscité*
> *réellement avec son corps, alors qu'ils le fixaient*
> *et continuaient malgré tout à douter,*
> *Il leur dit : « Vous n'avez pas encore la foi, insista-t-Il,*
> *voyez que c'est moi » (Lc. 24/32). Puis Il s'offrit*
> *à être touché par eux et leur montra les traces des clous*
> *dans ses mains. Mais comme ils ne pouvaient absolument pas*
> *se faire à l'idée que c'était Lui et Lui dans son corps,*
> *Il leur demanda de partager la nourriture avec eux ;*
> *tout cela afin qu'ils arrivent à la certitude ferme*
> *qu'Il était réellement ressuscité corporellement*
> *et Il mangea du miel et du poisson. C'est ainsi qu'il leur prouva*
> **que la résurrection se ferait dans notre corps réel de chair.**

> *En outre, ayant affirmé que* **notre habitation serait dans les cieux** *(Jn. 14/2-3), Il voulait ainsi démontrer qu'***il n'est pas impossible à la chair d'aller au ciel** *et,*
> *c'est tel qu'Il était, c'est-à-dire dans sa chair,*
> *« qu'ils le virent s'élever au ciel » (Mc. 16/19).*
> *Après cet exposé, si quelqu'un demande encore des preuves*
> *sur la résurrection, il n'est rien d'autre qu'un sadducéen.*
> *Car la résurrection est Puissance de Dieu (dunamis theou)*
> *et au-dessus de toute dialectique (kai huperanô Logou pantos).*
> *Elle n'est certaine qu'aux yeux de la foi (bebaiômenè pistei)*
> *mais elle peut être contemplée dans les œuvres.*
> *(Justin, Fragm. 9)*

Irénée, de son côté, tout en étant aussi clair, va plus loin. Non seulement, affirme-t-il, le Christ est ressuscité avec sa vraie chair issue de la terre et née de la Vierge Marie, une chair qui, il est vrai, à sa résurrection, a été irradiée de la lumière glorieuse de la vie divine, mais, c'est de cette chair elle-même du Christ ressuscité que la lumière glorieuse de la vie divine émanera pour irradier à son tour le corps des élus ressuscités, devenus son propre Corps :

> *(...) en la chair de Notre Seigneur a fait irruption*
> *la lumière du Père, puis,* **en brillant à partir de sa chair,**
> **elle est venue en nous,** *et ainsi l'homme a accédé à l'incorruptibilité, enveloppé qu'il était par la lumière du Père.*
> *(A.H. IV,20/2)*

2e question : Aux gnostiques qui lui objectaient la phrase de Paul : « *Tel /a été/ le céleste, tels /seront/ les célestes* » (1° Cor. 15/48), Irénée répond : pour l'Apôtre, « spirituel » ne veut pas dire « *évacuation et suppression de la chair* », mais, « animation » de la chair par la vie divine elle-même :

> *Ces hommes-là, l'Apôtre les nomme également « spirituels » :*
> *spirituels, ils le sont par une participation de l'Esprit,*
> *mais* **non par une évacuation et une suppression** *de la chair.*
> *(A.H. V,6/1)*

> *Les corps « psychiques », c'est-à-dire participant à une âme,*
> *ressuscitant par l'Esprit, deviennent des corps « spirituels »*
> **afin de posséder, par l'Esprit, une vie** *qui demeure à jamais.*
> *(A.H. V,7/2)*

Des esprits sans corps ne seront jamais des hommes spirituels ;
mais c'est notre substance — **c'est-à-dire le composé âme-chair** *—*
qui, en recevant l'Esprit de Dieu
constitue l'homme spirituel. *(A.H. V,8/2)*

A une **3e question** tirée, elle aussi, d'une phrase de Paul : « *la chair et le sang n'hériteront pas du royaume de Dieu* » (1° Cor. 15/50), question toujours renouvelée, Irénée, conformément à la pensée existentielle biblique, répond : le fait d'être animé, non plus par le « souffle de vie », obligatoirement « temporel », mais directement par la vie divine et éternelle de l'Esprit Saint ne relève pas du niveau des natures, « la substance corps-âme » qui est « sauvegardée » puisque « sauvée », mais du niveau de l'existence et de la vie :

Ils ne comprennent pas que trois réalités (...)
constituent l'homme parfait : la chair, l'âme et l'Esprit.
L'une d'elles sauve et forme, à savoir l'Esprit ;
une autre est sauvée et formée, à savoir la chair ;
une autre enfin, se trouve entre celles-ci, à savoir l'âme,
qui tantôt suit l'Esprit et prend, grâce à lui, son envol,
tantôt se laisse persuader par la chair
et tombe dans des convoitises terrestres.
Ceux donc qui n'ont pas l'élément qui sauve et forme en vue de la vie
ceux-là sont et se verront appelés à bon droit « chair et sang »
puisqu'ils n'ont pas l'Esprit de Dieu en eux (...).
C'est d'ailleurs pourquoi le Christ les dit **« morts »** *(...).*
Mais ceux qui (...) établissant à demeure dans leurs cœurs
l'Esprit de Dieu, ceux-là seront justement nommés
« purs », « spirituels » et « vivants pour Dieu »
parce qu'ils ont l'Esprit du Père qui purifie l'homme
et **l'élève à la vie de Dieu.** *(A.H. V,9/1-2)*

Abordons la **4e question** qui touche plus particulièrement la notion du Royaume. Par esprit de contradiction, si fréquent chez les hommes, ceux qui soutiennent que le corps des élus, étant spirituel, n'aura plus rien à voir avec notre corps terrestre actuel issu de la terre, les mêmes déclarent souvent : le royaume futur ne sera rien d'autre que cette terre « renouvelée et transfigurée » : « *bienheureux,* rappellent-ils, *les doux, parce qu'ils possèderont la terre en héritage* » (Mt. 5/5).

Contre les judaïsants qui le défendaient avec acharnement, Irénée tient à bien éclaircir ce point, au nom de la Tradition héritée des Apôtres. Pour mieux se faire comprendre, il reprend la même béatitude, mais en précisant qu'il faut en inverser le sens : en réalité, le Royaume de Dieu ne sera autre que Dieu Lui-même. Or, ce n'est pas nous qui pouvons posséder Dieu, c'est à Dieu, au contraire, de nous posséder. Ne seront sauvés que ceux qui partageront l'esprit évangélique d'amour ; or, l'esprit de possession est à l'opposé de l'esprit généreux et évangélique du don ; dès lors, seront sauvés, non ceux qui désirent « posséder les biens futurs » après avoir, dans la mesure du possible, tout fait pour « posséder les biens d'ici-bas », mais uniquement ceux qui, s'étant déjà, en les donnant, dépossédés des biens d'ici-bas, se seront finalement donnés eux-mêmes à Dieu ; autrement dit, pour reprendre le langage d'Irénée, seront sauvés, non ceux qui auront cherché à posséder en héritage le royaume de cette terre, mais ceux qui se seront donnés pour être l'héritage de l'Esprit Saint qui, avec le Père et le Fils, constituent le seul et unique « Royaume des cieux » :

Car la faiblesse de la chair, ainsi absorbée,
fait éclater la puissance de l'Esprit ;
l'Esprit, de son côté, en absorbant la faiblesse
reçoit la chair en héritage pour son propre compte.
Et c'est de ces deux réalités qu'est fait l'homme vivant :
vivant grâce à la participation de l'Esprit,
mais /toujours/ **homme par la substance de la chair** *(V,9/2).*

Donc, sans l'Esprit de Dieu, la chair est morte,
privée de vie, incapable d'hériter du royaume de Dieu ;
le sang hostile à la raison (c'est-à-dire l'âme qui a préféré suivre ses bas instincts plutôt que les principes dignes d'un homme) (5)
sera pareil à une eau que l'on aurait répandue à terre.
C'est pourquoi l'Apôtre dit :
« Tel /a été/ le terrestre, tels /seront/ les terrestres » (1° Cor. 15/48). Mais, là où est l'Esprit du Père, là est l'homme vivant :
le sang animé par la raison (c'est-à-dire l'âme qui a suivi les conseils dictés par sa raison et dominé ses instincts)

---

(5) Sur le rapport entre l'âme et le sang, voir p. 214 et sa note. C'est pourquoi, dans ce chapitre Irénée parle du « sang hostile à la raison » (sanguis irrationalis, haima alogon) ou du « sang rationnel » (sanguis rationalis, haima logikon).

est gardé par Dieu en vue de la vengeance (allusion au sang d'Abel) ; *la chair, possédée en héritage par l'Esprit, oublie ce qu'elle est,* **pour acquérir la qualité de l'Esprit** *(V,9/3).*

A vrai dire, en effet, la chair n'hérite point,
mais elle est possédée en héritage, selon ce que dit le Seigneur :
« Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre » :
ainsi sera donc possédée en héritage, dans le royaume,
la terre dont provient la substance de notre chair.
C'est pourquoi Il veut que le temple soit pur,
pour que l'Esprit de Dieu puisse s'y complaire
comme l'époux dans son épouse (...).
Quel est donc le vivant ? l'Esprit de Dieu.
Et quels sont les biens du mort ?
Les membres de l'homme qui se dissolvent dans la terre.
Ce sont eux qui sont reçus en héritage par l'Esprit,
en étant transférés par Lui dans le **royaume des cieux.**
(et non dans le royaume de cette terre renouvelée)

(...).
De peur que nous ne perdions la vie en perdant l'Esprit
qui nous possède en héritage, et pour nous exhorter
à cette communion de l'Esprit, l'Apôtre dit à bon droit
les paroles déjà citées : « La chair et le sang
ne peuvent hériter du royaume de Dieu. » C'est comme s'il disait :
« Ne vous y trompez pas : si le Verbe de Dieu n'habite pas en vous
et si vous menez une vie vaine et quelconque (irraisonnable)
alors, comme n'étant rien d'autre que chair et sang,
vous ne pourrez hériter du royaume de Dieu.
(c'est-à-dire vous ressusciterez « chair et sang », « corps et âme »,
mais sans participer à l'incorruptibilité de l'Esprit Saint).
(A.H. V,9/2-4)

Résumons-nous. Actuellement deux problèmes cruciaux se posent, comme ils se sont toujours posés aux chrétiens ou à ceux qui veulent le devenir : quel rapport existera-t-il entre la terre présente et la terre future ; et quel rapport unira notre corps terrestre au corps futur dit « céleste » et « spirituel » qui sera le lot des élus ? Nous venons de lire la réponse donnée par les représentants les mieux informés et les plus qualifiés de la Tradition apostolique. On aura noté la noblesse de cette position. Elle n'est pas animée de cet esprit

de possession souvent mêlé d'orgueil et de mépris des autres, partagé par certains. La Tradition apostolique aimait la terre et le corps humain issu de cette terre. Son amour, toutefois, n'était ni possessif ni dominateur, mais vrai et désintéressé. Son désir était de voir la terre et le corps connaître, eux aussi, une réelle promotion dans la dignité, c'est-à-dire une promotion qui, loin de les maintenir dans leur condition subalterne et surtout loin de les « dénaturer », les « ennoblira », tout en conservant leur propre personnalité et leur propre identité.

Sur ce point, d'ailleurs, la certitude de la Tradition reposait sur une assise solide. Rappelons une fois de plus l'exégèse de l'Ancien et du Nouveau Testament, reprise par les Apôtres et leurs successeurs immédiats : être « témoins », rien que « témoins » de ce que l'on a vu et entendu. Or qu'est-ce que les Apôtres avaient « vu et entendu » ? Ils avaient entendu le Maître leur dire : « *Je suis la voie, la vérité et la vie.* » La voie suivie par moi est vérité et vie ; c'est elle que vous devez suivre, le disciple n'étant pas au-dessus du Maître (cf. A.H. V,31). Or, après sa mort, le Sauveur est resté dans le séjour des morts jusqu'à sa résurrection ; après sa résurrection glorieuse, Il a « quitté » cette terre (son ascension) pour aller retrouver le Père ; depuis, tout en exerçant sa royauté « *dans les cieux, sur la terre et sous la terre* » (Philip. 1/10), **Il est auprès du Père, uniquement « porté par Lui » et non par une terre nouvelle** : le Père qui « porte la création » serait-Il incapable de « porter son Fils » ? Telle est la « voie » suivie par le Christ : elle est vérité et vie. Ses disciples doivent le savoir : après leur mort, ils descendront dans le royaume des morts, transformé pour les élus en « paradis », depuis la descente du Maître, jusqu'à la résurrection générale (dogme de la résurrection) ; après cette résurrection, glorieux et irradiés de la vie incorruptible de l'Esprit, ils quitteront ce monde (dogme de l'ascension) pour aller auprès du Christ, dans la gloire du Père, sans l'aide ou le secours d'aucune terre. **Ce sont eux, au contraire, qui constitueront la « terre nouvelle »**, « *la terre dont provient la substance de notre chair* » dit Irénée (V,9/4), vivifiés qu'ils seront directement par la vie du Christ, son Esprit Saint, **devenus « les cieux nouveaux »**.

RAPPORT III

L'homme face à lui-même

Chapitre sixième

L'unité de l'homme et ses trois dimensions

Le troisième rapport spécifique à l'homme est celui qui le relie à lui-même. Ce qui nous conduit à rechercher quelles sont les « dimensions » qui le composent, ce que la Tradition apostolique disait de chacune d'elles et quel rapport existentiel et vital elle envisageait entre elles.

LES TEMOIGNAGES

La première affirmation d'Irénée sur l'homme est la suivante : l'homme est profondément UN ; il n'en est pas moins constitué de trois dimensions : le corps, l'esprit (le souffle de vie ou l'Esprit Saint) et l'âme. Cela, de sa création à sa glorification en Dieu :

Que nous soyons /à l'origine/ un corps tiré de la terre,
et une âme qui reçoit l'esprit de Dieu,
tout homme quel qu'il soit le confessera. (A.H. III,22/2)

L'homme parfait (teleios = parachevé) *est une UNITE*
formée de l'union de l'âme qui a reçu l'Esprit du Père,
et qui a été adjointe à la chair modelée selon l'image de Dieu.
(A.H. V,6/1)

Pour Clément de Rome, la vie qui anime l'homme n'est pas inhérente à sa nature (à son âme) créée ex nihilo. S'il vit, c'est uniquement parce qu'il est animé du « souffle » *(pnoè)* qui vient de Dieu et que Dieu peut retirer quand bon lui semble :

C'est son souffle qui est en nous (hou hè pnoè autou en hèmin)
et lorsqu'Il le voudra, Il le reprendra (hotan thelè, anèlei autèn).
(1° Clém. 21/9)

En bref, la résurrection regarde /avant tout/ la chair qui se dissout ; l'Esprit, lui, ne peut se dissoudre ;
l'âme, quant à elle, est dans le corps
qui ne peut vivre sans elle :
si l'âme l'abandonne, il n'existe plus.

Le corps est donc le lieu de l'âme (oikos to sôma psuchès),
comme l'âme elle-même est le lieu de l'Esprit
(pneumatos de psuchè oikos).
Ce sont ces trois réalités qui sont sauvées dans *la mesure*
où elles auront mis en Dieu leur espérance sans mélange
et leur foi sans partage (cf. 1° Thes. 5/23).
(Justin, Fragm. 10 ; cf. Dial. 6/2 cité p. 100)

L'âme assure l'unité du corps
et **le corps est le lieu de l'âme.**
Or, si la constitution de l'homme se présente comme étant un temple, c'est que **Dieu veut y habiter en la Personne de son Envoyé, l'Esprit.**
(Tatien, Disc. 15)

Théophile, lui aussi, semble partager une conception tridimensionnelle de l'homme, puisqu'il distingue nettement, en celui-ci, son « animation » de ses deux composantes naturelles, l'âme et le corps :

La puissance de Dieu se montre précisément
quand Il parle, alors qu'il n'y avait rien,
pour faire ce qu'Il veut exactement ;
comme le fait de donner une âme et son animation
(tèn psuchèn dounai kai kinèsin)
n'est possible à aucun autre que Dieu.
L'homme fait bien des statues ; mais donner la parole (logon),
le souffle (pnoèn), la sensibilité (aisthèsin)
à l'œuvre de ses mains, il ne le peut pas.
Dieu possède sur lui cette supériorité de faire des êtres
doués de raison (logikon), d'animation (empnoun)
et de sensibilité (aisthètikon). *(Théophile, II,4)*

L'auteur, on le voit, fait parfaitement apparaître dans l'homme la distinction entre
- sa raison *(psuchèn, logon, logikon)*
- son souffle de vie, principe d'animation *(kinèsin, pnoèn, empnoun)*
- sa sensibilité *(aisthèsis, aisthètikon)*, c'est-à-dire tout ce qui touche au corps et à ses sens.

Pour éviter de multiplier les textes, nous avons préféré aborder le problème de l'immortalité de l'âme chez Théophile maintenant plutôt qu'au chapitre III. En II,19 l'évêque énonce :

« Et Dieu façonna l'homme, poussière prise de la terre,
et Il insuffla sur sa face un souffle de vie
(enephusèsen eis to prosôpon autou **pnoèn zôès)**
et l'homme devint âme vivante. »
(kai egeneto ho anthrôpos **eis psuchèn zôzan)** *(Gen. 2/6-7).*
De là vient que la plupart déclarent l'âme immortelle.
(hoten kai athanatos hè psuchè ônamastai para tois pleiosi).
(Théophile, II,19)

Chez Théophile, le terme « *athanatos* » (immortel) signifie souvent « incorruptible » c'est-à-dire immortel définitivement (cf. I,7 ; II,15 ; II,27 ; III,7).

Dès lors, quelle était la position de l'évêque sur l'immortalité de l'âme ? A le lire, comme le note G. Bardy (cf. Introduction, p. 46), il ne semble pas que l'âme soit, pour lui, incorruptible comme Dieu (cf. Théophile, III,7).

La preuve la plus manifeste est l'emploi qu'il fait ailleurs des expressions « *pnoè zôès* » et « *psuchè zosa* ».

Si, en II,19, « *pnoè zôès* » désigne la vie en l'homme, dans les autres cas il est employé pour la vie des êtres vivants en général, y compris les animaux (qui sont mortels), lesquels sont aussi appelés « *psuchai zôsai* ».

I,7 : *c'est son haleine qui donne la vie à tout*
(hou hè pnoè zôogonei to pan).

II,11 : *tout être* (animaux, oiseaux, serpents) *qui a en lui haleine de vie*
(ho echei en autô pnoèn zôès).

II,11 : *que les eaux fassent sortir les êtres vivants (psuchôn zôsôn)*
(...) Dieu fit toute âme de bêtes rampantes (psuchôn zôsôn)
que la terre produise des âmes vivantes (psuchèn zôsan).

Dès lors, employés pour l'homme, les expressions « *pnoè zôès* » et « *psuchè zôsa* » indiquent simplement que l'âme est devenue vivante au même titre que tous les autres êtres vivants de la création (les animaux).

A noter : pour ces expressions, Théophile a repris fidèlement le vocabulaire des Septante.

D'autre part, Théophile, comme Justin (Dial. 65/4) et Irénée (A.H. V,12/2), cite un texte d'Isaïe (Is. 42/5) qui semble bien définir la valeur respective à donner aux termes « *pnoè* » (haleine de vie) et « *pneuma* » (souffle) :

Ainsi parle le Seigneur Dieu qui (...) a fait le ciel et la terre,
qui donne le souffle (pnoèn) aux peuples qui habitent celle-ci,
et l'Esprit (pneuma) à ceux qui marchent dessus (la dominent).
(Théophile, II,35)

En I,7, « *pneuma* » désigne « l'esprit créateur en général » ; par contre, ici, si l'on se réfère à l'explication donnée par Irénée en V,12/2, le « souffle » *(pnoè)* correspond à la vie donnée en vertu de l'économie de la création et il est temporel *(flatus temporalis, V,12/2)*, tandis que le « *pneuma* » relève déjà de l'économie de la filiation, il est éternel *(spiritus sempiternus, V,12/2)*. Cet « Esprit » n'est donné qu'à ceux qui, tout en dominant la terre, n'entendent pas « être dominés » par elle, sachant que leur vraie patrie ne sera pas dans la « domination de la terre » (fût-elle renouvelée ou transfigurée), mais uniquement en Dieu, car seul Dieu est éternel et peut faire participer à son éternité ceux qui, libres et aimants, le désirent.

Pourtant, autant ces trois dimensions sont réellement distinctes, autant leur unité, ainsi que Paul l'avait affirmé, est nécessaire pour avoir un homme parfait (teleios = parachevé) :

Car la chair modelée, à elle seule, n'est pas l'homme achevé :
elle n'est que le corps de l'homme,
donc une dimension de l'homme.
L'âme, à elle seule, n'est pas davantage l'homme ;
L'Esprit (le « souffle de vie » ou « l'Esprit Saint)
non plus n'est pas l'homme ;
on lui donne le nom d'Esprit (esprit), non celui d'homme.
C'est l'union dans la communion de toutes ces réalités
qui constitue l'homme parfait (parachevé).
Et c'est pourquoi l'Apôtre, s'expliquant lui-même,
a clairement défini l'homme parfait et spirituel,
bénéficiaire du salut,
lorsqu'il dit dans sa 1° Epître aux Thessaloniciens :
« Que le Dieu de paix vous sanctifie,
en sorte que vous soyez pleinement achevés
et que votre être intégral

— à savoir votre Esprit, votre âme et votre corps
soit conservé sans reproche
pour l'avènement du Seigneur Jésus » (1° Thes. 5/23) (1).
Quel motif avait-il donc de demander pour ces trois réalités,
à savoir l'âme, le corps et l'Esprit (esprit),
une intégrale conservation pour l'avènement du Seigneur,
s'il n'avait pas su que toutes les trois
doivent être restaurées et réunies
et qu'il n'y a pour elles qu'un seul et même salut ?
(A.H. V,6/1)

Au niveau du vocabulaire, toutefois, puisque le « souffle de vie » n'est qu'une réalité dite « relationnelle » et ne possède pas une consistance ontologique comparable à celle du corps et de l'âme, nous préférons, pour désigner ces trois réalités, le terme « dimension » au terme « composante » et nous disons que l'homme possède trois dimensions (conception tridimensionnelle). « Anthropologie selon l'Esprit » serait aussi une appellation qui conviendrait à l'anthropologie biblique vu la place qu'y tient l'Esprit.

LE CORPS EN L'HOMME

Le corps est issu du sol, d'où le nom Adam (de « adamah » qui, en hébreu, veut dire « terre glaise »). Il est la dimension fondamentale de l'homme, car si celui-ci est homme, c'est avant tout par son corps, par sa chair modelée ; ce qui ne veut pas dire que cette dimension soit la plus noble :

C'est de ces deux réalités /la chair et l'Esprit/
qu'est fait l'homme vivant :
« vivant » grâce à la participation de l'Esprit,
« homme » par la substance de sa chair. *(A.H. V,9/2)*

Pour l'évêque des Gaules, la grandeur inestimable de l'économie de Dieu est d'avoir entrepris, à partir d'une « motte de terre modelée », l'édification d'un véritable fils de Dieu, incorruptible comme son Père. L'Ecriture n'est donc pas contraire, nous le répétons, à

---

(1) « J.C. en qui ils espèrent *de chair, d'âme et d'esprit* dans la foi, la charité, la concorde.
Portez-vous bien en J.C. notre commune espérance ».
(Ignace, Philad. 11/2 ; cf. 1° Thes. 5/23)

toute théorie (celle de l'évolution ou une autre) préconisant une promotion qui, partie de la création matérielle, aurait trouvé son parachèvement en l'homme ; au contraire, la promotion de la terre, c'est de s'épanouir en l'homme, c'est en lui qu'elle trouve sa grandeur et sa noblesse.

Cette place fondamentale tenue, en l'homme, par le corps, explique l'économie voulue par Dieu, pour faire accéder celui-ci à la dignité de fils de Dieu :

Quelques solennelles déclarations qu'ils fassent,
tous les hérétiques aboutissent en fin de compte à ceci :
blasphémer le Créateur
et nier le salut de cette œuvre qu'est la chair ;
alors que c'est précisément pour elle
que le Fils de Dieu a accompli toute son économie.
(A.H. IV,préf.4)

Cette place explique aussi pourquoi la Tradition apostolique en général, Irénée et Justin, en particulier, accordent une telle valeur au corps. Irénée l'appelait, avec une note d'admiration pour le Verbe, l'artiste divin qui l'a modelé, la « plasmatio », l'« œuvre d'art » par excellence. Pour lui, le terme « plasmatio » désigne déjà la chair comme telle, mais la chair modelée avec son âme à l'image et à la ressemblance de Dieu ; ce qui la distingue de toutes les autres créatures sensibles, car seule entre toutes, elle est appelée à connaître la dignité de fille de Dieu (cf. Justin, Fragm. 8, cité infra).

Aussi, à l'encontre de toutes les pensées païennes ou chrétiennes hétérodoxes qui rejetaient le corps comme méprisable et source de péché pour l'homme, la Tradition apostolique défendait-elle vigoureusement sa résurrection au nom de sa dignité propre et de l'unité de l'homme :

En vérité, Dieu a appelé la chair à la résurrection
et elle doit bénéficier des promesses de la vie éternelle.
Puisque c'est l'homme qui doit participer aux promesses du salut (euaggelizetai zôzai),
la chair, elle aussi, doit bénéficier de ces promesses.
Car qu'est-ce que l'homme,
sinon un animal raisonnable composé d'une âme et d'un corps ?
Est-ce l'âme, comme telle, qui constitue l'homme ?

Non ! Elle n'est que l'âme de l'homme.
Est-ce le corps, alors, que l'on appelle l'homme ?
Non ! il n'est dit que le corps de l'homme.
Dès lors, puisque ces deux composantes prises individuellement,
ne constituent aucunement l'homme,
alors que c'est l'unité issue de l'union des deux
(to de ek tès amphoterôn sumplokès)
qui mérite le nom d'homme,
il va de soi que c'est l'homme /tout entier/ que Dieu a appelé
à la vie et à la résurrection (eis zôèn kai anastasin)
et non une partie de l'homme ;
c'est bien l'intégralité de l'homme qui est objet de l'appel
(to holon keklèken), c'est-à-dire l'âme, mais aussi le corps.
Dès lors, combien ne serait-il pas inconvenant,
les deux formant une unité de par leur union, /d'accepter/
que l'un soit sauvé sans l'autre ? Une fois admise,
comme nous l'avons démontré, la possibilité pour la chair
de connaître une nouvelle naissance,
quelle discrimination n'y aurait-il pas
à ce que l'âme soit sauvée sans le corps ? *(Justin, Fragm. 8)*

Voici enfin les conséquences qui découlent de cette place tenue par le corps dans l'homme. Parce que l'homme est fondamentalement chair :

- son intelligence ne peut parvenir à l'idée que par des images ;
- il ne peut engendrer la vie humaine que par une union charnelle ; les plus belles paroles d'amour en sont incapables.
- Ce n'est pas la contemplation des idées, même celles de l'Ecriture, qui nous fera participer à la vie divine (2).

Pour nous faire participer à cette vie divine, le Verbe de Dieu devait s'incarner, assumer une humanité vraie, venir à nous et rester réellement parmi nous, avec son corps, par les sacrements. L'union

---

(2) Nous touchons là à l'opposition centrale entre la notion du salut chrétien et celle du salut gnostique. C'est un lieu commun de toute gnose, comme du mysticisme hellénistique, que, par la « gnose » (la connaissance intellectuelle) l'homme est déifié et devient enfant de Dieu ou même Dieu, alors que, pour la pensée chrétienne, *c'est uniquement par et dans la chair du Christ que l'homme participera à la vie divine.*

et la participation de l'homme-chair à la vie divine ne peut se réaliser qu'à son niveau de base : celui de la chair :

Le Fils de Dieu est appelé et Il est en toute vérité :
salut, sauveur et vertu salutaire.
Salut dans ce texte :
« en vue de ton salut, je t'ai attendu Seigneur » (Gen. 49/18).
Sauveur dans cet autre :
« voici mon Dieu, mon Sauveur,
je me confierai en Lui » (Is. 12/2).
Vertu salvatrice (salutaire), dans ce troisième :
« Dieu nous a fait connaître sa puissance salvatrice
à la face des nations » (ps. 97/2).
Il est en effet, « sauveur » parce qu'Il est Fils et Verbe de Dieu ;
Il est « puissance salvatrice » parce qu'Il est Esprit (source de vie) ; **Enfin Il est « salut » parce que « chair »**, *car*
« le Verbe s'est fait chair et Il a habité parmi nous » (Jn. 1/14).
(A.H. III,10/3)

Jean ne connaît qu'un seul et même Christ,
pour qui les portes du ciel se sont ouvertes,
à cause de son ascension dans la chair et qui,
dans cette même chair, en laquelle Il a souffert,
viendra nous révéler la gloire du Père. (A.H. III,16/8)

De la sorte enfin, en la chair de Notre Seigneur,
a fait irruption la lumière du Père,
puis en brillant à partir de sa chair,
elle est venue en nous,
et ainsi l'homme a accédé à l'incorruptibilité,
enveloppé qu'Il était par la lumière du Père. (A.H. IV,20/2)

On l'a dit, Irénée aurait accentué la valeur du corps et la place qu'il tient dans le salut de l'homme en réaction contre les gnostiques qui niaient cette valeur et cette place. C'est vrai, pour la bonne raison qu'en niant cette valeur et cette place, ceux-ci niaient le salut de l'homme qui doit obligatoirement passer par la chair. La position d'Irénée n'est pas simple réaction contre les gnostiques, elle est avant tout conformité à la réalité, c'est-à-dire à la conception révélée de l'homme et du Christ :

Comment, en effet, aurions-nous pu
avoir part à la filiation adoptive en Dieu,
si nous n'avions pas, par le Fils,
reçu de Dieu la communion avec Dieu Lui-même,
et si son Verbe n'était pas entré
en communion avec nous, en se faisant chair ? *(A.H. III,18/7)*

L'ESPRIT EN L'HOMME

En ce qui concerne la notion de l'Esprit (l'esprit) en l'homme, là encore Irénée suit fidèlement l'enseignement de Paul :

24 *Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qu'il renferme,*
Lui qui est le Seigneur du ciel et de la terre,
n'habite pas dans des temples faits de main d'homme ;

25 *Il ne s'est pas servi de mains humaines,*
comme s'Il avait besoin de quoi que ce soit,
Lui qui a donné à tous la vie, le souffle (spiritum, pnoèn) et tout le reste.

26 *Il a fait, à partir d'un seul /sang/* (ajoute Irénée)
toute la race des hommes sur la face de la terre,
fixant les temps dans les limites de leur habitat,

27 *pour qu'ils cherchent le divin /Dieu/ ;*
si toutefois ils peuvent le toucher et le trouver ;
encore qu'Il ne soit pas loin de nous ;

28 *car, en Lui, nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes ;*
et, comme l'ont dit certains des vôtres /poètes/ :
« de sa race nous sommes ». *(Ac. 17/24-28 cité A.H. III,12/9)*

Irénée ajoute : « *dans ce texte, Paul (...) leur annonce que ce Dieu a fait habiter* "**un seul genre humain**" *sur toute la terre* » *(A.H. III, 12/9).*

La position développée ici par Paul s'appuie sur la notion de création universelle « ex nihilo » : Dieu est le créateur de tous les êtres ; à ce titre, à tous Il a donné « le souffle créateur » (*spiritum, pnoèn) ;* aux hommes, Il a spécialement communiqué l'existence (en Lui nous sommes), l'animation ou le souffle (en Lui nous nous mouvous) et la vie (en Lui nous vivons). On l'aura remarqué, ces trois données font allusion au « flatus vitae » (le souffle de vie) employé par Irénée et qui est issu de l'Esprit divin présent à toute créature.

C'est bien à ce niveau de l'« existence et de la vie » que nous « sommes de la race de Dieu » (28).

L'évêque de Lyon, nous l'avons vu (cf. V,12/2), commente ainsi la pensée inspirée, en remontant le cours du processus particulier connu par l'homme pour émerger parmi les êtres de la création.

Dieu, dit-il, pour créer l'homme, dans un acte totalement libre et généreux — en dehors de toute nécessité automatique — a fait surgir, alors qu'elle n'était pas (ex nihilo) une nature-capacité, à laquelle Il a communiqué son existence et sa vie, appelées « flatus vitae » (souffle de vie). Il n'est pas inutile de redéfinir le rapport délicat mais important qui relie l'Esprit Saint, l'âme et son « souffle de vie », *(pnoè) ;* celui-ci est issu, comme l'effet de sa cause, de l'Esprit divin créateur, présent à chaque créature ; néanmoins, dans l'économie de la création, cette présence de l'Esprit Saint n'est pas en nous, *« elle n'est pas loin de nous »* dit Paul (Act. 17/27) ; elle nous est « extérieure », suggère Irénée (cf. V,12/2), en tout état de cause, elle explique pourquoi Dieu sait tout. Ce « souffle de vie », (l'animation existentielle et vitale de l'homme), issu de l'Esprit divin créateur, est semblable à Celui-ci et conserve avec Lui une relation de parenté ; néanmoins, possédé par l'âme, il ne fait plus qu'une « unité » avec elle ; il est en quelque sorte passé dans la sphère du créé : il est « temporel » puisque possédé à titre personnel par l'âme, dont la capacité créée est nécessairement limitée.

Dans l'économie de la filiation, au contraire, ce n'est plus nous qui « possédons » l'esprit, c'est nous qui, après nous être donnés, en la Personne du Christ, à son Esprit Saint, seront possédés et contenus par Lui ; aussi participerons-nous à sa vie éternelle incorruptible : *« après avoir enveloppé l'homme du dedans et du dehors, l'Esprit Saint demeure toujours avec lui et, dès lors, jamais ne l'abandonnera » (A.H. V,12/2).* A ce sujet, Irénée a soin de redresser certaines expressions courantes, pour bien délimiter la différence radicale qui existe entre l'économie de la création, où nous « possédons » notre « souffle de vie », et l'économie de la filiation, où nous deviendrons l'« héritage de l'Esprit Saint » :

(...) la chair comme telle et à elle seule
ne peut hériter le royaume de Dieu,
mais elle peut être reçue en héritage,
dans le royaume, par l'Esprit.
Car c'est le vivant qui hérite les biens du mort (...).

Quel est donc le vivant ? L'Esprit de Dieu.
Et quels sont les biens du mort ?
Les membres de l'homme qui se dissolvent dans la terre.
Ce sont eux qui sont reçus en héritage par l'Esprit,
en étant **transférés par Lui dans le royaume des cieux.**
(A.H. V,9/4)

La Tradition apostolique ne connaît donc pas, en l'homme, une vie dite « naturelle », présentée comme issue de la création, d'une façon automatique, nécessaire et irréversible, et une vie dite « surnaturelle », issue de l'Esprit Saint qui, elle, n'existerait que chez les croyants généreux et, en eux, se superposerait en quelque sorte à la vie dite « naturelle ». La catéchèse apostolique connaît bien deux vies, issues d'ailleurs de la même source, l'Esprit Saint, mais différentes en vertu de leur mode de participation en l'homme : la vie « terrestre » temporelle, possédée à titre personnel par l'homme dans les limites de sa nature-capacité créée, et la vie « céleste », éternelle et divine, à laquelle participeront en plénitude les croyants qui, librement, se seront donnés à l'Esprit du Christ ; cette vie est aussi appelée « vie en Dieu » ou « pour Dieu ».

L'Esprit divin créateur et sanctificateur, outre l'existence et la vie, communique l'UNITE à tout notre être formé dans une proportion harmonieuse de deux natures complémentaires, l'âme et le corps. C'est donc Lui qui suscite notre personnalité, en vertu de laquelle chaque homme est un « existant » jouissant d'une unité spécifique et personnelle vis-à-vis de Dieu et des autres créatures :

L'Esprit du Seigneur (...) qui tient unis tous les êtres
(to sunechon ta panta). *(Sg. 1/7)*

que le texte latin d'Irénée traduit ainsi :

Spiritus Dei qui continet omnia (cf. V,2/3)
ou *« qui capit » (II,34/4)*
Dieu (...) affermissant tout par son Verbe et donnant une unité à tout par sa Sagesse. (Verbo suo confirmans et Sapientia compingens omnia). *(A.H. III,24/2)*

C'est Lui aussi qui est principe de dynamisme et de promotion en l'homme : dynamisme au niveau de l'intelligence et de la volonté (c'est l'Esprit qui a inspiré les prophètes et les hommes prédestinés de l'Ancien et du Nouveau Testament), dynamisme au niveau de l'exis-

tence et de la vie. Faute de suivre ce « dynamisme », l'homme ne peut que retourner à son origine, le néant :

> *Car, pour tous ceux qui voient, il n'y a qu'un chemin*
> — **et ascendant** — *qu'illumine la lumière céleste ;*
> *mais, pour ceux qui ne voient pas, il y a beaucoup de chemins*
> **enténébrés et qui vont en sens opposé.**
> **Celui-là conduit au royaume des cieux,**
> *en unissant l'homme à Dieu ;*
> **mais ceux-ci font descendre à la mort,**
> *en séparant l'homme de Dieu.* *(Epid. 1)*

C'est que la participation à l'Esprit Saint ne changera en rien la « nature » de l'homme, pas même celle de sa chair ; **par contre, elle lui accordera une « qualité » existentielle et vitale inespérée puisque divine.** « Sauver » ne veut pas dire « dénaturer », mais « sauvegarder ». L'Esprit Saint ne changera donc rien à la nature même des corps ; ceux-ci, toutefois, au lieu d'être animés d'un souffle « temporel », seront vivifiés d'un Esprit éternel ; pour cette raison, ils seront appelés « spirituels » :

> *Ces hommes* (les « teleioi », les parachevés et les parfaits),
> *l'Apôtre les nomme également « spirituels ».*
> *« Spirituels »,* **ils le sont par une participation de l'Esprit,**
> **mais non par une évacuation ou une suppression de la chair.**
> *(A.H. V,6/1)*

> *Car des esprits sans corps*
> *ne seront jamais des hommes spirituels ;*
> *mais c'est notre substance*
> *— c'est-à-dire le composé d'âme et de chair —*
> *qui, en recevant l'Esprit de Dieu, constitue l'homme spirituel.*
> *(A.H. V,8/2)*

Cette substitution du souffle de vie par l'Esprit Saint ne sera vraiment effective et complète, pour les croyants généreux, qu'après leur résurrection glorieuse, quand le « CORPS » du Christ, rassemblé dans sa totalité, se donnera au Père, avec le Christ à sa tête. Jusque-là, c'est le « souffle de vie créateur » qui doit animer l'Homme-Humanité jusqu'au terme de son temps et qui, par le fait même, anime les âmes, cellules de cet Homme-Humanité. Comme Irénée l'a formellement énoncé, le « *souffle de vie* » *connaît un instant de vigueur, il demeure un moment, puis s'en va* » ; n'oublions pas, malgré tout, la nuance

importante reconnue par tous les témoins de la pensée biblique : dans le monde créé, tout — la vie et la mort comprises —, tout est en devenir ; tout est processus. Dès lors, quand la vigueur vitale de l'âme, au lieu de progresser, commence à régresser, elle-même, faute des ressources vitales nécessaires, abandonne le corps : c'est le premier seuil de l'entrée de l'homme dans le processus de mort. Par la suite, le processus de séparation entre l'âme et son souffle de vie doit normalement se prolonger jusqu'au terme vital de l'Homme-Humanité, pour aboutir à la séparation définitive *« laissant privé de souffle l'être en lequel il se trouvait auparavant » (A.H. V,12/2)*. En fait, depuis la venue du Christ, ce processus de mort ne sera valable que pour les damnés, encore que la puissance divine interviendra pour ressusciter les damnés avec leur corps, en vue de l'équité de leur jugement, avant de les abandonner définitivement à la défaillance de leurs ressources vitales et à leur disparition éternelle. A l'opposé, pour les croyants généreux, qui se seront donnés librement au Christ et à son « corps », ils bénéficient déjà en Lui des « arrhes » de l'Esprit Saint. Ces « arrhes » amorcent en eux le processus de résurrection. Dans le « séjour d'attente », par la présence du Christ et de son Esprit, les âmes trouvent un regain de vie — c'est la « première résurrection des âmes » dont parle l'Apocalypse (20/4-6) —, en attendant la résurrection glorieuse de leur corps lors de la Résurrection générale (ou la seconde résurrection de l'Apocalypse).

L'AME EN L'HOMME

Nous l'avons dit, à l'opposé des pensées grecques, **Irénée, comme l'Ecriture, ne se préoccupe pas du plan des natures.** C'est ainsi qu'il ne définit jamais, à proprement parler, celle de l'âme, sinon pour souligner qu'elle complète celle du corps. Entre les deux natures, il n'y a pas de dualité irréductible, il y a au contraire « complémentarité », au point que l'homme dit-il,

> *est un être formé d'une proportion harmonieuse de corps et d'âme (homo est enim temperatio animae et corporis).*
>
> *(A.H. IV, préf. 4)*

Le héraut de la Tradition met surtout l'accent sur le rôle existentiel et vital rempli par l'âme vis-à-vis de l'Esprit, comme vis-à-vis du corps. Elle est l'intermédiaire entre les deux *(metaxu toutôn, A.H. V,9/1) ;* c'est elle qui est vivifiée du souffle de vie (et plus tard de l'Esprit Saint), pour, à son tour, animer son corps.

L'Esprit est dit « céleste » ou « spirituel » parce qu'il est ordonné à Dieu ; le corps est dit « terrestre » ou « animal » parce qu'il est ordonné à la terre. L'âme, quant à elle, est intermédiaire, ni spirituelle et céleste dans le vrai sens du mot comme l'Esprit, ni matérielle comme le corps. Sa nature tient à la fois de l'un et de l'autre. Vivifiée par l'Esprit, elle est vivante et animatrice ; orientée vers le corps qu'elle dirige et anime, sa nature est ordonnée à celle du corps. Elle est unique en son genre, ni animale, ni angélique, elle est humaine.

Pour tenter de la définir, on pourrait dire : **elle est le « centre co-ordinateur » conscient et libre de l'homme qui programme à la fois les impulsions de l'Esprit et celles du corps.**

Cette conception de « centre co-ordinateur », comparable par certains aspects à celui que tient la graine par rapport à l'arbre (comparaison tirée de 1° Cor. 15/35 et ss. ; reprise par Justin, 1° Apol. 19/1-6, et Clément, chap. 24/4-5), explique d'une façon très satisfaisante le délicat problème de la survie de l'âme et celui de la résurrection de notre propre corps.

Parce que l'âme, « centre co-ordinateur » de l'homme, possède en elle l'essentiel des facultés de l'homme, aussi bien biologiques et physiologiques que psychiques et intellectuelles, même séparée du corps, elle est toujours capable de sensibilité, de mémoire, de pensée et de volonté :

> *Par cet enseignement*
> (la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare),
> *en effet, il est manifestement attesté que* **les âmes persévèrent,**
> *qu'elles ne passent pas de corps en corps,*
> *et qu'elles conservent leurs caractéristiques personnelles humaines,*
> **qui leur permettent de se reconnaître et de se souvenir**
> *(habere hominis figuram, ut etiam cognoscantur)*
> *de ce qu'elles étaient sur cette terre.* *(A.H. II,34/1)*

De même, si Théophile admet dans l'homme la dualité : « corps visible/âme invisible »

> *L'âme dans l'homme ne se voit pas*
> *— invisible qu'elle est pour les hommes —*
> *mais les mouvements du corps la font imaginer.*
> *(Théophile, I,5)*

par contre, l'âme doit, pour lui, représenter ce que l'homme a de plus essentiel, de plus spécifique au point qu'en elle, c'est tout l'homme qui se trouve comme « concentré » ; tout comme l'arbre — pour reprendre l'image scripturaire —, se retrouve tout entier concentré dans sa graine :

> *Maintenant* (dit-il à son correspondant qui nie Dieu parce qu'on ne le voit pas), *maintenant si tu me dis :*
> *« Montre-moi ton Dieu », je pourrais te répondre :*
> *« Montre-moi ton "***homme***" et moi je te montrerai mon "Dieu". »*
> *Présente donc, en train de voir, les yeux de ton âme,*
> *et les oreilles de ton cœur en train d'écouter.*
>
> *(Théophile, I,2)*

L'auteur de la 2e Homélie nous donne même une piste de recherche qui pourrait se révéler intéressante pour l'exégèse de certains passages où Paul parle de l'« homme intérieur » :

> *(...) « l'extérieur est semblable à l'intérieur » signifie*
> **l'âme qui est appelée l'intérieur**
> **et le corps l'extérieur ;**
> *et de même que ton corps est visible,*
> *ainsi ton âme doit se rendre manifeste par les bonnes œuvres.*
>
> *(2e Homélie, 12/4)*

Dans la mesure où la Tradition apostolique considérait l'âme comme l'« homme intérieur », pour elle, la question de sa survie consciente et personnelle ne pouvait poser aucun problème.

Toutefois, avant le Christ et en dehors de Lui (le cas des âmes avant la venue du Christ et le cas des damnés), la vie des âmes des défunts ne pouvait et ne peut toujours être qu'une vie « diminuée » en ce sens que, privées de leur corps, leur moyen naturel d'expression et de relation, leurs facultés sont tronquées, d'autant plus que leur capacité à participer à leur souffle de vie allait et va toujours en diminuant. Par contre, depuis la descente du Christ dans le royaume de la mort, les âmes des élus, comme nous le verrons plus loin, sont, en Lui, comme revivifiées.

Cette conception de l'âme « centre co-ordinateur » explique aussi parfaitement pourquoi chaque homme, à la résurrection, retrouvera son propre corps, celui qui a été le sien ici-bas et celui qui sera le

sien dans l'éternité. Une graine, au printemps, ne peut que redevenir la plante qu'elle était, c'est-à-dire ressusciter : elle ne redevient pas une plante différente ou une plante d'une autre essence, même si son existence et sa vie sont renouvelées. Pareillement l'âme « centre co-ordinateur » de l'homme ne pourra que retrouver la dimension corporelle qui était la sienne, celle dont elle avait programmé toutes les caractéristiques, et non pas une autre. Dieu n'aime pas le « faux », fût-il appelé « spirituel » ou « transfiguré », Il n'aime que l'« authentique », l'« original ». Dès lors, la résurrection sera un « processus vital » en vertu duquel l'âme reconstituera son propre corps, et non un « processus mécanique » en vertu duquel Dieu « replâtrerait », sur chaque âme, un corps fait d'avance, conception qui relève d'un dualisme élémentaire.

Bien entendu, vu la dimension communautaire de l'homme, cette résurrection générale ne pourra avoir lieu qu'à la fin des temps, quand l'Homme-Humanité sera au terme de sa propre croissance et aura atteint sa « stature globale et définitive » — un membre ne peut ressusciter sans le corps et indépendamment de lui (3) —. Quoi qu'il en soit, si pour les Grecs et les gnostiques, la résurrection des corps représentait la négation même d'une survie heureuse et épanouie, pour l'Ecriture, au contraire, vu sa conception de l'homme, une survie définitive de l'homme, en dehors de la résurrection de son corps, ne pouvait être envisageable :

Si les morts ne ressuscitent pas, mangeons et buvons,
car demain nous mourrons. *(1° Cor. 15/32 et 15/12)*

Enfin, parce que l'âme est un « centre co-ordinateur » qui, conscient et libre, reçoit les impulsions de la chair et celles de l'Esprit, c'est elle qui, tout en les programmant, possède en dernier ressort la responsabilité du choix à faire entre les deux ; responsabilité d'autant plus lourde que, de ce choix, dépend la destinée future et définitive

(3) Dans ce contexte, on comprend l'animosité de Paul contre ceux qui, déjà de son temps, — et leur position est reprise par certains actuellement — affirmaient, quoique sous un biais un peu différent, que l'âme, pour survivre, aurait besoin d'une première résurrection de son corps. Paul dit les avoir livrés à Satan (cf. 1°Tim. 1/19-20 et 2° Tim. 2/17). Inutile de le préciser, cette hypothèse, pour ne pas dire cette hérésie relève, elle aussi, d'une conception dualiste de l'homme en vertu de laquelle la nature de l'âme serait opposée à celle du corps, alors que pour la catéchèse apostolique l'âme possède une nature, non pas opposée à celle du corps, mais complémentaire ; en outre, elle possède l'essentiel des facultés humaines et a programmé toutes les activités et les impulsions de son corps.

de l'âme : sa corruption ou son incorruptibilité. C'est ce drame que Paul, après l'avoir vécu, a décrit en Rom. 7/13-25 :

(...) trois dimensions, ainsi que nous l'avons montré,
constituent l'homme parfait : la chair, l'âme et l'Esprit.
L'une d'elle sauve et forme, à savoir l'Esprit ;
une autre est sauvée et formée, à savoir la chair ;
une autre enfin se trouve entre celles-ci, à savoir l'âme,
qui tantôt suit l'Esprit et, grâce à lui, prend son envol,
tantôt se laisse persuader par la chair
et tombe dans les convoitises terrestres.
Ceux donc qui n'ont pas la dimension qui sauve et forme
en vue de la vie,
ceux-là sont et se verront appelés à bon droit « sang et chair »
puisqu'ils n'ont pas l'Esprit de Dieu en eux.
C'est d'ailleurs pourquoi ils sont déclarés «morts »
par le Seigneur :
« Laissez, dit-il, les morts ensevelir leurs morts » (Lc. 9/60).
Mais ceux qui craignent Dieu,
qui croient à l'avènement de son Fils,
et qui, par la foi, établissent à demeure,
dans leurs cœurs, l'Esprit de Dieu,
ceux-là seront justement déclarés hommes «purs »,
« spirituels » et « vivants pour Dieu »,
parce qu'ils ont l'Esprit du Père
qui purifie l'homme et l'élève à la vie de Dieu.
(A.H. V,9/1-2)

De même que celui qui avait été fait âme vivante,
en inclinant vers le mal, a perdu la vie,
ainsi ce même homme, en revenant au bien,
et en recevant l'Esprit, retrouvera la vie. *(A.H. V,12/2)*

En terminant cette étude sur l'homme, il serait dommage de ne pas citer en entier le chap. VI de l'A Diognète. Il explicite, à la fois, la conception anthropologique de la catéchèse apostolique et la spiritualité qu'en avait tirée la jeune Eglise des martyrs :

En un mot, ce que l'âme est dans le corps,
les chrétiens le sont dans le monde.
L'âme est répandue dans tous les membres du corps :
comme les chrétiens dans les cités du monde.

L'âme habite dans le corps, pourtant elle n'est pas du corps :
comme les chrétiens habitent dans le monde, mais ne sont pas du monde.
Invisible, l'âme est retenue prisonnière dans un corps visible :
ainsi les chrétiens, on voit bien qu'ils sont dans le monde,
mais le culte qu'ils rendent à Dieu demeure invisible.
La chair déteste l'âme et lui fait la guerre,
sans en avoir reçu de tort, parce qu'elle l'empêche de jouir des plaisirs :
de même le monde déteste les chrétiens qui ne lui font aucun tort,
parce qu'ils s'opposent à ses plaisirs.
L'âme aime cette chair qui la déteste et ses membres :
comme les chrétiens aiment ceux qui les détestent.
L'âme est enfermée dans le corps ;
c'est elle pourtant qui maintient le corps :
les chrétiens sont comme détenus dans la prison du monde,
pourtant ce sont eux qui maintiennent le monde.
Immortelle, l'âme habite une tente mortelle :
ainsi les chrétiens campent dans le corruptible
en attendant l'incorruptibilité céleste.
L'âme devient meilleure en se mortifiant par la faim et la soif :
persécutés les chrétiens se multiplient toujours plus.
Si noble est le poste que Dieu leur a assigné
qu'il ne leur est pas permis de déserter.

(A Diog. 6/1-10)

Ce texte montre que l'homme est composé d'une âme et d'un corps de nature différente.

Le corps est visible, ses impulsions l'attirent surtout vers la terre, au point de contrecarrer les aspirations de l'âme, qui se trouve parfois en lui, comme dans une prison. Nous retrouvons ce que nous venons de dire sur la lourde responsabilité de l'âme.

L'âme est, au contraire, invisible ; elle est naturellement orientée vers un idéal plus haut. Elle est immortelle par rapport au corps ; mais elle n'est pas incorruptible comme Dieu : terrestre, elle attend, comme le corps, l'incorruptibilité céleste.

Il ressort aussi de ce texte, au niveau de la spiritualité, que les

chrétiens du 2e siècle, loin de mépriser et de fuir le monde (comme le fera le monachisme issu, au 3e siècle, de la pensée chrétienne alexandrine et néo-platonicienne), se considéraient, au contraire, comme l'âme du monde, chargés de le vivifier, à un point tel « *que si noble est le poste que Dieu leur a assigné, qu'il ne leur est pas permis de déserter* ».

RAPPORT IV

L'unité de l'homme avec ses frères

Notre unité dans les deux "Adam"

Chapitre septième

Notre unité en Adam

Le quatrième rapport existentiel et vital, celui qui relie chaque homme individuel aux hommes, ses frères, nous fait découvrir la quatrième dimension spécifique à l'homme, sa dimension communautaire. Elle était ignorée ou énergiquement repoussée par les pensées platonisantes et gnostiques profondément individualistes. Pourtant elle est éminemment biblique. Nous avons, il est vrai, toujours tendance à la sous-estimer, à cause de notre penchant naturel et inné à l'égocentrisme. Aussi ne voyons-nous pas la solution qu'elle seule apporte aux problèmes importants, quoique irritants pour notre égoïsme, comme celui du péché originel.

Concrètement, cette dimension se réalise pour chacun de nous, d'une part par notre insertion nécessaire, en vertu de notre naissance, dans l'économie de la création du premier Adam, et, d'autre part, par notre insertion libre et aimante, dans l'économie de la filiation, en vertu de notre foi en la Personne du Fils de Dieu, fait homme.

Après avoir analysé les différents aspects de notre insertion dans le premier Adam, nous aborderons ceux de notre insertion dans le second Adam ; à son sujet, nous verrons comment le Christ, dans un premier stade, a parachevé l'homme, en le sauvant par son incarnation et par sa rédemption ; puis comment, dans un deuxième stade, cette promotion inaugurée en Lui, se réalise progressivement pour les vivants comme pour les morts ; et enfin, dans un troisième stade, quelle sera l'apothéose de la Récapitulation de la création entière dans le Christ.

NOTRE INSERTION EN ADAM, L'HOMME TERRESTRE, ANIMAL ET PSYCHIQUE

Au sujet de notre première insertion en Adam, la position de la Tradition apostolique est commandée à la fois par les impératifs rationnels de l'universelle création ex nihilo et par les données très précises de l'Ecriture contenues spécialement dans la Genèse. La Jeune Eglise, il est vrai, interprétait celles-ci à la lumière de la vie et des enseignements du Verbe fait chair ; puisque c'est le même

Verbe qui a créé l'homme (économie de la création) et l'a parachevé en le sauvant (économie de la filiation), tous les problèmes concernant l'origine de l'homme, en particulier ceux qui nous préoccupent — à savoir, ceux de sa création, de sa condition existentielle, de sa similitude avec Dieu —, ne trouvent leur solution parfaite, et, par le fait même, leur explication intégrale, que dans le Christ. Autrement dit, l'interprétation des données de la Genèse ne peut être abandonnée au goût et à la culture de chacun ; le Christ ayant parachevé l'œuvre entreprise à la création, c'est en Lui et dans le Nouveau Testament en général, que se trouve la réponse voulue par Dieu aux questions soulevées dans la Genèse. C'est en vertu de cette exégèse que Paul a acquis la certitude que le premier homme, principe de la vie temporelle pour l'humanité entière, devait être unique, comme le Christ, principe de la vie spirituelle, le fut pour la même humanité (cf. Rom. 5/12, 15-19 ; 1° Cor. 15/21-22) (1).

Nous examinerons successivement la condition existentielle originelle d'Adam, sa faute et la condition existentielle que nous avons héritée en lui.

LA CONDITION EXISTENTIELLE ORIGINELLE D'ADAM

Conformément aux impératifs de l'universelle création ex nihilo, l'homme, à sa création, sorti de la terre et animé du souffle de vie issu de Dieu (cf. Gen. 2/7), ne pouvait être que « temporel » et de **nature mortelle :**

Comment d'ailleurs serait-il dieu,
alors qu'il n'a pas encore été fait homme /adulte, parachevé/ ?
Comment serait-il parfait, alors qu'il vient à peine d'être créé ?
Comment serait-il immortel,
alors que c'est **dans une « nature mortelle » qu'il a désobéi à Dieu ?**

---

(1) On connaît l'opposition partagée par nombre de savants et à leur suite, par la majorité des croyants, contre le monogénisme. Leur argument s'appuie surtout sur les découvertes paléontologiques, c'est-à-dire sur une science travaillant sur des fossiles.

Les savants contemporains, étudiant ce problème au niveau de la biologie et de la génétique, auraient, semble-t-il, plutôt tendance à revenir à un monogénisme authentique. Les lois de la vie et de l'hérédité exigeraient un principe unique pour l'humanité actuelle.

En tout état de cause, le problème porte sur la race actuelle des hommes et non sur une race de préhominiens, ayant précédé l'homo sapiens, et dont la science pourrait nous révéler l'existence.

Car il te faut d'abord garder ton rang d'homme,
et ensuite seulement recevoir en partage la gloire de Dieu.
(A.H. IV,39/2)

A tous les niveaux d'ailleurs, l'homme à peine créé, ne possédait que des capacités limitées. La Tradition apostolique, à la suite de Paul (cf. Gal. 4/1-5 et Eph. 4/13-14), le laisse clairement entendre (cf. A.H. III,22/4 ; Epid. 11, 12, 14) et le déclare « enfant » (*nèpios*) :

Dieu /quant à Lui/ avait le pouvoir de donner la perfection à l'homme,
mais celui-ci, à peine créé, était incapable de la recevoir,
ou, l'eût-il reçue, de la contenir,
ou, l'eût-il contenue, de la garder. *(A.H. IV,38/2)*

Car il n'était qu'un petit enfant. *(A.H. IV,38/1)*

Ils sont donc tout à fait déraisonnables,
ceux qui n'attendent pas le temps de la croissance
et font grief à Dieu de la faiblesse de leur nature.
Dans leur ignorance de Dieu et d'eux-mêmes, ces insatiables et ces ingrats refusent d'être d'abord ce qu'ils ont été faits,
des hommes sujets aux passions ;
avant même d'être des hommes /adultes/,
ils veulent être semblables au Dieu qui les a faits,
et voir s'évanouir toute différence entre le Dieu incréé
et l'homme à peine créé.
(...)
Aussi fallait-il que d'abord apparût cette nature,
puis qu'ensuite ce qui est mortel fût vaincu et englouti par l'immortalité,
et que l'homme devînt à l'image et à la ressemblance de Dieu,
après avoir reçu la connaissance du bien et du mal (c'est-à-dire dans la liberté). *(A.H. IV,38/4)*

Toutefois, ayant créé l'homme « *en vue de l'incorruptibilité* » (Sg. 2/23), Dieu l'avait placé, dès sa création, dans un « paradis ». Celui-ci doit être compris de la façon suivante :

— C'est le Verbe Lui-même qui avait modelé l'homme, à l'image de l'humanité qu'Il devait prendre plus tard dans le sein de la Vierge Marie, pour qu'il devînt incorruptible à sa ressemblance d'homme-

Dieu (cf. A.H. V,16/2 cité p. 123). Bien entendu, la Tradition considérait le Verbe comme « cause première » de la formation d'Adam et écartait, à son sujet, toute idée d'anthropomorphisme, puisque Irénée précise qu'Il était alors « invisible » (A.H. V,16/2).

— Toutefois, le Verbe (la Parole de Dieu) avait établi un lien vital avec son protégé. Grâce à ce lien et à la puissance de Vie du Verbe (l'Arbre de vie), l'homme ne devait connaître ni la souffrance ni la mort inhérentes à sa nature. Cette incorruptibilité n'était que terrestre et devait lui permettre d'atteindre l'incorruptibilité céleste à la fin des temps, dans l'Esprit Saint du Christ. Le Verbe avait la puissance nécessaire pour honorer ce lien vital, Lui qui, incarné, a guéri les malades et ressuscité les morts :

> *Ce que le Verbe artisan avait omis de modeler dans le sein maternel, Il l'accomplit au grand jour* (en guérissant l'aveugle-né)
> *afin que nous ne cherchions plus ni une autre Main*
> *par laquelle l'homme aurait été modelé, ni un autre Père ;*
> *sachant que la Main de Dieu*
> *qui nous a modelés au commencement*
> *et nous modèle dans le sein maternel,*
> *cette même Main, dans les derniers temps,*
> *nous a recherchés, quand nous étions perdus.* *(A.H. V,15/2)*

> *Il ne faut pas chercher (...) d'autre Main de Dieu*
> *que celle qui, du commencement à la fin, nous modèle,*
> **nous ajuste en vue de la vie,** *est présente à son ouvrage*
> *et le parfait selon l'image et la ressemblance de Dieu.*
> *(A.H. V,16/1)*

> *Dieu a, de tous temps, tout révélé et montré à l'avance,*
> *par l'entremise du Verbe à ceux qui croient,*
> *tantôt s'entretenant avec sa plasmatio* **(1re étape, au paradis)**
> *tantôt donnant sa loi, tantôt reprenant, tantôt encourageant*
> *puis libérant l'esclave et faisant de lui son Fils* **(2e étape, l'adoption filiale)** *et enfin, en temps opportun,*
> *lui accordant l'héritage de l'incorruptibilité,*
> *en vue du plein achèvement de l'homme* **(3e étape, celle de la filiation).** *(A.H. IV,11/1)*

— Cependant, dès que l'homme fut capable de prendre conscience

de sa personnalité, le Verbe, éminemment respectueux de la dignité et de la liberté de son protégé, lui demanda de transformer ce lien vital, accordé d'une façon unilatérale et privilégiée, en raison de son état d'enfance, en une alliance libre et aimante. A cet effet, il lui demanda de surseoir, avant de décider lui-même, ce qui pouvait être son bien ou son mal, l'Arbre de la connaissance du bien et du mal. Non que le fruit de cet arbre fût mauvais, précisent Théophile (II,25) et Irénée (A.H. III,23/6), mais parce que l'homme, n'ayant pas encore atteint sa pleine maturité, mieux valait pour lui qu'il accordât une confiance aveugle à la Parole de Dieu et attendît quelque peu, avant d'aborder le domaine de la science et sa connaissance. Par la même occasion, cet acte de soumission confiante devait constituer un test permettant à l'homme de faire le choix de sa vie : ou bien rester fidèle (obéissant) à l'alliance qui le reliait, depuis son enfance, au Verbe de Dieu, ou bien préférer son indépendance totale vis-à-vis de son Maître et conseiller, en s'attribuant dès maintenant le droit de juger ce qui, à son avis, serait désormais pour lui bien ou mal. Pour éclairer l'homme et sa liberté sur l'importance décisive de ce choix, le Verbe lui avait fait savoir qu'en réalité, ce choix portait, non seulement sur la distinction à faire entre le mal et le bien (arbre de la connaissance), mais entre la vie dans la soumission à la Parole divine (arbre de vie) ou la mort en dehors de cette soumission (cf. Gen. 2/17 cité A.H. V,23/1 et Epid. 15).

Ainsi, après avoir énoncé en IV,39/2 (cité p. 193) que la nature humaine d'Adam, en vertu de la création, était mortelle, l'évêque des Gaules a soin, en d'autres passages, de le préciser : en fait (de facto), historiquement parlant, le premier homme modelé *(protoplastus,* A.H. II,34/4 ; III,21/10 ; V,19/1) jouissait, dès son origine, en vertu du lien privilégié qui l'unissait au Verbe, d'une incorruptibilité effective, mais il pouvait perdre celle-ci en rejetant son obédience à la Parole de Dieu :

Mais, de peur que l'homme n'eût des pensées de superbe
et ne s'enorgueillît, comme s'il n'avait point de Maître,
à cause de l'autorité qui lui avait été concédée /sur la création/
et de la liberté d'accès auprès de Dieu,
/et/ qu'il ne péchât en dépassant ses propres limites,
et que, par complaisance en lui-même,
il ne conçût des pensées d'orgueil contre Dieu,
une loi lui fut donnée par Dieu afin qu'il reconnût

qu'il avait pour Maître, le Maître de l'univers ;
aussi /Dieu/ lui imposa-t-il certaines limites,
de sorte que, s'il observait le commandement de Dieu,
il demeurerait toujours tel qu'il était, c'est-à-dire immortel,
mais que, s'il ne /l'/ observait pas, il deviendrait mortel,
dissous dans la terre d'où avait été prise sa chair façonnée.
(Epid. 15)

Justin avait déjà exposé la même position :

Dieu, en effet, voulant que les anges et les hommes
aient le libre arbitre (en eleuthera proairesei)
et soient maîtres de leur destinée **(kai autexousious genomenous),**
les avait créés de telle sorte qu'ils accomplissent
ce qu'Il avait donné à chacun de pouvoir faire,
avec l'intention de les garder à l'abri de la corruption
et du châtiment,
s'ils choisissaient ce qui lui était agréable,
et s'ils commettaient le mal,
de les châtier chacun comme bon lui semblerait.
(Justin, Dial. 88/5)

De son côté Théophile, en se plaçant uniquement sur le plan historique qui était le sien, préfère souligner un point important : pour l'homme, l'immortalité, loin d'être liée à sa nature dépendait essentiellement de sa soumission à la Parole de Dieu ; car « pure capacité », il est, en vertu de sa création, limité et voué à la mort, mais il est aussi capable, en se donnant à Dieu, de participer à la vie éternelle divine :

Mais, nous dira-t-on,
« mourir n'est-il pas dans la nature de l'homme » ?
— Pas du tout. « Etait-il donc immortel ? » —
Nous ne disons pas cela non plus.
On va répliquer : « Il n'était donc rien du tout ? »
Ce n'est pas non plus ce que nous soutenons.
Voilà : par nature (au plan historique),
l'homme n'était pas plus mortel qu'immortel.
S'il avait été créé, dès le principe, immortel, il eût été créé Dieu.
D'autre part, s'il avait été créé mortel,
il eût semblé que Dieu fût la cause de sa mort.

Ce n'est donc ni mortel, qu'il a été créé, ni immortel,
mais — suivant ce que nous avons dit plus haut —
capable des deux (2).
Ainsi, penchait-il vers la voie d'immortalité,
en suivant le commandement de Dieu (= le Verbe, cf. II,13) ?
Il en devait recevoir l'immortalité pour récompense
et devenir dieu.
Se tournait-il vers les œuvres de mort, en désobéissant à Dieu ?
Lui-même devenait cause de sa propre mort.
En effet Dieu avait créé l'homme libre et maître de sa destinée
(eleutheron gar **kai autexousion** *epoièsen ho Theos ton anthrôpon).*
(Théophile, II,27)

LA FAUTE ORIGINELLE

Conformément à l'Ecriture, pour la Tradition apostolique, la faute originelle eut le démon pour instigateur. Les anges, précise-t-elle souvent, avaient été créés par Dieu avant l'homme. Les uns, dont Lucifer et ses ministres, avaient pour mission de s'occuper de la bonne marche de la création et d'être les tuteurs de l'homme mineur jusqu'à sa majorité en Christ (cf. Gal. 4/1-5 et Eph. 4/13-14), l'Homme « teleios ». Par jalousie (Sg. 2/24), devant les prérogatives originellement données à l'homme, pressentant peut-être que son pupille deviendrait, en Christ, supérieur à lui, le démon profita de son rôle de tuteur pour le tromper et le faire apostasier :

Ainsi, ayant appris de la femme l'ordre de Dieu,
le diable usa de fourberie et la trompa par un second mensonge,
en disant : « Pas du tout ! vous ne mourrez pas. Mais Dieu sait
que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront
et vous serez comme des dieux » (cf. Gen. 3/4-5).
(A.H. V,23/1)

---

(2) « Le paradis était terrestre, planté sur la terre (...)
L'Ecriture nous enseigne clairement que le paradis
se trouvait sous notre ciel, comme l'Orient et la terre (...)
Dieu transporta l'homme de la terre, dont il était fait,
dans le paradis, et lui donna un principe de progrès (= le Verbe)
suivant lequel il put se développer et arriver à la perfection,
voire même accéder à la condition divine et monter ainsi au ciel,
— (en effet, l'homme fut placé dans une situation intermédiaire,
ni complètement mortel ni absolument immortel, mais capable des deux ;
de même cette région du paradis, par sa beauté,
était intermédiaire entre ce monde et le ciel) —
monter au ciel, dis-je, et participer à l'éternité /divine/.
(Théophile, II,24)

Il est le prince de l'apostasie, c'est-à-dire celui de la séparation.
(A.H. III,23/3)

C'est ainsi, nous dit Irénée, que « *l'ange étant devenu, par un mensonge, chef et guide du péché, fut lui-même chassé, pour s'être heurté à Dieu* » *(Epid. 16)*. Ce péché fut donc le premier acte de révolte commis par les êtres privilégiés, conscients et libres, de la création contre le Créateur :

Car cet ange fut apostat et ennemi du jour où il jalousa
la plasmatio de Dieu et entreprit de la rendre ennemie de Dieu.
(A.H. IV,40/3)

Il a fait apparaître l'homme comme transgresseur,
l'ayant pris pour premier terrain de son apostasie.
(A.H. III,23/8)

C'est sous le « *prétexte d'immortalité* » qu'il séduisit Adam et Eve, alors que lui-même ne la possédait pas, leur faisant croire que l'incorruptibilité, dont ils jouissaient de facto, pouvait leur être naturelle :

Ce qui signifie qu'en Adam le démon avait, de façon inique,
suscité la prévarication, et, **sous prétexte d'immortalité,**
lui avait apporté la mort. *En leur promettant, en effet,*
qu'ils seraient comme des dieux, sans pouvoir le moins du monde
tenir sa promesse, il leur a apporté la mort. *(A.H. III,23/1)*

C'est par un autre qu'Adam a été séduit,
sous prétexte d'immortalité. *(A.H. III,23/5)*

De même que le serpent séduisit Eve, **en lui promettant**
ce que lui-même n'avait pas. *(A.H. IV, préf. 4)*

Dès lors, pour l'homme, la faute originelle fut déjà un péché de profond égoïsme, accompli sans aucune considération pour sa descendance ; il fut aussi un péché d'orgueil : aveuglé par le démon, l'un des anges les plus intelligents, Adam s'imagina que, nourri de cet arbre de la science « *si désirable pour acquérir l'entendement* » *(Gen. 3/6)*, il pourrait devenir l'égal de Dieu et immortel comme lui. Il préféra son indépendance en ce monde et, refusant sa confiance aimante à son Maître et Guide, il rompit l'alliance. A Nazareth, le Verbe incarné, devant le « manque de foi » de ses concitoyens, ne fit plus de miracle et se retira (cf. Mt. 13/58) ; pareillement au paradis,

devant l'apostasie de son protégé, le Verbe (la Parole de Dieu) se retira, emportant avec Lui son soutien vital privilégié.

A lire certains passages de l'Adv. Haer., spécialement IV,38/4 et 39/1, Irénée en donne l'impression, nos premiers parents étaient dans une condition telle que leur refus allait comme de soi :

> *Ainsi fallait-il que d'abord apparût cette nature* (et sa faiblesse)
> *puis qu'ensuite ce qui est mortel*
> *fût vaincu et englouti par l'immortalité,*
> *et ce qui est corruptible, par l'incorruptibilité,*
> *et que l'homme devînt à l'image et à la ressemblance de Dieu,*
> *après avoir reçu la connaissance du bien et du mal.*
> *(A.H. IV,38/4)*

En fait, Dieu connaissait la faiblesse originelle de l'homme et ses limites ; faiblesse qui est de tous les temps : « *Que celui qui n'a pas péché, jette la première pierre.* » Quelle difficulté l'homme ne doit-il pas surmonter, pour croire réellement aux promesses d'incorruptibilité que le Christ a faites et qu'Il a pourtant matérialisées dans sa résurrection. Combien même, et cela parmi les chrétiens et parmi les prêtres, refusent de croire que Dieu a offert réellement à l'homme, dès son origine, une alliance comportant, déjà ici-bas, le privilège de l'incorruptibilité ?

En outre, Irénée explique sa position dans le chapitre IV,39/1. D'une part, par leur péché, nos premiers parents ont eu réellement « *les yeux ouverts* », non sur l'immortalité, mais sur leurs limites et leur faiblesse ; ils ont pu comprendre, par expérience (experimento) que Dieu seul est vérité et vie, alors que le démon n'est que mensonge et mort :

> *Or le bien consiste à obéir à Dieu, à lui être docile,*
> *à garder son commandement : c'est la vie de l'homme ;*
> *de même, désobéir à Dieu est mal : c'est la mort de l'homme.*
> *Dieu ayant usé de longanimité, l'homme a donc connu*
> *et le bien de l'obéissance et le mal de la désobéissance.*
> *(A.H. IV,39/1)*

D'autre part, Dieu, certes, n'a pas voulu expressément le péché de l'homme ; Il n'a fait que le permettre ; par contre un point lui tenait à cœur : l'homme ne devait aller à Lui que dans une liberté entière et aimante et donc consciente. C'est pourquoi, dès l'origine,

Il lui a demandé de faire un choix et, pour que ce choix soit pris en pleine connaissance de cause, il lui a fait part des conséquences liées à l'une et à l'autre option. Car, pour Irénée, nous le verrons, nier la liberté à l'homme, c'est nier l'homme lui-même :

Répudier cette connaissance de l'un (le bien) et de l'autre (le mal)
et cette double faculté de perception, sans le savoir,
l'homme se supprime lui-même en tant qu'homme.
(A.H. IV,39/1)

C'est cette liberté dans le choix, libre et conscient, que symbolise l'image des deux arbres voulue par l'auteur inspiré.

NOTRE CONDITION VITALE EN ADAM

Après sa faute, l'homme se découvrit « *nu* » (Gen. 3/7), dépouillé du privilège de l'incorruptibilité terrestre liée à son alliance au Verbe. Il n'était pas « dénaturé » ou « blessé », mais il s'est retrouvé au niveau de simple créature, soumise à la souffrance et à la mort. Irénée, comme Théophile (II,26) précisent que le Verbe ne maintint pas le privilège de l'incorruptibilité pour le plus grand bien de l'homme, pour ne pas démultiplier à l'infini le mal physique de la souffrance et le mal moral du péché :

Et c'est aussi pour ce motif qu'il le chassa du paradis
et qu'Il le transféra loin de l'arbre de vie :
non qu'il lui refusât par jalousie cet arbre de vie,
comme d'aucuns ont l'audace de le dire, mais il le fit par pitié,
pour que l'homme ne demeurât pas à jamais transgresseur,
que le péché qui était en lui ne fût pas immortel,
et que le mal ne fût pas sans fin ni incurable.
Il arrêta ainsi la transgression de l'homme, interposant la mort
et faisant cesser le péché, lui assignant un terme
par la dissolution de la chair qui se ferait dans la terre,
afin que l'homme,
cessant enfin de vivre au péché et mourant à ce péché,
commençât à vivre pour Dieu. *(A.H. III,23/6)*

En Adam, d'une façon nécessaire en vertu de notre naissance, nous héritons donc d'une nature non pas « déchue » ni « blessée », mais d'une nature réduite aux limites naturelles de ses capacités innées de créature, qui a refusé la première promotion offerte par

le Verbe à sa liberté, celle d'être « sauvée », déjà sur cette terre, de la souffrance et de la mort, dans l'union aimante à la Parole de Dieu. Car l'homme devait reconnaître ses limites et, en quelque sorte, mourir à lui-même pour, dans la foi, aller à Dieu, trouver en Lui le relais de ses forces vitales défaillantes et participer à la plénitude divine. Comme le Christ, il devait, à sa façon, « réaliser la pâque », « dépasser ce monde pour aller au Père ». Tatien résume ainsi la situation :

Avant de créer l'homme, le Logos avait créé les anges,
et ces deux ordres de créatures ont été faits libres
et maîtres de leur destinée **(autexousion gegone)** *;*
de par leur nature, ils ne possédaient pas le bien
qui n'est substantiel qu'à Dieu ;
chez les hommes le bien ne peut être parachevé
qu'en vertu de leur libre décision,
afin que le méchant soit justement châtié,
puisqu'il est devenu coupable par sa faute,
et que le juste, qui a exercé sa maîtrise de soi
(kata to autexousion)
pour ne pas transgresser la volonté divine, soit loué justement
en récompense de ses bonnes actions.
Telle est la nature des anges et des hommes.
Quant au Logos, Il avait Lui-même la puissance de prévoir
ce qui doit arriver, non par l'effet de la fatalité,
mais par la décision de ceux qui ont la faculté
de choisir et d'exécuter ;
Il prédisait l'aboutissement des choses futures,
et Il apparaissait, par les défenses qu'Il prescrivait,
comme celui qui défend le mal et loue ceux qui savent rester bons.
Et quand les hommes eurent suivi celui qui,
en sa qualité de premier-né (l'ange),
avait plus d'intelligence que les autres et eurent fait un dieu
de celui qui s'était révolté contre la loi de Dieu,
alors la puissance **du Logos exclut de son intimité** *l'initiateur*
de cette folle défection et ceux qui l'avaient suivi.
Et l'homme qui avait été créé à l'image de Dieu,
l'Esprit très puissant /le Verbe/ s'étant retiré de lui,
est devenu mortel ; le premier-né est devenu démon
et ceux qui l'ont imité, lui et ses prodiges,
ont formé l'armée des démons ;

et, puisqu'ils avaient agi en vertu de leur liberté de choix
et d'exécution **(dia to autexousion),**
ils ont été abandonnés à leur sottise. *(Tatien, Discours 7)*

Plus bref, Théophile énonce :

Dans sa désobéissance, l'homme puisa la fatigue, la douleur,
le chagrin, et, pour finir, il tomba dans la puissance de la mort.
(Théophile, II,25)

Mais, si Dieu dans sa prescience, avait connu et permis cette faute et ses lourdes conséquences sur l'humanité entière, c'est que, dès avant la création, il avait prévu l'Incarnation de son Fils fait homme, venu, déjà pour réparer la faute, par sa mort sur la Croix, et surtout pour parachever (récapituler, dit Irénée) la première économie de la création, obligatoirement temporelle, par l'économie éternelle de la filiation, à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Chapitre huitième

Notre unité dans le Christ

La Personne du Christ, la place centrale tenue par elle dans l'économie divine, avec les principaux mystères qui s'y rattachent, la conception virginale, l'incarnation, la rédemption, la récapitulation, possèdent, dans la Tradition apostolique, un relief hors pair, en raison de la conception ontologique et anthropologique partagée par elle. Si, de par sa création, l'homme est vraiment mortel, il ne peut être, en effet, définitivement « sauvé » que dans la Personne d'un « Médiateur » qui soit à la fois vrai Dieu, Esprit vivifiant *(Pneuma zôopoioun,* 1° Cor. 15/45) pour être VIE et source de vie, et vrai homme, de façon à mettre cette Vie à notre portée.

LA CONCEPTION VIRGINALE PERMET L'INCARNATION

Pour que la Personne du Christ soit à la fois vrai Dieu et vrai homme, il fallait que sa nature humaine soit issue directement de l'homme-Adam et que sa vie divine soit issue immédiatement de Dieu, le Père. D'où l'importance capitale donnée au 2e siècle au dogme central de la conception virginale du Christ :

Comment l'homme ira-t-il à Dieu,
si Dieu n'est pas venu à l'homme ?
Comment les hommes déposeront-ils la naissance de mort,
si ce n'est qu'ils sont régénérés par le moyen de la foi,
par **une naissance nouvelle donnée contre toute attente** *par Dieu,*
en signe de salut, celle qui eut lieu du sein de la Vierge.
(A.H. IV,33/4)

Ces paroles (ps. 109/3-4) ne vous indiquent-elles pas que le Dieu
et Père de l'univers devait l'engendrer d'en-haut
(anôthen (...) gennasthai)
et par des entrailles humaines
(kai dia gastros anthrôpeias). *(Justin, Dial. 63/3)*

Comparée aux notions de naissance connues actuellement, pour la Tradition apostolique, la conception du Christ

— **n'a pas été une « parthénogénèse »** ; certes la parthénogénèse éclaire la conception du Christ en nous révélant que la nature humaine d'un enfant serait donnée par sa mère et que la vie serait donnée par son père, qui la recevrait lui-même de la race de l'Homme-Humanité Mais si la conception du Christ avait été une parthénogénèse, il aurait été une fille et il n'aurait bénéficié que de la vie de sa mère, sans être en mesure de pouvoir redonner la vie. En fait, le Christ a été un homme et un homme qui était Vie et source de Vie.

— Il n'est **pas « né du sang, ni du vouloir de chair, ni du vouloir d'homme »** (Jn. 1/13 cité A.H. III,19/2 et 21/5 et 7 ; V,1/3). Car né de Joseph, Il n'aurait bénéficié que de la vie temporelle de la race Humanité.

— **Il n'est pas né d'une « hiérogamie »,** en ce sens que la Vierge aurait reçu et contenu dans son sein la vie divine éternelle. L'humain ne peut recevoir et contenir le divin, car le limité (le moins) ne peut recevoir et contenir l'infini (le plus) :

Dieu /quant à Lui/ avait le pouvoir
de donner la perfection à l'homme,
mais celui-ci, à peine créé, était incapable de la recevoir,
ou, l'eût-il reçue, de la contenir,
ou, l'eût-il contenue, de la garder. (A.H. IV,38/2)

— En réalité, la Vierge, éclairée par l'ange sur l'essentiel de sa mission et donc avec une générosité parfaitement consciente, libre et aimante, **s'est « donnée » à l'Esprit Saint** (1), pour que la nature humaine, dont elle était dépositaire, fût assumée par la Personne divine du Verbe. C'est dans ce sens qu'Irénée présente la conception virginale annoncée par les Prophètes et relatée par Luc et Matthieu :

Les prophètes ont prêché l'Emmanuel né de la Vierge.
Par là, ils faisaient connaître
l'union du Verbe de Dieu avec la plasmatio,
à savoir que le Verbe se ferait chair
et le Fils de Dieu, fils de l'homme,
que Lui, le Pur, ouvrirait d'une manière pure le sein pur
qui régénère les hommes en Dieu et qu'Il a Lui-même fait pur,

---

(1) Comme Irénée le dit d'une façon générale à propos de tous les hommes en III,18/7 cité p. 208 il fallait, pour la conception virginale, que **« tout à la fois, le** Verbe, Fils de Dieu, *accueillit Marie* et la nature humaine qu'elle possédait en son sein et que Marie *s'offrit à la vie divine,* l'Esprit Saint **» (cf. III,18/7).**

que s'étant fait cela même que nous sommes,
Il n'en serait pas moins le « Dieu fort »,
Celui qui possède une « naissance inexprimable ».
(A.H. IV,33/11)

C'est pourquoi le Christ est VIE comme son Père et source de Vie pour nous :

Comme le Père possède la Vie en Lui-même,
ainsi a-t-Il donné au Fils de posséder la Vie en Lui-même.
(Jn. 5/26)

Et voici le témoignage (rendu par Dieu à son Fils) :
Dieu nous a donné la Vie éternelle et cette Vie est en son Fils.
(1° Jn. 5/11)

C'est dans ce magnifique témoignage d'Ignace d'Antioche que la foi de la Jeune Eglise dans l'Incarnation est peut-être la mieux exprimée :

Il n'y a qu'un seul Médecin

charnel (sarkikos)	*et*	*spirituel (pneumatikos)*
engendré (gennètos)	*et*	*inengendré (agennètos)*
fait chair (en sarki genomenos)		*Dieu (Theos)*
dans la mort (en thanatô)		*vie véritable (zôè alèthinè)*
/né/ de Marie (ek Marias)	*et*	*/né/ de Dieu (ek Theou)*
d'abord passible (prôton pathètos)	*et*	*maintenant impassible (tote apathès)*

JESUS CHRIST NOTRE SEIGNEUR.
(Ignace, Eph. 7/2)

LE CHRIST « MEDIATEUR » DE VIE ou LE SALUT PAR L'INCARNATION

Par sa conception virginale, le Christ est devenu le « médiateur-né » entre l'homme de condition mortelle et Dieu, unique source de vie :

Car c'est là le motif pour lequel le Verbe de Dieu s'est fait chair,
et le Fils de Dieu, fils de l'homme ;
c'est pour que l'homme entre en communion
avec le Verbe de Dieu,
et que, recevant l'adoption, **il devienne fils de Dieu.**
Nous ne pouvions pas, en effet, avoir part à l'incorruptibilité
et à l'immortalité sans une union étroite
avec l'Incorruptibilité et l'Immortalité.

Mais comment aurions-nous pu nous unir à l'Incorruptibilité et à l'Immortalité
si d'abord cette Incorruptibilité et cette Immortalité
ne s'était faite ce que nous sommes,
pour que l'être corruptible fût absorbé par l'Incorruptibilité,
et l'être mortel par l'Immortalité,
et qu'ainsi nous recevions l'adoption en vue de la filiation ?
(A.H. III,19/1)

LE CHRIST MEDIATEUR D'UNION ENTRE L'HOMME PECHEUR ET DIEU

En outre, depuis le péché, le Sauveur, l'homme sans péché, devait être aussi le « médiateur » entre l'homme désobéissant et pécheur et Dieu rejeté par lui :

Car il fallait que le « médiateur entre Dieu et les hommes » (1° Tim. 2/5) **par sa parenté avec chacune des parties,**
les ramenât l'une et l'autre à l'amitié et à la concorde,
en sorte que, tout à la fois, **Dieu accueillit l'homme**
et que **l'homme s'offrît à Dieu.** *(A.H. III,18/7)*

L'homme-Adam, sans aucune considération pour les conséquences que sa décision devait avoir sur sa descendance, refusant d'accepter les limites vitales de sa condition de créature mortelle et croyant « ravir » la condition divine de l'incorruptibilité (cf. Philip. 2/6-11), refusa de mourir à lui-même pour se donner à Dieu. Tel fut le péché. Pour réparer ce péché, le Christ, de condition divine, loin de garder jalousement celle-ci, **par amour pour ses frères perdus dans le royaume de la mort,** par amour aussi pour son Père, si désireux de retrouver vivants ses enfants, accepta volontairement, dans la foi la plus totale (2), de rester fidèle (obéissant) à la condition humaine, jusqu'à la mort **et jusque dans le royaume des morts,** avant de retrouver

(2) Au sujet de la foi du Christ et de son salut par la foi, Justin a cette phrase-choc :

« Si le Fils de Dieu a dit qu'il ne pouvait être sauvé
ni par son titre de Fils, ni par sa qualité de fort ou de sage,
ni même parce qu'il était sans péché (...)
s'Il a dit qu'Il ne pouvait être sauvé sans Dieu,
comment vous et les autres qui vous attendez à être sauvés sans cette espérance
estimez-vous que vous ne vous trompez pas vous-mêmes ? »
(Justin, Dial. 102/6-7)

son Père, dans la gloire de sa résurrection (la pâque). Actuellement, en Lui, « *premier-né d'entre les morts* », c'est-à-dire premier homme sauvé de la mort du péché, nous pouvons, à notre tour, et dans la liberté, être sauvés de la mort du péché et participer à sa vie divine de ressuscité.

Avec une concision remarquable et lapidaire, Irénée résume ces deux aspects de la médiation du Christ, en un riche chapitre de l'Epideixis :

> *Il unit donc l'homme avec Dieu,*
> *et opéra une communion de Dieu et de l'homme,*
> *car nous n'aurions pu d'aucune manière recevoir une participation à l'incorruptibilité s'Il n'était venu chez nous.*
> *Car, si l'incorruptibilité était restée cachée et invisible,*
> *elle ne nous aurait été d'aucune utilité ;*
> *elle se fit donc visible afin que, à tous égards,*
> *nous recevions une participation à cette incorruptibilité.*
> *Et, parce que, dans la première créature, Adam,*
> *nous avions tous été enchaînés à la mort du fait de la désobéissance, il fallait que les chaînes de la mort fussent rompues*
> *par l'obéissance de Celui qui s'était fait homme pour nous.*
> **Parce que la mort avait régné sur la chair,**
> **c'est par l'intermédiaire de la chair qu'il fallait qu'elle fût abolie,**
> *et que l'homme fût affranchi de son oppression.*
> **Le Verbe se fit donc chair pour que, par le moyen de la chair,**
> *— grâce à laquelle il avait obtenu pouvoir, droit de possession et domination —*
> *le péché fût aboli et ne se trouvât plus désormais en nous.*
> *Et c'est pourquoi Notre Seigneur prit une « corporéité »*
> *identique à celle de la première créature,*
> *pour combattre pour les Pères et* **vaincre, en Adam,**
> **celui qui en Adam nous avait frappés.** *(Epid. 31)*

LE CHRIST INAUGURE SA « RECAPITULATION »

Pour récapituler, c'est-à-dire pour replacer l'humanité dans sa promotion en Dieu, promotion qui avait été stoppée par le péché, le Sauveur n'a pas voulu modeler un nouveau corps à partir du limon, auquel cas, il aurait établi une race étrangère à celle d'Adam (V,14/2

cité p. 147). Au contraire, Il a voulu naître d'une femme issue d'Adam et d'Eve, pour faire partie de l'humanité issue d'Adam. Il devait être, par rapport à celui-ci « *os de ses os et chair de sa chair* » (Gen. 2/23) :

Et toute son œuvre qu'Il avait jadis modelée, Il l'a récapitulée en Lui-même (...).
De même qu'Adam, le premier /homme/ modelé, a eu comme substance **la terre intacte et vierge encore** *(...) a été façonné*
par la Main de Dieu, c'est-à-dire par le Verbe de Dieu (...),
de même récapitulant en Lui-même Adam, c'est de **« Marie », encore Vierge,**
qu'à juste titre, Lui, le Verbe, a été engendré
d'une manière qui récapitule la formation d'Adam.
(A.H. III,21/10)

Car, en tant que Sauveur, Il ne pouvait commencer sa vie en ennemi de Dieu, en esclave vaincu et tributaire du démon. Marie, sa Mère, ne devait donc pas être, elle aussi, ennemie de Dieu et asservie au pouvoir du démon, sinon, étant sous la « séduction » de celui-ci, comment aurait-elle pu encore concevoir de la Parole de Dieu (3). Pour Irénée, elle n'a pas connu le péché originel. Ce privilège avait été annoncé par l'Ecriture : « *Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ton lignage et le sien, il t'écrasera la tête et tu l'atteindras au talon* » (Gen. 3/15). Aussi, nous dit la Tradition apostolique, Jésus est né, non d'une nouvelle terre-limon, mais d'une terre-mère vierge, on dira plus tard, d'une « terre immaculée » :

(...) Ce que le serpent ne saurait atteindre ni l'imposture infecter.
Eve n'est plus séduite, mais **demeurant vierge, proclame sa foi.**
(A Diogn. 12/8)

(...) Le Christ s'est fait homme **par la vierge,**
de sorte que c'est par la voie qu'elle avait commencée
que prit fin aussi la désobéissance venue du serpent.
Eve, *n'ayant pas encore conçu, était vierge,*
en concevant la parole du serpent, elle enfantait désobéissance et mort.

---

(3) Pour l'Ecriture, on le sait, le processus du péché est comparable à celui de la génération. Cf. Gen. 3/13 ; 4/7 ; ps. 7/15 ; et pour la Tradition apostolique, Justin, Dial. 100/5 et A Diogn. 12/8.

Or la Vierge Marie conçut foi et joie,
lorsque l'ange Gabriel lui annonça la Bonne Nouvelle
que l'Esprit du Seigneur viendrait sur elle, et que la Puissance du Très-Haut la couvrirait de son ombre, et qu'à cause de cela l'Etre saint qui devait naître d'elle serait Fils de Dieu ;
et elle répondit : « Qu'il m'arrive selon ta parole. »
(Justin, Dial. 100/5)

Pour Irénée, Eve, avant son péché, était vierge dans le sens suivant : destinée par Dieu à être la mère d'une descendance appelée à participer à l'incorruptibilité divine, elle n'avait pas encore conçu soit de la Parole de Dieu, pour engendrer la vie, soit de la parole de l'apostasie, pour engendrer la mort. Nos premiers parents, en refusant le Verbe, avaient refusé de devenir un jour « fils de Dieu » ; selon la forte expression de Paul, ils devinrent « objet de la colère divine ». Ayant dans leurs flancs toute l'humanité, ce sont tous les hommes qui, en eux, ayant refusé Dieu, sont devenus, eux aussi, « objet de la colère divine ». Pourtant, c'est dès avant la création du monde (Eph. 1/4) que Dieu avait prévu la venue de son Fils, c'est donc aussi, dès avant la création, que Marie avait été prédestinée à être la mère du Sauveur. Cette prédestination, ayant précédé le péché, celui-ci ne l'a pas abolie. C'est pourquoi, seule entre toutes, Marie, dès le premier instant de sa conception, au lieu d'être l'objet de la colère divine, fut, au contraire, en tant que future mère de son Fils, l'objet de la sollicitude, de l'amour et de la complaisance du Père (Privilège de l'Immaculée Conception).

Voici schématisé, et tel qu'Irénée le présente,

Le plan de la Récapitulation

d'Adam et d'Eve	**par Marie et le Christ**
Adam avait été façonné à partir d'une terre vierge (III,18/7 et 21/10)	Pour récapituler Adam et le sauver, lui, et non une humanité nouvelle étrangère, le Christ est né de Marie descendante d'Adam (III,21/10 et V,14/1-3).
Comme Adam, Eve était vierge parce qu'elle n'avait pas encore engagé la vie, dont elle était dépositaire, vers Dieu ou vers la terre.	Marie, elle aussi en puissance de mari, était vierge, parce qu'elle n'avait pas encore engagé la vie, déposée en elle, vers Dieu ou vers la terre.

Eve, séduite par le démon, « *se fit désobéissante et devint pour elle et pour l'humanité entière, cause de mort* » (III,22/4)

Marie, dans sa foi en la Parole de Dieu, « *est devenue par son obéissance, pour elle et pour l'humanité entière cause de salut* » (III,22/4)

Adam et Eve, ennemis de Dieu par le péché, vaincus, sous le pouvoir du démon, se sont trouvés responsables d'une humanité non « promue », vouée aux passions, à la souffrance et à la mort.

Jésus, issu de Marie « terre immaculée », étroitement uni à son Père, maître invaincu du démon, s'est trouvé responsable d'une humanité en voie de promotion, non soumise aux passions, ni à la souffrance ni à la mort.

Mais, par obéissance au plan divin et par amour pour son Père, si désireux de retrouver vivants ses enfants voués à la mort, par amour aussi pour nous, qui allions à la ruine, le Christ « *s'est fait Lui-même à la ressemblance de la chair* **du péché** » (Rom. 8/3) pour « *condamner le péché* », et « *une fois celui-ci condamné, l'expulser de la chair* » (A.H. III,20/2).

Pour expier le péché, « *le Verbe suspendit son action pour qu'Il pût être éprouvé, déshonoré, crucifié, mis à mort* » (III,19/3). Dès lors,

comme l'Homme en Adam, « *réduit en esclavage par le péché* », « *retenu sous le pouvoir de la mort* »

ainsi l'Homme, en Christ, « ... *n'ouvrit pas la bouche comme un agneau traîné à l'abattoir* » (Is. 53/7)

est victime de ses passions, souffre et finalement meurt, sans avoir confié son esprit au Père,

Mangeant le pain de la volonté du Père, Il souffrit la passion et la mort, et rendit son esprit au Père.

pour s'enfoncer ensuite inexorablement dans le royaume de la mort, jusqu'à la disparition définitive à la fin des temps.

Descendant dans le royaume de la mort, « *Il a recueilli en son sein ses anciens Pères, les a faits renaître de nouveau à la vie de Dieu, devenu Lui-même le principe des vivants* ».
(A.H. III,22/4)

« *Ainsi Il a donné son âme pour notre âme,* (son « sang » pour notre « sang »)
et sa chair pour notre chair,
en se donnant Lui-même en rançon. »
(1° Tim. 2/6 cité A.H. V,1/1)

« *Pour appeler l'homme à lui devenir semblable,*
l'élevant jusqu'au royaume du Père
et lui donnant de voir Dieu et de saisir le Père. »
(A.H. III,20/2)

Pour nous sauver, le Christ a donc voulu connaître deux abaissements (deux « kénoses ») :

— Fils de Dieu, Il s'est fait fils de l'homme (vierge et printanier)
— homme vierge et printanier, Il a pris la condition d'Adam pécheur.

C'est la reprise exacte de la pensée de Paul dans son hymne au Christ :

— « *Lui qui, de condition divine,*
n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu,
(alors que Satan et l'homme ont voulu ravir ce rang).
— *Mais Il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur*
(1re kénose)
devenant semblable à l'homme et reconnu, par son aspect, comme tel, par sa condition humaine (schèmati) /soumise à la souffrance et à la mort/
— *Il s'est abaissé* (2e kénose)
devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur la croix.
— *C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé*
et Lui a conféré le Nom qui est au-dessus de tout Nom,
afin qu'au Nom de Jésus, tout genou fléchisse,
dans les cieux, sur la terre et sous la terre » *(Phil. 2/6-10).*

Dans une première « kénose », le Verbe, de condition divine qu'Il était, prit la condition humaine ; dans une seconde « kénose », Il voulut descendre plus bas encore et prendre la condition de l'humanité pécheresse, vouée à la mort violente due au péché, pour libérer l'homme du péché et délivrer les âmes des défunts de l'emprise du royaume de la mort et de sa domination.

NOTRE CO-PARTICIPATION DANS LES DEUX « ADAM » EN BIEN COMME EN MAL
(notre participation au péché originel et à la rédemption)

Dans le texte des Act. 17/24-28 cité p. 175, toute la race des hommes est issue « d'un seul », dit Paul, « d'un seul sang », complète Irénée. Le sang, dans l'Ecriture, comme dans la Tradition est porteur des valeurs vitales de l'âme dont il est le symbole (4). Ainsi, pour Irénée, s'appuyant sur Paul, toute la race humaine est issue d'un seul sang c'est-à-dire d'une seule âme, celle d'Adam. L'idée d'une création de chaque âme individuelle est gnostique, puisqu'elle part d'une conception dualiste de l'homme.

De cette première vérité, la Tradition en tirait deux autres : l'universalité du péché originel et, son pendant, l'universalité du salut en Christ.

L'universalité du péché originel est aujourd'hui âprement combattue. Pour la Tradition apostolique, ce péché ne posait aucun problème et ne pouvait en poser. Dans un homme, en vertu de la profonde unité qui existe en lui, le bien ou le mal fait par un membre, tant au plan physique qu'au plan moral, est propriété de tous ; tous sont co-responsables.

Pareillement, nos premiers parents, embryon de l'humanité, ayant commis un péché et s'étant mis dans une condition de péché, c'est toute la race humaine, présente en eux, qui est responsable et ne peut qu'hériter du péché et de l'état consécutif au péché. **Cette co-participation et cette co-responsabilité morale ne relèvent pas de la justice ou de l'injustice, elle est un « fait ».** C'est un fait qu'en vertu de notre création nous sommes unis à nos premiers parents comme les branches le sont à un tronc, ou comme les membres d'un corps le sont à la tête.

Paul écrit :

> **par un seul homme, en qui nous avons tous péché,**
> *le péché est entré dans le monde et, par le péché, la mort (...)*
> *ainsi la mort a envahi tous les hommes.* *(Rom. 5/12)*

---

(4) Vous ne mangerez pas la chair avec sa « nephesh », c'est-à-dire son sang » (Gen. 9/4). Irénée reprend :
« Le sang qui est le lien de l'âme et du corps » (copulatio animae et corporis) (A.H. V, 3/2 ; cf. Aussi A.H. V, 9/3 cité p. 159-160.

La Vulgate a traduit « *en qui nous avons tous péché* » par « *in quo omnes peccaverunt* ». La majorité des exégètes actuels rejettent cette traduction. Pourtant **c'est elle que la Jeune Eglise apostolique partageait.** Sur ce point Irénée est formel :

> *Pour détruire la désobéissance originelle de l'homme,*
> *qui s'était perpétrée par le bois,*
> *« Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort,*
> *et à la mort de la croix » (Phil. 2/8) ;*
> *guérissant ainsi par son obéissance sur le bois,*
> *la désobéissance qui s'était accomplie par le bois.*
> *(...) Par là, de la façon la plus claire,*
> *il fait voir ce Dieu même*
> *que* **nous avions offensé dans le premier Adam**
> *(quem in primo quidem Adam offendimus)*
> *en n'accomplissant pas son commandement,*
> **et avec qui nous avons été réconciliés dans le second Adam,**
> *en devenant obéissants jusqu'à la mort ;*
> *car nous n'étions les débiteurs de nul autre que de Celui*
> *dont* **nous avions transgressé le commandement à l'origine.**
> *(illi cujus et praeceptum transgressi fueramus ab initio).*
> *(A.H. V,16/3)*

> *Celui-là même contre qui /le Verbe/*
> **nous avions péché, au commencement,**
> *(Ille in quem peccaverunt in initio),*
> **accordait ainsi, à la fin, la rémission des péchés.**
> *(remissionem peccatorum in fine donans).* *(A.H. V,17/1)*

L'Epideixis est encore plus clair :

> *Nous étions dans les chaînes du péché*
> **et destinés à naître à travers l'état de péché**
> *et à tomber sous /l'empire/ de la mort.* *(Epid. 37)*

Mais, comme le souligne si énergiquement l'évêque de Lyon, dans les deux chapitres V,16/3 et V,17/1, ce qui vaut pour le mal, vaut pour le bien. Si nous sommes co-participants du péché et de ses conséquences néfastes en Adam, nous sommes aussi, toujours en vertu de la création, co-participants du bien en Christ.

La différence entre ces deux universalités est que notre unité en Christ se fait en vertu d'un mode différent. Adam est l'homme originel.

Le Christ est l'homme parachevé *(teleios)* ; comme tel, Il est le « *fruit de la liberté* » puisque tout parachèvement en Dieu n'est valable et possible que s'il est réalisé dans la liberté. Dès lors, si nous sommes unis à Adam par la génération, nous ne sommes unis au Christ que dans la liberté d'un choix conscient et aimant. Notre unité en Adam relève de la nécessité, liée qu'elle est à la naissance ; notre unité en Christ relève de la liberté et de l'amour. Mais une fois cette unité consciemment et librement accomplie, en Christ, nos péchés sont purifiés et expiés, puisqu'en Lui, le péché a été purifié et réparé, et, toujours en Lui, nous participons déjà maintenant à sa vie divine de ressuscité (cf. Justin, 1° Apol. 61/10 cité p. 302).

Tels sont les faits historiques : notre unité en Adam a précédé notre unité dans le Christ. Mais Paul, et à sa suite Irénée, ont encore pénétré plus avant dans la compréhension de ce mystère de notre communauté au bien et au mal, dans les deux Adams.

En réalité, dans le plan de Dieu, c'est notre unité en Christ qui a été première. Dieu ne nous a créés que dans la perspective de notre adoption dans le Christ (cf. Eph. 1/3-10). Car c'est en Lui seul que nous pourrons atteindre notre parachèvement aussi bien moral (purification et sanctification) que vital (participation à l'incorruptibilité).

Pour participer en Christ à sa perfection à la fois morale et vitale, il fallait qu'existât entre chaque homme et Lui une **réelle unité, au plan moral comme au plan vital. Une telle unité n'était possible que dans l'hypothèse d'une humanité entièrement issue d'un seul Adam.** Ce qui supposait un embryon unique, Adam.

Mais, en décidant que les hommes formeraient une unité vivante et organique, et non pas une somme d'individus côte à côte, sans aucune co-participation ni morale ni vitale entre eux, Dieu prenait le risque de voir cette co-propriété dans le bien en Christ, être précédée par une co-propriété dans le mal en Adam. En fait, Dieu a vu ce risque et Il l'a pris, parce que finalement le bien dépassait de beaucoup le mal.

C'est ce que Paul explique dans sa Lettre aux Romains :

Mais il n'en va pas du don de la grâce, comme de la faute ;
car, si par la faute d'un seul, la multitude a subi la mort,
à plus forte raison la grâce de Dieu,

grâce accordée en un seul homme, Jésus-Christ,
s'est-elle répandue en abondance sur la multitude (...).
Si, par un seul homme, par la faute d'un seul, la mort a régné,
à plus forte raison,
par le Seul Jésus-Christ règneront-ils dans la vie
ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la Justice.
(Rom. 5/15-17)

- Par le péché d'un seul, l'humanité a perdu le bonheur d'une vie terrestre dans l'incorruptibilité jusqu'à la fin des temps.

- Par la grâce d'un seul, l'humanité reçoit le bonheur d'une vie céleste et incorruptible pour l'éternité.

- Quoiqu'il en soit, il ne pouvait y avoir qu'un seul Christ Sauveur, et pour que tous soient sauvés en Lui, il devait exister entre Lui et eux une unité physique et vitale dans le bien.

Cette unité, uniquement réalisable en Adam, comportait le risque d'être précédée d'une unité dans le mal.

Malgré tout, l'apothéose dans la vie et dans la dignité de la liberté de l'homme valait bien ce risque originel.

C'est ce que complète et explique Irénée :

Nous /les hommes/ contrairement /aux animaux/, nous faisons /à Dieu/
un crime de ce que nous n'avons pas été faits dieux dès le commencement, mais d'abord hommes, et seulement ensuite dieux.

Pourtant, dans la simplicité de sa bonté,
Dieu a fait même cela, pour que nul ne le croie envieux ou avare, car Il dit : « J'ai dit : vous êtes des dieux, vous êtes tous les fils du Très-Haut.
Mais vous, comme des hommes, vous mourrez » (ps. 81/6-7).

C'est-à-dire, devant le refus de l'homme, mon Verbe n'a pu réaliser son vœu, Il a été obligé de laisser son protégé à sa condition de créature et de lui rappeler que « *poussière, il doit retourner à la poussière* ».

Il exprimait par là ces deux choses :
la générosité de son don, d'une part, **(l'offre d'alliance et de promotion)**
notre faiblesse et notre liberté, de l'autre **(origine de notre refus).**

Dans sa générosité, en effet, Il a donné magnifiquement (le privilège de l'incorruptibilité terrestre)
et a fait les hommes libres à sa ressemblance ; **(1/ la condition originelle)**

dans sa prescience, d'autre part, Il a connu la faiblesse des hommes et ce qui devait en résulter. **(2/ la faute)**

Dans son amour et sa puissance, enfin, Il triomphera
de la substance de la nature créée. **(3/ la récapitulation en Christ)**

Ainsi fallait-il qu'apparût cette nature,
puis qu'ensuite ce qui est mortel fût vaincu et englouti
par l'immortalité, ce qui est corruptible par l'incorruptibilité

et que l'homme devînt à l'image et à la ressemblance de Dieu
après avoir reçu la connaissance du bien et du mal.
(A.H. IV,38/4)

Jusqu'à présent, nous avons suivi Irénée étudiant ce problème ardu de notre participation au mal et au bien dans les deux Adam au niveau de son déroulement historique. Dans le chapitre A.H. V,1/3, il l'étudie au niveau de l'analyse, en comparant minutieusement notre participation en Adam à notre participation en Christ. Ce qui nous donne le tableau suivant qui se passe de tout commentaire tant ses conclusions sont éclairantes :

Refusant d'accueillir dans leurs âmes, par la foi,
l'union de Dieu et de l'homme,
ils demeurent dans le vieux levain de leur naissance.
Ils ne veulent pas comprendre
que l'Esprit Saint est survenu en Marie,
et que la Puissance du Très-Haut l'a couverte de son ombre,
en vertu de quoi ce qui est né d'elle est Saint
et est le Fils du Dieu Très-Haut,
le Père de tous les êtres ayant opéré l'incarnation de son Fils
et ayant fait apparaître ainsi
une nouvelle naissance afin que

comme nous avons hérité de la mort	*ainsi nous héritions de la vie*
(quemadmodum mortem hereditaremus)	*(sic hereditaremus vitam)*
par la première naissance	*par cette génération-ci*
(per priorem generationem)	*(per hanc generationem)*

Ils repoussent donc le mélange du vin céleste
et ne veulent être que l'eau de ce monde,
n'acceptant pas que Dieu se mélange à eux,
mais demeurant en cet Adam qui fut vaincu et chassé du paradis.
Ils ne considèrent pas que

Comme (quemadmodum) **l'homme en Adam**	*Ainsi (sic)* **l'homme en Christ**
à l'origine (ab initio) *de notre formation en Adam* *(plasmationis nostrae in Adam),*	*à la fin (in fine),*
le souffle de vie, *(aspiratio vitae)* *issu de Dieu,* *(ea quae fuit a Deo)*	*le Verbe du Père* *(Verbum Patris)* */vivifié/ de l'Esprit de Dieu* *(et Spiritus Dei),*
en s'unissant (unita)	*en s'unissant (adunitus)*
à la plasmatio /originelle/ *(plasmati),*	*à l'originelle plasmatio d'Adam* *(antiquae substantiae plasmationis Adae),*
a communiqué à l'homme une animation *(animavit hominem),*	*a parachevé l'homme dans la vie* *(viventem et perfectum effecit hominem),*
et l'a fait apparaître (ostendit) *animal, doué de raison* (psychique) *(animale rationabile) ;*	*le rendant capable (capientem)* *de saisir la perfection du Père* *(perfectum Patrem) ;*

et comme (quemadmodum)	*ainsi (sic)*
nous mourons tous *(omnes mortui sumus)*	*nous soyons tous vivifiés* *(omnes vivificemur)*
dans l'homme animal *(in animali) ;*	*dans l'homme spirituel* *(in spiritali).*

Jamais, en effet, Adam n'a échappé aux Mains de Dieu,
auxquelles parlait le Père, lorsqu'Il disait :
« Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. »
Et c'est pourquoi, à la fin, non par la volonté de la chair,
ni par la volonté de l'homme, mais par le bon plaisir du Père,
les Mains de Dieu ont parachevé l'homme dans la vie,
pour qu'Adam devienne à l'image et à la ressemblance de Dieu.
(A.H. V,1/3)

En clair, chaque homme, ayant hérité d'Adam, en vertu de sa naissance, d'une nature humaine limitée, sait qu'il peut, dans la dignité de sa liberté, se parachever dans la vie en Christ et dans son Esprit.

Ainsi est inaugurée cette œuvre magnifique de restauration et de parachèvement de l'Homme-Adam, de l'Homme-Humanité. Cette œuvre, à la fois de restauration et de parachèvement dans la vie, est appelée par Irénée la « RECAPITULATION ». Cette doctrine de la « récapitulation » admirablement résumée par l'Apôtre bien-aimé, dans son Prologue, a surtout été approfondie et développée par Paul dans ses trois lettres dites « de la captivité » (Ephésiens, Philippiens, Colossiens).

Le Christ, en effet, nous dit Saint Paul :

15/ *est l'image du Dieu invisible, premier-né de toute créature,*
16/ *puisque (hoti) en Lui tout a été créé, dans les cieux et sur la terre,*
les êtres visibles comme les invisibles (...)
tout a été créé par Lui et pour Lui,
17/ *Il est, Lui, par devant toutes choses*
et tout est maintenu en Lui. *(Colos. 1/15-17)*

Or, est-il précisé dans l'épître aux Ephésiens, s'Il est le chef de l'économie de la création, Il est aussi celui de l'économie de la filiation, puisque le Père

4/ *dès avant la fondation du monde, nous a choisis en Lui,*
5/ */et/ nous a prédestinés à être pour Lui /le Père/*
des fils adoptifs par /et dans/ Jésus-Christ. *(Eph. 1/4-5)*

Pour atteindre ce but, à la suite de la faute originelle, pour sauver l'homme du péché et de la mort, suite inéluctable du péché, Jésus-Christ,

6/ *Lui qui est de condition divine, n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu.*
7/ *Mais Il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes et par sa condition (schèmati)*
/soumise à la souffrance et à la mort/ Il fut reconnu comme homme ;
8/ */Mieux/ Il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une croix.*
9/ *C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé*
et lui a conféré le NOM qui est au-dessus de tout nom,
10/ *afin qu'au NOM de Jésus, tout genou fléchisse,*
dans les cieux, sur la terre et sous la terre
(le royaume du séjour d'attente). *(Philip. 2/6-10)*

C'est ainsi, continue l'épître aux Colossiens, qu'

18/ *Il est, Lui, la tête (kephalè) du corps, qui est l'Eglise,*
Il est le Principe, premier-né d'entre les morts
afin de tenir en tout, Lui, le premier rang.
19/ *Car il a plu à Dieu de faire habiter en Lui toute plénitude*
et de tout réconcilier par Lui et pour Lui
et sur la terre et dans les cieux,
ayant établi la paix par le sang de sa croix.
(Colos. 1/18-20)

Telle est l'économie (le plan) que le Père

7/ *selon la richesse de sa générosité /sa grâce/*
8/ *nous a prodiguée, nous ouvrant toute sagesse et intelligence,*
9/ *en nous faisant connaître le mystère de sa volonté,*
le dessein plein d'amour qu'Il a d'avance arrêté en Lui-même,
10/ *pour mener les temps à leur accomplissement :*
réunir l'univers entier sous une seule tête, le Christ,
(anakephalaiôsasthai ta panta en tô Christô).
Ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre.
(Eph. 1/7-10)

Ce plan divin, cette magnifique cathédrale, pensé par le Père, exécuté par le Fils, dans la puissance de l'Esprit Saint, n'est autre que ce que la Jeune Eglise, Irénée surtout, appelait, à la suite de

Paul, la doctrine de la « RECAPITULATION », de « kephalè » (la tête) ou de « kephalaioun » (rassembler autour d'un même chef, d'une même tête).

Cette « RECAPITULATION », le Christ l'a inaugurée par sa vie terrestre ; maintenant en tant que Grand-Prêtre assis à la droite de son Père, Il l'étend aux vivants, par et grâce à son Eglise, ainsi qu'aux morts, par sa présence dans le séjour d'attente, pour, enfin, la terminer dans l'Apothéose, lors de sa seconde PAROUSIE (seconde apparition dans la gloire), à la fin des temps.

Chapitre neuvième

Extension universelle de la récapitulation

Le Christ, nous venons de le lire, après avoir sauvé l'Homme en le récapitulant, a quitté cette terre et s'est assis à la droite de son Père. C'est-à-dire, depuis son ascension, aidé de la puissance divine elle-même, Il communique son salut à tous les hommes et étend ainsi sa Récapitulation à l'ensemble de l'humanité, aux vivants comme aux morts.

L'EGLISE, ROYAUME DE DIEU POUR LES VIVANTS

C'est au deuxième siècle que l'organisation de l'Eglise s'établit et prend son visage définitif. Les Apôtres, nous dit Clément de Rome, avaient veillé avec un soin jaloux à la nomination des évêques, leurs successeurs, sur qui devait s'appuyer tout l'édifice terrestre du Royaume de Dieu et du Christ :

Les Apôtres ont reçu pour nous la Bonne Nouvelle
par le Seigneur Jésus-Christ ;
Jésus-Christ a été envoyé par Dieu. Donc le Christ vient de Dieu,
les Apôtres viennent du Christ ; les deux réalités sont sorties
en bel ordre de la volonté de Dieu.
Ils ont donc reçu des instructions et,
remplis de certitude par la résurrection
de Notre Seigneur Jésus-Christ,
affermis par la Parole de Dieu,
avec la pleine certitude de l'Esprit Saint,
ils sont partis annoncer la Bonne Nouvelle
que le Royaume de Dieu allait venir.
Ils prêchaient dans les campagnes et dans les villes ;
et ils en établissaient les prémices,
ils les éprouvaient par l'Esprit,
afin d'en faire les épiscopes et les diacres des futurs croyants.
Et il n'y avait là rien de nouveau ;
car depuis longtemps
l'Ecriture parlait des épiscopes et des diacres ;
il est, en effet, écrit quelque part :

« J'établirai leurs épiscopes dans la justice
et leurs diacres dans la foi. » *(1° Clém. 42/1-5)*

Nos Apôtres aussi ont connu par Notre Seigneur Jésus-Christ
qu'il y aurait querelle au sujet de la fonction épiscopale.
C'est bien pour cette raison
qu'ayant reçu une connaissance parfaite de l'avenir,
ils établirent ceux dont il a été question plus haut,
et posèrent ensuite comme règle qu'après la mort de ces derniers,
d'autres hommes éprouvés leur succéderaient dans leur office.
Donc ceux qui ont été établis par eux,
ou ensuite par d'autres hommes éminents,
avec l'approbation de toute l'Eglise,
qui ont rempli leur office envers le troupeau du Christ,
de manière irréprochable, avec humilité, calme et dignité,
et qui ont longuement reçu le témoignage de tous,
nous estimons qu'il n'est pas juste
de les démettre de leurs fonctions.
Ce ne serait pas pour nous faute légère
de rejeter de l'épiscopat ceux qui ont présenté les dons
de façon pieuse et irréprochable.
Heureux les presbytres qui ont parcouru leur route
et dont la vie s'est terminée, féconde et parfaite ;
ils n'ont pas à craindre qu'on les expulse
de la place qui leur a été assignée. *(1° Clém. 44/1-5)*

De son côté, Ignace d'Antioche, dès le début du siècle, devant le danger grandissant des hérésies, recommande avec insistance l'unité des fidèles autour de leur évêque, aussi bien sur le plan de la doctrine que sur le plan de la prière et des sacrements :

Suivez tous l'évêque, comme Jésus-Christ /suit/ son Père,
et le presbytérium comme les Apôtres ;
quant aux diacres, respectez-les comme la loi de Dieu.
Que personne ne fasse, en dehors de l'évêque,
rien de ce qui regarde l'Eglise.
Que cette eucharistie seule soit regardée comme légitime,
qui se fait sous la présidence de l'évêque
ou de celui qu'il en aura chargé.
Là où paraît l'évêque, que là soit la communauté,
de même que là où est le Christ Jésus,
là est l'Eglise catholique.

Il n'est pas permis en dehors de l'évêque
ni de baptiser ni de faire l'agape,
mais tout ce qu'il approuve, cela est agréable à Dieu aussi.
Ainsi tout ce qui se fait sera sûr et légitime (...).
(Ignace, Smyrn. 8/1-2)

Il est bon de reconnaître Dieu et l'évêque.
Celui qui honore l'évêque est honoré de Dieu ;
celui qui fait quelque chose à l'insu de l'évêque
sert le diable. *(Ignace, Smyrn. 9/1)*

Irénée, quant à lui, confirme par de nombreux témoignages cette consolidation de l'Eglise et des évêques. En outre, il nous le révèle, et son témoignage est précieux, à la fin du 2e siècle, aux yeux des communautés, l'Eglise de Rome possédait la Tradition apostolique la plus riche et la plus sûre. A ce titre, les autres Eglises la considéraient toutes comme « norme de vérité » :

Mais, comme il serait trop long, dans un ouvrage tel que celui-ci,
d'énumérer les successions /d'évêques/ de toutes les Eglises,
nous prendrons seulement l'une d'entre elles,
l'Eglise très grande, très ancienne et connue de tous,
que les deux très glorieux Apôtres Pierre et Paul
fondèrent et établirent à Rome ;
en montrant que la Tradition qu'elle tient des Apôtres
et la foi qu'elle annonce aux hommes
sont parvenues jusqu'à nous par des successions d'évêques,
nous confondrons tous ceux qui, de quelque manière que ce soit,
ou par infatuation, ou par vaine gloire,
ou par aveuglement et erreur doctrinale,
constituent des groupements illégitimes :
car, avec cette Eglise, en raison de son origine plus excellente,
doit nécessairement s'accorder toute Eglise,
c'est-à-dire les fidèles de partout,
— en elle, en qui toujours, au bénéfice de ces gens de partout,
a été conservée la Tradition qui vient des Apôtres —.
(A.H. III,3/2)

Comme Adam, au paradis, trouvait, en la Personne du Verbe, un guide et un « arbre de vie », ainsi les hommes peuvent retrouver, dans l'Eglise, la vraie Parole de Dieu et, dans les sacrements, la vie divine :

Il en va tout autrement de ceux qui appartiennent à l'Eglise :
leur chemin parcourt le monde entier,
parce que, possédant la solide Tradition venant des Apôtres,
il nous offre le spectacle d'une seule et même foi chez tous,
car tous croient en un seul et même Dieu Père,
reconnaissent le même don de l'Esprit,
s'exercent aux mêmes préceptes,
admettent la même économie d'incarnation du Fils de Dieu,
gardent la même forme d'organisation de l'Eglise,
attendent le même avènement du Seigneur,
espèrent le même salut de l'homme tout entier,
c'est-à-dire de l'âme et du corps ;
le message de l'Eglise est donc véridique et solide,
puisque c'est chez elle qu'un seul et même chemin de salut
apparaît à travers le monde entier.
(...) Partout, en effet, l'Eglise prêche la vérité :
elle est le candélabre à sept branches
qui porte la lumière du Christ. *(A.H. V,20/1)*

(...) Il nous faut nous réfugier auprès de l'Eglise,
nous allaiter en son sein
et nous nourrir des Ecritures du Seigneur.
Car l'Eglise a été plantée comme un « paradis » dans le monde.
(A.H. V,20/2)

LE « SEJOUR D'ATTENTE », ROYAUME DE DIEU POUR LES MORTS

En vertu de sa notion communautaire de l'homme, la Tradition apostolique n'envisageait le salut des vivants que dans le cadre de la grande communauté de l'Eglise. Pareillement, pour les morts, elle n'envisageait leur salut que dans le cadre de la communauté humaine se rassemblant progressivement dans le « séjour d'attente ».

Alors qu'à cette époque, les gnostiques prônaient déjà un accès immédiat des âmes au ciel et leur salut individuel, sans leurs corps :

(...) aussitôt après leur mort, disent-ils, ils monteront par-dessus les cieux. *(A.H. V,31/1)*

(...) leur homme intérieur, laissant ici-bas le corps,
doit monter dans un lieu supra-céleste. (A.H. V,31/2)

Fidèle à l'enseignement de Paul, Irénée, lui, rappelle la loi du devenir inhérent à tout ce qui est créé : même l'accession à la vie éternelle ne peut être effective qu'au terme d'un processus d'adaptation :

Certains qui passent pour croire avec rectitude,
négligent l'ordre suivant lequel devront progresser les justes,
et méconnaissent le rythme selon lequel ils s'exerceront à l'incorruptibilité. (A.H. V,31/1)

Comme le Christ, « *voie, vérité et vie* » (Jn. 14/6), nous l'a révélé, ce processus doit se prolonger jusqu'à la résurrection générale, en un lieu dit « lieu ou séjour d'attente » où tous les morts attendent, les élus d'un côté et les damnés de l'autre, leur destinée future :

Après la mort de leur corps,
les âmes se maintiennent dans l'existence (...)
et reçoivent chacune la demeure qu'elle a méritée,
et cela avant même le jugement. (A.H. II,34/1)

Si donc le Seigneur Lui-même a observé la « loi des morts »
pour devenir le « Premier-né d'entre les morts » (Col. 1/18),
s'Il a séjourné trois jours dans les régions inférieures de la terre (cf. Eph. 4/9), s'Il est ensuite ressuscité dans sa chair,
de façon à pouvoir montrer à ses disciples jusqu'aux marques des clous,
et si, après tout cela seulement, Il est monté vers son Père,
comment ne rougissent-ils pas ceux qui prétendent que les lieux inférieurs
s'identifient avec notre monde qui a été fait pour l'homme,
et que leur « homme intérieur », laissant ici-bas leur corps,
doit monter dans le lieu supra-céleste ?
Puisque le Seigneur « s'en est allé au milieu de l'ombre de la mort » (ps. 22/4),
là où étaient les âmes des morts, qu'Il est ensuite ressuscité corporellement
et qu'après sa résurrection seulement, Il a été enlevé au ciel,
il est clair qu'il en ira également de même pour ses disciples,
puisque c'est pour eux que le Seigneur a fait tout cela :

leurs âmes iront donc au lieu invisible qui leur est assigné par Dieu,
et elles y séjourneront jusqu'à la résurrection,
dans l'attente de cette résurrection ; puis elles recevront leur corps **et ressusciteront intégralement, c'est-à-dire corporellement,**
de la même manière que le Seigneur est ressuscité ;
et elles viendront ainsi en la présence de Dieu,
« car il n'y a pas de disciples qui soient au-dessus du Maître, mais tout disciple, une fois devenu parfait, sera comme son Maître » (Lc. 6/40).
Notre Maître ne s'est pas aussitôt envolé, mais Il a attendu d'abord le moment de la résurrection qu'avait fixé son Père
et qu'avait indiqué l'histoire de Jonas, puis Il est ressuscité après trois jours et ensuite seulement Il a été enlevé au ciel :
ainsi nous-mêmes, nous devons d'abord attendre le moment
de notre résurrection arrêté par Dieu et annoncé par les prophètes, puis, une fois ressuscités, nous serons enlevés au ciel.

(A.H. V,31/2)

Toutes les générations ont passé, depuis Adam jusqu'à ce jour, mais ceux qui, de par la grâce de Dieu, ont été rendus parfaits dans la charité demeurent au séjour des saints (echousin chôron eusebôn) ;
et ces derniers seront manifestés lorsque apparaîtra le royaume du Christ.
Car il est écrit : **« Entrez dans vos caves un petit moment,**
jusqu'à ce que se passent ma colère et ma fureur,
et je me souviendrai au jour de fête,
et je vous ferai lever de vos cercueils » (Ez. 37/12).

(1° Clém. 50/3-4)

Je ne dis pas cependant que l'âme périt dans sa totalité :
ce serait vraiment une bonne aubaine pour tous les pervers.
— Alors que se passe-t-il ?
— Les âmes des hommes pieux restent dans un endroit meilleur, celles des injustes et des méchants dans un lieu plus douloureux *en attendant le jugement.*

Alors les premières, jugées dignes de Dieu, ne mourront plus, quant aux deuxièmes, elles seront châtiées tant que Dieu voudra et qu'elles existent et qu'elles soient ainsi châtiées.

(Justin, Dial. 5/3)

Persuadés que tous ceux-là /les disciples du Seigneur/
n'ont pas couru en vain (cf. Paul, Gal. 1/2 ; Phil. 2/16),
mais bien dans la foi et la justice,
et qu'ils sont dans le lieu qui leur est dû près du Seigneur
(eis ton apheilomenon autois topon eisi para tô Kuriô)
avec qui ils ont souffert.
Car ils n'ont pas aimé le temps présent
mais Celui qui est mort pour nous et que Dieu a ressuscité à cause de nous. *(Polycarpe, Philip. 9/2)*

Jésus-Christ (...) a été véritablement crucifié et Il est mort
aux regards du ciel, de la terre et **des lieux inférieurs.**
(Ignace, Tral. 9/1)

On l'aura relevé, Irénée considère si peu cette vision chrétienne de l'« après-mort » comme une hypothèse, qu'il l'appelle « loi des morts » *(lex mortuorum),* pour la raison, fondamentale pour lui, que le Christ Lui-même, le « *premier-né d'entre les morts* » (Col. 1/18) s'y est soumis.

Comment la Tradition apostolique envisageait-elle ce « lieu d'attente » ? Un point est certain, contrairement à la théorie, très répandue à l'époque, de la métempsycose, selon laquelle les âmes après leur mort pourraient encore se racheter en vivant une nouvelle vie, la 2° Homélie affirme catégoriquement :

Après être sortis de ce monde, nous ne pouvons plus là-bas
faire l'exomologèse ni la pénitence. *(2° Homélie, 8/3)*

Pour ceux qui, consciemment et volontairement, ont refusé la vie en Dieu, Justin le déclare, ils sont « *dans un lieu plus douloureux, en attendant le jugement* », Irénée confirme :

Ceux qui fuient l'éternelle lumière de Dieu
qui renferme tous les biens,
habiteront, par leur faute, d'éternelles ténèbres,
privés qu'ils seront de tous les biens,
pour avoir été pour eux-mêmes cause d'un tel séjour.
(A.H. IV,39/4 ; cf. Théophile, I,14 cité p. 258)

Les croyants qui ont eu le bonheur de connaître et de se donner généreusement à la Personne du Christ, mais aussi **les « justes »** (ceux qui, sur terre, ont œuvré pour la justice), **les « patriarches »** (ceux qui ont œuvré pour la vie) et **les « prophètes »** (ceux qui ont œuvré pour la

vérité) **qui n'auront pas eu le bonheur de connaître personnellement le Christ, tous,** dès leur mort, se retrouvent dans le « séjour d'attente » où le Christ se révèle à eux comme étant Celui qu'ils ont, en réalité, recherché à travers leur action, car c'est Lui qui est « *voie* (justice), *vérité et vie* » (Jn. 14/6).

Malgré tout, ce lieu d'attente, lié au péché de la désobéissance originelle, est un lieu d'expiation :

Comme la tête est ressuscitée d'entre les morts,
ainsi doit ressusciter le reste du Corps /du Christ/
— à savoir tout homme trouvé en vie, **une fois purgé**
le temps de sa condamnation *due à la désobéissance —.*
(A.H. III,19/3)

Toutefois, en descendant dans le royaume des morts, le Christ l'a transformé en « paradis » (1). Pour la Tradition apostolique, en effet, la descente du Christ et sa présence au royaume des morts étaient un dogme au même titre que celui de la rédemption : ce que le Sauveur a fait pour les vivants, Il entendait le faire aussi pour les morts :

« Mais dans les derniers temps,
quand fut venue la plénitude du temps de la liberté » (Gal. 4/4),
le Verbe en personne a par Lui-même purifié la souillure des filles de Sion » (Is. 4/4),
en lavant de ses propres mains les pieds de ses disciples,
c'est-à-dire de l'humanité recevant à la fin Dieu en héritage.

Purification des vivants

De la sorte, de même que, au commencement,
en la personne des premiers hommes,
nous avons tous été réduits en esclavage
en devenant les débiteurs de la mort,
de même à la fin, en la personne des derniers,
tous ceux qui depuis le commencement furent ses disciples
ont été purifiés et lavés de la mort
et ont accédé à la vie de Dieu :
car Celui qui a lavé les pieds des disciples a sanctifié
et amené à la purification le corps tout entier.

(1) En disant au bon larron « en vérité, je te le dis, aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis », le Christ désignait non le ciel, mais le royaume des morts.

Purification des morts

C'est pourquoi aussi Il leur servait la nourriture
tandis qu'ils étaient étendus, **pour signifier ceux**
qui étaient étendus dans la terre
et auxquels Il venait apporter la vie. Comme le dit Jérémie :
« Le Seigneur, le Saint d'Israël, s'est souvenu de ses morts
endormis dans la terre du tombeau, et Il est descendu vers eux
pour **leur annoncer la Bonne Nouvelle de son salut,**
pour les sauver. »
C'est pourquoi encore, les yeux des disciples étaient alourdis
quand le Christ vint à sa Passion ;
les trouvant endormis, le Seigneur les laissa d'abord,
pour signifier le sommeil des hommes ;
mais étant venu une seconde fois,
Il les réveilla et les mit debout, pour signifier
*que sa Passion serait le réveil de ses disciples endormis ; car c'est pour eux qu'***Il descendit dans les régions inférieures de la terre** *(Eph. 4/9)* **afin de voir de ses yeux les « êtres inachevés de la création »,** *au sujet desquels Il disait à ses disciples : « Beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir et entendre ce que vous voyez et entendez » (MT. 13/17).* *(A.H. IV,22/1)*

Mais alors, penserez-vous peut-être,
qu'est-ce que le Seigneur a donc apporté de nouveau par sa venue ?
— Eh bien, sachez qu'Il a apporté toute nouveauté,
en apportant sa propre Personne annoncée par avance :
car ce qui était annoncé par avance,
c'était précisément que la **Nouveauté viendrait renouveler et revivifier l'homme (...).** *Lorsque le Roi est arrivé,*
que ses sujets ont été remplis de la joie annoncée,
qu'ils ont reçu de lui la liberté,
qu'ils ont bénéficié de sa vue, entendu ses paroles
et joui de ses dons, alors, du moins pour les gens sensés,
ne se pose plus la question de savoir ce que le Roi
a apporté de nouveau
par rapport à ceux qui annoncèrent sa venue :
car Il a apporté sa propre Personne
et fait don aux hommes des biens annoncés d'avance
et « que les messagers désiraient contempler » (1° Pi. 1/12).
(A.H. IV,34/1)

Et c'est pourquoi le Seigneur est « descendu dans les lieux inférieurs de la terre » (Eph. 4/9)
pour leur apporter à eux aussi la Bonne Nouvelle de sa venue
qui est la rémission des péchés pour ceux qui croient en Lui (...).
Car tous les hommes
« sont privés de la Gloire de Dieu » (Rom. 3/23)
et **ceux-là sont justifiés**
— non par eux-mêmes mais par la venue du Seigneur —
ceux qui ont les yeux tendus vers sa lumière.

(A.H. IV,27/2)

La Tradition apostolique, en effet, tenait pour essentiel le principe suivant : Dieu voulant sauver tous les hommes sans exception, tous, avant le jugement, auront dû voir leur Roi et leur Juge :

Le Christ n'est pas venu pour ceux-là seuls qui, à partir du temps de l'empereur Tibère, ont cru en lui,
et le Père n'a pas exercé sa Providence
en faveur des seuls hommes de maintenant,
mais en faveur de tous les hommes sans exception qui,
depuis le commencement, selon leurs capacités et leur temps,
ont craint et aimé Dieu, ont pratiqué la justice et la bonté
envers le prochain, ont désiré voir le Christ et entendre sa voix.
Tous ces hommes-là, lors de la seconde venue,
Il les réveillera (...) et les établira dans son royaume.

(A.H. IV,22/2)

(...) en devenant visible, Il a dû faire apparaître
la participation de cet univers à sa crucifixion,
afin de montrer, grâce à sa forme visible (la Croix)
l'action qu'Il exerce sur le visible, à savoir que c'est Lui
qui illumine les hauteurs (...),
qui pénètre les profondeurs des lieux inférieurs *(...)*
et qui convoque de toute part à la connaissance du Père
ceux qui sont dispersés. *(Epid. 34)*

Tout comme le Verbe tenait la première place au ciel (...)
Il l'a tenue aussi sur la terre (...)
et Il l'a tenue parmi ceux qui sont sous la terre,
en devenant le « premier-né d'entre les morts » (Col. 1/18) ;
de la sorte aussi, tous les êtres, comme nous l'avons dit,
ont vu leur Roi. *(A.H. IV,20/2)*

Les enfants eux-mêmes, ceux qui, au dire d'Irénée, feront partie des « *inachevés de la création* » (IV,22/1), seront, selon le Pasteur, plus glorieux encore :

Tous les petits enfants (panta gar ta brephè)
sont glorieux auprès de Dieu et **premiers** *pour Lui.*
(Pasteur, 106/3)

Cette présence du Christ dans le royaume des morts a transformé ce lieu en un « paradis ». Car si tous, en y arrivant, prennent conscience de l'étendue de leur péché et de l'expiation qu'en justice ils devraient subir, tous « *ceux-là sont justifiés — non par eux-mêmes mais par la venue du Seigneur — ceux qui ont les yeux tendus vers sa lumière* » (A.H. IV,27/2 cité p. 234) :

« Le Seigneur nous a donné un signe » (Is. 7/14)
« dans les profondeurs et au-dessus dans les hauteurs » (Is. 7/11)
sans que l'homme l'ait demandé,
car comment aurait-il pu s'attendre
à voir une vierge enfanter un fils et voir dans ce Fils
un **« Dieu-avec-nous »**
qui « descendrait dans les profondeurs de la terre »
pour chercher « la brebis qui était perdue »
(c'est-à-dire l'œuvre qu'Il avait modelée),
et remonterait ensuite « dans les hauteurs » pour présenter
et recommander à son Père cet « Homme » ainsi retrouvé.
(A.H. III,19/3)

Les prophètes ont espéré en Lui /le Christ/ et l'ont attendu,
croyant en Lui, ils ont été sauvés,
et demeurant dans l'« unité » de Jésus-Christ,
saints et dignes d'amour et d'admiration,
ils ont reçu le témoignage de Jésus-Christ
et **ont été admis dans l'Evangile de notre commune espérance.**
(Ignace, Philad. 5/2)

Que rien des êtres visibles et invisibles
ne m'empêche, par jalousie, de **trouver le Christ**
(...) que les pires fléaux du diable tombent sur moi
pourvu seulement que **je trouve le Christ.** *(Ignace, Rom. 5/3)*

*Il est bon pour moi de mourir /***pour m'unir/ au Christ.**
C'est Lui que je cherche, qui est mort pour nous,
Lui que je veux, qui est ressuscité pour nous.
(Ignace, Rom. 6/1)

Ainsi Polycarpe accomplirait sa destinée
en entrant **« en communion avec le Christ »** ;
tandis que ceux qui l'avaient livré
recevraient le châtiment de Judas. *(Mart. Polyc. 6/2)*

Chacun découvre alors dans le Christ présent, Celui qui, ayant expié la dette du genre humain, a expié sa dette personnelle ; sa reconnaissance n'en est que plus grande. Dès lors, les élus, qui en principe, par leur mort corporelle, étaient entrés dans le processus de mort, bénéficient, en la Personne du Christ, d'une véritable « renaissance » :

Car le Seigneur, né /de nos pères/,
« Premier-né d'entre les morts » (Col. 1/18)
a recueilli en son sein ses anciens pères,
les a fait naître à nouveau à la Vie de Dieu,
est devenu Lui-même principe des vivants,
puisque Adam était devenu le principe des morts (...).
Ce ne sont pas nos pères qui ont donné la Vie au Seigneur,
mais Lui, au contraire, qui **les a fait renaître à nouveau**
dans l'Evangile de vie (la Bonne Nouvelle annoncée aux morts).
(A.H. III,22/4)

Car le Christ est Celui qui, élevé sur le bois du martyre
selon la ressemblance de la chair du péché,
attire tout à Lui et **vivifie les morts.** *(A.H. IV,2/7)*

Ignace d'Antioche ne craint même pas de parler, à propos de l'âme des prophètes, de la « résurrection » que la présence du Christ leur a communiquée :

Comment pourrions-nous vivre sans Jésus-Christ,
puisque les prophètes aussi,
étant ses disciples par l'esprit, l'attendaient comme leur Maître ?
Et c'est pourquoi, **Celui qu'ils attendaient**
justement les a ressuscités des morts. *(Ignace, Magn. 9/2)*

C'est peut-être cette résurrection des âmes justes que l'Apocalypse appelle la « première résurrection » (cf. Apoc. 20/4-6). Ce qui est certain, c'est qu'elle prélude à la seconde résurrection, celle des corps dans la gloire.

Le Pasteur d'Hermas nous donne encore des précisions intéressantes concernant le sort de tous les justes morts avant d'avoir pu connaître personnellement le Christ et son salut.

Selon son habitude, pour se faire mieux comprendre, il a recours à une image, celle de la construction d'une « tour » qui représente l'Eglise (cf. 90/1) et sa construction passée, présente et à venir (rappelons-le, le Pasteur relève du genre apocalyptique qui, d'une certaine façon, domine les temps). Cette tour est construite sur un unique Rocher et avec une seule porte : l'unique rocher représente le Verbe créateur portant l'univers et tout spécialement son Eglise, ainsi que la porte qui, elle, symbolise le Christ rédempteur ; elle a été faite récemment pour que ceux qui doivent être sauvés entrent par elle dans le royaume de Dieu (cf. 89/1-3). Et voici ce qu'il est dit sur la construction de la tour :

La tour se construisait sur le grand Rocher
et au-dessus de la porte.
Ces dix /premières/ pierres /issues de l'abîme des eaux/
furent donc ajustées et couvrirent tout le Rocher
et devinrent ainsi le fondement de la construction de la tour.
Le Rocher et la Porte supportaient toute la tour.
Après les dix pierres, vingt-cinq autres montèrent de l'abîme.
Elles aussi furent ajustées à la construction (...),
après celles-ci montèrent trente-cinq pierres,
et elles furent de même ajustées à la tour.
Après celles-là quarante autres montèrent
et toutes celles-ci furent employées à la construction de la tour.
Il y eut donc quatre assises dans la fondation de la tour.
(Pasteur, 81/2-3)

Plus loin, Hermas demande l'explication au Pasteur :

Pourquoi, Seigneur,
les pierres ont-elles dû monter du fond de l'eau
pour être placées dans la construction de la tour,
tout en portant ces /bons/ esprits ?
Il leur fallait sortir de l'eau, dit-il, pour recevoir la vie,
elles ne pouvaient entrer dans le royaume de Dieu (Jn. 3/5)
autrement qu'en rejetant la mort qu'était leur vie antérieure.
Ces morts reçurent donc aussi le sceau du Fils de Dieu
et entrèrent dans le royaume de Dieu.

Avant de porter le nom du Fils de Dieu, dit-il, l'homme est mort ;
et lorsqu'il reçoit le sceau, il rejette la mort et reçoit la vie ;
et le sceau c'est l'eau : ils descendent donc dans l'eau morts
et ils en sortent vivants. A eux aussi fut annoncé ce sceau
et ils en usèrent pour entrer dans le royaume de Dieu.
Pourquoi Seigneur, dis-je, les quarante pierres
sont-elles montées aussi avec eux de l'abîme,
tout en ayant déjà reçu le sceau ?
Parce que, dit-il, ces apôtres et ces docteurs
qui ont prêché le nom du Fils de Dieu,
après être morts dans la vertu et la foi du Fils de Dieu,
l'ont prêché aussi à ceux qui étaient morts avant eux
et leur ont donné le sceau qu'ils annonçaient.
Avec eux donc ils sont descendus dans l'eau
et ensuite en sont sortis. Mais c'est vivants qu'ils sont descendus
pour ensuite remonter vivants,
alors que ceux qui étaient morts avant eux
sont descendus morts et sont remontés vivants.
C'est grâce à eux que ces derniers ont reçu la vie
et connu le Nom du Fils de Dieu.
C'est pourquoi ils sont remontés avec eux
et ont été ajustés à la construction de la tour,
y prenant place sans être taillés ;
car ils étaient morts dans la justice et dans une grande pureté :
il ne leur manquait que ce sceau. *(Pasteur, 93/1-7)*

Précisons tout d'abord de quels « justes » il est question. Sans contredit, dans le texte, il s'agit des « justes de l'Ancien Testament » ; mais, ne l'oublions pas, pour la Jeune Eglise — sur ce point Justin comme Irénée ont des textes magnifiques —, comme pour les Apôtres, l'Eglise du Christ représente et continue le « véritable Israël », la « vraie descendance d'Abraham ». Aussi quand elle parle des « justes » de l'Ancien Testament, pense-t-elle non seulement aux « justes » du Peuple élu, mais à tous les justes, passés, présents et à venir, qui, par leur droiture et leur générosité ont fait, font ou feront partie du peuple de Dieu, mais, faute d'avoir connu le Christ durant leur vie terrestre, ne recevront son sceau que dans le « séjour d'attente » (2).

(2) Dans « Théologie du judéo-christianisme » (Paris, 1958, p. 257-273), J. Daniélou traite assez longuement de « la descente du Christ aux enfers ». Il la présente comme une vérité « typiquement judéo-chrétienne ». D'après lui, elle serait limitée .../...

Sur ce point, les témoignages sont abondants et explicites. Témoin cette magnifique phrase de Justin :

> « *De même donc que le Verbe appelle le Christ Israël et Jacob de même, nous aussi, qui avons été taillés au sein du Christ,* **nous sommes la véritable race israélite. »**
>
> *(Justin, Dial. 135/3)*

Par ailleurs, en vertu de sa doctrine du « Logos spermatikos », c'est sans aucune réticence que le philosophe proclamait bien haut :

> *Le Christ est le premier-né de Dieu,*
> *son Verbe auquel tous les hommes participent :*
> *voilà la Tradition que nous avons reçue*
> *et que nous transmettons.*
>
> *Ceux qui ont vécu selon le Verbe sont* **chrétiens** *(...)*
> (qu'ils soient Grecs ou barbares, aussi conclut-il :)
>
> *Ceux qui ont vécu (au passé) ou qui vivent (ou qui vivront, au futur) selon le Verbe sont chrétiens. (C'est pourquoi, dans le séjour des morts) /ils sont/* **exempts de crainte et de trouble** *(cf. Dial. 5/3 cité p. 230).* *(1° Apol. 46/2-4)*

Irénée n'est pas moins affirmatif, déjà pour déclarer que la race d'Abraham et d'Israël, c'est-à-dire « la race des croyants », s'est étendue, avec le Christ, au monde entier :

> (A propos de la ruine de Jérusalem)
> « *Vint alors le Fruit de la Liberté /le Christ/*
> *qui mûrit, fut moissonné, enlevé dans le grenier,*
> *tandis qu'étaient emportés de Jérusalem*
> *et répandus dans le monde entier*

.../...
aux seuls Juifs de l'ancien Testament ; car pour ce sujet, comme il le fait pour d'autres, il analyse principalement tous les écrits apocryphes, hétérodoxes, voire gnostiques auxquels il donne priorité, quitte à citer de temps en temps quelques témoignages des auteurs authentiquement chrétiens qui nous préoccupent, ceux qui représentent la Tradition de la Grande Eglise. C'est ainsi qu'à propos du séjour des morts, il ne cite que quelques références d'Irénée, A.H. IV,27/2 spécialement, ceux où l'évêque de Lyon parle du célèbre « midrash » du prophète Jérémie. Il ne mentionne même pas le chapitre V,31 qui à lui seul suffit à expliquer pourquoi la Tradition apostolique avait placé « la descente du Christ dans le royaume des morts » parmi les 12 vérités du symbole dit « des Apôtres ».

Pour J. Daniélou, au contraire, et vu la méthode employée par lui, « Il semble que cette doctrine soit étrangère au Nouveau Testament (...). Elle est proprement judéo-chrétienne. Elle constitue un développement dogmatique qui sera accepté par la Tradition commune et intégré finalement dans le Symbole » (p. 263).

des hommes capables de fructifier ;
selon ce que dit Isaïe : **« ... Israël fleurira**
et le monde entier sera rempli de son fruit. »
(A.H. IV,4/1)

« Le Christ aussi devait engendrer en terre étrangère
les douze tribus composant **la race d'Israël (...)**
car le Christ aussi a pour salaire les hommes qui,
de nations variées et diverses,
se rassemblent dans l'unique bercail de la foi,
selon la promesse que le Père lui a faite :
« Demande-moi et je te donnerai les nations » (cf. ps. 2/8).
(A.H. IV,21/3)

et ensuite pour proclamer que c'est **« en faveur de tous les hommes sans exception »** (cf. IV,22/2 cité p. 234) que

« Celui qui mourrait pour nous, selon Jérémie, /serait/
le Seigneur, le Saint d'Israël /qui/, se souvenant de ses morts
endormis dans le tombeau, est descendu vers eux,
pour leur annoncer la bonne nouvelle du salut,
qui vient de Lui, afin de les sauver. »
(Pseudo Jérémie, cité A.H. III,20/4)

D'ailleurs David lui-même, connaissant par l'Esprit,
l'« économie de sa venue » par laquelle il règne souverainement
sur tous les vivants et les morts, *proclame qu'il est Seigneur*
et qu'il siège à la droite de Dieu Père Très-Haut ».
Car, « pour tous les hommes sans exception », /le Christ/
(...) Premier-né d'entre les morts
comme il était déjà le premier-né de toute créature,
Lui, le Fils de Dieu, /est/ devenu fils de l'homme,
afin que, par lui, nous recevions l'adoption filiale,
l'homme portant et saisissant et embrassant le Fils de Dieu. »
(A.H. III,16/3)

C'est ce qu'Ignace d'Antioche avait déjà souligné au début du siècle :

Il est la porte du Père (Jn. 10/7,9) par laquelle entrent
Abraham, Isaac, Jacob, et les prophètes, les Apôtres et l'Eglise.
Tout cela conduit à l'unité avec Dieu. (Ignace, Philad. 9/1)

Dans la Bible, en effet, autant l'eau en petite quantité, comme les « flots d'eaux vives » ou la « rosée », est le symbole de la vie

divine et de l'Esprit Saint, autant l'eau en grande abondance, comme le déluge, symbolise le royaume de la mort, l'abîme. D'où l'idée que la descente dans l'eau du rite baptismal était considérée comme un véritable « ensevelissement » dans la mort (cf. Rom. 6/3-5 et 1° Cor. 10/1-2). Dès lors, pour tous les justes morts et ensevelis sans connaître le Christ, la première démarche du baptême, la descente dans l'eau, étant faite, il leur suffit de la parachever en recevant le « sceau », le « Nom » du Christ, autrement dit, en s'engageant consciemment, dans la liberté et l'amour, en la Personne du Christ qui, désormais leur est « présente ».

Dans la majorité des témoignages, c'est le Christ Lui-même qui, descendu dans le royaume des morts, leur annonce la Bonne Nouvelle ; le Pasteur, lui seul, parle des Apôtres et des docteurs. Cela n'a rien d'étonnant. Déjà pour la faute originelle, la Tradition apostolique la présente comme la faute des « premiers hommes », les unissant tous en une seule personne morale. Il en va de même pour le Christ et ses Apôtres qu'elle regarde comme une seule personne morale. C'est ainsi qu'en IV,22/1, au début, Irénée oppose « la personne des premiers hommes » du commencement à « la personne des derniers » de la « plénitude du temps de la liberté » (cf. p. 232).

Quoiqu'il en soit, cet admirable texte du Pasteur nous le suggère nettement, dans le royaume des morts, devenu « paradis » par la présence du Christ, les élus forment comme une grande assemblée, comparable à l'Eglise sur terre,
une assemblée formée d'hommes, qui, ayant pour assise la Personne même du Maître ressuscité, sont assurés de leur éternité :

> *Le Nom du Fils de Dieu est grand, immense,*
> *et Il soutient le monde entier.*
> *Si donc toute la création est soutenue par le Fils de Dieu,*
> *que penses-tu de ceux qu'Il appelle,*
> *qui portent le Nom du Fils de Dieu*
> *et marchent selon ses préceptes ?*
> *Vois-tu, maintenant ceux qu'Il soutient ?*
> *Ce sont ceux qui du fond du cœur portent son Nom.*
> *Il s'est fait Lui-même leur assise*
> **et c'est une joie pour Lui de les soutenir,**
> *puisqu'ils n'ont pas honte de porter son Nom.*
>
> *(Pasteur, 91/5-6)*

une assemblée formée d'hommes délivrés par le Sauveur :

J'ai ouvert les portes qui étaient fermées
et j'ai brisé les verrous de fer ; et le fer est devenu rouge
et s'est liquéfié devant moi ; et plus rien ne m'est apparu fermé,
parce que j'étais la « PORTE » pour tous les êtres.
Je suis sorti vers tous mes prisonniers pour les délivrer.
(Ode 17 de Salomon)

une assemblée qui aime le Christ et se sait aimée de Lui :

Le sheol m'a vu et a été vaincu ;
la mort m'a laissé retourner et beaucoup avec moi.
J'ai été pour elle fiel et vinaigre (pour les esprits révoltés)
et je suis descendu avec elle, autant qu'il y avait de profondeur
dans le sheol.
J'ai tenu une assemblée de « vivants » parmi les « morts »
et je leur ai parlé avec les lèvres saintes.
Ils ont couru vers moi ceux qui étaient morts ;
ils ont crié et dit : « Aie pitié de nous, Fils de Dieu
et agis avec nous selon ta grâce ; fais-nous sortir des ténèbres
et ouvre-nous la porte, que nous sortions vers toi. »
Pour moi, j'entendis leur voix
et je traçai mon Nom sur leur tête ;
c'est pourquoi ils sont libres et m'appartiennent.
(Ode 42 de Salomon, 13-26)

C'est sur cette troisième partie de sa principauté que le Christ règne, comme Il règne sur les deux autres, celle de la terre et celle du ciel :

C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé,
et lui a conféré le NOM qui est au-dessus de tout nom ;
afin qu'au Nom de Jésus tout genou fléchisse
dans les cieux, sur la terre et **sous la terre.**
(= le séjour d'attente).
(Paul, Phil. 1/9-10)

Actuellement, existe une tendance à ne plus parler d'un séjour ou d'un temps intermédiaire entre la mort des défunts et leur sort final avec ou sans Dieu. A première vue, au niveau purement « anthropocentrique », la raison invoquée paraît solide : l'âme étant immatérielle (ou, selon d'autres, spirituelle) est, de ce fait, en dehors du

temps et de l'espace ; elle est « a-spatio-temporelle » ; il est donc irraisonnable de parler d'un « temps » ou d'un « séjour » d'attente.

Malheureusement, au niveau « théocentrique » cette vue est parfaitement « idolâtrique » au plan religieux et « irrecevable » au plan de la raison.

Alors que Dieu incréé est seul à n'être pas dans le temps ni dans l'espace, tout ce qui a été créé, alors qu'il n'était pas, est, par définition « de-venu », autrement dit, il est d'une nature en « devenir », un « devenir » dont le temps est la mesure. D'autre part « a-spatial » veut dire être partout. S'il en est ainsi, les âmes séparées, les anges et les démons sont « partout » comme Dieu ; comme Lui ils sont tout en tous ; il n'existe qu'une UNITE aussi indivisible qu'impersonnelle (le Nirvana ?). En vérité, séparées ou non de leurs corps, les âmes, comme les anges et les démons, tout en n'étant pas « dans » un lieu, sont par contre « localisés » en ce sens qu'ils restent « séparés et distincts » les uns les autres et distincts de Dieu.

L'existence d'un « séjour d'attente », suite logique du dogme de la « descente du Christ dans les lieux inférieurs » (le royaume de la mort) est non seulement **l'une des douze vérités du « symbole des Apôtres »,** le plus vieux témoin de la Tradition apostolique, mais seul il est « recevable » tant au plan religieux qu'au plan de la raison.

Bien compris d'ailleurs, n'est-il pas l'une des vérités les plus consolantes et les plus exaltantes ? C'est elle qui doit délivrer les chrétiens sincères de la peur de la mort. Dans la mesure où ils ont été généreux, ils doivent le savoir, le Christ les attend le jour même de leur mort. A ces âmes qui découvrent malgré tout, dans toute son ampleur et sa clarté, leur ingratitude vis-à-vis de Dieu comme vis-à-vis des autres, le Christ, par sa présence, rappelle qu'en Lui tout a été expié : sa passion et sa croix sont nôtres comme a été nôtre le péché originel. Dès lors, complètement purifiés par cette présence du Maître, ils peuvent se laisser aller à la joie de pouvoir déjà, dans une certaine limite, bénéficier de sa vie de ressuscité.

C'est au nom de cette vérité aussi que l'on peut être certain de la réponse à donner à une question angoissante souvent posée : c'est bien vrai, ces millions et ces millions d'enfants morts innocents, ces millions de victimes de la vie, de la justice et de la vérité parce qu'ils ont été sacrifiés ou se sont sacrifiés pour elles, sans avoir eu

le bonheur de rencontrer personnellement le Christ, au cours de leur vie terrestre, tous, comme les « Patriarches » (la vie), les « Justes » (la justice) et les « Prophètes » (la vérité), tous ceux-là, **« eux qui ont eu les yeux tendus vers la lumière, tous sont justifiés — non par eux-mêmes** et leurs mérites — **mais par la venue** /et la présence toujours effective/ **du Seigneur »** (A.H. IV,22/1) en attendant la **« grande lumière »** glorieuse du Christ vainqueur qui nous fera « voir et entendre ce que les yeux n'ont pas vu et les oreilles entendu ».

Chapitre dixième

L'apothéose de la récapitulation du Christ

À la fin des temps, quand l'Homme-Humanité aura terminé sa croissance et atteint la stature que Dieu avait prévue pour lui, interviendra l'apothéose de la Récapitulation du Christ et de notre unité en Lui. Cette apothéose connaîtra trois aspects principaux :

— La résurrection générale qui sera jugement
— Le triomphe du bien sur le mal et la disparition de celui-ci
— L'ascension des élus et leur participation à la vie incorruptible et trinitaire de Dieu et de son amour.

LA RESURRECTION GENERALE SERA JUGEMENT

La croyance en une résurrection générale de tous les hommes, sans excepter les damnés, était universelle et vigoureusement affirmée par la Tradition apostolique :

> *Ils ressusciteront dans la chair,* **même s'ils ne le veulent pas,**
> *pour qu'ils reconnaissent la puissance de Celui*
> *qui les a fait surgir des morts.* *(A.H. I,22/1)*

> *Nous disons, nous aussi, que le jugement sera rendu,*
> *mais par le Christ.*
> *Les pervers* **comparaîtront avec leurs corps et leurs âmes.**
> *(Justin, 1° Apol. 8/4)*

> *Lorsque le Christ viendra au ciel, dans la gloire,*
> *avec l'armée des anges,*
> *alors il* **ressuscitera les corps de tous les hommes qui ont existé.**
> *(Justin, 1° Apol. 52/3)*

> *Mais tu ne crois pas que les morts se* ***réveillent (...).***
> *Quand cela se produira, alors tu y croiras,*
> *que tu le veuilles ou non ;*
> *et cette croyance te sera comptée comme une incrédulité,*
> *si tu n'y crois pas dès maintenant.* *(Théophile. I,8)*

> *Dieu est capable de réaliser l'universelle résurrection*
> *de tous les hommes*
> **(tèn katholikèn anastasin hapantôn anthrôpôn).**
> *(Théophile, I,13 ; cf. II,14)*

Par cette résurrection, tous les hommes retrouveront leur corps, avec une chair issue de la terre, qui sera identique à celle que nous avons actuellement, et non avec une chair dite « spirituelle » qui n'aurait plus la même nature (cf. Justin, Fragm. 9 cité p. 156-157).

Toutefois, détail très important, ainsi que le soulignent les témoignages que nous allons citer, la Tradition apostolique envisageait un double mode de résurrection. A la question : « *Comment les morts ressuscitent-ils ? Avec quel corps reviennent-ils ?* » (1° Cor. 15/35), Paul avait répondu : « *Tel /a été l'homme/ terrestre, tels /seront/ les terrestres, et tel /a été/ l'homme céleste, tels /seront/ les célestes* » (1° Cor. 15/48). C'était l'interprétation d'Irénée, nous le verrons plus loin ; il l'avait aussi trouvée chez Jean :

L'heure vient où tous les morts qui sont dans les tombeaux
entendront la voix du Fils de l'homme et ils en sortiront,
ceux qui auront fait le bien pour une résurrection de vie (propter vitam),
et ceux qui auront fait le mal, pour une résurrection de jugement (propter judicium). *(Jn. 5/28-29 cité V,13/1)*

Pour l'évêque de Lyon, c'était une vérité évidente, les damnés ne recevront pas un corps incorruptible lors de leur résurrection :

Sont exclus du royaume de Dieu et **n'hériteront pas de l'incorruptibilité**
ceux qui méprisent et blasphèment Dieu (exheredes sunt ab incorruptela). *(A.H. IV,8/1)*

Paul a parlé des incrédules de ce siècle, puisqu'ils **n'hériteront pas de l'incorruptibilité du siècle à venir.**
(venturum incorruptelae non hereditabunt saeculum).
(A.H. III,7/1)

Les incrédules et les aveugles de ce siècle (saeculi hujus)
par opposition **à la vie du siècle à venir dont ils n'hériteront pas.**
(venturum vitae non haereditabunt saeculum). *(A.H. III,7/2)*

S'ils se convertissent (...) ces mêmes hommes pourraient être
les fils de Dieu et obtenir l'héritage de l'incorruptibilité
accordé par Lui (...). Ceux qui ne lui obéissent pas, sont reniés
par Lui ; ils ont cessé d'être ses fils et, dès lors,
ne peuvent avoir part à l'héritage. *(A.H. IV,41/3)*

D'une façon très explicite, l'évêque précise même que les damnés, ceux qui ont refusé de croire au Christ, Fils de Dieu né de la Vierge Marie, ressusciteront avec une chair débitrice de la mort :

> *Parce qu'ils ne connaissent pas « l'Emmanuel » né de la Vierge,*
> *ils sont privés du don qu'Il nous a fait de la « vie éternelle »,*
> *parce qu'ils ne reçoivent pas le Verbe d'incorruptibilité,*
> **ils demeurent dans la chair de mort, ils sont débiteurs de la mort.** *(A.H. III,19/1)*
>
> *L'Apôtre dit à bon droit les paroles déjà citées :*
> *« La chair et le sang ne peuvent hériter du royaume de Dieu »*
> *(1° Cor. 15/50).*
> *C'est comme s'il disait : « Ne vous y trompez pas !*
> *Si le Verbe de Dieu n'habite pas en vous*
> *et si l'Esprit du Père ne vient pas en vous,*
> *et si vous menez une vie vaine et quelconque,*
> *alors comme n'étant rien d'autre que « chair et sang »,*
> *vous ne pourrez hériter du royaume de Dieu »* (qui est incorruptibilité). *(A.H. V,9/4)*

Paul avait vigoureusement déclaré :

> *Celui qui sème pour la chair, récoltera ce que produit la chair : la corruption.*
> *Celui qui sème pour l'Esprit, récoltera ce que produit l'Esprit : la vie éternelle.* *(Gal. 6/8)*

A sa suite, toute la Tradition apostolique l'enseigne, les damnés, ayant semé dans la terre, récolteront corruption, souffrance et mort ; seuls ceux qui ont semé dans l'Esprit, récolteront l'incorruptibilité qui est synonyme d'impassibilité et d'immortalité :

> *(...) Le Christ ressuscitera le corps de tous les hommes qui ont existé.*
> *Il revêtira* **les justes d'incorruptibilité**
> *et Il enverra dans le feu éternel les méchants*
> *qui souffriront éternellement avec les démons.*
> *(Justin, 1° Apol. 52/3)*
>
> *Alors les uns seront envoyés au jugement*
> *et à la condamnation du feu, pour leur éternel châtiment ;*
> *quant aux autres, ils se réuniront dans* **l'impassabilité, l'incorruptibilité, l'immunité de toute peine, l'immortalité.**
> *(Justin, Dial. 45/4)*

Nous nous réjouissons de mourir dans notre foi, à savoir que
Dieu, par son Christ, nous ressuscitera et nous fera
incorruptibles, impassibles et immortels. *(Justin, Dial. 46/7)*

Si un homme, fût-il mutilé dans son corps,
garde les enseignements qu'il a donnés,
Il le ressuscitera dans son intégralité au cours de sa seconde parousie,
et le rendra en outre **immortel, incorruptible et impassible.**
(Justin, Dial. 69/7)

Dieu ressuscitera tous les hommes ;
Il établira les uns **incorrupibles, immortels et impassibles**
dans l'éternel et indissoluble royaume ;
et Il livrera les autres à la peine éternelle du feu.
(Justin, Dial. 117/3)

C'est dans l'Esprit Saint, en effet, et là nous retrouvons une autre vérité évidente pour la Tradition apostolique, que les élus ressusciteront et participeront à l'incorruptibilité :

Car la résurrection des croyants est aussi l'œuvre de cet Esprit,
le corps recevant de nouveau l'âme, et, avec elle,
par **la force de l'Esprit Saint, ressuscitant**
et étant introduit dans le royaume de Dieu. *(Epid. 42)*

Quand sera atteint le nombre /des élus/ que Dieu Lui-même
et en Lui-même a défini, tous ceux, sans exception,
qui sont inscrits,
ressusciteront pour la vie, ayant leur corps et leur âme,
avec l'Esprit dans lesquels ils ont plu au Seigneur.
Quant à ceux, au contraire, qui seront dignes de la peine,
ils iront à elle, eux aussi ayant retrouvé leur corps et leur âme
dans lesquels ils se sont séparés de Dieu (de l'Esprit et de la vie).
(A.H. II,33/5)

Je te bénis (dit Polycarpe dans sa grande prière avant le martyre)
(...) pour la résurrection de la vie éternelle de l'âme et du corps
dans l'incorruptibilité de l'Esprit Saint.
(Martyre de Polycarpe, 14/2)

C'est pourquoi certains témoignages de la Tradition apostolique, coupés de leur contexte, laisseraient supposer que seuls les élus ressusciteront. Tout naturellement, ressusciter veut dire revenir à la vie pour la vie, ce qui ne sera pas le cas des damnés, qui ne ressusciteront avec leur corps que pour comparaître au jugement et être ensuite châtiés dans leur corps, comme on sort un condamné de prison pour le juger et ensuite l'amener à son lieu d'exécution :

Quand tu auras dépouillé la condition mortelle
et revêtu l'incorruptibilité, alors selon que tu en auras été digne,
tu verras Dieu. Il ressuscitera ta chair,
en même temps que ton âme, immortelle, ce Dieu ;
et alors tu verras, puisque tu seras immortel, l'Immortel,
à condition d'avoir eu foi en Lui maintenant.
(Théophile, I,7)

Ainsi ceux qui refusent le don de Dieu
meurent dans leurs disputes.
Il leur serait utile de pratiquer la charité,
pour ressusciter eux aussi. *(Ignace, Smyrn. 7/1)*

Alors, (à la fin du monde) *apparaîtront les signes de la vérité :*
premier signe, les cieux ouverts ;
deuxième signe, le son de la trompette ;
troisième signe, la résurrection des morts ;
non de tous, *il est vrai, mais selon qu'il a été dit :*
« *Le Seigneur viendra et tous les saints avec Lui.* »
(Didachè, 16/6-7)

Ils vendangeront le **fruit immortel** ***de la résurrection.***
(2° Homélie, 19/3)

(...) Abraham recommanda, en outre, l'obéissance à Moïse et aux prophètes
pour ceux qui ne désirent pas tomber dans ce lieu de souffrance,
mais recevoir la **récompense de Celui qui ressuscitera** *les morts.*
(A.H. II,34/1)

S'Il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants,
et si Lui-même est appelé le Dieu des Pères qui se sont endormis,
sans aucun doute ceux-ci sont vivants pour Dieu
et n'ont pas péri « puisqu'ils sont **fils de la résurrection »**
(les damnés ne pouvant être appelés « fils de la résurrection »).
(A.H. IV,5/2 ; cf. Epid. 8)

Or, la Résurrection, c'est Notre Seigneur en Personne,
ainsi qu'Il le dit Lui-même : « Je suis la résurrection et la vie. »
(Jn. 11/25)
Et les Pères sont ses fils (...). Car le Christ Lui-même
est donc bien avec le Père, le Dieu des vivants,
qui a parlé à Moïse et s'est manifesté aux pères.
(A.H. IV,5/2)

Ainsi, pour la Tradition apostolique, **la résurrection générale sera déjà jugement.** Car c'est en vertu de cette résurrection que les élus iront, incorruptibles, vers la vie éternelle et que les damnés, ayant retrouvé le corps mortel avec lequel ils avaient fait le mal, seront anéantis dans l'embrasement général :

Il fallait que le Christ se manifestât dans la chair,
pour abolir la mort et prouver la résurrection d'entre les morts,
afin d'acquitter la promesse faite à nos pères,
afin de se préparer pour Lui-même le peuple nouveau
et de montrer, dès le temps de son séjour sur la terre,
que **c'est Lui-même qui jugera en opérant la résurrecion.**
(hoti tèn anastasin autos poièsas krinei).
(Pseudo-Barnabé, 5/6-7)

LE TRIOMPHE DU BIEN SUR LE MAL ou LA DISPARITION DU MAL

Nous abordons, avec l'enfer, l'un des sujets les plus délicats posés par la Tradition apostolique. A ce propos, nous pourrions multiplier les exemples, ceux qui ont déjà été cités et qui le seront suffisent à le démontrer : en ce qui concerne les peines éternelles, la Jeune Eglise est restée fidèle à l'Ecriture, surtout dans ses formulations, parlant de « feu éternel », de « feu inextinguible », de « ver qui ne meurt pas » et même de « supplices éternels ». Le problème est donc déplacé et se pose aussi pour l'Ecriture ; il mérite un intérêt tout spécial. Car, vu la fidélité, reconnue par tous, de la Tradition apostolique à l'Ecriture, à sa doctrine comme à son vocabulaire, l'approfondissement de sa position sur le sort réservé aux damnés nous permettra de mieux interpréter l'enseignement de l'Ecriture. Il nous faut donc aborder ce problème sous un double aspect : celui de la doctrine proprement dite et celui du vocabulaire employé pour expliciter cette doctrine.

LA REVELATION DE LA TRADITION APOSTOLIQUE SUR L'ENFER

L'arme essentielle d'Irénée dans sa lutte contre les gnostiques a été de les confondre dans les impasses irrationnelles issues de leurs contradictions. En outre, sa vie tout entière ainsi que l'influence incalculable qu'il a eue en Gaule nous apportent la preuve de son solide bon sens fait d'équilibre et de mesure — et ce qui est vrai pour Irénée l'est aussi pour les grands noms comme Clément de Rome, Justin, Ignace et Théophile d'Antioche —. Dès lors un principe s'impose : la pensée d'un homme, à plus forte raison celle d'un Apôtre qui entend redonner l'enseignement de Dieu, ne peut admettre des contradictions énormes et flagrantes entre les prémices énoncées par lui et les conclusions qu'il en tire. Aussi, pour découvrir la position de nos témoins sur la condition des damnés, revoyons les différents aspects énoncés sur la survie des créatures :

1/ En vertu de sa création, l'homme est mortel, quoique placé dans un processus promotionnel de vie. Issu du domaine de la non vie (ex nihilo), il a d'abord reçu un « souffle de vie », temporel certes, mais qui lui permet déjà d'exister et ensuite, en partenaire conscient et libre, de se donner à l'Esprit éternel du Christ :

> *C'est à l'Eglise elle-même qu'a été confié le « don de Dieu »,*
> *comme l'avait été le « souffle de vie » à l'ouvrage modelé,*
> *afin que tous les membres puissent y avoir part et par là être vivifiés.*
> *C'est en elle /l'Eglise/* (ou « *en lui* », le don de Dieu)
> *qu'a été déposée la communion avec le Christ,*
> *c'est-à-dire l'Esprit Saint,*
> *arrhes de l'incorruptibilité, confirmation de notre foi,*
> *et échelle de notre ascension vers Dieu.*
> *(scala ascensionis ad Deum).* *(A.H. III,24/1)*

A l'opposé, ceux qui auront refusé le don de l'incorruptibilité de l'Esprit dans le Christ, se privent de cette « *ascension vers Dieu* » *(ab ea adscensione quae est ad Dominum, A.H. III,19/1)*, demeurent dans la chair mortelle (c'est-à-dire ne connaîtront pas la résurrection glorieuse dans l'incorruptibilité) et, de ce fait, seront débiteurs de la mort définitive à la fin des temps :

Méconnaissant en effet l'Emmanuel, né de la Vierge,
n'ayant pas reçu le Verbe de l'incorruptibilité,
ils demeurent dans la chair mortelle,
ils sont débiteurs de la mort,
pour n'avoir pas accueilli l'antidote de la vie.
(A.H. III,19/1)

Ce qui revient à dire que seuls les élus accèderont à la vie éternelle, alors que les damnés disparaîtront. C'est ce que Justin déclare :

Nous retransmettrons la doctrine que nous avons reçue,
à savoir que **seuls échapperont au processus de la mort**
(apathanatizesthai de hèmeis monous dedidagmetha)
ceux qui vivent avec Dieu saintement et vertueusement.
Les autres qui vivent dans le mal et ne se seront pas amendés,
nous croyons qu'ils seront châtiés dans le feu éternel.
(Justin, 1° Apol. 21/6)

« *Hèmeis dedidagmetha* » : il s'agit d'un enseignement donné au nom de la Tradition reçue du Christ et des Apôtres. Cette affirmation est d'une particulière importance puisque Justin déclare ici énoncer, non sa position personnelle, mais celle de l'Eglise et de la Tradition.

« *Apathanatizesthai* » : il s'agit d'être « sauvé de la mort » comme l'auteur le dit en 111/3 : « *De même que le sang de la pâque a sauvé ceux qui étaient en Egypte* (de la mort-destruction dont furent victimes les premiers-nés des Egyptiens), *de même (houtôs) le sang du Christ préservera de la mort ceux qui ont cru en Lui (rusetai ek thanatou).* »

Dans son livre « Idéal religieux des Grecs et l'Evangile », Paris, 1932, p. 45-46, le Père Festugière donne effectivement ce sens fort au terme « *apathanatizesthai* ». Tatien, disciple de Justin, emploie d'ailleurs le même mot et dans le même sens, celui d'être arraché à la dissolution finale (Disc. 10, 12, 16 et surtout 22).

« *Monous* » : c'est le mot-clef de la déclaration : seuls les élus échapperont à la mort. Ce qui revient à dire que les damnés, au contraire, s'enfonceront progressivement dans la dissolution finale.

2/ Autre vérité bien mise en relief, l'incorruptibilité nécessaire pour vivre éternellement, est liée au Saint Esprit. Les damnés, ayant refusé l'Esprit Saint, faute d'être vivifiés par Lui, ne pourront que mourir. C'est ce qu'Irénée précise à propos de la chair :

L'Esprit /Saint/ de son côté, en absorbant la faiblesse,
reçoit la chair en héritage pour son propre compte.
Et c'est de ces deux réalités qu'est fait l'homme vivant :
vivant grâce à la participation de l'Esprit,
hommes par la substance de sa chair. *(A.H. V,9/2)*

Sans l'Esprit, la chair est morte, privée de vie,
incapable d'hériter du royaume de Dieu.
Le sang étranger à la raison (l'âme qui se conduit selon les instincts de la terre)
/sera/ pareil à une eau que l'on aurait répandue sur la terre.
C'est pourquoi l'Apôtre dit : « Tel /a été/ l'homme terrestre,
tels /seront/ aussi les hommes terrestres » (1° Cor. 15/48).
Mais là où est l'Esprit du Père, là est l'homme vivant.
(A.H. V,9/3)

Or **le fruit de l'œuvre de l'Esprit, c'est le salut de la chair :**
car quel pourrait être le fruit visible de l'Esprit invisible,
sinon de rendre la chair mûre et capable de recevoir l'incorruptibilité. *(A.H. V,12/4)*

3/ Troisième vérité : le capital-vie reçu à la création est limité. Toutes les créatures sont initialement temporelles. Pour leur survie, ou bien Dieu devrait « renouveler » ce capital (théorie de l'ekpurôsis stoïcienne), ou bien les unir directement à sa vie (économie de la filiation). Mais les damnés, en rejetant Dieu, se sont rejetés eux-mêmes de la source de vie. C'est pourquoi, rappelle Irénée, le Verbe a tout fait pour révéler le Père aux hommes :

de peur que privé totalement de Dieu,
l'homme ne perdît jusqu'à l'existence.
(ne in totum deficiens a Deo, homo cessaret esse).
(A.H. IV,20/7)

A tous ceux qui gardent son amour, Il accorde sa communion.
Or la communion à Dieu, c'est la vie, la lumière
et la jouissance des biens venant de Lui.
Au contraire, à tous ceux qui se séparent volontairement de Lui,
Il inflige la séparation qu'eux-mêmes ont choisie.
Or la séparation de Dieu, c'est la mort (...),
c'est la perte de tous les biens (dont la vie) *venant de Lui.*
Ceux donc qui, par leur apostasie,
ont perdu ce que nous venons de dire,

étant privés de tous les biens,
sont plongés dans tous les châtiments :
non que Dieu prenne les devants pour les châtier,
mais le châtiment les suit
par là-même qu'ils sont privés de tous les biens.
Or éternels et sans fin sont les biens de Dieu :
c'est pourquoi leur privation est, elle aussi,
éternelle et sans fin (...).
C'est pourquoi le Seigneur dit :
« Celui qui croit en moi, n'est pas jugé » ;
autrement dit, il n'est pas séparé de Dieu,
puisqu'il est uni à Dieu par la foi. Mais, ajoute-t-Il,
« celui qui ne croit pas est déjà jugé,
parce qu'il n'a pas cru au Nom du Fils unique de Dieu. »
(Jn. 3/18). Autrement dit, il s'est lui-même séparé de Dieu
par sa libre décision. (A.H. V,27/2)

4/ L'évidence s'impose. Rejetés de Dieu pour l'avoir rejeté les premiers, les damnés seront rejetés de la vie, toujours d'une façon progressive, puisque tout ce qui est créé, la vie comme la mort, sont en devenir et sont processus. Rejetés de Dieu, et par là de la vie, les maudits ne pourront que s'enfoncer dans un processus douloureux qui les conduira à une mort définitive et éternelle. La Tradition apostolique, nous l'avons dit, ne connaît pas la distinction entre la vie dite « naturelle », automatique, nécessaire et irréversible, et une vie dite « surnaturelle » qui pourrait se superposer à la première et disparaître sans que celle-ci n'en soit affectée. Pour elle :

L'homme privé totalement de Dieu (...) perd jusqu'à l'existence.
(A.H. IV,20/7)

« *L'incorruptibilité n'étant pas autre chose qu'une vie longue et sans fin octroyée par Dieu* » (A.H. V,3/3), ceux qui ne jouiront pas de cette incorruptibilité — et pour la Tradition apostolique ce sera le cas des damnés — se verront privés de la permanence dans les siècles :

C'est pourquoi celui qui rejette ce don /de la vie/,
qui ne témoigne qu'ingratitude à son Créateur
pour l'existence reçue
et qui refuse de reconnaître le Donateur,

celui-là se prive lui-même de la durée
pour les siècles des siècles (...).
S'ils se montraient ingrats, durant leur courte vie temporelle,
à l'égard de Celui qui la leur avait donnée,
c'est en toute justice qu'ils ne recevraient pas de Lui
« la longueur des jours pour les siècles des siècles » (ps. 20/5).
(A.H. II,34/3)

Ils continuent à s'exclure eux-mêmes de la vie. (A.H. III,23/8)

« Celui qui ne croit pas ne verra pas la vie. »
(Jn. 3/36 cité A.H. IV,37/5)

Ceux que Satan a suscités pour renverser la foi de plusieurs
et pour les retrancher de la vie. (A.H. III,16/1)

Du fait de ton ingratitude envers Dieu,
tu as rejeté tout ensemble et son art et la vie.
(A.H. IV,39/2)

5/ Cette certitude de la mort définitive et éternelle des damnés, la Tradition apostolique la tirait aussi de l'affirmation même de Dieu dans l'Ecriture. Dieu avait prévenu Adam : si tu te sépares de Moi, tu mourras de mort (Gen. 2/17). Effectivement. après son apostasie, l'homme est entré dans le processus de mort, dont la mort corporelle est le seuil. Sans le Christ, ce processus devait, au terme de la croissance de l'Homme-Humanité, se terminer par une mort effective, totale et éternelle, et non par un statut d'incorruptibilité — qui n'en serait d'ailleurs pas un, les damnés restant passibles et soumis à la souffrance —. C'est pourquoi la Tradition rapproche la condamnation à la mort faite aux damnés de celle que Dieu a faite à nos premiers parents :

La désobéissance à Dieu entraîne la mort.
Aussi à partir de ce moment-là /nos premiers parents/ furent-ils
livrés à la mort,
débiteurs qu'ils étaient devenus de celle-ci. *(A.H. V,23/1)*

Parce que les hérétiques ne reçoivent pas
le Verbe d'incorruptibilité,
ils demeurent **dans la chair de mort,**
ils sont débiteurs de la mort,
faute de recevoir le remède de Vie
(antidotum vitae non recipientes). *(A.H. III,19/1)*

Voici le même parallèle développé par Théophile :

I,14	*II,25*
Aux infidèles	
à ceux qui se seront moqués	
de la vérité au lieu d'y croire,	
qui auront cru, par contre,	*Mais, dans sa désobéissance*
à l'iniquité,	
à eux reviendra la colère,	*l'homme puisa la fatigue,*
l'indignation, l'oppression	*la douleur, le chagrin*
et l'anxiété (Rom. 2/8-9)	
et **à la fin, ceux-là appartiendront au feu éternel** *(kai to telos tous toioutous kathexei pur aiônion).*	*et pour finir,* **il tomba sous la puissance de la mort** *(kai to telos hupo thanaton epesen).*

6/ Non seulement Dieu ne peut être accusé de mensonge, mais ce serait un blasphème que de l'accuser de vouloir délibérément démultiplier le mal à l'infini, ce qui serait le cas s'Il conférait le don divin de l'incorruptibilité au mal, à la souffrance et au péché. Ce serait vraiment faire du Père la source de la malice *(hujus malitiae causa est pater vester)* et l'auteur du mal *(malorum factorem eum ostenditis)* (A.H. II,17/10).

Irénée en III,23/6 cité p. 200 et Théophile (II,26) l'ont bien expliqué : si Dieu a supprimé à l'homme pécheur le privilège de l'incorruptibilité terrestre dont il l'avait honoré, c'était pour mettre fin au mal physique de la souffrance comme au mal moral du péché. Comment dès lors admettre que Dieu ferait pour l'éternité, en donnant l'incorruptibilité au mal, ce qu'Il a refusé de faire dans le temps. Le but de Dieu est, non de démultiplier le mal à l'infini, mais de l'arrêter et de le faire disparaître. La langue biblique, d'ailleurs, comme sa pensée, est concrète ; sa norme de vérité, voulue expressément par Dieu, aussi bien dans l'Ancien Testament (à travers l'histoire vécue et visible du Peuple élu) que dans le Nouveau Testament (à travers la vie visible du Verbe incarné) est la réalité sensible et visible. **Comme dans le monde sensible, le terme « mort » désigne une disparition effective de l'existence,** c'est ce sens entièrement négatif qu'il possède. Dans l'Ancien Testament, la condamnation du mal par Dieu a toujours correspondu à sa disparition ; on pourrait multiplier les exemples :

Le jugement de Dieu sur le monde
vint par le moyen d'un déluge (...)
et tandis que c'était **la destruction de tous les êtres,**
pour les hommes aussi bien que pour les autres êtres vivants (...)
ce qui, par contre, avait été gardé dans l'arche était sauvé.
(Epid. 19)

(Cf. pour nous limiter à l'Epideixis, 25, 27, 46)

Or ces « figures » ou ces « types » réalisés dans l'Ancien Testament nous révèlent d'une façon tangible ce qui se passera au jugement dernier :

Ne tentons pas le Christ comme certains d'entre eux le tentèrent
et ils périrent par les serpents.
Ne murmurez pas, comme certains d'entre eux murmurèrent
et ils périrent par l'exterminateur.
Tous ces faits leur arrivaient en figure
et ils furent mis par écrit pour notre instruction à nous tous,
pour qui la fin des siècles est arrivée. *(A.H. IV,27/3)*

Ainsi donc de part et d'autre c'est le même jugement de Dieu ;
mais là il s'exerçait **en figure, pour un temps et avec modération,**
tandis qu'ici, il s'exerce **en vérité, pour toujours et avec rigueur** :
car le feu est éternel et la colère de Dieu qui va se révéler
du haut du ciel « par le fait de la face de Notre Seigneur »
(2° Thes. 1/9)
— selon cette parole de David : « La face du Seigneur
est contre ceux qui font le mal,
pour faire disparaître de la terre leur souvenir » —
infligera un châtiment plus grand
à ceux qui tomberont en son pouvoir. *(A.H. IV,28/1)*

Telle est aussi la sentence ; par les uns, elle est subie
et ils la prennent sur eux pour leur propre châtiment de mort (...)
de sorte que, par cette sentence qui a été subie par eux,
ils mourront dans les châtiments ;
et la sentence, dis-je, qui, **par le feu, doit être l'extermination**
des incrédules à la fin de ce monde-ci. *(Epid. 69)*

On nous objectera que la mort éternelle, dont parle l'Ecriture, ne désigne en réalité que cette vie négative des damnés faite de la privation de la vue vivificatrice de Dieu et soumise à la souffrance et

à l'angoisse. Cette interprétation est en contradiction formelle avec l'Ecriture et la Tradition apostolique.

Saint Paul l'avait proclamé : la mort et le péché disparaîtront totalement :

Quand donc cet être corruptible aura revêtu l'incorruptibilité
et que cet être mortel aura revêtu l'immortalité,
alors se réalisera la parole de l'Ecriture :
« La mort a été engloutie dans la victoire.
Mort, où est ta victoire ?
Mort où est ton aiguillon ? »
L'aiguillon de la mort, c'est le péché
et la puissance du péché, c'est la loi. *(1° Cor. 15/54-56)*

La Tradition apostolique fait écho et réaffirme la disparition totale de la mort et de son cortège, le mal moral, le péché et le mal physique, la souffrance :

(...) l'ancien royaume /était/ ruiné,
quand Dieu apparut dans la condition humaine,
pour une nouveauté de vie éternelle (cf. Rom. 6/4) :
ce qui avait été décidé par Dieu commençait à se réaliser.
Ainsi tout était troublé,
car **la destruction de la mort se préparait.** *(Ignace, Eph. 19/3)*

Comme il fallait que le Christ se manifestât dans la chair,
pour abolir la mort *et prouver la résurrection d'entre les morts,*
Il a enduré de souffrir ainsi. *(Pseudo-Barn. 5/6)*

Ainsi par cette économie /de l'incarnation/, le serpent
qui, dès l'origine, a agi avec méchanceté,
et les anges qui l'ont imité,
seront détruits (kataluthôsi) *et la mort /quant à elle/*
sera /d'abord/ méprisée (kataphronèthè)
et, dans la deuxième parousie du Christ Lui-même,
elle disparaîtra entièrement (pausetai teleon) pour ceux
qui croient en Lui et vivent de manière à Lui plaire ;
finalement elle n'existera plus (husteron mèk'et'on)
lorsque les uns seront envoyés au jugement
et à la condamnation du feu
pour leur peine éternelle,
et que les autres se réuniront dans l'impassibilité,
l'incorruptibilité, l'immunité de toute peine, l'immortalité.
(Justin, Dial. 45/4)

Irénée est encore plus précis en se plaçant au plan rationnel :

Les ténèbres ne peuvent coexister avec la lumière mais **s'excluent** ***réciproquement.*** *(A.H. III,5/1)*

Pareillement, dit-il :

Comme la chair est capable de corruption,
elle l'est aussi d'incorruptibilité,
et comme elle est capable de mort, elle l'est aussi de vie.
Ces réalités se cèdent mutuellement la place,
et **l'une et l'autre ne sauraient demeurer au même endroit,**
mais l'une est expulsée par l'autre,
et du fait que **l'une est présente, l'autre est dissoute.**
(A.H. V,12/1)

Ainsi, pour lui, qui, ne l'oublions pas, considérait la vie et la mort comme des processus, il serait absurde de soutenir que, dans la chair du même damné, le processus de mort dite « surnaturelle » coexisterait avec un processus de vie dite « naturelle ».

Ce qui nous est confirmé par la doctrine dite des « deux voies ».

Elle a pris naissance dans le Deutéronome :

Vois, je te propose aujourd'hui vie et bonheur (...).
Je te propose la vie ou la mort, la bénédiction et la malédiction.
(Deutéronome, 30/15)

Nous la retrouvons tout au long du 2e siècle :

Il y a deux voies : l'une de la vie, l'autre de la mort ;
et il y a une grande différence entre ces deux voies.
(Didachè, 1/1)
Il existe deux voies d'enseignement et d'action :
celle de la lumière et celle des ténèbres. (Pseudo-Barn. 18/1)

(...) Le chemin du noir est au contraire tortueux
et plein de malédiction ;
c'est le chemin de la **mort éternelle dans les souffrances**
(thanatou aiôniou meta timôrias). (Pseudo-Barn. 20/1)

Car les choses ont une fin ;
et voici devant nous toutes deux également : **la mort et la vie ;**
et chacun doit aller dans son lieu propre. (Ignace, Magn. 5/1)

Ainsi penchait-il vers la voie d'immortalité
en suivant le commandement de Dieu (c.-à-d. le Verbe de Dieu) ?
Il en devait recevoir l'immortalité pour récompense
et être divinisé.
Se tournait-il vers les œuvres de mort en désobéissant à Dieu ?
Lui-même devenait cause de sa propre mort. *(Théophile, II,27)*

Moïse l'avait annoncé en disant au peuple :
« Ta vie sera suspendue sous tes yeux,
et tu ne croiras pas en ta vie » (Deut. 28/66).
Ainsi, ceux qui ne l'ont pas reçu /le Christ/,
n'ont pas reçu la vie. *(A.H. V,18/3)*

7/ Dernière précision importante sur l'enseignement de la Tradition apostolique à propos de l'enfer ; c'est dans l'embrasement général (ekpurôsis) de ce monde que disparaîtront les damnés. Sur ce point, l'enseignement apostolique avait été formel :

Mais les cieux et la terre d'à présent, la même Parole
les a mis de côté et **en réserve pour le feu,**
en vue du jugement et de **la ruine des hommes impies.**
(2° Pi. 3/7)

Tous les témoins de la Tradition apostolique sans exception ont enseigné que ce monde aura une fin car, comme vient de nous le dire Ignace, « *les choses ont une fin* » (Magn. 5/1). Le Pseudo-Barnabé ne s'était pas exprimé autrement :

Le jour est proche **où toutes choses périront avec le méchant.**
(Pseudo-Barn. 21/3)

Mettant fin à l'univers, *j'inaugurerai le huitième jour,*
c'est-à-dire un autre monde.
C'est pourquoi nous célébrons avec joie
le huitième jour où Jésus est ressuscité
et où, après s'être manifesté, Il est monté aux cieux.
(Pseudo-Barn. 15/8-9)

Donc mes enfants, en six jours, c'est-à-dire en six mille ans
l'univers sera consommé *(suntelesthèsetai ta sumpanta).*
(Pseudo-Barn. 15/4)

Vienne la grâce (avait repris la « Didachè »),
et que ce monde passe.
(pareltheto ho kosmos houtos). *(Didachè, 10/6)*

Justin et Tatien sont encore plus précis parce qu'ils devaient lutter contre la notion stoïcienne de l'ekpurosis, en vertu de laquelle ce monde, à intervalle régulier, serait anéanti dans un embrasement général, pour renaître chaque fois de ses cendres parfaitement identique, possédant toujours le bien mélangé au mal, et les bons mélangés aux mauvais :

Dieu, le Père du monde, devait enlever le Christ au ciel
après sa résurrection
et Il doit l'y conserver jusqu'à ce qu'Il ait frappé les démons
ses ennemis,
jusqu'à ce que soit complet le nombre des prédestinés,
des bons et des saints,
à cause desquels Il n'a pas encore livré l'univers aux flammes (1).
(Justin, 1° Apol. 45/1)

Si Dieu retarde la catastrophe (tèn sugkusin)
qui doit bouleverser et **faire disparaître (MEKETI OSI)**
les mauvais anges, les démons et les pécheurs,
c'est à cause de la race des chrétiens,
en qui Il voit un motif de conserver le monde.
(Justin, 2° Apol. 7/1)

---

(1) C'est pourquoi les chrétiens proclamaient : c'est à cause de l'Eglise et de ses élus que Dieu n'abandonne pas encore la terre à l'embrasement et à la ruine :

« Dieu, le Père du monde, devait enlever le Christ au ciel
après sa résurrection, et Il doit l'y conserver
jusqu'à ce qu'il ait frappé les démons ses ennemis,
jusqu'à ce que soit complet le nombre des prédestinés,
des bons et des saints, à cause desquels Il n'a pas encore livré
l'univers aux flammes ».
(Justin, 1° Apol. 45/1)

« Si Dieu diffère ce châtiment, c'est à cause des hommes ;
car Il sait qu'il y en a qui doivent se sauver par la pénitence
même parmi ceux qui ne sont pas encore nés ».
(Justin, 1° Apol. 28/2)

« Si Dieu retarde la catastrophe qui doit bouleverser l'univers
et faire disparaître (mèketi ôsi) les mauvais anges, les démons,
et les pécheurs, c'est à cause des bons et des saints,
en qui Il voit un motif de conserver le monde ».
(Justin, 2° Apol. 7/1)

« Si Dieu n'exécute pas encore son jugement, Il sait
que chaque jour il en est qui, instruits au nom du Christ,
abandonnent la voie de l'erreur ».
(Justin, Dial. 39/2)

« Les chrétiens sont comme détenus dans la prison du monde ;
ce sont eux pourtant qui maintiennent le monde ».
(A. Diogn. 6/7)

« Pour moi, cela ne fait aucun doute, le monde tient
à cause de la supplication de tous les chrétiens »
(Aristide 16/6)

(...) C'est ainsi, disons-nous,
qu'aura lieu la conflagration (ekpurôsin)
et non pas, comme le pensent les stoïciens,
par l'absorption des êtres les uns par les autres :
cette opinion paraît déraisonnable. *(Justin, 2e Apol. 7/3)*

Voilà pourquoi nous croyons que les corps
ressusciteront **à la fin du monde**
(meta tèn tôn holôn sunteleian) :
non pas comme le veulent les stoïciens,
pour qui les mêmes choses se produisent sans cesse
et selon la succession de certaines périodes et sans aucune utilité ;
/cette résurrection/ **sera unique (hapax de)**
et se réalisera quand les siècles où nous vivons **auront pris fin** ;
elle sera décisive (kai eis panteles), sa raison d'être étant
de rassembler les seuls hommes en vue de leur jugement.
(Tatien, Discours 6)

Vers la fin du siècle, Théophile d'Antioche et Irénée sont toujours aussi formels :

Sur la conflagration du monde *(peri ekpurôseôs kosmou)*
les poètes ont tenu — qu'ils l'aient voulu ou non —
des propos concordant avec ceux des prophètes,
tout en leur étant de beaucoup postérieurs
et en volant ces idées à la Loi et aux prophètes,
(...) en tous cas, leurs propos concordent avec ceux des prophètes.
Voici ce qu'annonce le prophète Malachie sur la conflagration
(peri ekpurôseôs) :
« Voici que vient le jour du Seigneur comme un four brûlant
et **il consumera tous les impies** *(anapsei pantas tous asebeis). »*
(Théophile, II,37-38)

Ils ignorent aussi le passage du ciel et de la terre :
Paul ne l'ignorait pas, lui qui disait :
« Car elle passe la figure de ce monde » (1e Cor. 7/31) (...).
Dans le psaume (101/26-29), David montre clairement par là
quelles sont les réalités qui passent (praetereunt)
et quel est Celui qui demeure à jamais
à savoir Dieu avec ses serviteurs. Isaïe dit de même (Is. 51/6) :
« (...) Le ciel a été fixé comme une fumée
et la terre s'usera comme un vêtement
et leurs habitants mourront (morientur) *comme eux ;*

mais mon salut demeurera éternellement (dans les justes)
et ma justice ne s'éteindra pas (allusion à la mort éternelle des damnés). *(A.H. IV,3/1)*

(...) C'est aussi la figure de ce monde qui doit passer,
(oporteat praeterire)
le temps de son passage une fois venu
(adveniente praeteritionis ipsisus),
pour que le froment soit rassemblé dans le grenier
et la paille abandonnée et jetée au feu. *(A.H. IV,4/1)*

Justin comme Tatien, à la suite de Paul d'ailleurs, rejetaient avec répugnance l'idée de voir Dieu être, après le jugement, directement mêlé à la corruption physique et morale dont Il serait l'auteur, puisque c'est Lui qui lui aurait conféré l'incorruptibilité. Dans son passage 1° Cor. 15/20-28 cité p. 268, Paul en disant qu'à la fin Dieu sera « *tout en tous* », ne voulait certes pas affirmer que Dieu serait « *tout en tous* » les damnés comme Il le sera dans tous les élus :

Soumettre l'homme à la loi du Destin,
ou dire que rien n'est dieu en dehors de ces réalités changeantes,
muables, qui se résolvent toujours dans les mêmes éléments,
c'est ne rien voir en dehors des réalités corruptibles
et mêler Dieu Lui-même à la corruption de l'univers
dans son ensemble et dans ses parties ;
ou bien, c'est dire que le bien et le mal ne sont rien,
ce qui est contraire à toute sagesse,
à toute raison et à tout esprit raisonnable.
(Justin, 2° Apol. 7/9)

Quant à Zénon qui prétend qu'à la suite de l'embrasement
du monde par le feu (dia tès ekpurôseôs)
les mêmes hommes renaîtront pour mener la même vie (...)
n'en parlons pas : par cette doctrine de l'ekpurôsis,
il fait les méchants plus nombreux que les justes,
puisqu'il n'y a qu'un Socrate, un Héraclite et quelques autres
du même genre, rares et peu nombreux,
et qu'ainsi les pervers se trouveront en bien plus grand nombre que les bons. C'est ainsi que Zénon **fait de Dieu Lui-même l'auteur du mal, puisqu'il sera présent dans les cloaques, les vers et au milieu de tous les infâmes.** *(Tatien, Discours 3)*

LE VOCABULAIRE DE LA TRADITION APOSTOLIQUE SUR L'ENFER

Nous sommes maintenant en mesure d'aborder le deuxième volet de notre recherche : celui, le plus délicat, de la portée du vocabulaire employé, à la suite de l'Ecriture, par la Tradition apostolique, pour exposer la peine éternelle des damnés. La langue biblique, comme sa pensée, est objective. Elle entend exprimer la réalité dans son objectivité et non l'idée que l'homme peut se faire de ce réel. Cette remarque est particulièrement vraie pour le terme « *aiôn* » (siècle ou monde) et pour l'adjectif « *aïônios* » et qui, habituellement, est traduit par « éternel », dans le sens subjectif de « sans fin » par rapport à celui qui parle. En fait, il suffit de le contrôler dans les concordances hébraïque et grecque : pour l'Ecriture comme pour la Tradition apostolique, le terme « *aiôn* » désigne tantôt le monde passé, tantôt le monde présent, tantôt le monde futur, et très souvent aussi le monde de Dieu. Quant à l'adjectif « *aiônios* », il qualifie le temps propre à ces mondes et, bien entendu, varie de portée suivant qu'il désigne soit un monde créé, qui objectivement parlant n'est pas sans fin, soit le monde divin incréé, qui seul, objectivement parlant, est sans commencement et sans fin.

Ainsi, Irénée le déclare, les gnostiques accusent tout ce qui relève de la création d'être **« éternellement choïque »**, c'est-à-dire d'être « éternellement corruptible » ou, ce qui revient au même, « éternellement temporel » : « *et reliqua omnia, quaecumque sunt conditionis, accusant, quasi temporalia sint aut* **aeterno-choïca »** *(II,5/1)*. Pour les gnostiques eux-mêmes, l'adjectif « éternel » (aeternus) désignait donc non une durée irréversible, mais une durée qui pouvait être soit « temporelle », pour le monde créé, soit « éternelle » dans le sens subjectif de « sans fin » applicable uniquement au monde incréé divin.

La même remarque est à faire avec Ignace d'Antioche qui distingue, lui, « *le parfum d'incorruptibilité donné par le Christ à son Eglise* » de la « *mauvaise odeur du prince de ce monde* » (*dusôdian tès didaskalias* **tou archontos tou aiônos toutou)** ; celui-ci ne peut se traduire par prince de l'« éternité », autrement dit par prince de l'« incorruptibilité » ainsi que le souligne vigoureusement l'évêque dans la suite de son témoignage :

Si le Seigneur a reçu une onction sur la tête,
c'est afin d'exhaler pour son Eglise un parfum d'incorruptibilité.

Ne vous laissez donc pas oindre de la mauvaise odeur
du prince de ce monde (cf. Jn. 12/31 ; 14/30),
pour qu'il ne vous emmène pas en captivité,
loin de la vie qui vous attend.
Pourquoi ne devenons-nous pas tous sages,
en recevant la connaissance de Dieu, qui est Jésus-Christ ?
Pourquoi périr follement (môrôs apollumetha),
en méconnaissant le don (agnoountes to charisma)
que le Seigneur nous a véritablement envoyé.
(Ignace, Eph. 17/1-2)

Certes, le « génie » objectif et concret de la pensée biblique et de la langue sémite utilisée par elle était loin et même très loin de la pensée subjective et idéelle qui caractérisait le « génie » de la pensée et de la langue grecques. En outre, le postulat, considéré comme « sacré » par celle-ci, celui de l'incorruptibilité naturelle de l'âme, a certainement contribué grandement à brouiller les données et, par le fait même, l'exégèse correcte de la pensée biblique : tout naturellement la pensée grecque a utilisé au maximum les expressions bibliques « feu éternel », « feu inextinguible » et « ver qui ne meurt pas » exprimées dans un sens « objectif », pour les traduire, dans un sens « subjectif » de « sans fin », qui confirmait merveilleusement son postulat de l'incorruptibilité naturelle de l'âme :

Toutes les âmes sont immortelles, celles des impies également,
qui eussent gagné à ne pas être incorruptibles : car,
châtiées par le supplice éternel du feu qui ne s'éteint pas
et étant immortelles, elles ne peuvent trouver de fin à leur mal.
(Clément d'Alexandrie, « Sur l'âme » P.G. IX,752)

Pourtant n'est-il pas blasphématoire d'affirmer que la Tradition apostolique, à la suite de l'Ecriture, aurait partagé une conception **manichéenne** du monde et aurait accepté cette conclusion : la puissance du prince de ce monde serait identique à la puissance du Dieu du bien — finalement elle serait éternelle comme elle — ; d'où la **nécessité de mettre un parallélisme absolu entre les deux adjectifs « éternels »** de la phrase où le Christ déclare :

Et ils s'en iront, ceux-ci au châtiment éternel,
et les justes, à la vie éternelle. *(Mt. 25/46)*

Nous retrouvons le blasphème dénoncé par Irénée en II,17/10 : c'est faire de Dieu l'auteur de toute malice et de tout mal puisque la preuve serait là : c'est Lui qui conférerait l'incorruptibilité divine

au mal physique, la souffrance, et au mal moral, le péché. Ce qui est certain, c'est que telle n'était pas la position de Paul : pour lui, le mal, la mort du péché, ayant eu un commencement, aura une fin :

Le Christ est ressuscité des morts,
prémices de ceux qui sont morts.
En effet, puisque la mort est venue par un homme,
c'est par un homme aussi que vient la résurrection des morts ;
comme tous meurent en Adam,
en Christ tous nous recevrons la vie.
Mais chacun à son rang, d'abord les prémices, le Christ,
puis ceux qui appartiennent au Christ, lors de sa venue,
ensuite viendra la fin,
quand Il remettra la royauté à Dieu le Père,
après avoir détruit (katargèsè)
toute domination, toute autorité, toute puissance ;
Car il faut qu'Il règne,
jusqu'à ce qu'Il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds.
Le dernier ennemi détruit, c'est la mort
(katargeitai ho thanatos),
car Il a tout mis sous ses pieds (...)
et quand tous les êtres lui auront été soumis,
alors le Fils Lui-même sera soumis à Celui qui Lui a tout soumis,
pour que Dieu soit tout en tous (les élus et non les damnés).
(1° Cor. 15/20-28)

Allons plus loin et continuons notre analyse de l'emploi par la Jeune Eglise des termes « *aiôn* » (monde ou siècle) et « *aiônios* » qui désigne le temps propre à un monde objectif dont il qualifie la durée, mais qui, indûment, est en général traduit par « éternel » dans le sens subjectif d'une durée sans fin. Voici quelques témoignages où les auteurs opposent les deux « aiôn », celui de ce monde temporel *(kosmou toutou)* et celui de Dieu, désigné habituellement comme « le monde futur » *(ho mellôn)*, le seul qui soit présenté comme devant être sans fin :

Les enfants de ce monde-ci (tou aiônos toutou)
prennent femme et mari ;
par contre, les enfants du monde à venir **(tou mellontos aiônos)**
ne prendront ni femme ni mari ;
ils seront au contraire **comme les anges dans le ciel.**
(Lc. 20/34, cité Justin, Fragm. 3)

Si nous lui sommes agréables en ce temps présent
(en tô nun aiôni),
Il nous **donnera** *en échange* **le temps à venir** *(ton mellonta)*
puisqu'Il nous a promis de nous **ressusciter** *d'entre les morts.*
(Polycarpe, Philip. 5/2)

Le Seigneur déclare : « Aucun serviteur ne peut servir deux maîtres » (Lc. 16/13 et Mt. 6/24). Si nous voulons servir à la fois Dieu et Mamon, c'est à nos dépens.
« Que sert à l'homme, en effet, de gagner l'univers entier,
si l'on ruine (zèmiôthè) son âme » (Mt. 16/26 ; Mc. 8/36 ; Lc. 9/25).
Or, le siècle présent (houtos ho aiôn)
et le siècle futur (ho aiôn ho mellôn)
sont deux ennemis (duo echtroi).
Le premier vante l'adultère, la corruption **(phthoran),**
l'avarice et la tromperie ; le second y renonce (...).
Nous pensons qu'il vaut mieux haïr les biens ici-bas,
parce qu'ils sont médiocres, éphémères et corruptibles
(oligochronia kai phtharta),
pour aimer les autres, les biens incorruptibles
(ta agatha kai aphtharta). *(2° Hom. 6/1-6)*

Sachez aussi, frères, que le séjour de cette chair
en ce monde (en tô kosmô toutô) est bref et **de peu de durée,**
tandis que la promesse du Christ est grande et merveilleuse,
ainsi que **le repos du royaume futur (tès mellousès basileias)**
et de la vie éternelle (kai **zôès aiôniou***).* *(2° Hom. 5/5)*

Je lui posai une question sur les quatre couleurs
que la bête avait sur la tête (...).
Ecoute, dit-elle, le NOIR, c'est le monde où vous habitez ;
le feu et le sang veulent dire
que le monde **doit périr par le feu** *et le sang ;*
la partie dorée, c'est vous qui avez fui ce monde (...) ;
la partie blanche, c'est le monde qui arrive
(ho aiôn ho eperchomenos)
où habiteront les élus du Seigneur ;
car ils seront sans tache et purs,
les hommes élus de Dieu **pour la vie éternelle.**
(Pasteur, 24/1-5)

Enfin, reprenons les témoignages d'Irénée lui-même ; ils nous permettront de conclure le débat (cités p. 248) :

Paul a parlé des incrédules de ce siècle
(saeculi hujus — **tou aiônos toutou***)*
puisqu'ils n'hériteront pas de l'incorruptibilité du siècle à venir.
(quoniam venturum incorruptelae non hereditabunt saeculum)
(ton erchomenon aphtharsias ou klèronomèsousin aiôna).
(A.H. III,7/1)

Nous entendons : les incrédules et les aveugles de ce siècle
(saeculi hujus) (tou aiônos toutou)
par opposition à la vie du siècle à venir dont ils n'hériteront pas.
(venturum vitae non hereditabunt saeculum)
(ton erchomenon tès zôès ou klèronomèsousin aiôna).
(A.H. III,7/2)

Ce qui nous conduit à la conclusion suivante :

- A la suite de l'Ecriture, la Tradition apostolique distingue deux mondes : le monde présent *(ho nun aiôn)* et le monde futur *(ho mellôn aiôn).*
- Dans ce monde présent, le monde créé, tout est passager, éphémère et corruptible. Seul le monde futur, celui de Dieu, et de son royaume, sera le royaume de la vie éternelle et de l'incorruptibilité.
- Dès lors, le « feu éternel » ou « le châtiment éternel du feu » désigne, en réalité, un feu qui, d'une façon irréversible et pour l'éternité, sans que rien, ni de la part du monde ni de la part des hommes, puisse s'y opposer, détruira ce monde-ci et ses amants, les damnés, car ce « feu », faisant partie de cette création, doit lui aussi disparaître définitivement, son travail étant accompli :

Et le « feu éternel » que le Père a préparé
pour les démons et pour ses anges (Mt. 25/41);
duquel des éons qui sont là-haut est-il l'image ?
Qu'ils l'expliquent donc !
Car ce feu fait aussi partie de la création.
(et ipse enim in conditione numeratur). *(A.H. II,7/3)*

Telle était l'interprétation de la Tradition apostolique, telle était aussi l'interprétation de l'Ecriture comme en témoignent les affirmations suivantes. Si, pour elle, le feu de l'Esprit — celui qui s'est déjà manifesté à Moïse dans le buisson ardent et celui qui devait descendre sur les Apôtres, pour les vivifier — entretient et maintient dans l'existence, sans aucune exception, par contre, le feu du châtiment est **toujours présenté comme un feu dont la mission est de faire dispa-**

raître le mal. Dans cette perspective, l'adjectif « aiônios » entend le préciser, le feu dit « éternel » est un feu qui ira jusqu'au bout du temps objectif imparti au feu, c'est-à-dire jusqu'à la disparition totale de ce qui doit être brûlé. Cette explication est celle que nous propose Jude, l'auteur inspiré, pour déterminer, par un exemple concret, la portée de l'expression « châtiment du feu éternel » appliqué aux villes de Sodome et Gomorrhe :

« *Elles gisent,* dit-il, **en exemple, sous le châtiment du feu éternel** » (Jude 7) autrement dit, actuellement, elles sont toujours soumises au châtiment du feu éternel, en ce sens qu'ayant été détruites, elles le demeurent et le demeureront toujours.

Pierre confirme :

A titre d'exemple pour les impies à venir,
Il a mis en cendres et condamné à la destruction
les villes de Sodome et Gomorrhe (2° Pi. 2/6).

Le Christ aussi l'avait confirmé à l'avance ; Irénée a spontanément retranscrit sa déclaration : ces deux villes, précise-t-il, ont subi un châtiment dit « éternel », parce qu'une fois détruites, elles sont demeurées dans l'impossibilité d'être reconstruites :

Quant à toi, Capharnaüm, disait-Il, t'élèveras-tu jusqu'au ciel ?
C'est jusqu'aux enfers que tu descendras : car si les prodiges
qui ont été faits chez toi l'avaient été dans Sodome,
elle serait demeurée jusqu'à aujourd'hui.
(Mt. 11/23-24 cité A.H. IV,36/3)

Au terme de cette étude sur l'enfer, on aura remarqué à la fois le sens concret et réaliste de la Tradition apostolique et son sens de la mesure et de l'équilibre.

D'une part, il y aura un jugement et un vrai. Autrement dit, Dieu ne sera pas le fauteur du mal et son royaume ne sera pas le paradis des fauteurs du mal :

Ces gens-là, remplis d'un esprit diabolique,
profèrent d'innombrables accusations
à l'adresse de Celui qui nous a créés,
nous a donné l'Esprit de vie et a rétabli une loi appropriée à tous,
et ils n'admettent pas que soit juste le jugement de Dieu :

c'est pourquoi ils imaginent un autre Père,
qui n'aurait ni souci, ni soin de nos affaires,
ou même approuverait tous les péchés. (A.H. V,26/2)

Car, si le Père ne juge pas, c'est qu'Il n'a nul souci de nos actes,
ou qu'Il approuve tout ce que nous faisons.
Du même coup, s'Il ne juge pas, tous les hommes
seront sur un pied d'égalité
et se verront assigner un rang identique.
Superflue est, dès lors, la venue du Christ.
Celle-ci est même en **contradiction**
avec l'absence d'un jugement de sa part. (A.H. V,27/1)

Par ailleurs, afin d'ôter au Père
le pouvoir de reprendre et de juger
— car ils estiment que cela est indigne de Dieu
et ils croient avoir trouvé un dieu exempt de colère et bon —,
ils distinguent un Dieu qui juge (celui de l'A.T.)
et un autre qui sauve (celui du N.T.),
sans s'apercevoir qu'ils enlèvent ainsi toute intelligence
et toute justice à l'un comme à l'autre. (A.H. III,25/2)

D'autre part, le jugement de Dieu sur le mal s'exercera — non dans un camp de concentration éternel — donnant ainsi au royaume de Dieu un visage horrifiant de « royaume concentrationnaire », image-type de tous les régimes concentrationnaires terrestres — mais dans une disparition progressive des suppôts du péché au milieu de souffrances proportionnelles au mal inhérent à tout péché. Ainsi Dieu apparaîtra, non comme celui qui entend démultiplier le mal, mais au contraire, comme celui, qui aimant le bien et le beau, fait disparaître le mal et démultiplie le Bien.

LA GLORIFICATION DES ELUS DANS L'AMOUR ET L'INCORRUPTIBILITE

Pour la Tradition apostolique, le dogme de l'ascension avait un relief très particulier. Les auteurs aiment le mentionner, pour bien souligner que les élus, après leur résurrection glorieuse, quitteront cette terre à l'exemple de leur Maître, pour bénéficier de l'incorruptibilité divine. Car, en fait, dans l'économie divine, seule la vision de Dieu accordera aux créatures, quelles qu'elles soient, la lumière de l'incorruptibilité définitive et accomplie.

Là encore, la position de la Tradition apostolique découle de la Révélation et de la raison. En voici le développement :

Seul Dieu est incorruptible et peut communiquer son incorruptibilité :

Dieu est Vie, Incorruptibilité et Vérité. (A.H. II,13/9)

Dieu est Celui qui procure l'incorruptibilité. (A.H. V,13/3)

Il est Celui qui donne l'incorruptibilité. (A.H. V,1/1)

Lumière d'incorruptibilité qu'Il donne avec bonté
à ceux qui la recherchent et courent vers elle. (A.H. IV,39/4)

A l'opposé, en vertu de l'économie de la création, tout être créé ne peut être, originellement, que « temporel » :

Tout ce qui a eu un commencement est susceptible de se dissoudre.
(A.H. III,8/3)

Tout ce qui commence dans le temps,
finit aussi nécessairement dans le temps
(sauf intervention divine). (A.H. IV,4/1)

Si la vie initiale « possédée » par les créatures est obligatoirement participation à l'existence et à la vie divines, à plus forte raison, l'incorruptibilité définitive ne peut être que « communion » à Dieu :

L'âme n'est devenue vivante
qu'en vertu d'une **participation à la vie** */de Dieu/.*
(A.H. II,34/4)

Il nous a gratifiés de l'incorruptibilité **par la communion**
que nous avons avec Lui-même /le Christ/. (A.H. V,1/1)

Appelant de nouveau l'homme **à la communion avec Dieu,**
afin que par le moyen de cette communion avec Dieu,
nous recevions la participation à l'incorruptibilité. (Epid. 40)
(Cf. Justin, 1° Apol. 10/2-5 cité p. 293)

Vue en Dieu, et compte tenu du fossé qui sépare toute créature de la transcendance divine, cette participation ne pouvait être envisagée que dans le cadre d'une économie de la filiation en Christ. C'est pourquoi « *le Verbe d'incorruptibilité* » (A.H. III,19/1) s'est fait chair

et est ainsi devenu « *l'initiateur de la vie en Dieu* » (Act. Ap. 3/15, cité A.H. IV,24/1) :

> *Il a, par sa propre force, confirmé en vigueur l'homme*
> *qui allait à la dérive, et lui a* **redonné l'incorruptibilité.**
> *(A.H. II,20/3)*

Car

> *Par sa passion,*
> *Il a détruit la mort et Il a exterminé la corruption (...),*
> *Il a manifesté la vie, Il a révélé au grand jour le vrai*
> *et Il* **a redonné l'incorruptibilité.** *(A.H. II,20/3)*

Maintenant, tout homme peut, par l'entremise du Christ, participer à son incorruptibilité reconquise sur le péché :

> *Tel fut bien, en effet, le but poursuivi par le Père,*
> *en révélant le Fils. /Il voulait/ se manifester par Lui à tous,*
> *pour accueillir en toute justice, dans l'incorruptibilité*
> *et l'éternel rafraîchissement, ceux qui croient en Lui.*
> *(A.H. IV,6/5)*

> *Ceux qui croient au Christ deviendront incorruptibles*
> *et impassibles et auront part au royaume de Dieu.*
> *(A.H. IV,24/2)*

Car, dans le Christ, tout homme peut participer à l'Esprit Saint qui est « *nourriture de vie* » (A.H. IV,38/2), « *pain d'immortalité* » (A.H. IV,38/1) et « *breuvage jaillissant pour la vie éternelle* » (A.H. III,17/2) :

> *Quoi de plus glorieux que cette chair une fois ressuscitée*
> *et ayant reçu l'incorruptibilité en partage ? (...)*
> *Ressuscitant par l'Esprit, les élus deviennent des corps spirituels,*
> *afin de posséder par l'Esprit, une vie qui demeurera à jamais.*
> *(A.H. V,7/2)*

La participation à l'incorruptibilité du Père, par le Fils et dans l'Esprit, est donc le « don de Dieu » par excellence, « l'héritage » auquel participeront les seuls élus (A.H. III,5/3 ; IV,8/1 ; IV,9/1 ; IV,11/1 ; IV,41/3) et qui sera en quelque sorte leur couronne (A.H. IV,15/2 ; IV,20/2 ; IV,37/7 ; V,29/1).

Vue maintenant dans les créatures, la participation à l'incorrup-

tibilité du Père ne peut être envisagée que dans le cadre d'une foi libre et aimante au Verbe. Ce fut vrai pour les anges, nous révèle Irénée :

> *Depuis toujours, le Verbe est coexistant à /son/ Père ;*
> *depuis le commencement et les origines,* **toujours Il révèle le Père aux anges** *(...) /en un mot/ à tous ceux auxquels Dieu veut /se/ révéler.* *(A.H. II,30/9)*

Ignace d'Antioche précise même que c'est dans le cadre de la médiation du Verbe fait chair que le jugement, c'est-à-dire le sort final des anges sera décidé :

> *Que personne ne se trompe :*
> *même les êtres célestes et la gloire des anges (...)*
> **s'ils ne croient pas au sang du Christ,**
> **pour eux aussi il y a jugement :**
> *« que celui qui peut comprendre comprenne » (Mt. 19/12).*
> *(Ignace, Smyrn. 6/1)*

> *Tous ceux-là sont des anges glorieux*
> *(...) et la porte c'est le Fils de Dieu.*
> *C'est la seule entrée qui conduise au Seigneur.*
> *Personne donc ne s'introduira auprès de Lui*
> *si ce n'est par son Fils (Jn. 14/6).*
> **Aucun de ces anges glorieux**
> **ne s'introduira sans Lui auprès de Dieu.**
> *Quiconque n'aura pas reçu son NOM*
> *n'entrera pas dans le royaume de Dieu.*
> *(Pasteur, 89/6 et 8)*

Ce sera vrai pour les hommes :

> *Il est impossible de vivre sans la Vie,*
> **et il n'y a de Vie que par la participation à Dieu,**
> *et cette participation à Dieu consiste à voir Dieu*
> *et à jouir de sa bonté.* *(A.H. IV,20/5)*

> *Ainsi donc les hommes verront Dieu afin de vivre,*
> **devenant immortels par cette vue**
> *et atteignant jusqu'à Dieu.* *(A.H. IV,20/6)*

> *(...) Si déjà la révélation de Dieu par la création*
> *donne la vie à tous les êtres qui vivent sur la terre,*
> *combien plus la manifestation du Père par le Verbe*
> **donne-t-elle la vie à ceux qui voient Dieu.** *(A.H. IV,20/7)*

L'accession à l'immortalité définitive, l'incorruptibilité, sera donc pour l'homme, créature essentiellement en devenir, le fruit d'une patiente économie divine :

Par lui-même, en effet, l'homme ne pourra jamais voir Dieu ;
mais Dieu, s'Il le veut, quand Il le veut et comme Il le veut,
sera vu des hommes, de ceux qu'Il veut. Car Dieu peut tout :
vu autrefois par l'entremise de l'Esprit selon le mode prophétique,
puis vu par l'entremise du Fils selon l'adoption,
Il sera vu encore dans le royaume des cieux selon la paternité ;
l'Esprit préparant d'avance l'homme pour le Fils de Dieu,
le Fils le conduisant au Père
et le Père lui donnant l'incorruptibilité et la vie éternelle
qui résultent de la vue de Dieu, pour ceux qui le voient.
(A.H. IV,20/5)

et le fruit d'une longue « maturation » de l'Homme :

Ainsi, Dieu a-t-Il fixé toutes choses à l'avance,
en vue du parachèvement de l'homme (...)
pour qu'un jour, l'homme en vienne à être
assez parfaitement mûr pour voir et saisir Dieu.
(A.H. IV,37/7)

Elle sera « *longueur des jours* » (A.H. II,34/3 ; IV,16/4) et « *permanence dans la vie* » (A.H. IV,38/3 ; V,2/3 ; V,7/2) car « *l'incorruptibilité n'est pas autre chose /pour l'homme/ qu'une vie longue et sans fin octroyée par Dieu* » (A.H. V,3/3).

Cette vision de Dieu, dans sa vie trinitaire, constituera pour l'homme son amour éternel, son immortalité et sa joie, une joie qui ira, d'après la Tradition apostolique, toujours en augmentant, même dans l'éternité, au fur et à mesure que notre vision sera plus parfaite :

Quand sera venu ce qui est parfait,
ce qui est inachevé sera aboli.
Ce n'est pas un autre **PERE** *que nous verrons,*
mais Celui-là même que nous désirons voir (...).
De même que ce n'est pas un autre Christ, **FILS DE DIEU,**
que nous accueillerons (...) et comme le dit également Pierre dans son épître :
« Lorsque vous verrez Celui en qui, sans le voir, vous croyez,
vous tressaillirez d'une joie inexprimable. » (1° Pi. 1/8).

De même que ce n'est pas un autre **ESPRIT SAINT** *que nous recevrons, mais Celui qui est avec nous et « qui crie Abba, Père » (Gal. 4/6).*

Et que c'est en ceux-là que nous croîtrons et progresserons *de manière à jouir des biens de Dieu,*
« non plus dans un miroir et en énigmes,
mais par une vue immédiate » (1° Cor. 13/12). *(A.H. IV,9/2)*

Ainsi se réalisera la grande maxime de l'évêque des Gaules :

« GLORIA ENIM DEI VIVENS HOMO, VITA AUTEM HOMINIS VISIO DEI. »
(A.H. IV,20/7)

Chapitre onzième

La liberté, "dynamique" de la foi chrétienne

LES FAUSSES NOTIONS DE LIBERTE AU 2e SIECLE

Au 2e siècle, les opinions sur la liberté étaient, comme aujourd'hui, variées, multiples et souvent contradictoires. Dans ce domaine, le Message évangélique, dans sa formulation biblique et apostolique, a apporté plus qu'une révélation, une véritable « révolution ». Dans la mesure où l'occasion s'en est présentée, en effet, les principaux auteurs en ont parlé : Justin — surtout dans sa seconde Apologie —, Tatien, Théophile et Irénée, dont ses trois chapitres A.H. IV,37, 38, 39 constituent un véritable et magnifique hymne à la liberté chrétienne.

Parmi les opinions païennes, nous trouvons celle soutenue par les partisans de l'incorruptibilité naturelle de l'âme. Comme incorruptibilité va obligatoirement de pair avec impassibilité, pour eux parler de rétribution future relève tout simplement d'une fausse compréhension de la véritable nature de l'homme et de son âme en particulier :

D'autres supposent l'âme immortelle et incorporelle ;
ils pensent qu'ils ne seront pas punis de leurs mauvaises actions,
puisque l'incorporel ne peut souffrir
et, de plus, l'âme étant immortelle,
qu'ils n'ont pas besoin de Dieu. *(Justin, Dial. 1/5)*

Beaucoup allaient jusqu'à considérer toute doctrine sur la rétribution comme un vulgaire « épouvantail à moineaux », juste bon à faire peur au peuple et à le maintenir, tant bien que mal, dans la voie de la morale. D'ailleurs, est-il même possible de parler de bien et de mal ? La question se pose, tant les opinions morales sont variables et changeantes suivant les cultures, les nations et les religions. Ce qui est regardé comme un bien par les uns est considéré comme un mal par les autres. Dès lors, quel critère invoquer pour trouver une réponse ?

A ces objections, Justin répond : nier la réalité du bien et du mal,

c'est déjà nier les valeurs les plus hautes de l'homme, sa dignité et la justice.

En allant même jusqu'au bout, nier ces valeurs et la liberté revient à nier Dieu, car nier l'existence d'un bien absolu, n'est-ce pas nier l'existence de Celui qui est ce Bien absolu ?

Prétendre que Dieu ne se met pas en peine des choses humaines
c'est nier Dieu d'une façon détournée, ou dire, s'Il existe,
qu'Il aime le mal, ou reste insensible comme pierre,
et que la vertu et le vice ne sont rien,
bien plus, qu'il n'y a pas de distinction entre le bien et le mal
sinon dans l'opinion des hommes ;
n'est-ce pas là une impiété et une injustice odieuse ?
(Justin, 1° Apol. 28/4)

On objectera peut-être avec ceux qui se prétendent philosophes
que ce ne sont que des mots et des épouvantails,
ce que nous disons du châtiment des pervers dans le feu éternel,
et que nous voulons amener les hommes à la vertu
par la crainte et non par l'amour du bien.
Je répondrai en peu de mots : si ces châtiments n'existent pas
il n'y a ni bien ni mal ; et, comme nous l'avons dit plus haut,
les législateurs sont injustes quand ils punissent
ceux qui violent leurs sages prescriptions (9/1).
On objectera la diversité des lois humaines,
(ici Justin aborde la seconde objection qui découle de la première)
on dira qu'ici, ceci est bien et cela mal ;
ce qui était mal ici est bien
et ce qui était bien est mal (9/3).
Voici ce que je répondrai : nous savons que les mauvais anges
ont établi des lois en rapport avec leur perversité.
Ces lois plaisent aux hommes qui leur ressemblent.
Mais le VERBE EST VENU avec sa justice,
Il a montré que toutes les opinions et tous les principes
n'étaient pas bons, mais qu'il y en a de mauvais et de bons.
(Justin, 2° Apol. 9/1-4)

A côté de ces philosophes, se trouvaient surtout les stoïciens ; leur doctrine de la conflagration (ekpurôsis) et du renouvellement

nécessaire de toutes choses, avec ses composantes identiques de bien et de mal, enlevait toute valeur ontologique à la liberté même :

> *(...) La conflagration de l'univers (ekpurôsis) ne se fera pas*
> *comme le pensent les stoïciens, par l'absorption des êtres*
> *les uns dans les autres et leur retour ensuite*
> *à leur condition première (katabolèn).*
> *Cette opinion* (« doxa » opposé à « epistèmè ») *est odieuse.*
> *Ce n'est pas non plus par la loi nécessaire du Destin*
> *que l'homme édifie son avenir ou le subit.*
> *(...) Les Stoïciens affirment que tout obéirait à la loi*
> *nécessaire du destin.* *(Justin, 2° Apol. 7/3-4)*

Le stoïcisme primitif, connu par Justin, était dominé par un double déterminisme : cosmologique et moral. Le cosmos a Dieu pour origine, principe actif de la création, mais lui-même est matériel car il est ce feu premier, étoffe de toutes choses, source d'où proviennent, par conséquent, tous les éléments du monde visible. Ce dernier est en état d'éternel recommencement, Dieu le formant, puis le ramenant à Lui par une conflagration universelle (l'« ekpurôsis »). Le cosmos apparaît donc comme une série sans fin de construction et de destruction où l'on retrouve toujours, d'ailleurs, et dans la même proportion, le mélange du bien et du mal. Cette conception cosmologique a son pendant au niveau moral : la notion du Destin. L'immortalité personnelle ne pouvant se concevoir dans ce déterminisme cosmologique, on ne peut parler, dans le système stoïcien, de choix de sa destinée, c'est-à-dire de choix entre vivre ou disparaître éternellement. La liberté est simplement de l'ordre du libre arbitre. Par elle, l'homme, au lieu de s'insurger — bien inutilement d'ailleurs — contre le destin, peut changer son jugement sur les événements et son attitude envers eux, en les voyant et en les saluant comme l'expression de la volonté de Dieu : en ce sens l'homme est libre, libre de changer son attitude intérieure vis-à-vis du Destin. Car, quoi qu'il en soit, celui-ci demeure tout-puissant et irréversible. Selon la parole célèbre de Sénèque : « Il conduit celui qui l'accepte et traîne celui qui le refuse » (volentem ducunt fata nolentem trahunt). Ainsi, le but de la vie, le bonheur (eudaimonia), ne dépasse pas les limites de ce monde. Ce bonheur, la doctrine stoïcienne le place dans la vertu, laquelle consiste dans « l'accord de l'action humaine avec la loi de la Nature, ou de la volonté humaine avec la volonté divine », accord que traduit la maxime bien connue : « Vivre selon la nature » (homologoumenos tè phusei

zèn) (1). Puisqu'il ne peut opposer un refus réel au Destin, le stoïcien ignore donc le péché ou mal objectif, il n'y a pour lui de faute que subjective, incapable d'engager sa destinée définitive ultérieure : Ce à quoi répond très justement Justin :

Chacun selon ses œuvres sera châtié, puni ou récompensé :
nous avons appris cette doctrine des prophètes (...).
S'il n'en était pas ainsi, si tout était œuvre du Destin
il n'y aurait plus de libre arbitre.
Si c'est le Destin qui veut que celui-ci soit bon
et celui-là mauvais, celui-ci n'est pas digne d'éloge
ni celui-là de blâme. Et si l'homme ne peut,
par le choix libre de sa volonté, éviter le mal
et faire le bien, il n'a aucunement à répondre de ses actions.
A nos yeux, le vrai destin inévitable,
c'est la juste récompense du bien
et le juste châtiment du mal.
Dieu n'a pas créé l'homme comme les autres êtres,
(...) qui ne peuvent rien faire librement.
L'homme ne mériterait ni récompense ni louange, si au lieu
de choisir librement, il était bon par nature.
De même on ne pourrait punir justement ses fautes,
si elles n'étaient volontaires et si lui-même ne pouvait
être autre que ce qu'il est (all'ouden dunamenos einai heteron
par'ho egegonei). *(Justin, 1° Apol. 43/2,3,7,8)*

Justin ne niait pas méthodiquement la valeur de certains principes stoïciens ni la grandeur morale de ceux qui mettaient ceux-ci en pratique. Au nom de sa doctrine du « Logos spermatikos », il admettait volontiers que, même avant la venue du Christ, des hommes avaient découvert et mis en pratique une partie de la vérité que le Christ devait nous apporter dans sa totalité. Il ne craint même pas de déclarer « chrétiens », avant la lettre, ces hommes dignes de foi et de respect :

Les stoïciens ont établi en morale
un enseignement remarquable
— le cas n'est pas unique —
car la semence du Verbe est innée
dans tout le genre humain (8/1).

(1) Cf. F.C. Copleston : « Histoire de la philosophie — Grèce et Rome » Casterman, 1964, art. « Le stoïcisme primitif ».

> *(...) Rien d'étonnant, si les démons convaincus de mensonge,*
> *excitent plus de haine encore contre ceux qui /non seulement/*
> *participent partiellement à ce Verbe répandu partout,*
> *mais qui en ont la connaissance et l'intuition parfaite*
> *dans sa totalité, qui n'est autre que le Christ (8/3).*
> *(Justin, 2° Apol. 8/1-3)*

Malgré tout, a-t-il soin d'ajouter, aucun d'eux, même Socrate, n'a pu attirer derrière lui la foule, non seulement des hommes instruits, mais des plus humbles.

> *Nos dogmes sont plus augustes que toute doctrine,*
> *parce que nous avons tout le Verbe* (c.-à-d. toute la vérité)
> *dans le Christ qui a paru, pour nous,*
> *Verbe dans un corps et une âme.*
> *Socrate ne put persuader personne*
> *de mourir pour son enseignement.*
> *Le Christ, par contre, connu partiellement par Socrate,*
> *(car le Verbe était et demeure Celui qui est présent en tout)*
> *a prédit l'avenir par les prophètes,*
> *et pris personnellement notre nature,*
> *pour nous enseigner ces vérités.*
> *C'est pourquoi le Christ a persuadé, non seulement des philosophes*
> *et des lettrés, mais même des artisans et des ignorants*
> *qui méprisèrent pour Lui et l'opinion et la crainte de la mort.*
> *Car Il est la Puissance de son Père ineffable*
> *et non un produit de la raison humaine.*
> *(Justin, 2° Apol. 10/1 et 8)*

De son côté, Irénée s'est élevé surtout contre les gnostiques, pour qui la liberté n'avait aucune valeur. Pour eux, en effet, le destin final de chacun ne relève pas de la valeur morale des actes bons ou mauvais, ni de la justice ; il relève uniquement de la « nature » des êtres, laquelle est inamovible. C'est pourquoi

- Les « choïques » (les matériels), quoi qu'ils fassent, ne peuvent être sauvés, puisqu'ils ne parviendront jamais à l'incorruptibilité (cf. A.H. IV,37/6 cité p. 286) ;
- Les âmes de bonne volonté — parmi lesquelles les gnostiques « pneumatiques » mettaient volontiers les chrétiens ordinaires — doivent toutes aller, à cause de la nature de leur âme, dans le « lieu intermédiaire » (cf. A.H. II,29/1-2 cité « Promotion... » p. 168) ;

- Quant aux « pneumatiques » (les spirituels), étant incorruptibles de nature, rien ne peut les souiller et leur salut est assuré automatiquement (cf. A.H. I,6/2 cité p. 84).

Conformément à leur notion de création par émanation, les gnostiques faisaient même un reproche à Dieu de ne pas avoir fait les hommes parfaits et liés au bien par nécessité. Pourquoi leur faire prendre le risque de la liberté ? Alors que normalement tout ce qui est issu du parfait devrait être, lui aussi, parfait.

> *(...) Tous les textes analogues montrent l'homme libre sous le rapport de la foi (...) (37/5).*
>
> *Ceux qui contredisent ceux-ci introduisent un Seigneur*
> *impuissant et incapable de parfaire ce qu'Il a décidé d'accomplir,*
> *ou ignorant de ceux qui sont « choïques » par nature*
> (choïque = terrestre, matériel)
> *et ne peuvent recevoir son incorruptibilité.*
> *Mais, objecte-t-on, Il n'aurait pas dû*
> *faire les anges tels qu'ils pussent désobéir,*
> *ni les hommes pour qu'ils devinssent aussitôt ingrats envers Lui,*
> *par là même qu'ils sont doués de raison,*
> *capables d'examen et de jugement ;*
> *— comme les êtres dépourvus de raison et de vie*
> *qui ne peuvent rien faire par leur propre volonté*
> *mais sont traînés au bien par nécessité et contrainte —*
> */ainsi auraient dû être les hommes/*
> *assujettis à une unique tendance*
> *et à un unique comportement, inflexibles*
> *et privés de réflexion, incapables d'être jamais autres*
> *que ce qu'ils auraient été faits*
> *(mèden allo einai dunamenai hò gegonasin).* *(A.H. IV,37/6)*

LA NOTION CHRETIENNE DE LIBERTE, LES TEMOIGNAGES

Comme on a pu le remarquer, en analysant les conceptions hétérodoxes de liberté, c'est le mode de création adopté qui commande fondamentalement cette notion de liberté. C'est pourquoi, nos auteurs chrétiens, Justin, Tatien, Théophile, Irénée, qui ont eu l'occasion d'exposer sur ce sujet la révélation divine, si importante à leurs yeux, ont tous insisté sur un fait : c'est dès sa création, que Dieu a voulu

que l'homme fût libre et bénéficiât de cette liberté chrétienne bien spécifique sur laquelle nous reviendrons. Par souci de simplification, voici, à la suite les uns des autres, les quatre témoignages respectifs. Comme ils exposent un enseignement commun, nous en analyserons le contenu et la richesse par la suite.

> *Dieu voulait que les anges et les hommes aient le libre arbitre*
> *et soient maîtres de leur destinée*
> **(eleuthera proairesei** *kai* **autexousious** *genomenous).*
> *Il les avait façonnés de telle sorte*
> *qu'ils fassent ce qu'Il avait donné à chacun de faire,*
> *avec l'intention de les conserver hors de l'atteinte*
> *de la corruption et du châtiment,*
> *s'ils choisissaient ce qui Lui plaît,*
> *et s'ils commettaient le mal,*
> *de les châtier comme Il lui semblerait équitable de le faire.*
> *(Justin, Dial. 88/5)*
>
> *Avant de créer l'homme, le Logos avait créé les anges*
> *et ces deux familles de créatures ont été faites*
> **libres de choisir et de réaliser leur destinée (autexousion gegone).**
> *De par leur nature, ils ne possédaient pas le bien*
> *qui n'est substantiel qu'en Dieu.*
> *Chez les hommes, il ne peut être parachevé*
> *qu'en vertu de leur libre décision*
> *(tè de eleutheria tès proaireseôs)*
> *afin que le méchant soit justement châtié*
> *puisqu'il est devenu coupable par sa faute*
> *et que le juste, qui a usé de sa faculté de choix et de décision*
> *(kata to autexousion) pour ne pas transgresser la volonté divine*
> *soit loué justement en récompense de ses bonnes actions.*
> *Telle est la nature des anges et des hommes.*
> *Quant au Logos, Il avait en Lui-même*
> *la puissance de prévoir ce qui doit arriver,*
> *non par l'effet de la fatalité* (heimarmenè),
> *mais par la décision de ceux qui ont la liberté*
> *de choisir et d'exécuter*
> *(ou kath'heimarmenès, tè de tôn airoumenôn autexousion gnômè).*
> *Il prédisait l'aboutissement des choses futures*
> *et Il apparaissait, par les défenses qu'Il prescrivait,*
> *comme celui qui défend le mal*
> *et qui loue ceux qui savent rester bons.* *(Tatien, Disc. 7)*

(...) Voilà : par nature l'homme n'était pas plus mortel qu'immortel. (...) Ainsi, penchait-il vers la voie de l'immortalité
en suivant le commandement de Dieu (= le Verbe, cf. II,13) ?
Il en devait recevoir l'immortalité et participer à la divinité.
Se tournait-il vers les œuvres de mort en désobéissant à Dieu ?
Lui-même devenait cause de sa propre mort.
En effet, Dieu avait créé l'homme libre et maître de lui
(eleutheron gar kai autexousion epoièsen ho Theos ton anthrôpon).
(Théophile, II,27)

Cette parole : « Que de fois ai-je voulu rassembler tes enfants
et vous n'avez pas voulu » (Mt. 23/37)
illustrait bien la loi originelle de la liberté de l'homme
(veterem legem libertatis hominis manifestavit).
Car Dieu l'a fait libre, lui ayant donné dès le début,
le pouvoir de choisir sa destinée, tout comme son âme à lui
(quia liberum **(eleutheron)** *eum Deus fecit, ab initio*
habentem suam potestatem **(autexousion)** *sicut et animam)*
pour user du conseil de Dieu
généreusement et sans être contraint par celui-ci.
La violence, en effet, ne se tient pas aux côtés de Dieu,
mais le bon conseil l'assiste toujours.
Et c'est pourquoi, d'une part, Il donne le bon conseil à tous :
d'autre part, Il a déposé dans l'homme le pouvoir de choix
(posuit autem in homine potestatem electionis),
comme Il l'avait déjà fait pour les anges,
— car ceux-ci sont raisonnables —,
afin que ceux qui auront obéi, possèdent en toute justice
le bien donné par Dieu et conservé par eux,
tandis que les désobéissants seront, en toute justice,
frustrés de ce bien, subissant ainsi le châtiment mérité.
(A.H. IV,37/1)

LA NOTION CHRETIENNE DE LIBERTE ET SA SPECIFICITE (AUTEXOUSIA)

En unissant ces témoignages à d'autres qui se trouvent épars dans les œuvres chrétiennes du 2e siècle, une constatation s'impose : la Tradition apostolique distinguait, dans la liberté, deux aspects fondamentaux, un premier appelé plus couramment « liberté de choix »

« libertas /eleutheria », « liber/ eleutheros », et un second appelé « suae potestatis » ou « autexousia » et qui porte non plus seulement sur une possibilité de choix, mais sur la faculté et le pouvoir de réaliser effectivement l'option choisie.

La première liberté, la liberté de choix *(liber in arbitrio,* A.H. IV, 4/3 et IV,37/5) ou « *potestas electionis* » (IV,37/1) est liée à notre intelligence : les hommes, comme les anges, en bénéficient, parce qu'ils sont « doués de raison » (*rationabiles,* IV,4/3 et IV,37/1) :

Dès le début, Dieu a créé l'homme intelligent
et capable de choisir librement le vrai et le bien ;
de sorte qu'il n'y aura pas d'excuse pour personne devant Dieu,
car les hommes sont nés doués de raison (logikoi)
et d'intelligence (theôrètikoi). *(Justin, 1° Apol. 28/3)*

Par son intelligence, l'homme domine la matière ; il n'est pas « déterminé » par elle. Il peut donc entrevoir plusieurs voies et choisir celles qui lui apparaissent comme plus ou moins bonnes ou mauvaises. Cette première liberté *(libertas, eleutheria)* est donc liée à notre nature :

Car l'homme possède, de par sa nature (en tè phusei)
le pouvoir de connaître le bien et le mal.
(Justin, 2° Apol. 14/2)

Mais les témoignages parlent aussi d'un second aspect de la liberté, appelé « *autexousia* » ou « *suae potestatis* ». Nous l'avons traduit par « le pouvoir de choisir sa destinée ». Bien entendu, il s'agit toujours de la même liberté de choix, mais là, il s'agit du choix entre le bien absolu, la vie, ou le mal absolu, la mort. C'est cet aspect, dont nous disions, au début, qu'il a non seulement « révélé », mais « révolutionné » la notion de liberté.

Pour tous les courants de pensées, la liberté de l'homme porte sur le choix qu'il est capable de faire entre le bien et le mal ; jamais sur le pouvoir qu'il aurait d'« être » ou de ne plus « être » ; autrement dit sur le pouvoir qu'il aurait, soit de vivre, soit de disparaître du domaine des vivants. C'est que, pour tous ces courants, l'existence — vivante ou non — est liée nécessairement à la nature de l'âme. Dès lors, pour ceux, tels les platoniciens ou les gnostiques « pneuma-

tiques », qui étaient convaincus que l'homme, son âme tout au moins, est de nature incorruptible, la question du salut ne se posait pas, puisque leurs âmes ne pouvaient que survivre éternellement incorruptibles et par le fait même impassibles. Par contre, pour tous ceux qui étaient certains que l'homme, de nature corruptible, va nécessairement vers une fin — c'était le cas pour les stoïciens et les hommes dits « choïques » — la question du salut ne se posait pas non plus, puisque tous, nous serions soumis au domaine du « Destin » (fatum, heimarmenè) qui nous appelle inexorablement à disparaître, quitte à être renouvelés, identiques à nous-mêmes, tant en bien qu'en mal, dans un autre monde nouveau.

Pour la Tradition apostolique, le problème se pose sous un jour totalement nouveau et spécifique, précisément parce que sa notion de création est unique et spécifique. Pour elle, nous l'avons assez rappelé, dans tout être créé, il faut faire une distinction réelle entre sa nature, simple capacité tirée du néant, et son « existence » — vivante ou non — qui, elle, est venue de Dieu. Bien entendu, de par l'économie de la création, en vertu de laquelle les êtres reçoivent à titre personnel leur existence propre, laissés à leurs seules forces, tous sont temporels, puisqu'ils n'ont pu recevoir leur capital-vie que suivant les capacités limitées, puisque créées, de leur nature. Toutefois, dès avant la création, Dieu avait prévu de parachever son économie de la création, nécessairement temporelle, par l'économie de la filiation par et dans son Fils incarné et son Esprit incorruptible (2). Dès lors, tout être conscient, ange ou homme, se trouve placé devant un choix qui porte, certes entre le bien et le mal, mais entre le bien absolu qui est VIE en Dieu, ou le mal absolu qui est MORT en dehors de Dieu. **Chacun possède le pouvoir « d'être » ou de ne « plus être ».**

Précisons bien notre position par rapport à celle de Dieu. Dieu est éminemment libre, Il est son propre Maître. Il est Lui-même Existence et Vie : on dit qu'Il est « sa propre cause » *(causa sui)*, « auto-existant » et « auto-vivant ». En tant que créatures, par contre, c'est alors que nous étions dans la non-existence et la non-vie que Dieu nous a communiqué son existence et sa vie. Nous ne sommes donc pas notre « maître » ; il n'en reste pas moins que Dieu a voulu

(2) Le Christ étant venu non seulement pour « restaurer », mais pour « parachever ». Tel est l'essentiel de la doctrine dite de la « RECAPITULATION ».

nous voir libres au point de nous offrir la possibilité, soit de participer, en son Fils, dans la liberté et l'amour, à l'incorruptibilité de son Esprit, soit de nous replier égoïstement et orgueilleusement sur nous-mêmes et de nous enfermer dans nos propres limites, comme dans un tombeau. Nous sommes « *causa sibi* » c'est-à-dire « cause pour nous » *(sibi)*, soit de participer à la vie éternelle divine, soit de nous frustrer de ce bien divin pour nous « auto-anéantir » dans notre suffisance. C'est ce qu'Irénée définit de la façon imagée suivante :

L'homme est doué de raison, et il est semblable
à Dieu en ceci (et secundum hoc similis Deo) (3) :
créé avec le libre arbitre et maître de sa destinée
(liber in arbitrio factus et suae potestatis),
il est pour lui-même cause de son devenir
(ipse sibi causa est)
soit comme froment, soit comme paille (4). *(A.H. IV,4/3)*

Parce que la vie divine est le « don » du Père par excellence, pour traduire ce que le terme « *autexousia* » a de grand et de spécifique, nous n'avons pas trouvé de meilleure expression que « *liberté de grâce créatrice* » qui n'est autre que la liberté appelée par Paul « *la liberté de la gloire des enfants de Dieu* » (Rom. 8/21).

Autant la liberté de choix est liée à notre nature, autant la « liberté de grâce créatrice » est liée au don divin de nous faire communier, dans le cadre d'une alliance libre et aimante, en son Fils (son Verbe), à l'incorruptibilité de son Esprit. Elle est donc avant tout une « grâce venant de Dieu ». C'est pourquoi, on peut le dire, cette liberté est « spécifiquement chrétienne » et, en général, c'est d'elle et d'elle seule dont parlent le Christ et le Nouveau Testament (5) :

---

(3) A. Rousseau traduit : « l'homme au contraire est raisonnable, et, par là, semblable à Dieu ». Nous n'avons pas suivi cette traduction. Habituellement « secundum hoc » veut dire « selon ce qui suit » et non pas « selon ce qui précède ». D'autre part, alors qu'Irénée déclare par trois fois que l'homme est « libre » à l'image de Dieu, il précise en II,13/4 que l'intelligence divine n'a aucune commune mesure avec l'intelligence humaine.

(4) Soit pour être conservé éternellement par Dieu dans son royaume comme le bon grain, soit pour se jeter orgueilleusement soi-même dans l'embrasement final, comme paille au feu.

(5) Fait notoire : l'Ancien Testament n'en parle pratiquement pas.

Dieu a toujours sauvegardé et le pouvoir de l'homme
de choisir sa destinée (to tou anthrôpou autexousion),
et son exhortation à lui ; afin que ceux qui ont désobéi
soient jugés justement pour avoir désobéi,
et que ceux qui ont obéi et cru en Lui
soient couronnés d'incorruptibilité. *(A.H. IV,15/2)*

Ceux qui se sont séparés de la lumière du Père et ont
transgressé la loi de la liberté
se sont donc séparés par leur faute, puisqu'ils avaient été
faits libres et maîtres de leur destinée
(eleuthera kai autexousia) (39/3).
Et Dieu qui sait toutes choses par avance,
a préparé aux uns et aux autres des demeures appropriées :
à ceux qui recherchent la lumière de l'incorruptibilité
et courent vers elle, Il donne avec bonté
cette lumière qu'ils désirent. *(A.H. IV,39/3-4)*

Tous les événements de cette sorte se sont accomplis au bénéfice
de l'homme qui est sauvé, faisant **mûrir son libre arbitre**
et le pouvoir qu'il a de choisir sa destinée en vue de
l'immortalité *(illud quod est sui arbitrii et suae potestatis*
maturantia immortalitatem) et mettant l'homme en mesure d'être
en éternelle communion avec Dieu. *(A.H. V,29/1)*

LA PEDAGOGIE ou LA PROMOTION DE LA LIBERTE

LA LIBERTE ORIGINELLE (autexousia)

Dans le dernier texte, il est précisé : tous les événements se sont accomplis (...) pour faire « mûrir » dans l'homme qui accepte d'être sauvé, son libre arbitre (libertatem) et le pouvoir qu'il a de choisir sa destinée (autexousian), en vue de participer définitivement à l'immortalité divine. L'économie divine salvifique n'a donc été prévue que dans le cadre d'une « pédagogie » où Dieu, progressivement et par touches successives, en temps voulu *(apto tempore)*, s'efforce de faire « mûrir » l'homme à sa véritable dignité, celle d'être un vrai Fils de Dieu incorruptible comme son Père.

Nous retrouvons là une note très particulière à la spiritualité de la Jeune Eglise. Très concrète et réaliste, marquée profondément par le dogme de l'universelle création ex nihilo, elle en était convaincue,

l'homme, parti de rien, ne peut atteindre la perfection de son salut que d'une façon progressive. Le mouvement imprimé par la notion de création par émanation est éminemment dégressif : issu du parfait, le créé ne peut nécessairement, ou bien que demeurer au niveau élevé où il se trouve, ou bien se dégrader. Dans la notion de création ex nihilo, par contre, le mouvement imprimé est éminemment ascendant : il est promotion.

Notons-le bien, toutefois, pour éviter tout malentendu : il est « promotionnel », mais pas « évolutif ». A son origine, l'homme ne possède pas, en germe ou d'une façon inchoative, tout le processus qui, d'une façon plus ou moins nécessaire, doit se développer ultérieurement en lui. A son origine, l'homme est entouré de faiblesse et de limites ; selon l'expression consacrée, il est en « état d'enfance », bon dans tout le positif qu'il possède, mais totalement inachevé. Et c'est dans le cadre, voulu expressément par Dieu, d'une alliance libre et aimante qu'il est appelé — par conseil et non par violence, est-il précisé — à bénéficier des bienfaits que Dieu consent progressivement à lui donner, pour le faire accéder à son apothéose. Dès lors, autant cette promotion dépend entièrement de la bonté divine, qui seule est capable d'accorder les biens éternels, autant ceux-ci ne sont offerts et ne comptent être acceptés que dans la dignité d'une liberté aimante et non soumise à la contrainte ou à la violence :

On nous a enseigné qu'à l'origine, ce Dieu, étant bon,
fit sortir l'univers de la matière informe à cause des hommes.
S'ils se montrent, par leurs œuvres, dignes de ses desseins,
nous savons qu'ils seront admis à vivre et à régner
avec Lui, devenus incorruptibles et impassibles.
Car nous croyons qu'à l'origine, Il les a créés,
alors qu'ils n'étaient pas, ceux qui aujourd'hui en choisissant
les moyens de Lui plaire, mériteront l'immortalité en sa société.
Il ne dépendait pas de nous de commencer d'exister :
mais nous attacher à ce qui lui plaît, par le libre choix
des facultés rationnelles qu'Il nous a données,
Il nous le persuade et Il nous en donne la foi.
Et nous croyons qu'Il inspire à tous les hommes
de ne pas se détourner de ses enseignements,
mais, au contraire, d'y être vivement encouragés.

(Justin, 1° Apol. 10/2-5)

Cet aspect pédagogique nous explique pourquoi la Tradition apos-

tolique ne considérait pas la faute originelle comme une « chute spectaculaire » de l'homme tombant du haut d'un état quasi divin à un état de créature déchue. Pour elle, après son refus de faire un premier pas dans la direction d'une promotion en Dieu, l'homme est resté ce qu'il était au moment de sa création : ce n'est que son « dynamisme » ascendant, donné par le « souffle divin » qui s'est trouvé déséquilibré.

Tatien dit bien : les anges comme les hommes, « *de par leur nature, ne possédaient pas le BIEN qui n'est substantiel qu'à Dieu seul* » (c'est-à-dire lié à la seule nature divine) (Disc. 7).

Justin l'atteste : c'est seulement si l'homme avait fait librement une alliance avec la Parole (le Verbe) divine que Dieu avait l'intention de le préserver de la corruption (Dial. 88/5).

Théophile le déclare : l'homme était dans un état intermédiaire, capable de mort comme d'immortalité, et celle-ci ne lui aurait été accordée que si, librement *(eleutheros)*, il avait choisi d'unir sa destinée *(autexousios)* au « commandement » divin.

Irénée le constate pareillement : Dieu avait préparé le BIEN (= la vie incorruptible) que l'homme aurait reçu et conservé, s'il avait choisi librement de réaliser sa vie en Dieu. Cependant, il était parfaitement libre de refuser ce bien et, par là, de se frustrer lui-même de la vie.

En bref, la Tradition apostolique était unanime sur ce point : en vertu de sa création, l'homme ne jouissait pas d'une nature incorruptible qu'il aurait perdue à cause du péché. Par contre, dès son origine, Dieu, dans sa bonté, avait prévu de le faire bénéficier, déjà sur cette terre, de l'incorruptibilité (privilège de l'incorruptibilité terrestre), mais dans le cadre d'un choix libre et aimant fait par l'homme d'unir sa destinée à celle de son Créateur et Père. Nous retrouvons le texte biblique cité par Jésus et souvent repris par la catéchèse apostolique :

> *J'ai dit : « Vous êtes des dieux,*
> *vous êtes tous les fils de Dieu,* (= incorruptibles comme Dieu)
> (du moins c'est ce que je voulais faire de vous)
> *mais vous, comme des hommes, vous mourrez.*
> (parce que vous avez refusé mon alliance).
>
> *(Ps. 81/6-7 cité p. 217)*

LA LIBERTE PERDUE PAR LE PECHE (autexousia)

Malheureusement, trompé par l'illusion luciférienne d'une incorruptibilité de nature, l'homme refusa de faire les premiers pas de sa promotion en Dieu. Il découvrit alors sa vraie nature qui, tirée du néant, crée en lui un appel et le vertige du néant, dont la mort du corps est le premier seuil. Et comme le premier Adam avait, dans ses flancs, toute l'humanité, c'est l'humanité tout entière, l'Homme-Adam, qui fut soumise à la domination de la mort, en vertu de la dimension communautaire qui fait que nous ne formons qu'un seul Homme. Dès lors, qu'est devenue la liberté de l'homme après son refus ?

Pour la première, la possibilité donnée originellement de choisir sa destinée en Dieu *(autexousia),* cette grande liberté fut perdue. Les horizons immenses et infinis offerts par l'économie divine furent fermés. L'homme lui-même s'était emmuré dans une prison dont les limites invincibles sont la mort. L'homme devint effectivement le jouet du Destin (le Fatum, l'heimarmenè) ou plutôt celui des démons :

> *Toute naissance, comme dans le théâtre, offre une réjouissance*
> *à ceux dont Homère dit : « Un rire inextinguible*
> *s'empara des dieux bienheureux* » (les démons).
>
> *(Tatien, Disc. 8)*

Quant à notre liberté de libre arbitre (eleutheria), étant liée à notre nature, comme celle-ci, elle resta en elle-même ce qu'elle était. Le péché n'a pas « blessé » la nature humaine : elle est demeurée ce qu'elle était en vertu de sa création, frustrée simplement de la première promotion que Dieu lui avait offerte. Toutefois, la mort a totalement limité le champ d'action de cette liberté ; par là, il a profondément désaxé son équilibre psychique et psychologique.

En effet, le bien exige souvent l'effort, parfois la lutte, voire le sacrifice de sa propre vie. Ainsi s'introduit une absurdité : au lieu de conduire à la vie et de l'épanouir, le bien conduit à la mort ou tout au moins nous mortifie et nous comprime.

Le mal, au contraire, du moins dans l'immédiat, épanouit souvent l'homme ; il prend ainsi un attrait qui, certes, n'est qu'illusion, mais qui n'en est pas moins charmeur. En tout état de cause, s'il faut

mourir et tout perdre, pourquoi ne pas jouir tout de suite un peu de la vie ; s'il nous est impossible d'augmenter la durée de notre vie, pourquoi ne pas en augmenter son intensité ?

Si le péché n'a pas « meurtri » ou « blessé » à proprement parler notre nature et notre liberté, en nous rendant esclaves de la mort, il a faussé, par elle, toute l'échelle des valeurs ; il a perturbé, non la faculté en elle-même, mais l'exercice et le champ d'action de notre faculté de choix en donnant au mal, le masque du bien et au bien, le masque du mal. C'est ce que souligne Justin, en citant le mythe de Xénophon, et en rappelant comment le Christ a relevê l'échelle véritable des valeurs, en rétablissant la voie vers l'incorruptibilité, quitte à passer par la mort :

Le vice, en effet, en voilant ses propres actions
sous le visage spécifique à la vertu et au bien véritable,
s'entoure abusivement de l'auréole de l'incorruptibilité,
alors qu'il n'y a rien d'incorruptible en lui
et qu'il ne peut rien produire en fait d'incorruptibilité
(aphtharton gar ouden echei oude poièsai dunatai) ;
c'est ainsi qu'il asservit les hommes qui ne veulent connaître
que cette terre et qu'il fait passer pour vertueux
le mal qui lui est propre.

Par contre, ceux qui veulent comprendre ce qui est noble,
parce qu'il est conforme à CELUI QUI EST (tô ONTI kala)
(= Dieu)
deviendront incorruptibles par la vertu (aphthartoi tè aretè).

C'est ce qu'il advient des chrétiens, des athlètes
et des hommes qui pratiquent la vertu,
que les poètes prêtent à leurs prétendus dieux :
tout esprit peut s'en convaincre en déduisant son raisonnement
de notre mépris pour la mort, que pourtant tout le monde fuit.
(Justin, 2° Apol. 11/7-8)

Si Adam avait accepté l'offre du Verbe et connu le privilège de rester vivant sur cette terre, pour ses descendants le bien aurait été tout au moins éclairé de la lumière tonifiante de la survie de leurs ancêtres. Malheureusement, la mort a rendu absurde l'échelle des valeurs : les biens passagers, corruptibles, souvent nuisibles et ne laissant après eux que le vide du néant, sont devenus attrayants

parce que, seuls, ils sont immédiats et à notre portée : c'est ainsi qu'est née la « concupiscence ». Ce n'est pas elle qui a été à l'origine du péché, mais elle en a été la conséquence.

Et pourtant, tout ce mal, Dieu l'a permis, toujours dans un but pédagogique comme l'explique si bien l'auteur de l'A Diognète :

Ayant conçu un dessein d'une grandeur ineffable,
Il ne l'a communiqué qu'à son Enfant (8/9).
Tant qu'Il maintenait dans le mystère et réservait son sage projet,
Il paraissait nous négliger et ne pas se soucier de nous (8/10).
Mais quand Il eut dévoilé par son Enfant bien-aimé
et manifesté ce qu'Il avait préparé « dès l'origine »,
Il nous offrit tout à la fois : et de participer à ses bienfaits
et de voir, et de comprendre ;
qui de nous s'y serait jamais attendu. *(A Diogn. 8/9-11)*

Dieu avait donc déjà tout disposé en Lui-même avec son Enfant,
mais jusqu'à ces derniers temps, Il a souffert
que nous nous laissions emporter à notre gré
par les voluptés et les passions, nullement parce qu'Il éprouvait
un malin plaisir à nous voir pécher ; seulement Il tolérait
non qu'Il l'approuvât, ce règne de l'iniquité.
Bien au contraire, Il préparait le règne actuel de la justice,
afin que, **ayant bien prouvé, dans cette première phase,**
que nos propres œuvres nous rendaient indignes de la vie,
nous en devenions dignes maintenant par l'effet de sa bonté divine,
et que, nous étant montrés incapables d'accéder par nous-mêmes
au royaume de Dieu, la puissance de Dieu
nous en rende maintenant capables (9/1).
Lorsque notre perversité fut à son comble
et qu'il fut devenu pleinement manifeste que la récompense
qu'on en pouvait attendre **était le supplice de la mort,**
alors arriva le temps que Dieu avait marqué
pour y manifester désormais sa bonté et sa puissance.
Il ne nous a pas haïs, ni repoussés, ni tenu rancune,
au contraire, il a longtemps patienté, Il nous a supportés.
Nous prenant en pitié, Il a assumé Lui-même nos propres péchés ;
livrant le saint pour les criminels, l'innocent pour les méchants,
le juste pour les injustes, l'incorruptible pour les corrompus,
l'immortel pour les mortels. *(A Diogn. 9/1-2)*

LA LIBERTE DEFINITIVEMENT RETROUVEE

ET ENNOBLIE DANS LE CHRIST (autexousia)

« *Dans les derniers temps, /en effet/ vint la plénitude du temps de la liberté* » (A.H. IV,22/1), car « *le Dieu unique a ouvert aux hommes une économie nouvelle de liberté par l'alliance nouvelle de la venue de son Fils* » (A.H. III,10/5).

En nous libérant du péché « *le Christ venu au secours de l'homme, l'a restauré dans la liberté* » (A.H. III,23/2) et « *Il a restauré en eux la liberté parce qu'Il les a de nouveau établis dans l'héritage de l'incorruptibilité* » (A.H. III,5/3). Mieux, Il nous a « *rendu la liberté dans la nouveauté, en multipliant la grâce venue de Lui* » (A.H. IV, 9/1). C'est bien cette « *liberté de la gloire des enfants de Dieu* » que le Christ a redonnée à l'homme, mais en l'ennoblissant puisqu'elle nous ouvre, en Lui, non plus seulement à une incorruptibilité terrestre et transitoire, mais à une incorruptibilité inamovible, céleste et glorieuse.

Comme nous l'avons dit (cf. p. 291-292), cette liberté ennoblit la dignité de l'homme, en lui permettant de devenir finalement un « vrai fils de Dieu », incorruptible « à l'image et à la ressemblance » de son Père.

Elle l'ennoblit aussi parce qu'elle rétablit la justice dans toute sa rigueur :

Si, au contraire, c'était par nature que les uns seraient mauvais
et les autres bons, ni ceux-ci ne seraient louables
du fait qu'ils seraient bons, puisque tels ils auraient été créés,
ni ceux-là blâmables, puisque c'est ainsi qu'ils auraient été faits.
En réalité, tous sont de même nature, capables de retenir
et de faire le bien,
capables aussi de le rejeter et de ne pas le faire.
(A.H. IV,37/2)

Elle rétablit la justice dans la rigueur, mais non pas dans la violence. C'est ici qu'il nous faut décrire la différence capitale qui existe entre l'économie de la création et celle de la filiation.

L'économie de la création est issue d'un acte unilatéral de la part de Dieu qui a créé l'univers, avec l'homme comme roi, dans un ORDRE

bien précis. Cet « ORDRE » voulu par le Créateur s'impose ; quiconque va contre lui pour instaurer un désordre (c'est-à-dire un péché) sur un point quelconque, se trouve puni, non pas directement par Dieu, mais par l'ORDRE établi, car celui-ci ne peut que se retourner contre celui qui le bouscule, ce qui entraîne obligatoirement une souffrance pour les êtres conscients, auteurs du désordre. Pas plus que Dieu n'a l'habitude de déroger à l'ORDRE de sa création — sauf cas tout à fait spéciaux, comme les miracles — pas plus, Il ne peut empêcher la souffrance occasionnée par le désordre, c'est-à-dire le péché. A ce niveau, l'homme, suivant qu'il accepte ou refuse de suivre l'ordre prévu dans l'économie de la création est responsable, soit de son bonheur, soit de son malheur. Dieu le considère comme un « majeur » et non comme un « mineur ».

En outre, ce problème de la responsabilité se trouve démultiplié du fait de la dimension communautaire qui est nôtre. Dieu aurait pu constituer un « amas » d'hommes, qui auraient été créés chacun à part et pour soi, et qui n'auraient eu, entre eux, aucune coresponsabilité ni physique ni morale. C'est le problème qui sous-tend la phrase suivante de Justin :

> *Si quelqu'un nous dit : « Est-ce que Dieu n'aurait pas pu*
> *tuer Hérode de préférence (au lieu de sauver son Fils) ? »*
> *Je réponds d'avance : est-ce que Dieu n'aurait pas pu,*
> *dès le commencement, faire disparaître aussi le serpent,*
> *au lieu de dire : « Je placerai une inimitié entre lui et la femme*
> *et entre la race de celui-là et la race de celle-ci. »*
> *Ou bien, n'aurait-Il pas pu créer l'ensemble des hommes*
> *en une seule fois ? Mais, comme Il jugeait bon qu'il en soit ainsi,*
> *Il fit les anges et les hommes « maîtres de leur destinée »*
> **(autexousious) en leur laissant le soin de construire** *la justice*
> *et Il fixa le temps jusqu'où Il jugeait bon*
> *qu'ils jouissent de cette liberté (autexousion).*
> *(Justin, Dial. 102/3-4)*

Dans cette hypothèse, chaque individu aurait joui d'une responsabilité limitée à sa seule personne, autrement dit une responsabilité réduite à un égoïsme parfait. Ce monde aurait été un monde sans responsabilité, sans dignité et sans amour. Par contre, notre dimension communautaire fait de nous une unité en vertu de laquelle chacun est responsable de l'autre, tant au plan physique qu'au

plan moral. Si les hommes avaient suivi les lois prévues par le Créateur et son Verbe, ce monde serait demeuré un « paradis » fait de responsabilité et d'amour. C'est dans cette intercommunion vitale et morale qui nous associe tous sans exception, que se trouve la véritable et authentique dignité de l'homme, d'autant plus que sa responsabilité va très loin et **s'étend jusqu'au domaine de l'« être » et du « non être ».** Cela nous paraît exorbitant et pourtant c'est le cas ordinaire qui se pose aux parents : ceux-ci, ou bien prennent, par amour, l'entière responsabilité d'avoir un enfant et de l'élever dignement, ou bien par égoïsme ou peur de la responsabilité s'y refusent. On peut le dire sans exagération, ces parents ont entre leurs mains l'« être » ou le « non être » de leur enfant (6). C'est évident, Dieu reste et restera toujours la cause première de l'existence ; toutefois, Il a voulu créer l'homme à son image pour qu'il soit créateur, comme Lui, à titre de cause seconde certes, mais de cause seconde irremplaçable.

C'est ce que souligne explicitement le texte de la Genèse, dont on tronque trop souvent les versets 27 et 28. Ceux-ci précisément, énoncent la première similitude avec Dieu possédée par l'homme, celle d'être « générateurs », dans la liberté et l'amour, d'un enfant, c'est-à-dire celle d'avoir entre ses mains le pouvoir de faire surgir ou non un être dans l'existence :

1/26 Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance » ;

1/27 Dieu créa l'homme à son image, à son image Il le créa, mâle et femelle Il le créa.

1/28 Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-la. » (Gen. 1/26-28)

Cette dimension communautaire, il est vrai, tout en démultipliant notre capacité de responsabilité et de générosité, augmente aussi, en cas de trouble ou de refus, la souffrance inhérente à tout désordre commis dans l'économie de la création. Notre statut existentiel originel actuel, dominé par la souffrance et la mort, en est la meilleure preuve. Car un fait est surprenant quand on veut bien y réfléchir : le Christ

(6) Ce pouvoir admirable mais lourd de responsabilité d'avoir entre ses mains « l'être » ou le « non-être » d'un enfant, explique le propre pouvoir que chacun possède sur son « être » ou son « non-être » personnel. Ce dernier pouvoir n'est pas plus « impensable » ni plus « exorbitant » que le premier.

a expié le péché et nous a permis d'accéder au statut sublime de l'adoption en Lui et finalement à celui de la filiation dans l'Esprit Saint. Pourtant, notre statut existentiel terrestre n'a pas changé pour autant ; nous sommes toujours soumis à la souffrance et à la mort, sur cette terre tout au moins. Cela, parce que le Christ a toujours été prévu pour être la source de l'économie de la filiation ; par contre, Adam étant le responsable de notre statut existentiel terrestre, et ayant mis le désordre dans l'ORDRE de la création, ce désordre, source de souffrance et de mort, doit normalement continuer jusqu'à la fin de cette première économie.

Mais, heureusement, comme nous venons de le rappeler, cette économie, étant temporelle, aura une fin, tout au moins pour les suppôts du mal qui auront consciemment et volontairement refusé la seconde économie prévue par Dieu.

Dans les derniers temps, en effet, comme parachèvement, intervient l'économie de la filiation. Celle-ci n'est plus un ORDRE établi par Dieu ; elle est le « DON » du Père par excellence. Parce qu'elle est « DON », elle ne s'impose pas comme l'ORDRE de la création, sous la menace, en cas de refus, d'être soumis à la souffrance inhérente à tout désordre. La Tradition apostolique le précise, ce DON n'est accompagné d'aucune violence. Toute sa noblesse réside dans son caractère totalement gratuit, généreux et désintéressé. Car, en fait, il n'est autre que la Personne du « Dieu-agapè » s'offrant Lui-même à l'homme :

> *Car Dieu l'a fait libre (eleutheros)*
> *ayant la maîtrise de sa destinée (autexousios)*
> *tout comme son âme à soi, pour user du conseil de Dieu,*
> *d'une façon volontaire et sans être contraint par celui-ci.*
> **La violence, en effet, ne se tient pas aux côtés de Dieu,**
> *mais le bon conseil l'assiste toujours.* (A.H. IV,37/1)
> *Et tous les textes /scripturaires/ analogues*
> *qui montrent le pouvoir que l'homme a de choisir sa destinée*
> *(to autexousion epideiknusi) et le conseil de Dieu :*
> *car Celui-ci nous exhorte à la soumission envers Lui*
> *et nous détourne de Lui être infidèles,*
> **mais Il ne nous fait pas violence pour autant**
> *(alla mè biazomenou).* (A.H. IV,37/3)

C'est en respectant cette justice que le Verbe de Dieu
s'est tourné contre l'Apostasie elle-même,
lui rachetant son propre bien à Lui,
non par la violence, de la manière que l'Apostat
avait dominé sur nous au commencement (...)
mais par la persuasion, comme il convenait que Dieu fit,
en recevant par persuasion et **non par violence** *ce qu'Il voulait,*
afin que tout à la fois la **justice fût sauvegardée**
et l'originelle plasmatio de Dieu (Adam) ne pérît point.
(A.H. V,1/1)

C'est Lui /le Verbe Saint/ que Dieu a envoyé aux hommes.
Non certes, comme une intelligence humaine pourrait le penser,
pour la tyrannie, la terreur et l'épouvante ;
nullement, mais en toute clémence et douceur,
comme un roi envoie le roi son fils,
Il l'a envoyé comme Dieu qu'Il était, Il l'a envoyé
comme il convenait qu'Il le fît pour les hommes
— pour sauver, par la persuasion, **non par la violence** —
il n'y a pas de violence en Dieu. *(A Diogn. 7/2-4)*

C'est pourquoi, autant le péché dans l'ordre de l'économie de la création entraîne, non une action vindicative de Dieu, mais une souffrance correspondante au désordre commis — étant admis que cette économie ayant une fin, la souffrance des révoltés aura, elle aussi une fin —, autant le refus d'entrer dans l'économie de la filiation n'aura pas pour conséquence la « représaille » sous forme d'une vie éternelle de souffrances.

C'est Justin, qui, en parlant du baptême, met le mieux en relief, d'une part, l'ordre nécessaire qui préside à l'économie de la création dans laquelle nous nous insérons par notre naissance, et d'autre part, la pleine conscience indispensable à la liberté vraie qui doit présider à notre insertion, par le baptême, dans l'économie de la filiation :

Voici la doctrine que les Apôtres nous ont transmise à ce sujet.
Dans notre première génération, nous naissons, sans le savoir
et par nécessité, *(...). Pour que nous ne restions pas ainsi*
les enfants de la nécessité et de l'ignorance
mais les **enfants du choix libre fait en pleine connaissance**
(...) on invoque, dans l'eau, sur celui qui veut être régénéré
et qui se repent de ses péchés le NOM
de DIEU LE PERE, (...) de Jésus-Christ, (...) et de l'Esprit Saint.
(Justin, 1° Apol. 61/9-10)

Quant à Irénée, c'est en parlant de la foi au Christ qu'il tient à faire ressortir la liberté de choix allant jusqu'au choix entre la Vie en Dieu ou la mort en dehors de Lui, **liberté qui doit être la condition « sine qua non » de notre insertion dans l'économie de la filiation** :

Et ce n'est pas seulement dans les actes, mais jusque dans la foi
que le Seigneur a sauvegardé la liberté (eleutheron) de l'homme
et le pouvoir qu'il a de choisir sa destinée (autexousion) :
« Qu'il te soit fait selon ta foi » (Mt. 9/29) dit-Il,
déclarant ainsi que la foi appartient en propre à l'homme
et que celui-ci possède sa décision en propre.
Et encore : « Tout est possible à celui qui croit » (Mc. 9/23).
Et encore : « Va, qu'il te soit fait selon ta foi » (Mt. 9/13).
Et tous les textes analogues, qui montrent
l'homme libre sous le rapport de la foi
(autexousion kata tèn pistin tôn anthrôpon).
Et c'est pourquoi « celui qui croit en Lui a la vie éternelle,
tandis que celui qui ne croit pas, ne verra pas la vie » (Jn. 3/36).
(A.H. IV,37/5)

Parce qu'elle aura été pure générosité de la part de Dieu comme de notre part, « *la liberté de la gloire des enfants de Dieu* » aura une qualité et une dignité inestimables, celles d'être une véritable « promotion ». Car dans le Christ, nous pouvons passer de la condition de créature terrestre et temporelle à la condition céleste et éternelle de Fils de Dieu. C'est contre ceux qui niaient cette possibilité

(...) l'homme ne pouvait être « autre » que ce qu'il est
(all'ouden dunamenos einai heteron par'ho egegonei).
(Justin, 1° Apol. 43/8 cité p. 284)

(...) incapables d'être jamais « autres » que ce qu'ils auraient été
faits (mèden allo einai dunamenoi ho gegonasin).
(A.H. IV,37/6 cité p. 286)

que l'évêque des Gaules défend cette dignité :

Dans une telle hypothèse, répondrons-nous,
le bien n'aurait aucun charme pour eux,
la communion avec Dieu serait sans valeur,
et il n'y aurait rien d'estimable dans un bien
qui leur serait acquis indépendamment de leur plein gré,
mais qui aurait surgi automatiquement et sans effort.

Par la suite, les bons n'auraient aucune supériorité
puisqu'ils seraient tels par nature et non de leur plein gré,
et qu'ils **posséderaient le bien automatiquement**
et non après un libre choix.
Aussi seraient-ils **incapables de comprendre l'excellence du bien**
et ne sauraient s'y épanouir.
Car quel épanouissement dans le bien, peut avoir celui qui l'ignore ? Quelle gloire pour un état à propos duquel on ne s'est pas appliqué ? Quelle assurance pour ceux qui n'ont manifesté aucune persévérance ? Quelle couronne enfin pour ceux qui ne l'ont pas conquise de haute lutte ?
(A.H. IV,37/6)

(...) Ainsi cet excellent athlète nous invite
au combat de **l'incorruptibilité,**
pour que nous soyons couronnés et estimions précieuse
cette couronne conquise de haute lutte
et non surgie automatiquement ;
et plus elle sera pour nous le résultat d'une lutte.
plus elle aura de prix ;
et plus elle aura de prix, plus nous l'aimerons éternellement.
(...) Ainsi le royaume céleste est-il plus précieux
pour ceux qui connaissent celui de la terre ;
et plus il sera précieux, plus nous l'aimerons,
et plus nous l'aurons aimé,
plus nous serons glorieux auprès de Dieu. *(A.H. IV,37/7)*

En bref, pour la Tradition apostolique, le Christ nous a sauvés en nous délivrant de la tyrannie du péché et de ses suppôts — hommes et anges —, et en nous rendant la dignité spécifique à l'homme parachevé *(teleios)* : la liberté.

Sans liberté, il n'y a pas d'homme, déclare Irénée :

Si tu répudies cette connaissance de l'un /bien/
et de l'autre /mal/,
et cette double faculté de perception (la liberté de choix),
sans le savoir, tu te supprimeras toi-même en tant qu'homme.
(A.H. IV,39/1)

C'est le Christ qui nous a libérés des tyrans, ajoute Tatien :

Je compris que vos doctrines mènent à la damnation,
tandis que les autres délivrent de la servitude en ce monde,
nous libérant des nombreux maîtres
et des innombrables tyrans (démons ou hommes),
nous donnant, non pas ce que nous n'avions pas reçu,
mais ce que nous avions été empêchés, par l'erreur,
de conserver (c'est-à-dire l'immortalité liée à l'union au Verbe).
(Tatien, Disc. 29)

C'est pourquoi aussi, les martyrs proclamaient, avant de mourir, que, loin de les anéantir, la mort, en les unissant au Christ, les rendaient enfin Hommes parachevés *(teleoi)* parce que « libres » :

Je suis, moi aussi, chrétien (dit l'esclave de César, Euelpistos, compagnon de martyre de Justin)
ayant reçu ma condition d'homme libre dans le Christ,
et c'est grâce à la générosité divine que
je participe à la même espérance. (Actes Mart. de Justin, III)

Mais, disait Ignace, *si je souffre,*
je serai un affranchi de Jésus-Christ,
et je renaîtrai en Lui, libre
(anastesomai en autô eleutheros). (Ignace, Rom. 4/3)

Il est bon pour moi de mourir /pour m'unir/ au Christ (...)
Mon enfantement approche (...)
quand je serai arrivé là, **je serai un homme** (parachevé)
(ekei paragenomenos anthropos esomai). (Ignace, Rom. 6/1-2)

LA SPIRITUALITE DE LA JEUNE EGLISE
LA GRATITUDE PAR LE « GRAND SERVICE DE LA LIBERTE »

— La catéchèse classique.

Les incroyants ou ceux qui ont abandonné l'Eglise ne manquent pas de souligner certaines contradictions flagrantes du Message chrétien présenté à travers l'anthropologie dualiste, affirmant le postulat de l'incorruptibilité naturelle de l'âme. Voici deux de ces contradictions les plus criantes : la première concerne la liberté, la seconde, le « DON » de Dieu.

On fait souvent appel dans l'Eglise à la liberté. Mais, dans sa doctrine, cette liberté existe-t-elle ? Peut-elle même exister ?

• D'une part, nous n'avons pas demandé à vivre. Pourtant, un jour, nous en avons pris conscience, nous existons sans avoir pu donner notre accord.

• Pour la suite, on nous l'apprend, il nous faut le croire, cette vie dans laquelle nous sommes engagés, est définitive et sans fin, en vertu de l'incorruptibilité naturelle de notre âme. Nous sommes « condamnés » à la vie, mieux, à la vie éternelle. C'est peut-être grand ; c'est certainement écrasant, surtout quand nous découvrons nos limites et nos faiblesses.

• Or, c'est dans ce climat d'« imposition », qu'il nous faut faire, en outre, un choix entre la vie positive en Dieu et la vie dite « négative » en dehors de Dieu et rejeté par Lui, vie qui, en fait, sera démultiplication à l'infini du mal aussi bien moral que physique.

• Et là encore, ce choix ne nous est pas « proposé » : il nous est imposé par une violence caractérisée, puisque c'est sous la menace d'être éternellement torturés par le mal qu'il nous faut prendre notre décision.

On fait aussi souvent appel au « DON DE DIEU », présenté comme la Bonne Nouvelle qu'il faut annoncer aux hommes. S'agit-il, là encore, d'un « don » dans le sens vrai du terme ?

• Par définition, un « don » est offert d'une façon gratuite et désintéressée, sans menace de représailles, en cas de refus. Tel n'est pas le cas, du moins dans la présentation classique du Message.

• En réalité, un « don » présenté sous la menace n'est qu'une « obligation », voire une imposition camouflée. Témoin cette réponse du Dictionnaire de théologie catholique (col. 86). L'auteur entend réfuter la théorie dite « conditionnaliste », celle partagée par la Jeune Eglise, pour qui l'homme ne survivra éternellement que s'il a répondu, dans la liberté et l'amour, à l'appel de Dieu.

> « On nous objecte, dit-il : mais la vie est un « don » gratuit qu'on peut, par conséquent, refuser à volonté. Ici, répond l'auteur de l'article, se trouve **l'erreur radicale** du conditionnalisme. Nous sommes des créatures. **La liberté n'a rien à accepter ou à refuser, c'est l'obligation absolue fondamentale.** Obéir, c'est notre bonheur, dans la gloire de Dieu ; désobéir, **c'est notre malheur, toujours dans la gloire de Dieu,** fin inéluctable de la créature. »

On le voit, pour cet auteur, il y a confusion entre le plan de

l'économie de la création qui est, en effet, ordre et soumission à l'ordre, sous peine de souffrance inhérente à tout désordre, mais qui n'est que « temporel », et le plan de l'économie de la filiation qui est, non plus ordre, mais AMOUR proposé à la seule liberté, sans représaille en cas de refus, et qui seul est éternel (cf. p. 298-305) (7).

Ainsi présenté, sous son visage « classique », la réponse de l'article du Dictionnaire en fait foi, le Message présente une grandeur certaine, mais aussi les limites écrasantes de la doctrine stoïcienne. Voici le parallèle :

Le Stoïcisme	Le Christianisme
Nous sommes condamnés au Destin.	Nous sommes condamnés à l'éternité.
Le Destin conduit ceux qui s'y soumettent de plein gré ; il traîne ceux qui s'y opposent (ducunt volentem fata, trahunt nolentem).	La vie éternelle divine appelle à la grandeur ceux qui, de bon cœur, acceptent son obligation. Elle traînera et écrasera ceux qui l'auront refusée.
Le Destin, c'est le Devoir.	La Vie éternelle, c'est « l'obligation absolue fondamentale » (voir ci-dessus).
La liberté c'est la soumission au Destin et à sa grandeur.	La liberté, c'est l'obéissance à Dieu et à sa grandeur.

— La catéchèse de la Tradition apostolique.

La catéchèse classique louange souvent la liberté ; dans la réalité, nous venons de le lire, celle-ci n'existe pas, du moins au niveau du choix, capital pour nous, entre la vie éternelle et la mort éternelle.

---

(7) Rappelons simplement la position d'Irénée à ce sujet :
« C'est pourquoi le Verbe s'est fait le dispensateur
de la grâce du Père pour le profit des hommes. (...)
de peur que, privé totalement de Dieu (le cas des damnés rejetés par Dieu)
l'homme ne perdît jusqu'à l'existence ;
(ne in totum deficiens a homo cessaret esse)
Car la gloire de Dieu, c'est l'homme vivant,
et la vie de l'homme c'est la vision de Dieu ».

(A H. IV,20/7)

A l'opposé, la catéchèse apostolique possède un langage qui, à première vue, semble dur et impératif ; en réalité, il cache un respect profond de la dignité de l'homme dans sa liberté.

Reprenons les différentes propositions énoncées au début et transposons-les dans la catéchèse apostolique :

• D'une part, nous n'avons pas demandé à vivre. Pour cette première vie, la situation est identique.

• Mais, par la suite, on nous l'apprend, cette première vie, qui rentre dans l'économie de la création, ne peut être définitive à cause de la corruptibilité de l'homme (son âme comprise). Dès lors, nous ne sommes pas condamnés à la vie éternelle. Celle-ci dépend de l'économie de la filiation, filiation qui nous est proposée et que nous sommes libres d'accepter ou de refuser. Notre nature a une « capacité » trop limitée pour « contenir » l'éternité ; elle est trop faible pour la porter. Par contre, librement et généreusement, nous pouvons nous « donner » au Christ en nous donnant aux autres et, dans l'éternité, être contenus et portés par le Christ et vivifiés par son Esprit.

• C'est précisément parce que l'économie de la création, ordre par définition, est temporelle et va normalement vers une fin-disparition, que Dieu, Créateur et Père, avait, dès avant la création, prévu l'économie de la filiation qui, elle, est éternelle, totalement désintéressée et gratuite et n'accepte que ceux qui s'y donnent dans la liberté et l'amour. Telle est la doctrine de la « RECAPITULATION ».

Quant au « DON » de Dieu, la Tradition le concevait ainsi :

En réalité, le « DON DE DIEU » n'est autre que la Personne du Christ incarné, animée de la Vie de l'Esprit Saint. Avant l'Incarnation, le Verbe, en tant que PAROLE DE DIEU, était présent, à toute l'humanité (théorie du « Logos spermatikos » de Justin) et tout spécialement à son peuple élu. Après son Incarnation et jusqu'à la fin des temps, c'est toujours corporellement que le Christ est présent à tous, mais sacramentellement (autrement dit, sa présence, tout en étant corporelle, est invisible, uniquement manifestée par un signe déterminé), permettant ainsi une communion vitale avec sa Personne incarnée à ceux qui la désirent et la recherchent sincèrement.

En recevant le « DON DE DIEU », c'est-à-dire en acceptant libre-

ment l'alliance qui va jusqu'à la communion avec la Personne incarnée du Fils de Dieu,
nous rencontrons le Père et l'Esprit,
nous bénéficions de la purification et de l'expiation du péché faites en Lui,
nous participons à sa vie de ressuscité,
en Lui nous trouvons un ami et un frère
qui est Grand-Prêtre miséricordieux, « assis à la droite du Père »,
en clair, nous sommes sauvés, si nous répondons généreusement à son amour.

Par contre, en refusant le « DON » du Christ,
nous nous excluons définitivement et éternellement de la vie,
nous retournons au néant, en nous séparant et en étant séparés de l'Esprit Saint. Toute vie, la vie terrestre reçue en vertu de la création, comme la vie en Christ, n'est pas en nous une « chose » ayant sa consistance ontologique propre. Ce n'est qu'une réalité dite « relationnelle » dépendant, dans son existence, de sa source, la présence de l'Esprit Saint. Elle ne peut que disparaître avec la cessation de cette présence (cf. A.H. II,34/3 cité p. 92 ; V,2/3 cité p. 93 ; III,8/9 cité p. 94-95 et IV,20/7 cité p. 307 en note).

Ainsi présenté, le DON DE DIEU, loin de dominer ou d'écraser l'homme, ne fait que l'ennoblir. Tout en respectant sa nature, son identité et sa personnalité qu'elle sauvegarde, c'est dans la grande « *liberté de la gloire des enfants de Dieu* » qu'elle l'irradie de la lumière vivifiante et incorruptible du Père, par le Fils et dans l'Esprit.

Ce DON DE DIEU, pour celui qui l'accepte avec une foi loyale et sans arrière-pensée de profit, suscite un « esprit nouveau ». Cet « esprit nouveau » se reconnaît à différents critères : il bannit la crainte et la peur vis-à-vis de Dieu et il se manifeste vis-à-vis de Lui par une reconnaissance profonde, accompagnée, vis-à-vis des autres, d'une volonté de service, appelée par Irénée le **« Grand service de la liberté »** :

> *Si la piété et l'obéissance à l'égard du Maître de maison*
> *sont les mêmes chez les esclaves et chez les hommes libres,*
> *ces derniers n'en ont pas moins une assurance plus grande,*
> **parce que le service de la liberté est plus grand et plus glorieux**
> **que la docilité de la servitude.** *(A.H. IV,13/2)*

(...) Nous ferons un don gratuit au prochain plus que nous ne cèderons à la nécessité (...)
afin de ne pas suivre le prochain comme un esclave,
mais de le précéder en homme libre,
te rendant en toutes choses utile à ton prochain,
ne considérant pas sa méchanceté,
mais mettant le comble à ta bonté,
en te configurant au Père
« qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons
et pleuvoir sur les justes et sur les injustes » (Mt. 5/45).
Autant dire qu'il est **plus grand le service de la liberté.**

(A.H. IV,13/3)

L'Ecole d'Alexandrie a voulu « libérer » le Message évangélique de son cadre ontologique et anthropologique biblique (appelé avec une note quelque peu méprisante, vétéro-testamentaire) ; paradoxalement, en adoptant la conception dualiste grecque complétée par la conception gnostique selon laquelle l'âme seule aurait été créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, elle a replacé l'homme sous la domination de l'ordre, accompagné de la nécessité et de la crainte. Car, dans cette conception, « la liberté n'a rien à accepter ou à refuser, c'est l'obligation absolue fondamentale de tout notre être » (cf. p. 306). Et ce qui est vrai de l'Ecole d'Alexandrie est vrai de toute théologie qui, au nom de la nouveauté, disons plutôt de la « mode », se croit obligée de repenser l'Evangile à travers des philosophies ou des sciences humaines.

L'Apôtre aurait-il travaillé pour rien ? La « loi », qu'elle soit appelée « ordre » ou « obligation absolue fondamentale », n'a-t-elle pas repris sa tyrannie ? Là encore, la Tradition apostolique de la Jeune et « Grande Eglise » peut nous le faire redécouvrir : si l'économie de la création est effectivement « ordre », elle n'est et ne pouvait être que « temporelle », alors que l'économie de la filiation au Père, par le Fils et dans l'Esprit, appelée à parachever la première économie, n'est qu'amour. Le « don de Dieu » est gratuit et désintéressé ; « il n'y a pas de violence en Dieu » ; il n'y a que le désir de respecter notre identité et notre personnalité dans la grande « liberté de la gloire des enfants de Dieu ».

Conclusion

Tels se présentent les quatre rapports spécifiques à l'homme, étudiés dans le cadre ontologique et anthropologique biblique et apostolique. Ils constituent cette synthèse connue sous le nom de la doctrine de la « Récapitulation » du Christ, que Paul, dans ses épîtres de la captivité, et Jean, dans son Prologue, ont admirablement exposée.

On nous reprochera peut-être d'avoir trop fait ressortir cet aspect synthétique et on se demandera s'il correspond effectivement à la catéchèse apostolique. C'est l'oublier, à travers leur polémique, qui parfois alourdit et fait traîner leur argumentation, nos auteurs avaient toujours devant les yeux cette splendide cathédrale de la Récapitulation, dont la doctrine est structurée par les quatre rapports analysés.

Fait frappant, ce cadre ontologique et anthropologique biblique se présente comme parfaitement élaboré et toujours actuel. On le dit « dépassé et caduc ». A ce niveau, il est toujours de bon ton de rester dans les généralités et de faire appel globalement au grand principe du « développement » du dogme, tout en évitant soigneusement de descendre dans le concret et dans les détails. Or, dans le concret, la pensée chrétienne ultérieure a profondément changé l'aspect de ce cadre. Elle ne l'a pas amélioré ; elle lui en a substitué un autre.

Sur ce point précis, il n'y a pas eu « développement » mais « substitution ». Nous l'avons dit, il est très facile de découvrir sur quoi a porté exactement la substitution, c'est sur la notion de l'Esprit (pneuma) ; la Tradition apostolique le reconnaît : comme le corps, l'âme, créée à l'image de Dieu, est ouverte sur la vie divine éternelle, mais l'âme, en tant que nature, n'est que « capacité » et, nature créée ex nihilo, elle est capacité limitée et totalement différente de la nature divine ; surtout, elle n'est pas Vie, ni pour elle, ni pour son corps ; elle n'est que « vivante » et « relais » de vie pour son corps ; son principe existentiel et vital, appelé « souffle de vie » *(pneuma zôtikon* ou *pnoè)* par l'Ecriture et la Tradition apostolique, est réellement distinct d'elle-même. **Il serait profondément irrationnel d'admettre que l'âme qui « reçoit »** (capacité, créée ex nihilo) **soit identique à ce qu'elle reçoit** (le souffle de vie, issu immédiatement de la présence de l'Esprit divin créateur) ; d'ailleurs, **« on n'est pas de nature ce que l'on reçoit »** : le fait, pour l'âme, d'avoir commencé, c'est-à-dire d'avoir « reçu » de Dieu son animation, prouve que sa nature n'est pas Vie ; elle n'est que « vivante ». Or, la théologie chrétienne ultérieure, en vertu de sa pensée anthropocentrique et dualiste, essentielle et individualiste, idéelle et abstraite ou subjective (cf. p. 42-45), a identifié l'âme et l'esprit (le souffle de vie), ce qui l'a normalement conduite à attribuer à l'âme et à sa nature ce que l'Ecriture dit de l'Esprit. C'est donc bien autour de la notion de l'Esprit que la pensée gnostique orthodoxe (la pensée de l'Ecole d'Alexandrie) a fait basculer l'interprétation de l'Ecriture dans le cadre de l'ontologie et de l'anthropologie néo-platonicienne, plus proche, il est vrai, de la culture platonisante du monde gréco-romain que l'Eglise avait à évangéliser.

Le problème n'est donc pas de savoir si le cadre biblique et apostolique, abandonné au profit du cadre néo-platonicien et plus tard aristotélicien, — sans compter tous les cadres de pensée inventés aujourd'hui —, est « dépassé et caduc » ; il est d'approfondir sa valeur au niveau de l'Ecriture et de la raison, car c'est lui qui a donné son « visage » spécifique à la catéchèse de la Tradition apostolique ; s'il est fidèle à la pensée de la Révélation, il serait inconcevable d'admettre que l'Esprit Saint se soit trompé et nous ait trompés sur l'authenticité, non pas du Message en lui-même dont le contenu est resté fidèle, mais du « visage » à donner à l'Evangile, d'autant plus que c'est souvent ce « visage » qui contribue le plus à persuader ou à heurter la culture moderne et sa mentalité.

Nous l'avons dit, cette culture moderne se heurte, par souci de vérité et d'authenticité, à quatre impasses inhérentes à la présentation actuelle du Message. Souci d'authenticité au niveau de la conception anthropologique : la notion de la « demi-éternité naturelle » de l'âme lui apparaît irrationnelle ; souci d'authenticité au niveau de la liberté : elle veut une liberté vraie, elle y est même très sensible ; il faut savoir si nous sommes vraiment libres d'accepter ou de refuser, sans représaille, le « don » de la vie fait par Dieu, celui de la vie terrestre comme celui de la vie céleste éternelle ; ou si ces « dons » ne sont en réalité que des « impositions » et si nous sommes des « condamnés à l'être... à la vie... à l'éternité » (1) ; souci d'authenticité au niveau du Message : elle désire un Message qui soit l'écho fidèle de celui donné par le Christ et les Apôtres et non un « compromis syncrétiste ou concordiste » ; souci d'authenticité au niveau de la présentation : elle veut du réel, du concret et non de l'idéel et de l'abstrait.

Par contre, si la culture moderne est scientifique et surtout matérialiste (du moins de tendance), elle a retrouvé certaines caractéristiques propres à la pensée biblique : comme elle, elle est réaliste, concrète et objective parce que scientifique, seul compte le réel objectif et ses lois, et non les idées abstraites et subjectives que les hommes se font de ce réel ; le scientifique n'aime plus la philosophie dans le sens habituel du mot ; comme la pensée biblique aussi, la pensée moderne, en général, n'est plus individualiste ; de plus en plus, dans tous les domaines, elle aborde les problèmes sous l'angle de leur « ensemble » ; c'est ainsi, par exemple, qu'elle redécouvre toujours plus la dimension de l'Homme-Humanité. Elle est aussi beaucoup plus « existentielle ».

Il est donc parfaitement légitime de se demander si le « visage » donné au Message par la Tradition apostolique ne correspondrait pas mieux aux aspirations de la culture moderne et à sa mentalité, et ne serait pas pour elle plus assimilable. Malgré les obstacles de toutes sortes, les gnoses à l'intérieur, les persécutions à l'extérieur, on sait la pénétration rapide du Message apostolique dans le monde gréco-romain pourtant pétri d'une culture totalement différente de la sienne.

---

(1) Expressions de M. Blondel reprises par Cl. Tresmontant dans « Introduction à la métaphysique de Maurice Blondel », Paris, Seuil, 1963, spécialement p. 110, 165 170, 215, 221, 230, 275.

N'y aurait-il pas deux raisons à ce succès : d'une part, parce que plus fidèle au visage biblique, le Message apostolique n'était-il pas béni de Dieu ? Comment un « visage » élaboré à partir de l'illusion luciférienne (l'incorruptibilité naturelle de l'âme), pourrait-il être, en lui-même, béni de Dieu ? Etant bien entendu que Dieu, par amour pour les hommes, dépasse malgré tout les erreurs humaines. D'autre part, si vraiment le « visage » du Message apostolique correspond à la « réalité » ontologique et anthropologique, on comprend qu'il réponde mieux aux aspirations profondes de l'homme en tant que tel, indépendamment de son milieu, de son temps et de sa culture, parce qu'il lui apporte vérité et salut libérateur.

Tel était et tel reste le but de notre recherche ; tel est le problème posé. Il ne dépend pas de nous seul, mais de tous ceux qui, dans leur bonne volonté, désirent un Message qui soit le plus authentique et le plus vrai possible, non seulement dans son contenu, mais dans le visage qu'il prend suivant la conception adoptée sur l'homme.

Index

IRENEE

Livre I

6/2 : 84.
8/1 : 30.
10/3 : 60.
22/1 : 59, 60, 247.

Livre II

1/1 : 56.
2/4 : 62.
7/2 : 121.
7/3 : 270.
9/1 : 57.
10/2 : 63.
10/4 : 63.
11/2 : 11.
13/4 : 121.
13/9 : 273.
17/10 : 58.
20/3 : 274.
27/1 : 32.
30/6 : 56.
30/9 : 60, 61, 62, 275.
33/5 : 250.
34/1 : 88, 180, 229, 251.
34/2 : 72, 86, 87, 95.
34/3 : 72, 86, 92, 93.
34/4 : 92, 96, 273.

Livre III

1/1 : 27.
3/2 : 227.
4/1 : 40, 41.
5/1 : 32, 261.
5/2 : 32.
5/3 : 146.
7/1 : 248, 270.
7/2 : 248, 270.
8/2 : 94.
8/3 : 72, 95, 273.
10/3 : 174.
11/7 : 57.
11/8 : 27.
12/6 : 35.
12/9 : 34. 175.
12/11 : 30.
12/12 : 30.
16/1 : 257.
16/3 : 240.
16/8 : 174.
17/2 : 112.
18/7 : 175, 208.
19/1 : 134, 208, 249, 254, 257.
19/3 : 232, 235.
20/2 : 96, 213.
20/4 : 240.

21/10 : 210.
22/1 : 147.
22/2 : 167.
22/3 : 124.
22/4 236.
23/1 : 126, 198.
23/3 : 198.
23/5 : 198.
23/6 : 200.
23/8 : 198, 257.
24/1 : 134. 253.
24/2 : 65, 177.
25/2 : 272.

Livre IV

Préf. 4 : 172, 179, 198.
2/7 : 236.
3/1 : 153, 265.
4/1 : 154, 240, 265, 273.
4/3 : 134, 265, 291.
5/2 : 88, 251, 252.
6/2 : 146.
6/5 : 274.
6/7 : 29.
8/1 : 248.
9/2 : 277.
11/1 : 194.
11/2 : 96, 131.
13/2 : 309.
13/3 : 310.
15/2 : 292.
20/1 : 61.
20/2 : 133, 157, 174, 234.
20/4 : 144.
20/5 : 275, 276.
20/6 : 275.
20/7 : 255, 256, 275, 277, 307.
21/3 : 240.
22/2 : 234.
24/2 : 274.
27/2 : 234.
27/3 : 259.
28/1 : 259.
33/1 : 37.
33/4 : 126, 205.
33/8 : 41.
33/11 : 207.
33/15 : 29.
34/1 : 233.
36/3 : 271.
37/1 : 288, 301.
37/2 : 298.
37/3 : 301.
37/4 : 135.
37/5 : 257, 286, 303.
37/6 : 286, 303, 304.
37/7 : 276, 304.
38/1 : 193.
38/2 : 131, 193, 206.
38/3 : 133.
38/4 : 135, 193, 199, 218
39/1 : 199, 200, 304.
39/2 : 193, 257.
39/3-4 : 292.
39/4 : 231, 273.
40/3 : 198.
41/3 : 248.

Livre V

1/1 : 34, 85, 213, 273, 302.
1/3 : 220.
2/2 : 149.
2/3 : 65, 93.
3/2 : 85, 144, 214.
4/1 : 110.
6/1 : 123, 125, 157, 167, 171, 178.
7/1 : 99, 108.
7/2 : 157, 274.
8/1 : 128.
8/2 : 158, 178.
9/1-2 : 158, 183.
9/2 : 159, 171, 255.
9/3 : 160, 255.
9/4 : 160, 177, 249.
12/1 : 100, 127, 261.
12/2 : 99, 101, 183.
12/4 : 127, 255.
12/6 : 129.
13/1 : 248.
13/3 : 109, 151, 273.
14/2 . 147.
15/2 : 145, 194.
15/3 : 145.
16/1 : 125, 144, 194.
16/2 : 123.

16/3 : 215.
17/1 : 215.
18/1 : 147, 148.
18/2 : 91.
18/3 : 262.
19/1 : 148.
20/1 : 46, 228.
20/2 : 23, 46, 228.
23/1 : 197, 257.
26/2 : 272.
27/1 : 272.
27/2 : 256.
29/1 : 144, 292.
31/1 : 228, 229.
31/2 : 229, 230.

Epideixis

1 : 134, 178.
2 : 90.
4 : 56.
6 : 28.
11 : 122.
15 : 196.
16 : 198.
19 : 259.
22 : 126.
31 : 209.
34 : 234.
37 : 215.
40 : 273.
42 : 250.
69 : 259.
98 : 38.

JUSTIN, 1° Apologie

8/4 : 247.
10/2 : 144.
10/2-3 : 130.
10/2-5 : 293.
10/3 : 85.
21/6 : 254.
28/2 : 263.
28/3 : 289.
28/4 : 282.
30/1 : 25.
43/2-8 : 284.
43/8 : 303.
45/1 : 263.
46/2-4 : 239.
52/1-2 : 25.
52/3 : 247, 249.
61/9-10 : 302.
63/17 : 89.
66/2 : 149.

JUSTIN, 2° Apologie

7/1 : 263.
7/3 : 264.
7/3-4 : 283.
7/9 : 265.
8/1-3 : 285.
9/1-4 : 282.
10/1-8 : 285.
11/7-8 : 296.
14/2 : 289.

JUSTIN, Dialogue

1/5 : 281.
3/5 : 66.
4/1 : 82.
4/2 : 82.
5/3 : 230.
5/4 : 67, 99.
5/5 : 83.
5/6 : 69.
6/1 : 92, 93.
6/2 : 100.
7/1-2 : 25, 33.
8/1 : 25.
39/2 : 263.
45/4 : 249, 260.
46/7 : 250.
63/3 : 205.
69/7 : 250.
88/5 : 196, 287.
100/5 : 211.
102/3-4 : 299.
102/6-7 : 208.
105/3-5 : 89.
117/3 : 250.
135/3 : 239.
141/1 : 85.

JUSTIN, Fragment

1 : 33, 136.
3 : 268.
5 : 146.
6 : 54, 59.
7 : 126, 144.
8 : 84, 150, 173.
9 : 157.
10 : 168.

TATIEN, Discours

3 : 265.
5 : 64.
6 : 264.
7 : 128, 202, 287.
8 : 295.
12 : 72.
13 : 102.
15 : 121, 128, 129, 168.
16 : 90.
29 : 26, 305.

1° Clément

7/2 : 40.
21/9 : 103, 167.
27/4-6 : 58.
33/4-5 : 120.
34/8 : 130.
35/1-2 : 130.
35/3-4 : 130.
38/3 : 85, 130.
39/2-6 : 103, 130.
42/1-5 : 226.
44/1-5 : 226.
45/2-3 : 24.
50/3-4 : 230.
53/1 : 24.

2° Homélie

1/6 : 103.
1/8 : 85.
5/5 : 269.
6/1-6 : 269.
8/3 : 231.
9/1-5 : 150.
12/4 : 181.
19/3 : 251.

Pasteur

1/6 : 58.
3/4 : 63.
24/1-5 : 269.
26/1 : 56.
60/1-4 : 150.
81/2-3 : 237.
89/6-8 : 275.
91/5-6 : 64, 241.
93/1-7 : 238.
106/3 : 235.

A Diognète

6/1-10 : 184.
6/7 : 263.
7/1-2 : 41.
7/2 : 64.
7/2-4 : 302.
8/9-11 : 297.
9/1-2 : 297.
9/6 : 103.
11/1-2 : 47.
12/8 : 210.

Théophile

I,2 : 181.
I,4 : 62.
I,5 : 180.
I,7 : 65, 69, 169, 251.
I,8 : 85, 247.
I,13 : 247.
I,14 : 26, 258.
II,3 : 70.
II,4 : 62, 70, 168.
II,8 : 54.
II,9 : 24, 37.
II,10 : 70.
II,11 : 143, 169.
II,18 : 120.
II,19 : 169.
II,24 : 197.
II,25 : 202, 258.
II,27 : 197, 262, 288.
II,37-38 : 264.
II,33 : 24.
II,35 : 170.

III,2 : 34.
III,7 : 70.
III,9 : 70.
III,26 : 70.

IGNACE, Ephésiens

7/2 : 207.
9/1 : 148.
15/1 : 58.
17/1-2 : 267.
19/3 : 260.

Magnésiens

5/1 : 261.
9/2 : 236.

Talliens

9/1 : 231.

Romains

salut : 58.
4/3 : 305.
5/3 : 235.
6/1 : 236.
6/1-2 : 305.

Philadelphiens

5/2 : 235.
11/2 : 171.
9/1 : 240.

Smyrniotes

3/1-3 : 151.
6/1 : 275.
7/1 : 251.
8/1-2 : 227.
9/1 : 227.

POLYCARPE, Philippiens

5/2 : 269.
7/1 : 151.
7/2 : 40.
9/2 : 231.
12/1 : 24.

Mart. Polycarpe

6/2 : 236.
14/2 : 250.

Pseudo-Barnabé

1/7 : 37.
5/3 : 37.
5/6 : 260.
5/5-6 : 122.
5/6-7 : 252.
6/9 : 146.
6/8-10 : 155.
6/12-13 : 122.
7/1 : 38.
8/5 : 148.
15/4 : 262.
15/8-9 : 262.
12/7 : 58.
16/7 : 103.
18/1 : 261.
20/1 : 261.
21/3 : 262.

Didachè

1/1 : 261.
10/6 : 262.
16/6-7 : 251.

Table des matières

Avertissement au lecteur 7

Chapitre premier

LA JEUNE EGLISE FACE A L'ECRITURE ET A LA TRADITION 21
La primauté donnée à l'Ecriture 23
L'unité des deux Testaments 27
La méthode d'interprétation de l'Ecriture : la typologie 30
L'Ecriture : Voie de Vie 36
L'Ecriture et la Tradition 38

RAPPORT I

L'HOMME CREATURE FACE A DIEU SON CREATEUR

Chapitre deuxième

L'HOMME CREATURE ET DIEU, SON CREATEUR 51
Importance du problème de la création 53
La conception gnostique de la création : l'émanation 54
La conception biblique et apostolique sur la création 56
La notion de la création universelle, ex nihilo, per Verbum, in Spiritu 57
Le statut originel existentiel des natures créées 65

Chapitre troisième

LA CONDITION EXISTENTIELLE ET VITALE DE L'HOMME, SPECIALEMENT CELLE DE SON AME 75
Introduction : l'importance historique du problème 77
Les conceptions anthropologiques païennes et gnostiques 81
La conception de la Tradition apostolique 85

a) L'âme jouit d'un statut existentiel identique à celui du corps 86
b) Pourtant l'âme est naturellement immortelle par rapport au corps 87
Les âmes ne sont pas incorruptibles comme Dieu 90
Les objections 106
Les textes litigieux 107
Les deux notions litigieuses de la création 112
— La notion de création dite « absolue » 112
— La notion de création dite « continue » ou « continuée » .. 113

Chapitre quatrième

LE PRIVILEGE DE LA CREATION DE L'HOMME SELON L'IMAGE ET LA RESSEMBLANCE DE DIEU 117
En quoi consiste notre privilège de similitude avec Dieu 120
L'analyse de la notion de notre similitude avec Dieu 123
— Il faut distinguer la notion d'image de celle de la ressemblance 123
— La notion d'image est liée plus spécialement au corps ... 125
— La notion de ressemblance est surtout liée à la participation à l'Esprit Saint et à son immortalité 127
Le privilège de notre similitude avec Dieu est un appel de promotion en Dieu 129
La similitude avec Dieu est apothéose de l'amour de Dieu dans sa miséricorde, de la dignité de l'homme dans sa liberté 133

RAPPORT II

L'HOMME ET LA TERRE

Chapitre cinquième

DIGNITE DE LA TERRE ET DIGNITE DU CORPS HUMAIN .. 141
Bonté et beauté de la création 143
Bonté et beauté du corps de l'homme 143
Mission et promotion de la terre par rapport à l'homme 146
C'est le corps des élus ressuscités qui formera la « Terre Nouvelle » 151
Le corps des ressuscités sera leur corps personnel issu de la terre 155

RAPPORT III

L'HOMME FACE A LUI-MEME

Chapitre sixième

L'UNITE DE L'HOMME ET SES TROIS DIMENSIONS 165
Les témoignages 167
Le corps en l'homme 171
L'Esprit en l'homme 175
L'âme en l'homme 179

RAPPORT IV

L'UNITE DE L'HOMME AVEC SES FRERES NOTRE UNITE DANS LES DEUX ADAMS

Chapitre septième

NOTRE UNITE EN ADAM
- Notre insertion en Adam, l'homme terrestre, animal et psychique ... 191
- Sa condition existentielle originelle ... 192
- La faute originelle ... 197
- Notre condition vitale en Adam ... 200

Chapitre huitième

NOTRE UNITE DANS LE CHRIST ... 203
- La conception virginale permet l'Incarnation ... 205
- Le Christ « Médiateur » de Vie ou le salut par l'Incarnation .. 207
- Le Christ Médiateur d'union entre l'homme pécheur et Dieu .. 208
- Le Christ inaugure sa « Récapitulation » ... 209
- Notre co-participation dans les deux Adams en Bien comme en Mal ... 214

Chapitre neuvième

EXTENSION UNIVERSELLE DE LA RECAPITULATION ... 223
- L'Eglise, Royaume de Dieu pour les vivants ... 225
- Le « Séjour d'Attente », Royaume de Dieu pour les morts 228

Chapitre dixième

L'APOTHEOSE DE LA RECAPITULATION DU CHRIST ... 245
- La Résurrection générale sera jugement ... 247
- Le triomphe du bien sur le mal ou la disparition du mal 252
  - La révélation de la Tradition apostolique sur l'enfer 253
  - Le vocabulaire de la Tradition apostolique sur l'enfer ... 266
- La glorification des élus dans l'amour et l'incorruptibilité 272

Chapitre onzième

LA LIBERTE « DYNAMIQUE » DE LA FOI CHRETIENNE 279
- Les fausses notions de liberté au 2e siècle ... 281
- La notion chrétienne de liberté, les témoignages ... 286
- La notion chrétienne de liberté et sa spécificité (autexousia) 288
- La pédagogie ou la promotion de la liberté ... 292
  - La liberté originelle (autexousia) ... 292
  - La liberté perdue par le péché (autexousia) ... 295
  - La liberté définitivement retrouvée et ennoblie dans le Christ (autexousia) ... 298
- La spiritualité de la Jeune Eglise ... 305
- Conclusion ... 311